

5-D

11

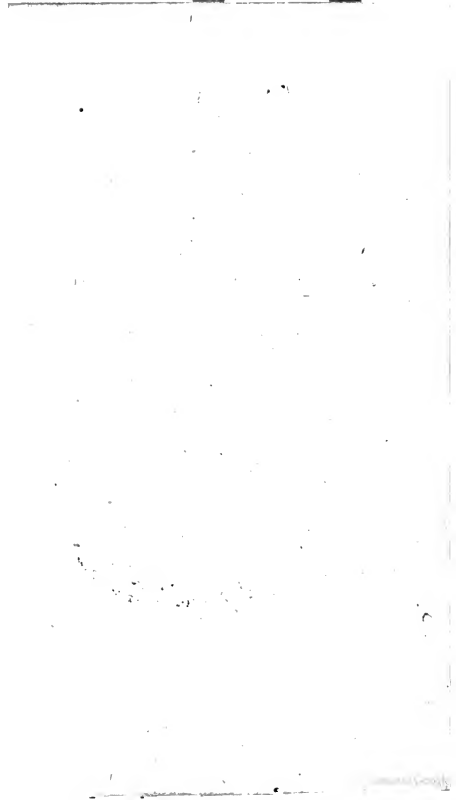


Bibliotheca
Coll. Rom.
Societ. Jesu

5572 76 76 C-7

~~5.3.17~~





6
4 H
20

A

HISTOIRE DU CIEL

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES
DES POÈTES.
DES PHILOSOPHES,
ET
DE MOÏSE.



G. L. H. 20.

1876
1877

HISTOIRE DU CIEL

Confidéré selon les idées

DES POÈTES,

DES PHILOSOPHES,

ET

DE MOÏSE.

Où l'on fait voir

- 1°. L'origine du Ciel Poétique.
- 2°. La méprise des Philosophes sur la fabrique
du Ciel & de la Terre.
- 3°. La conformité de l'expérience avec la seule
Physique de Moïse.

TOME SECOND.

Bibliothèque Secr.
Coll. Rom. A PARIS, chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint Jacques
à la Vertu.

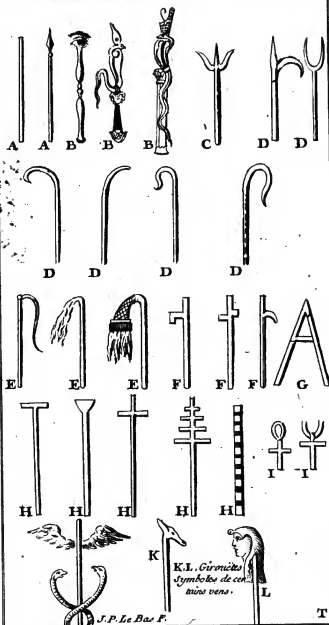
M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roy



6.4.120

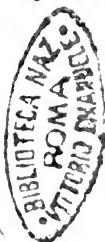




A, Sceptre d'Osiris B, autres Sceptres du même l'un surmonté d'un oeil; l'autre d'un serpent et d'un bonnet royal. Le C, du serpent et d'un trône des. C, symbole de la Navigation. D, Aviron. D, symbole du passage, ou du trépas. D, Bâton pastoral, ou marque d'un gouverneur plein d'affection. E, Le fouet d'Osiris F, La Clé d'Osiris G, Règle ou l'lettre de l'écriture courante pour marquer le *P* Mois de l'année. H, Mesures du Nil. I, Mesure d'égypte.



S U I T E
DU CIEL
POËTIQUE.



CHAPITRE TROISIÈME.

LA DIVINATION.



Toutes les pièces de l'ancienne écriture étoient parlantes, puisqu'elles étoient significatives. Ce qu'on retint de tous ces anciens caractères, c'est qu'ils instruisoient les hommes sur tous leurs besoins : & la chose étoit très-véritable en la prenant bien. Mais dès qu'on crut la pierre, les métaux, les élémens, & les astres capables d'adresser aux hommes des discours réels, ou de leur envoyer de dessein pré-anédicté des messagers ou des avis sur

Tome II.

A



LE CIEL l'avenir ; cette grossièreté remplit la société de ténèbres , de petites idées , & de pratiques superstitieuses.

Après que les principales figures de l'écriture Astronomique & Sacrée eurent été converties par l'ignorance de leur signification en autant de puissances préposées au gouvernement des différentes parties du monde , & attentives à instruire l'homme de tout ce qui l'intéressoit ; les figures accessoires qui servoient à varier la signification des clés de l'écriture , donnèrent lieu à de nouveaux égaremens , aussi déplorables que l'idolâtrie même. Les oiseaux , les serpens , les feuillages , les sceptres ou bâtons d'honneur , les bâtons croisés & destinés à mesurer les crûes du Nil ; les bâtons courbés ou surmontés d'une tête & d'une avance propre à prendre le vent ; les flûtes , les lyres , les sistres , & autres instrumens de musique , symboles naturels des fêtes & de la reconnaissance qui en est l'âme ; joignons à cela les formules d'expressions usitées dans les cérémonies ; certains gestes significatifs & prescrits par le Rituel ; les liqueurs , le sel , & les chairs des victimes qui étoient des offrandes inséparables des assemblées de religion ; en un mot tous les accompagnemens des figures qui étoient prises

pour des dieux parlans aux hommes , LA DIVI-
furent interprétés dans le même sens , & NATION.
regardés comme autant de marques par
lesquelles ces dieux nous faisoient con-
noître leurs volontés , & avertissoient les
hommes du succès de leur labourage , de
leurs mariages , de leur navigation , de
leurs guerres , & de toutes leurs entre-
prises.

Mais comment s'est-il pu faire , me
dit-t-on , que tout l'appareil de la reli-
gion ait généralement pris un tour si
étrange , & que les symboles ou les céré-
monies dont le peuple ne savoit plus le
sens fussent regardées comme autant de
signes de l'avenir ? La réponse est aisée.
Cette fausse interprétation des figures ac-
cessoires étoit comme celle des figures
principales , fondée sur ce qui frappoit
les yeux , & sur le langage commun qu'on
tenoit en voyant ces figures. C'est en pre-
nant tour à la lettre que les peuples reçurent
presqu'universellement les augures ,
la persuasion des influences planétaires , les
prédictions de l'astrologie , les opérations
de l'alchymie , les différens genres de divi-
nations par les serpens , par les oiseaux ,
par les bâtons , & une infinité d'autres ;
enfin la magie , les enchantemens , & les
évocations. Le monde se trouva ainsi tout

LE CIEL rempli d'opinions insensées , dont on
 POETIQUE. n'est pas par-tout également revenu , &
 dont il est très-utile de bien connoître le
 faux , parce qu'elles sont aussi contraires
 à la vraie piété & au repos de la vie ,
 qu'à l'avancement du vrai savoir.

On ne doit pas craindre que j'entre-
 prenne ici de réfuter ces prétendues scien-
 ces par l'exposé de leurs principes : elles
 n'en ont point. Tout ce qu'on y prédit ,
 tout ce qu'on y promet , même en pro-
 cedant le plus méthodiquement , n'est
 qu'illusion toute pure : & pour en être
 convaincu tout d'un coup , il ne faut que
 les rappeler à leur origine. Elle se pré-
 sente ici sans efforts. La naissance de ces
 folies qui ont tant tyrannisé le genre hu-
 main , est une suite évidente de ce que
 nous avons établi dans les chapitres pré-
 cédens.

I.

Les Augures.

Origine &
 fausseté des
 Augures.

Pour peu que mes Lecteurs aient par-
 couru l'histoire ancienne , ils se peuvent
 rappeler d'avoir souvent vû les Romains,
 les Sabins, les Etrusques , les Grecs , &
 bien d'autres peuples , fort attentifs à ne
 rien entreprendre d'important sans avoir
 consulté les oiseaux , & sans tirer pour

l'avenir des conséquences favorables ou LA DIVI-
 défavantageuses, tantôt du nombre, tan- NATION.
 tôt de la qualité des oiseaux qui traver-
 soient l'air, ou de l'inspection du côté
 d'où ils partoient, & de la route qu'ils
 tenoient (a). On peut encore se souve-
 nir que pour n'être pas livrés à la longue
 attente d'un oiseau trop lent à se présenter,
 les prêtres des faux dieux avoient intro-
 duit l'usage des poulets sacrés, dont on
 posoit la cage au milieu de l'assemblée
 des peuples, & dont les magistrats obser-
 voient gravement les façons brusques,
 & les mouvemens les plus fantasques. On
 avoit réduit en art, & rappelé à des ré-
 gles constantes, toutes les conséquences
 qu'il falloit tirer pour l'avenir des diffé-
 rentes manières dont ces animaux capri-
 cieux laissoient tomber ou avalloient la
 mangeaille qu'on leur avoit présentée.
 Combien de fois n'a-t-on point vû des
 prêtres ou intéressés, ou entêtés de ces
 règles chimériques, troubler ou arrêter
 les entreprises les plus importantes & les
 mieux concertées, par la considération du
 caprice d'un poulet qui avoit refusé de
 manger. Auguste & bien d'autres person-

(a) Tite-Live peut suffire pour en avoir la preuve.
 Voyez aussi Horat. Carm. lib. 3. ed. *impios parra reci-*
mansis omni ducag.

LE CIEL nages éclairés se sont moqués des poëtes & de la divination sans aucun accident fâcheux. Mais quand les généraux d'armée, dans les siècles de la république, manquoient une entreprise ; les prêtres & les peuples en rejettoient la faute sur la négligence avec laquelle on avoit consulté, & plus communément encore sur ce que le général avoit préféré ses lumières aux avis des poulets sacrés. Ce n'est pas sans quelque indignation qu'on voit ces dangereuses petiteesses subsister dans le plus haut crédit chez des peuples pleins de grandeur d'ame, & les plus beaux esprits en faire en apparence des apologies sérieuses.

* *De Nat.
Dscr. l. 2.*

Cicéron nous a conservé le bon-mot de Caton * qui avouoit qu'une de ses surprises étoit de voir un Aruspice en regarder un autre sans rire : & je ne doute pas que quand cet orateur, si judicieux, faisoit ses fonctions de prêtre des augures, il ne fût prêt à perdre contenance toutes les fois qu'il se rencontroit vis-à-vis quelqu'un de ses collègues marchant d'un air grave, & haussant le bâton augural pour déterminer les espaces du ciel & de la terre, hors de l'étendue desquels les accidens de l'air cessoient d'être prophétiques. Cicéron sentoit parfaitement le vuide de

ces usages. Après avoir remarqué dans le LA DIVI-
 2^d livre de la Divination que jamais un plus NATION.
 grand intérêt n'avoit remué les Romains
 que la querelle de César & de Pompée,
 il n'hésite pas à confesser que jamais on
 n'avoit tant consulté les Augures, les
 Aruspices, & les Oracles; mais que les ré-
 ponses qui étoient sans nombre n'avoient
 pas été suivies des évènements qu'elles
 promettoient, ou avoient été suivies d'é-
 vènements tout contraires (a). Après cet
 aveu, qui mène en poudre tout l'art des
 prédictions, Cicéron ne laisse pas par une
 fausse prudence d'en maintenir la prati-
 que. Il aimoit mieux laisser le peuple dans
 l'erreur que de courir le risque de l'irriter
 en travaillant à le délivrer d'une super-
 stition pernicieuse & criminelle. Il est inu-
 tile après cela de vouloir expliquer en
 quoi consistoit l'art des Aruspices, &
 celui des Augures. Ce n'est point un art.
 Mon Lecteur entend ce que c'étoit que
 les oiseaux dans l'écriture symbolique, &
 je ne doute pas qu'il ne soit tenté de
 rire en voyant la différence des oiseaux
 que l'Italie consultoit, d'avec ceux qui
 servoient dans l'ancienne Egypte à donner

(a) *Responsa innumerabilia quæ aut nullos habuerunt
 exitus aut contrarios. Hoc civili bello dii immortales
 quam multa luserunt!*

LE CIEL aux peuples des avis salutaires. J'avoue
POËTIQUE. que dans les tems postérieurs, à Memphis
aussi bien qu'à Rome, on examinoit fort
sérieusement le nombre, la direction,
l'arrivée, ou le départ de certains oiseaux;
qu'à Memphis & à Alexandrie on régloit
les entreprises sur l'inspection d'une poule
d'Afrique, comme on le faisoit à Rome
sur l'inspection d'un poulèt Italien. Mais
les oiseaux que consultoient les anciens
prêtres d'Egypte, & qu'ils avoient re-
commandé au peuple de bien considérer,
n'étoient des oiseaux que dans l'écriture,
& dans le langage. L'épervier, dont on
souhaitoit si fort le retour vers le Midi,
n'étoit pas un épervier. La huppe, dont
on attendoit l'arrivée & le vol vers le
Nord, n'étoit pas une huppe. La poule
de Numidie & l'Ibis qui paroissoient dans
les affiches publiques, n'étoient ni une
cigogne noire, ni une poule pintade.
C'étoient là les noms & les figures, ou
les signes des vents redoutés ou désirés:
mais ce n'étoient pas des oiseaux.

L'Horus qui porte un instrument de
géométrie, ou bien un cornet pour an-
noncer des ouvrages publics, ou un long
bâton terminé par une tête soit d'homme,
soit d'oiseau, étoit le labourage, attendant
une saison, un cours d'air, favorable à

l'arpentage, aux semailles, ou à d'autres travaux. La baguette légère qu'il porte dans ses mains, étoit quelquefois toute autre chose qu'un appui ou un bâton d'honneur. L'usage d'une girouette pour prendre le vent est aussi ancien que la nécessité d'y avoir recours : & la vûe de cet instrument, diversifié selon les circonstances du pays & des saisons, pouvoit parfaitement régler le laboureur sur le vent qu'il falloit attendre, & sur la nature du travail qui convenoit à la saison. Mais les mêmes signes pris littéralement ne pouvoient plus occasionner que des pratiques ridicules & dépourvûes de sens. On avoit beau tourner cérémonieusement la courbure ou l'avance de la girouette vers le Midi ou vers le Nord ; ce bâton n'étant plus une girouette pour dé mêler le cours de l'air, mais un instrument sacré pour désigner les points du ciel dans l'intervale desquels le passage d'un oiseau avoit une signification bonne ou mauvaise, l'usage d'un tel bâton étoit assurément fort propre à déconcerter toute la gravité de ceux qui le manioient.

Anciennement, ou dans le siècle de l'institution des symboles, avant que de s'embarquer, de semer, ou de planter, on disoit : *commençons par consulter les*

Les auspices
de *auspiciis*.
L'inspection
des oiseaux.

LE CIEL *oiseaux*, & rien n'étoit mieux entendu.
 POETIQUE. On se félicitoit d'avoir été attentif à cet
 usage : & l'on se reprochoit souvent d'y
 avoir manqué , parce que ces oiseaux
 étoient les vents dont l'observation & le
 cours décidoient de la bonté des opéra-
 tions & de la justesse ou du succès des
 précautions. Mais par la suite on s'adressa
 fort sérieusement aux oiseaux même. Le
 laboureur ou le voyageur au lieu d'être
 attentif au souffle des vents d'Orient,
 d'Occident , de Nord , ou de Midi dont le
 besoin lui étoit marqué par des figures de
 colombe, d'Ibis, d'épervier ou de huppe, s'a-
 visa de la meilleure foi du monde d'atten-
 dre pour commencer son entreprise l'ap-
 parition de l'oiseau même. La différence, le
 nombre, la route, les plus petites variétés
 du vol des habitans de l'air devinrent des
 signes avant-coureurs de tous les évène-
 mens. En consultant de pareils prophètes
 jugez quels avis on en pouvoit recevoir.
 Les animaux, les astres, & les oiseaux
 n'étoient pas les seuls caractères de l'an-
 cienne écriture. Les autres pièces signi-
 ficatives passèrent donc peu-à-peu pour
 donner des avis tout aussi utiles que ceux
 qu'on s'imaginoit recevoir du ciel & des
 oiseaux qui les traversent. On voyoit dans
 les mains des figures d'Osiris, d'Isis,

d'Horus , & de Mercure , tantôt un sceptre, tantôt un jonc servant de plume pour écrire , tantôt un cornet pour convoquer le peuple , tantôt une canne courbée , ou un bâton d'honneur , propre à désigner une fête par la pensée de celui qui y présidoit avec cette marque de distinction ; quelquefois une girouette pour prendre le vent ; une perche pour mesurer le Nil ; ou bien une tige sèche , un roseau , une quenouille , pour désigner l'appui de la vigne , le secours de la tisserandrie , ou d'autres ouvrages utiles à la société. Tous ces signes fort simples furent méconnus. On retint seulement que c'étoient des signes , des leçons , des avis. On attachait sur-tout un privilège tout particulier , en ce genre , au magnifique bâton d'appui qui caractérisoit le président des assemblées de religion. On s'imagina que la rencontre de certains objets vis-à-vis ces bâtons , après certains mouvements , après quelques cérémonies prescrites , étoient autant d'indications de ce qu'on souhaitoit savoir. Mais la rabdomancie & tout l'art des augures , tant en prenant une girouette ou un sceptre pour un instrument prophétique , qu'en quittant l'oiseau figuré pour s'arrêter à un oiseau réel , ne pouvoit être qu'un amas de pratiques

LA DIVINATION.

Litres

La divination par les bâtons.

racodomancie

racia

LE CIEL frivoles. Ainsi sans entrer pour rien dans
POETIQUE. le menu détail de cette matière des augu-
res & des signes de l'avenir, où il est aisé
de citer abondamment & d'ennuyer, il
suffit d'avoir indiqué la naissance des deux
premières sortes de divinations pour les
couvrir de ridicule.

La vûe perpétuelle des oiseaux symbo-
liques, & l'avis que les prêtres donnoient
au peuple assemblé, de se régler en tout
sur l'observation de ces oiseaux ayant une
fois répandu cette étrange persuasion,
que les animaux qui fendent l'air sont au-
tant de messagers que les dieux envoient
pour nous apprendre leurs volontés, &
pour nous détourner de rien entrepren-
dre de fâcheux, le peuple se trouva flatté
d'avoir des dieux fort occupés de ses affair-
es. Il s'attacha par cupidité à ces dieux
familiers qui entroient dans ses vûes, qui
l'avertissoient de tout, & qui lui épar-
gnoient toutes sortes de malheurs en lui
donnant d'un moment à l'autre de nou-
veaux pronostics de l'avenir. De pareilles
divinités furent bien plus de son goût
qu'un Dieu scrutateur des cœurs, & qui
veut être servi avec droiture, en esprit &
en vérité. Le désir de connoître l'avenir
autorisé de la sorte parmi les peuples &
fortifié par le langage ordinaire, par le

sens apparent des cérémonies, & par un LA DIVI-
culte selon eux destiné à leur faire savoir NATION.
comment leurs entreprises tourneroient,
fit interpréter tout le reste dans le même
sens.

I I.

Les influences.

Les différentes phases de la lune dont Origine du
pouvoir attri-
bué à la lune.
on mettoit les marques avec les feuillages
ou les fleurs de la saison sur la tête d'Isis
pour annoncer les différentes fêtes de la
néoménie, du plein, ou du décours, les
accoutumèrent à regarder la lune comme
une puissance affectionnée qui leur an-
nonçoit ce qu'il falloit faire ou différer
en certains tems, & tout ce qui pouvoit
hâter ou retarder les productions de la
terre. Isis ou Junon, comme signe, les
avertissoit réellement de bien des choses
très-importantes : & c'est parce que cette
figure leur donnoit des avis, qu'ancienne-
ment les Latins l'appelloient *la conseil-
lière*, Moneta. Mais quand une fois on
fut dans l'usage de prendre cette enseigne
pour une déesse habitante du ciel, on lui
attribua l'intelligence, la puissance, & le
gouvernement de la terre. Ainsi un simple
calendrier qui ne pouvoit faire aucun mal,
& dont tout le pouvoir étoit d'*indiquer*

LE CIEL les tems des assemblées , fut converti en POETIQUE. une source d'influences qui s'étendit à tout , & dont une infinité de gens ne veulent pas encore aujourd'hui qu'on les détrompe. A les entendre , c'est la lune qui règle la crûe des cheveux , la plénitude des huîtres & des écrevisses , la réussite de ce qu'on sème & de tout ce qu'on plante , le cours de nos maladies & l'effet des remèdes. Voyent-ils le plomb blanchir , les pierres s'écailler , & les clochers ou pyramides s'incliner sensiblement vers le sud-ouest ? Il leur seroit aisé d'en trouver la raison dans l'alternative perpétuelle du chaud , des vents , & des grandes pluies qui viennent de ce côté , où elles nourrissent des mousses capables d'écailler les pierres par les efforts de leurs racines ; & où elles minent peu à peu les mortoises ou les tenons des charpentes. Mais les esprits prévenus s'accommodent bien mieux de l'ancien langage. Avec la lune ils rendent raison de tout : sans raisonner , ni rien concevoir , ils expliquent tout : & quoiqu'on leur montre que la lumière de cette planète rassemblée au foyer d'un miroir ardent ne puisse pas faire monter d'un point la liqueur du thermomètre ; ils vous soutiendront qu'elle a la vertu de calciner le plomb ;

de miner le bois , & de ronger les pierres mêmes. LA DIVINATION.

III.

L'Aruspicine.

La bienſéance avoit , dès les premiers rems , introduit l'usage de ne présenter au Seigneur dans l'assemblée des peuples , que des victimes grasses & bien choisies. On en examinoit avec soin les défauts , pour préférer les plus parfaites. Ces attentions qu'un cérémonial outté avoit fait dégénérer en minuties , parurent des pratiques importantes , & expressement commandées par les dieux. Le choix qu'on faisoit des plus belles victimes , étoit originaiement fondé sur la révérence qu'on devoit avoir pour le sacrifice , & même sur un respect fort légitime pour l'assemblée qui y assistoit. Quand on se fut mis en tête qu'il ne falloit rien attendre des dieux si la victime n'étoit parfaite ; le choix & les précautions furent portés en ce point jusqu'à l'extravagance. Il falloit à telle divinité des victimes blanches. Il en falloit de noires à une autre. Une troisième affectionnoit les bêtes rousses.

La divination par l'inspection des entrailles.

σπλάγχνομαύια.

*Nigram hyemi pecudem , zephyris felicibus
albam.*

Ces distinctions qui étoient venues

LE CIEL des anciennes significations attachées aux
 POETIQUE. diverses parures d'Isis & d'Horus, étant
 une fois établies, la pratique en devenoit
 scrupuleuse. Chaque victime passoit par
 un examen rigoureux, & telle qui devant
 être blanche, se seroit trouvée avoir quel-
 ques poils noirs, étoit privée de l'honneur
 d'être égorgée à l'autel. La difficulté de
 trouver des bêtes ou exactement blanches
 ou exactement noires, ne laissoit pas de
 faire naître quelque embarras en bien des
 rencontres, sur-tout quand c'étoit de
 grandes victimes. Mais on s'en tiroit par
 un expédient qui étoit de noircir les poils
 blancs dans les noires, & de frotter de
 crayé tout ce qui se trouvoit rembruni
 dans les genisses blanches. La fausse piété
 se séduit ainsi elle-même par l'attention
 qu'elle apporte à blanchir les dehors.

Des Cretatus.

Après avoir immolé les victimes les
 mieux choisies, on ne se croioit cepen-
 dant pas encore suffisamment acquité. On
 en visitoit les entrailles en les retirant
 pour faire cuire les chairs : & s'il s'y trou-
 voit quelques parties vitieuses ou flétries
 ou malades, on croioit n'avoir rien fait.
 Mais quand tout étoit sain, & que les
 dedans comme les dehors étoient sans dé-
 faut, on croioit les dieux contens *, &
 tous les devoirs parfaitement remplis.

** L'avis.*

parce qu'il ne manquoit rien au cérémonial. Avec ces assurances d'avoir mis les dieux dans ses intérêts, on s'embarquoit : on alloit au combat : on faisoit tout avec une entière confiance de réussir, & cette confiance étoit plus capable de les conduire à une fin heureuse, que la protection de leurs divinités imaginaires.

Cette intégrité, & ce parfait accord des dedans & des dehors des victimes étant devenus le moyen sûr de connoître si les dieux étoient satisfaits, on en fit comme des augures, la grande affaire des ministres. Ces rubricaires idiots mirent toute la perfection dans l'exakte connoissance des règles qui fixoient le choix & l'examen universel des victimes. Leur grand principe fut que l'état parfait ou défectueux de l'extérieur & des entrailles, étoit la marque d'un consentement de la part des dieux ou d'une opposition formelle. En conséquence tout devint matière à observation. Tout leur parut significatif & important dans les victimes prêtes à être immolées, aussi bien que dans les oiseaux qui traversoient le ciel. Tous les mouvemens d'un bœuf qu'on conduisoit à l'autel, devinrent autant de prophéties. S'avançoit il d'un air tranquille en ligne droite, & sans faire résistance ?

LA DIVI-
NATION.

LE CIEL c'étoit le pronostic d'une réussite, aisée & POETIQUE. sans traverser. Son indocilité, ses détours, si manière de tomber ou de se débattre, donnoient lieu à autant d'interprétations favorables ou fâcheuses. Ils faisoient valloir le tout, tant bien que mal, par des ressemblances frivoles, & par de pures pointilleries.

L'art des Augures & l'Aruspicine s'accréditèrent, parce qu'il étoit tout commun de voir réussir les entreprises, après avoir reçu des prêtres les assurances ordinaires que le sacrifice étoit bien fait, & que les dieux étoient contents. Si après les apparences d'une entière faveur de la part du dieu auquel on s'étoit adressé, l'affaire venoit à manquer; on en rejettoit la faute sur quelque dieu d'une humeur plus difficile. Junon ou Diane avoit été négligée, & il n'étoit question que de réitérer les sacrifices avec plus de précaution, pour n'avoir point contre soi ces dieux jaloux. L'art de prédire n'en étoit pas moins sûr, pour avoir accusé faux. On en étoit quitte pour recommencer sur nouveaux frais, & les ministres y gagnoient encore.

I V.

LA DIVI-
NATION.*La divination par les serpens.*

On trouve des signes de l'avenir, sans La divination par les serpens.
doute à peu près aussi sûrs dans toutes les autres parties du culte extérieur. Le serpent, symbole de vie & de santé, si ordi- Ὀφιομαντεία
naire dans les figures sacrées, faisant si souvent part de la coëffure d'Isis, toujours attaché au bâton de Mercure & d'Esculape, inséparable du coffre qui contenoit les mystères, & éternellement ramené dans le cérémonial, devint un des grands moyens de connoître la volonté des dieux. On observoit religieusement les plis & les allées & venues des serpens. Anchise de- Enéid. 2.
venu dieu, ne croit pouvoir mieux marquer à son fils combien sa piété & ses sacrifices lui sont agréables, qu'en envoyant un grand serpent qui goûte aux oblations mortuaires, & qui se renferme ensuite dans son tombeau. Ce sont deux serpens ibid. 2.
qui annoncent devant Troye la colère de Minerve, & se retirent sous son casque après la mort de Laocoon. On avoit tant de foi aux serpens & à leurs prophéties, qu'on en nourrissoit exprès pour cet emploi : & en les rendant familiers, on étoit à portée des prophètes & des prédictions.

LE CIEL Une foule d'expériences faites depuis
 POETIQUE. quelques années par nos Apoticaire, &
 par la plûpart de nos Botanistes, auxquels
 l'occasion s'en présente fréquemment
 dans leurs herborisations, nous a appris
 que les couleuvres sont sans dents, sans
 piquure, & sans venin. La hardiesse avec
 laquelle les devins & les prêtres des ido-
 les manioient ces animaux, étoit fondée
 sur l'épreuve de leur impuissance à mal
 faire. Mais cette sécurité en imposoit aux
 peuples: & un ministre qui manioit im-
 punément la couleuvre, devoit sans doute
 avoir des intelligences avec les dieux.

La divina-
 tion par le
 coq.

ἀλεκτρο-
 μαντεία.

Le coq placé communément à côté
 d'Horus & d'Anubis ou Mercure, signi-
 fioit fort simplement ce qui se devoit opé-
 rer le matin, comme la chouette mar-
 quoit les assemblées qui se devoient tenir
 au soir. On fit donc du coq & des co-
 chets autant de nouveaux moniteurs qui
 enseignoient l'avenir: & la chouette acquit
 en ce genre un talent que bien des gens
 prétendent tout de bon qu'elle conserve
 encore. Si cet oiseau qui hait la lumière,
 vient à crier en passant devant les fene-
 tres d'un malade où il la voit; vous ne leur
 ôterez point de l'esprit que ce cri, qui n'a
 aucun rapport à l'état du moribond, ne
 soit l'annoncé de sa fin.

L'élancement des flammes, le petille-
ment du sel, & l'inflammation des li-
queurs ou de la farine jettée dans le feu
des autels, firent d'autres genres de divi-
nations à part. Mais comme la capacité de
l'esprit humain ne pouvoit suffire à tant
de profondes connoissances, les prêtres
n'entreprenoient pas de tout savoir. Ils
partageoient entr'eux ces belles études,
& chacun d'eux tiroit le plus de profit
qu'il étoit possible de son mérite particu-
lier.

LA DIVE-
NATION.

La divina-
tion par le
feu.

πυρομαν-
τεία.

Les feuillages, tels que ceux du Bana-
nier, du Lothus, du Colchas, du Persea,
& bien d'autres qui marquoient l'un la
fécondité de Dieu, l'autre une partie du
jour, comme le lever du soleil, un autre
telle ou telle partie de l'année, ou d'autres
particularités que je ne dois ni ne puis en-
treprendre d'expliquer, parvinrent comme
les animaux à s'attirer aussi des respects &
des consultations.

La divina-
tion par les
plantes.

βοτανομαν-
τεία.

V.

Les enchantemens.

L'assortiment de feuillages adroitement
combinés pour varier les significations,
donna lieu de penser que tel ou tel assem-
blage de plantes, même sans être em-

Les malefices
& enchante-
mens.

φδεμαντεία.



LE CIEL ployé par forme de remède, produisoit de
POETIQUE. grands effets pour la santé : & ne voyant
aucune liaison entre quelques brins d'her-
bes placés de telle ou telle façon, & la
guérison ou la recolte qu'on s'imaginoit
en être l'effet, on ne trouvoit point d'au-
tre dénouement, que d'en faire résider
la principale vertu dans le concours des
paroles surannées & inintelligibles que les
prêtres prononçoient ou chantoient en
portant ces symboles avec pompe devant
le peuple. La chose étoit simple. Ces feuil-
lages & la formule annonçoient aux assi-
stans une vérité, une fête, une opération
qui devoit être générale & uniforme.
N'entendant plus ni le symbole ni la for-
mule qu'on conservoit toujours religieuse-
ment, ils prirent l'union de certaines plan-
tes, & de quelques paroles pour des prati-
ques mystérieuses, éprouvées par leurs pe-
res, & qu'il falloit suivre de point en point,
si on ne vouloit tout perdre. Ils en firent
une collection & un art, par lequel ils
prétendoient pourvoir presque infaillible-
ment à tous leurs besoins. L'union qu'on
faisoit de telle ou telle formule antique,
avec tel ou tel feuillage arrangé sur la
tête d'Isis autour d'un croissant de lune
ou d'une étoile, introduisit cette opinion
insensée, qu'avec certaines herbes & cer-

taines paroles, on pouvoit faire descen- LA DIVI-
dre du ciel en terre, la lune & les étoiles. NATION.

Carmina vel possunt cœlo deducere lunam.

Ils avoient des formules pour tous les cas, même pour nuire à leurs ennemis (a). La connoissance de plusieurs simples bien ou mal faisans, vint au secours de ces invocations & imprécations assurément très-impuissantes; & les succès de la médecine ou de la science des poisons aidèrent à mettre en vogue les chimères de la magie.

Mais l'humanité inspirant naturellement de l'horreur pour les pratiques qui tendent à la destruction de nos semblables, les incantations magiques qu'on croioit meurtrières, furent abhorrées & punies chez tous les peuples policés (b). Ainsi presque toute la religion commune se trouva réduite à se procurer par le culte de tel & tel dieu, ou des remèdes dans la maladie, ou quelques prédictions de l'avenir dans l'incertitude des entreprises.

(a) Voyez les Idylles de Théocrite; l'Eclogue de Virgile, intitulée *Pharmacutria*; plusieurs Épodes d'Horace; & le quatrième livre de l'Énéide.

(b) *Testor, cura, Deos & te, germana, tuumque
Dulce caput, magicas invitam accingier artes.*
Æneid. 4.

L'Astrologie.

Origine de
l'astrologie
judiciaire.

Ce désir en apparence légitime de s'assurer des remèdes, & de pénétrer dans l'avenir à l'aide de quelques pratiques de religion, donna naissance à un art tout aussi mensonger que les précédens; je veux dire à l'astrologie. Je pourrois citer ici une foule d'horoscopes ou de prédictions d'astrologues démenties de point en point par l'évènement (a). Mais traitons encore l'astrologie, comme l'idolâtrie, les augures, & la magie. Voyons la naître. L'histoire de la naissance de cette science prétendue, en est la réfutation, puisque toute l'astrologie dans son origine, n'est encore qu'une fausse interprétation de quelques signes pris à contre-sens.

Les Egyptiens avoient peu à peu regardé les noms des signes du zodiaque & de bien d'autres, comme des mémoriaux de ce qui étoit arrivé à leur fondateur, à leur mere commune, & à d'autres heros de leur patrie. L'histoire en prit ailleurs une autre forme. Le culte du grand roi, de

(a) Voyez seulement la fausseté de l'horoscope de M. Suffren, faite & signée par Nostradamus; & des prédictions faites à M. Gassendi par J. B. Morin. Vie de Gassendi, chez Jacques Vincent rue S. Severin 1736.

la reine , & de l'armée des cieux , avoit LA DIVI-
bien passé d'Egypte en Phénicie ; de-là NATION.
en Syrie , en Arabie , en Assyrie , & pres-
que par-tout. Mais avec l'attirail des fi-
gures , on ne reçut pas également par-tout
le dogme absurde de la métempsycofe ,
moins encore les prétendues histoires des
dieux Egyptiens qui n'intéressoient point
les autres peuples. On se borna assez com-
munément à honorer le soleil comme le
plus grand moteur de la nature. La lune
eut le second rang dans l'ordre des puis-
sances. Ensuite chaque signe , chaque con-
stellation eut son département propre , ou
sa mesure de pouvoir. Mais quelle fon-
ction donner dans le ciel au bélier , au
lion , à la balance ? On se figura que leurs
noms exprimoient leurs fonctions , &
spécifioient leurs influences. Ainsi le bé-
lier avoit une action puissante sur les pe-
tits des troupeaux. La balance ne pouvoit
qu'inspirer des inclinations de bon ordre
& de justice. Le scorpion n'étoit propre
qu'à inspirer des inclinations malfaisantes.
Chaque signe caufoit le bien ou le mal ca-
ractérisé par son nom.

Mais sur qui tomberont ces influences ?
S'en iront-elles pèle-mêle brouiller tout
sur la terre ? On y mit ordre. Un spéculatif à
système, comprit que le moment privilégié

LE CIEL pour l'exercice du pouvoir de chaque signe, étoit celui où ce signe montoit sur l'horison; & que l'enfant qui naissoit au même moment, étoit celui qui en éprouvoit les plus puissantes impressions. De-là, par un raisonnement qui fit fortune, tout gauche qu'il étoit, notre philosophe concluoit que l'enfant qui venoit au monde au moment précis où la première étoile du bélier montoit sur l'horison, seroit à coup sûr riche en troupeaux, & ainsi des autres. C'étoit abuser bien pitoyablement du rapport de signe qu'il y a entre le soleil placé sous cette constellation, & le commencement du printems, où les agneaux sont de vente, & commencent à enrichir leur maître. C'étoit philosopher à peu près comme celui qui croiroit que c'est assez de mettre un bouchon à sa porte pour avoir du vin dans sa cave, & qui prendroit pour cause d'une chose, ce qui n'en est que l'annonce ou l'affiche.

On donna dans le même travers sur le pouvoir du taureau & des chèvres. On comprit, voyez, je vous prie, quelle pénétration; que les entreprises de celui qui naîtroit sous le signe de l'écrevisse, iroit toujours à reculons & en baissant. Le lion devoit inspirer le courage, & former des héros, ou si mieux l'aimez, des hommes

querelleux. L'aspect de la Vierge portant LA DIVI-
l'épi céleste, devoit donner des inclina- NATION.
tions chastes, & joindre l'abondance à
la vertu. Heureux les peuples dont le roi
& les magistrats seroient nés sous le signe
de la balance. Malheur à quiconque ar-
rivoit à la lumière sous l'affreux signe du
scorpion (a). La fortune de celui qui nais-
soit sous le capricorne, & tout particu-
lièrement lorsque le soleil montoit sur
l'horison avec le capricorne, devoit tou-
jours aller en montant comme cet animal,
& comme le soleil qui monte alors six
mois de suite. Toutes ces petites subtili-
tés étoient souvent démenties par des
événemens contraires. Mais on faisoit
valoir la conformité de plusieurs autres
avec la prédiction : & l'on trouvoit moyen
de se tirer des mauvais pas ou des contra-
dictions, en alléguant le concours de la
lune, des autres planètes, & des étoiles,
qui par leur opposition ou conjonction,
émouffoient la bonté de certaines influen-
ces, & corrigeoient la malignité des au-
tres (b). Le fin de l'art étoit de savoir

(a) *Me scorpius aspiciit*

Formidolosus, pars violentior

Natalis hora. Horat. Carm. l. 2. od. 17.

(b) *Te Jovis impio*

Tute a Saturno resurgens

Eripuit, volucrisque fatis

Tardavit alas. Horat. ibid.

LE CIEL combiner ces situations ; d'observer si les
POLITIQUE. influences marchent sur des signes parallèles ; si la chute des uns étoit ou oblique ou perpendiculaire sur les autres. Il falloit savoir mesurer des portions de cercles , calculer des angles par les tangentes & par les sinus : il falloit étudier l'ordre du ciel pour connoître la diversité des aspects. L'astrologue se faisoit honneur d'une apparence de savoir. La géométrie & l'astronomie, les plus belles de toutes les sciences , servirent ainsi à introduire dans le monde toutes les fadaïses de l'astrologie : & il n'est pas inutile de remarquer ici qu'un sentiment qui se flatte le plus de tenir à la géométrie & à l'astronomie , peut fort bien n'être qu'une chimère savante.

— Ceux qui seroient curieux de voir jusqu'où va l'absurdité du raisonnement des astrologues, peuvent se satisfaire en jettant les yeux sur le poëme de Manilius, ou sur le petit livre de Censorin touchant le jour natal , ou sur les *astronomiques* attribués à Julius Firmicus. J'aime mieux y renvoyer le lecteur , que d'en citer la moindre page. Les rêveries d'un malade sont mieux liées , que ne le sont les principes qu'ils posent , & les conséquences qu'ils en tirent.

Mais le plus grand des maux que l'astrologie ait causés , n'est pas seulement

de repaître les esprits de promesses vaines, d'opérations frivoles, & d'influences sans réalité. L'erreur étoit grande, & elle eut des suites encore plus malheureuses. Dès qu'une fois les signes célestes, ou les points du ciel destinés à marquer par une certaine dénomination, certains effets ordinaires à chaque saison, eurent été pris pour les causes mêmes de ces effets ; cette méprise si pitoyable s'accrédita, parce qu'on y croioit trouver la raison de tout, & le moyen d'éviter les maux dont on étoit menacé. On choisissoit tel mois, tel jour, telle heure, tel aspect pour commencer un voyage, un labour, une pièce d'étoffe. On s'abstenoit d'agir jusqu'à ce qu'on se trouvât sous un point favorable. Le point ascendant (a) d'une étoile produisoit ceci : le point culminant (b) de la même ou d'une autre, corrigeoit cela. On ne fut plus occupé qu'à étudier avec anxiété les saisons, les jours, & les momens décisifs. L'astrologie fit en un sens plus de mal que l'idolâtrie même. Celle-ci laissoit encore subsister dans les cœurs séduits sur l'objet de leur culte, un reste de reconnois-

(a) Arrivant sur l'horison.

(b) Arrivant au zénith, ou au plus haut point de sa course dans notre hémisphère.

LE CIEL lance pour les faveurs reçues, & d'une POETIQUE. crainte religieuse de la justice qui punit les crimes. Mais l'astrologie acheva de ruiner toute vertu. A la prudence, à l'expérience, & aux sages précautions, elle substitua des formules superstitieuses, & des pratiques puériles. Elle énerma le courage par des frayeurs fondées sur quelques jeux de mots. Elle ruina presque par-tout la pratique du bien, & tranquillisa les criminels en leur faisant rejeter sur l'impression inévitable de la planète dominante, le mal qui n'étoit l'ouvrage que de leur dépravation : & c'est là sans doute la raison secrète, c'est cette malheureuse commodité de tranquilliser sa conscience, qui fait que les ambitieux, & les voluptueux, tandis qu'ils sont insensibles à la beauté de l'Evangile, & à la multitude des preuves qui l'établissent, reçoivent, avec une aveugle crédulité, les prédictions de l'astrologie, & les raisonnemens les plus destitués de vraisemblance. On n'a guères vû l'irreligion portée plus loin qu'à la cour d'Henri II. & d'Henri III. Jamais les astrologues ne furent mieux payez. Jamais les horoscopes n'eurent tant de cours. La maladie des prédictions fut encore contagieuse sous Henri IV, & sous Louis XIII. De Thou

Mezeraï, & bien d'autres esprits très judicieux, avoient reçu dans l'enfance les atteintes de ce mal, & n'en ont jamais été bien guéris. LA DIVI-NATION.

VII.

Le pouvoir des planètes.

Dans toute l'astrologie, il n'y a rien dont on fasse tant de bruit, que du pouvoir des planètes. On y parle sans cesse des bénignes influences de la lune en conjonction avec la planète de Jupiter; de sa malignité, lorsqu'elle est en conjonction avec Saturne. Chaque situation a ses privilèges, & doit être recherchée ou évitée avec des précautions particulières. Mais voici deux observations qui dérangent fort le système astronomique. En premier lieu les vertus propres à chaque planète sont fondées sur le caractère des heros ou des dieux qu'on y a logés. En second lieu ces dieux & ces heros sont fabuleux, & n'ont jamais été. Si ces deux points se peuvent prouver, il en sera des vertus des planètes, comme des heros qui y séjournent, & le tout se trouvera fabuleux.

1°. Le premier point n'a pas besoin de preuves. Chacun sent qu'on n'a prêté à la planète nommée Saturne, des inclinaisons languissantes, ou même des influen-

LE CIEL ces meurtrières , que parce qu'on s'est
POETIQUE. avisé d'y loger Saturne avec ses cheveux
blancs , & de le désigner par une faulx
propre à tout détruire.

On n'attribue à la planète nommée Jupiter, la distribution des sceptres & des grandeurs, la prolongation de la vie, & les influences les plus désirables, que parce qu'on a jugé à propos, sans fondement ni motif raisonnable, de donner à cette planète le nom du pere de la vie, & qu'on désignoit ce nom par un sceptre accompagné de l'héva ou serpent, symbole de la vie.

La planète qu'on appelle Mars, inspire puissamment le goût des armes, parce qu'on en a fait la retraite d'un prétendu guerrier appelé Mars, & qu'on en a abrégé l'expression par la figure d'une flèche ou d'un dard.

Pourquoi la planète de Vénus passe-t-elle pour rendre les hommes ou voluptueux ou heureux, si ce n'est parce qu'on lui a donné le nom de la prétendue mere des plaisirs, & qu'on la désigne par un Typhon, ou le caractère du mal enchaîné?

Jamais on ne se feroit avisé d'attribuer la surintendance du commerce & la prospérité des républiques à l'autre planète, qui est presque toujours invisible & ab-

forbée dans les rayons du soleil, si on ne LA DIVI-
lui avoit donné par caprice & à propos de NATION.
rien, le nom de Mercure le prétendu in-
venteur de la police ; & si l'on ne caracté-
risoit le dieu & sa demeure par un Typhon
enchaîné, accompagné de deux serpens,
symbole ingénieux de la vie & de la
société.

Toutes les vertus des planètes décou-
lent donc du caractère des dieux qu'on
y a établis. Et de même que la nature des
animaux dont les douze maisons du soleil
portent le nom, a fait naître la pensée de
telle & telle impression sous l'aspect de
chacun de ces signes ; le caractère des
dieux ou déesses qui donnent leurs noms
aux planètes, a décidé de la vertu de la
planète.

2^o. Or, que sont-ils ces dieux auteurs
de tant d'influences, & de puissantes im-
pressions ? Ce sont des figures dont tout
le pouvoir est de signifier. Ce sont de
purs noms, dont toute la force est d'avertir.
Ce sont les lettres d'un ancien alphabète
que chaque nation a converties en autant
d'histoires pleines d'absurdités, faute d'en
avoir conservé la signification.

Au dire des astrologues, rien ne for-
tifie tant le pouvoir des planètes, que le
concours de leur ascension avec celle d'un

LE CIEL POETIQUE. signe bienfaisant. Il se forme alors un parallélisme d'influences bénignes qui marchent de compagnie, & vont tomber sur l'heureuse tête qui vient de naître en ce moment. A-t-on pu rien imaginer de plus gratuit, & de plus contraire à l'expérience qui nous montre des évènements & des caractères tout opposés dans des personnes qui ont eu en naissant le même aspect ?

Mais pour surcroît de ridicule, ce que les astronomes appellent le premier degré du bélier, de la balance, ou du sagittaire, n'est plus la première étoile du signe qui donne la fécondité aux troupeaux, ou qui inspire la justice, ou qui fait des héros. On s'est apperçu dans une longue suite de siècles, que tous les signes célestes s'étoient éloignés peu-à-peu jusqu'à trente degrés du point de l'équinoxe du printems, & s'étoient reculés vers l'Orient. On ne laisse pas de nommer toujours le point du zodiaque qui coupe l'équateur, le premier degré du bélier, quoique la première étoile du bélier soit trente degrés plus loin. Tous les autres signes sont reculés dans la même proportion, & tous les points du ciel dont on parle dans les horoscopes, sont trente degrés en de-ça des étoiles dont ils portent

le nom. Quand donc on a dit d'un tel, LA DIVI-
 qu'il étoit né sous le premier degré ascen- NATION.
 dant du bélier, c'est réellement le premier
 degré des poissons qui montoit alors sur
 l'horison. Quand on dit d'un autre qu'il est
 né avec une ame toute royale & avec les
 inclinations d'un héros; parce qu'au mo-
 ment de sa naissance, la planète de Jupi-
 ter franchissoit l'horison, conjointement
 avec la première étoile du sagittaire; c'est
 avec une étoile éloignée du sagittaire de
 trente degrés vers l'Occident, que Jupi-
 ter étoit en conjonction. C'est dans l'é-
 xacte vérité le pernecieux scorpion qui a
 présidé à la naissance de cet enfant in-
 comparable.

VIII.

L'origine de la Semaine.

Les ennemis de la révélation sont se-
 crettement flattés de voir que les jours de
 notre semaine portent encore aujourd'hui
 les noms que le Paganisme a donnés aux
 sept planètes. Il ne tient pas à eux qu'on
 ne croye que toute la religion des Hé-
 breux, & la nôtre même, ne soient au-
 rant d'extraits de la religion des Egyptiens.
 Mais penser de la sorte, c'est connoître
 bien peu le cœur humain: c'est aller contre
 les règles du bon sens, & contre les té-

LE CIEL moignages de l'expérience. A entendre POETIQUE. ceux que la révélation incommode , les premiers hommes auroient eu d'abord une religion toute monstrueuse & horriblement chargée d'opinions bizarres , de cérémonies insensées , & de mystères pleins d'absurdités ; après quoi , on auroit peu à peu mis de côté ce prodigieux amas de superstitions , pour former un corps de religion plus simple , & borné à un très-petit nombre de devoirs & d'objets. Cette progression n'est point dans le vrai. C'est en tout & partout qu'on commence par le simple , & que le simple se charge ensuite , se défigure , & s'altère par des additions , par des broderies ; par des commentaires. Qu'est-ce que le fond de notre religion ? Si l'on en excepte la profession plus expresse d'attendre notre salut des mérites & de la médiation du Sauveur ; notre religion est la même que celle de Noé & de ses enfans. Même Dieu, mêmes sentimens , mêmes devoirs , mêmes espérances. Le Décalogue de Moïse , qui est aussi le nôtre , a conservé cette religion dans sa pureté. Moïse n'y a joint qu'un cérémonial d'économie , propre à contenir le peuple dépositaire des promesses ; & à le détourner de l'idolâtrie jusqu'au tems de la grace *, par un corps de

réglemens passagers qui fixoient tout le détail du culte , de la nourriture , & de la police. Mais les Egyptiens, & ensuite tous les peuples de la terre après avoir reçu & retenu le premier fond de l'ancienne religion qui consistoit à honorer l'auteur de tout bien , à s'assembler pour le louer en commun , & à traiter les morts avec honneur , ont horriblement défiguré cette simplicité majestueuse en chargeant sans fin la créance d'opinions fausses , & le cérémonial de pratiques superstitieuses.

Nous suivons donc la nature & l'expérience quand nous remontons du composé au simple , en soutenant hardiment que la prière commune , les sacrifices , les honneurs funébres , & l'espérance d'une autre vie , qui se retrouvent en Egypte à la compagnie de tant d'imaginations bizarres ; ne sont que la religion ancienne confondue dans la foule des additions postérieures : & si les Egyptiens , malgré l'énorme multiplicité de leurs dogmes ridicules , concourent avec nous dans l'usage des fêtes , dans l'attente d'une meilleure vie , & dans les honneurs rendus aux morts ; ce n'est pas que nous ayons reçu d'eux ces articles en les épurant des folies dont ils les avoient mélangés : mais c'est parce que nous tous qui sommes

LA DIVI-
NATION.

LE CIEL sur la terre, Egyptiens, Payens, Juifs, POETIQUE. Chrétiens, nous avons conservé le premier fond de la religion de Noé. La source est commune. L'eau qui en provient, & qui coule par des canaux différens chez nos voisins comme chez nous, se trouve pure chez nous, & horriblement chargée de fange & de corruptions chez nos voisins. Seroit-ce raisonner que de dire : c'est de nos voisins que nous tenons notre eau : nous avons seulement pris soin de l'épurer ? Non. Mais si la nôtre est pure ; c'est parce que nous la recevons immédiatement de la première source. Ni les Hébreux, ni nous, nous n'avons rien reçu de l'Egypte. Mais celui qui avoit été promis au peuple Hébreu, est aussi devenu la lumière des Gentils *Dedi te in fœdus* ^{3^e Isai. 24.} *populi ; in lucem Gentium* *. Il a conservé en nous le peu qu'il y restoit de bon. Il n'a ni achevé de briser le roseau rompu, ni éteint le lumignon qui fumoit encore. Tout au contraire, ce qu'il avoit promis il y a plus de deux mille ans à toutes les nations, & spécialement aux habitans de l'Europe, *legem ejus insulae* ^{Ibid.} *expectabunt* (a) ; ils l'ont accompli fidèlement : 1^o. en détruisant l'idolâtrie ;

(a) Les Isles signifient constamment l'Europe dans le style de l'Ecriture.

2^o. en nous ramenant à l'ancienne religion LA DIVE-
de nos peres ; 3^o. en nous annonçant de NATION
plus une nouvelle révélation. 1^o. *Gloriam*
meam alteri non dabo & laudem meam
sculptilibus. 2^o. *Quæ prima fuerunt, ecce*
venerunt. 3^o. *Nova quoque annuncio.*

L'ordre de la semaine & le repos
d'un jour par chaque semaine , bien loin
d'être une imitation de la distribution des
jours faite par les Payens en l'honneur des
sept planètes , sont encore un usage de la
plus ancienne religion ; j'ose dire même ,
un usage aussi ancien que le monde. Il est
vrai que le témoignage de Moïse qui nous
l'assure ne suffit pas à ceux qui établissent
leur petite raison particulière pour juge
infaillible de tout. Mais du moins nous
est-il aisé de leur montrer que Moïse
assure , sans aucun intérêt , que la sancti-
fication du septième jour est d'une date
aussi ancienne que la terre , & qu'il a
ordonné l'exacte célébration de chaque
septième jour , parmi les Hébreux , long-
tems avant que les Payens eussent donné
aux planètes & aux jours de la semaine
les noms qu'on donne encore aux uns &
aux autres. D'où il suit qu'on ne doit re-
garder ni la semaine sabbatique des Hé-
breux , ni celle des Chrétiens , qui est
la même , comme une imitation de la

LE CIEL semaine planétaire des Payens , qui est
POETIQUE. postérieure à l'autre.

Calendrier
des Romains
sans semaine.

Les Romains n'ont connu que fort tard l'ordre de la semaine , & le culte des sept planètes. Ils avoient par chaque mois trois jours distingués , qui étoient les Calendes, les Nones , & les Ides. Les Calendes ou la convocation de la néoménie étoient le premier jour du mois. Les Nones arrivoient le cinq , à l'exception des mois de Mars , Mai , Juillèt , & Octobre , où elles arrivoient le sept. Les Ides le treizième , à l'exception des quatre mêmes mois ; où elles tomboient au quinze. Tous les autres jours se comptoient par leur degré d'éloignement à l'égard des Nones , des Ides , ou des Calendes qui devoient suivre immédiatement.

Calendrier
des Grecs sans
semaine.

Les Athéniens , même après la réformation faite à leur calendrier par Méthon , suivoient encore la coûtume de compter leur premier mois en fixant le commencement de l'année au solstice d'été , coûtume qu'ils tenoient des Egyptiens leurs peres.

..... *Primæva Meton exordia sumisit ab anno
Torreret rutilo Phæbus cum sidere cancrum.*

Festus Avienus.

Mais les Grecs qui avoient reçu d'Egypte cet usage n'auroient pas manqué d'être

fidèles à la division de la semaine , & à la LA DIVI-
pratique importante d'honorer chaque NATION.

jour une certaine planète , si l'Egypte
avoit anciennement connu cet usage.

Or les Athéniens , quoiqu'originaires
de Saïs , & la plupart des Grecs qui,
au rapport d'Isocrate * , avoient reçu des
Athéniens la forme de leur religion &
de leurs principaux usages , au lieu de
compter les mois par semaines , les divi-
soient en trois décades qu'ils appelloient
le mois *commençant* , le mois *moyen* , &
le mois *finissant* (a). Chaque jour étoit
ensuite nommé par le rang qu'il tenoit
dans la décade.

* In Panegyrico.

A ces preuves sensibles de la nouveauté
du culte des planètes, ajoûtons-en une au-
tre tirée de la nouveauté même des dieux
qu'on y honoroit ; & sur-tout de la nou-
veauté du tems où l'on a commencé à les
loger dans les planètes.

Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, &
Mercure, sont à la vérité des dieux in-
ventés à l'occasion & à l'imitation de
ceux d'Egypte. Les symboles Egyptiens
ayant été transportés d'un pays dans un
autre, chacun les a interprétés à sa façon.
Chaque nation a cru y voir des heros de

(a) ἰσαμένος, μεσσηνός, φθινόρος. Pester's
antiquity, tom. 1. c. 25.

LE CIEL son pays : ainsi Osiris est devenu Marnas-
POETIQUE. en Palestine, Moloc chez les Ammoni-
tes, Baal en Syrie, Jupiter en Grèce : &
d'un seul signe diversément présenté, il
s'est formé plusieurs dieux.

Mais ce ne fut que long-tems après la
naissance de ces nouveaux dieux, qu'on
s'avisa de leur assigner des places dans les
planètes. Après leur avoir donné un tems
raisonnable pour éclore, il faut leur don-
ner une certaine durée pour être connus.
Ce n'est qu'avec le tems que le culte a pu
s'en établir, s'illustrer, passer d'un pays
à l'autre, en sorte qu'on ait pu les con-
noître tous, & les fêter par tout.

Le Jupiter Grec étoit originairement
la même chose qu'Osiris : mais il avoit ac-
quis en Grèce de nouveaux noms, de
nouvelles parures, une autre généalogie,
& une toute autre histoire. Il faisoit d'ail-
leurs plus de bruit dans le monde que l'O-
siris Egyptien, dont le culte étoit borné
aux environs du Nil. La Vénus Orientale
étoit la même qu'Ilis dans son principe :
mais un nouveau nom & de nouvelles
fonctions en avoient fait une nouvelle di-
vinité plus connue qu'Ilis. Le Marcol ou
le Mercure des Chananéens, n'étoit qu'A-
nubis ou la canicule dans l'exacte vérité.
Mais il s'accrédita tellement sous la forme

de dieu du commerce, que l'aboyeur avec sa tête de chien paroissoit, en comparaison, une divinité risible. Voilà donc six dieux au lieu de trois. Les Egyptiens & les Orientaux étoient assez en peine de trouver place à ces dieux, auxquels ils ne pouvoient honnêtement interdire l'entrée de leurs temples. Osiris étoit en possession du soleil. Le trône étoit rempli. Isis avoit la lune en partage, & Anubis logeoit de tout tems dans la canicule. LA DIVINATION.

Comment s'y prendre pour contenter Jupiter, Mars, Mercure, & tels autres dieux qui, pour être de nouvelle date, ne laissoient pas d'être importans, à force d'être prônés par des nations puissantes, & chantés par des poëtes célèbres? On n'ira pas pour leur faire place, déloger ceux qui occupent le soleil, la lune, & les constellations. Mais on peut introduire ces nouveaux venus, dans les planètes. Ce sont des postes qui vaquent : & par ce moyen, chacun sera content de son sort. C'est ainsi que Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure grossirent avec le tems l'armée céleste. Mais ce ne fut que fort tard, & long tems après que la mythologie grecque & latine eut pris figure, qu'on s'avisa de régler les départemens de nos cinq divinités de nouvelle création, en

LE CIEL leur assignant les cinq petites planètes
POËTIQUE. pour demeure.

Toute cette distribution étant encore plus moderne que ces cinq divinités qui étoient elles-mêmes de beaucoup postérieures à la naissance des dieux d'Egypte, il n'est pas étonnant qu'on se soit entièrement écarté de l'ancien usage des symboles en employant dans l'écriture astrologique, un cercle pour désigner le soleil, & un croissant pour désigner la lune. Dans le premier usage de ces figures, le cercle ou le soleil ne signifioit point le soleil, mais Dieu. Il en étoit l'énigme : & le nom de cercle ne signifie autre chose dans son origine, que l'énigme par excellence. La figure d'un croissant ne signifioit point la lune, mais la néoménie, la convocation du premier jour du mois. De même le T qu'on met sous la planète de Vénus, & le caducée qu'on donne à Mercure, n'étoient originairement que la mesure de la crûe du Nil, ou l'avertissement d'y prendre garde. Mais ici ces deux attributs se prennent l'un pour la marque d'un ambassadeur céleste, l'autre pour le mal enchaîné : significations imaginées dans des tems postérieurs, & entièrement éloignées de la visible intention des symboles. Ainsi tout concourt à nous

montrer combien le culte des planètes est LA DIVI-
nouveau, & que la semaine sabbatique NATION.
des Hébreux, l'a devancé de beaucoup.

Les rêveries de l'astrologie judiciaire, & les horoscopes tirées de l'aspect des planètes, étoient, il est vrai, en usage parmi les Egyptiens dès le tems d'Hérodote : mais cette époque est postérieure de mille ans à celle de Moïse. Ce qu'on peut inférer du témoignage d'Hérodote & de quelques autres, c'est que la nation Egyptienne étant constante dans ses pratiques, malgré la bizarrerie des explications qu'elle y donnoit, il y a lieu de croire que les Egyptiens dans la plus haute antiquité, comptoient leurs jours de sept en sept. Mais d'où leur vient cet usage ? le doivent-ils aux Hébreux ? les Hébreux le tiennent-ils d'eux ? ce sont deux choses également fausses.

Les Egyptiens ayant mieux conservé les premiers usages de la plus haute antiquité que les autres peuples payens, il en arriva, & sans dessein de leur part, qu'ils réglèrent leur astronomie & l'ordre de leurs jours en comptant par sept, comme on faisoit du tems de Noé, & du tems d'Adam même. Ils suivoient un usage dont ils ignoroient la raison. Ils le pervertirent ensuite en cherchant avec tous les

LE CIEL autres peuples la raison de ce nombre de POETIQUE. sept dans le nombre des planètes, qui se trouvant le même, leur parut avoir rapport à cet ordre de la semaine, quoique ces choses ne tinssent l'une à l'autre que par un fil imaginaire.

Remontons encore ici du composé au simple. C'est l'ordre de la nature. Les Egyptiens, & peut-être beaucoup d'autres Orientaux, comptoient, j'en conviens, la suite de leurs jours par le nombre de sept perpétuellement réitéré. Laissons là les folles idées que leurs docteurs ajoutèrent à cette pratique pour en rendre raison. Plus ils ont dit & fait d'extravagances à l'occasion de cette pratique, comme à l'occasion de plusieurs autres, plus ils montrent que les explications sont l'ouvrage de gens qui n'y comprennent rien; mais que la pratique prise en elle-même dans sa simplicité, leur venoit de plus haut.

C'est donc encore ici que la fable rend hommage à la vérité, & que Moïse nous donne seul le vrai dénouement, ou la raison primitive de ce nombre de sept usité chez les Egyptiens, chez les Hébreux, dans le paganisme, & chez les Chrétiens.

Tandis que toutes les nations s'égaroient en adorant des hommes morts, ou en adorant le soleil, ou le ciel, ou

le monde même comme un Dieu éternel; LA DIVI-
 le peuple dépositaire des promesses, reçut NATION.
 ordre de renouveler l'ancienne façon de
 compter les jours, & de sanctifier le sep-
 tième de chaque semaine, tant par l'absti-
 nence de tout travail manuel, que par la
 considération des œuvres du Dieu; parce
 que cette manière de compter les jours
 & de les employer, étoit une profession
 expresse de la création du ciel, de la terre,
 du soleil, en un mot de la nature entière;
 & en même tems la condamnation la plus
 publique du polythéisme * des nations.

* Pluralité
des dieux.

Vous travaillerez, leur dit le Seigneur, & vous ferez toute votre œuvre durant six jours. Mais le septième jour est le repos de l'éternel votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre en ce jour là. Car en six jours le Seigneur a fait les cieux, la terre, la mer, & tout ce qui y est contenu, & a cessé le septième de produire de nouveaux êtres; c'est pourquoi l'Eternel a béni le jour du repos & l'a sanctifié, ou se l'est réservé.

Quelle prudence & quelle dignité tout à la fois dans cette police qui distingue (a) le peuple de Dieu de tous les autres, qui l'attache à Dieu spécialement, qui le rappelle perpétuellement à la vraie origine de tout, & le munit par le mémorial toujours

(2) *Signum inter me & vos.* Exod. 31: 13.

LE CIEL nouveau de l'ouvrage des six jours & de POETIQUE. la consécration du septième, contre les erreurs des idolâtres qui adorent la créature ; contre les erreurs des athées qui méconnoissent le Créateur ; & contre les erreurs des déistes qui préfèrent l'incertitude de leur raisonnement aux lumières de la révélation primitive.

IX.

Origine & fausseté des Sibylles.

C'est encore par un abus sensible de l'astronomie, ou de l'usage de consulter certaines étoiles, que s'introduisirent les oracles des Sibylles. La moisson a toujours été le grand objet des desirs & de l'attention de tous les peuples. Ainsi pour régler l'amandement de leurs terres, leur labour, leurs semailles, & les autres opérations qui intéressent le corps de la société, ils avoient l'œil sur la Vierge qui porte l'épi, & qui est la marque du tems de la moisson. Ils observoient de combien le soleil en étoit éloigné : & le langage universel à cet égard, étoit de recourir à la Vierge & de la consulter : langage aussi sensé que la pratique même qu'il exprimoit. On donnoit d'abord à cette constellation le nom

nom de Shibyl Ergona (a) l'épi rougissant, LA DIVI-
 parce que c'est la circonstance précise NATION.
 qu'on attend pour faire la moisson ; &
 que la moisson meurit lorsque le soleil
 s'avance vers cet amas d'étoiles.

Ensuite on lui donna tantôt le nom de
 Sibylle , tantôt celui d'Erigone. Ce nom
 d'Erigone rendu en grec par celui d'Ery-
 tra qui y répond , & qui signifie rouge ,
 donna naissance à la Sibylle Erytréenne.
 On la consultoit sans doute avec profit ,
 & ses réponses étoient fort justes pour ré-
 gler le labourage , tant qu'on la prit pour
 ce qu'elle étoit , c'est-à-dire , pour un amas
 d'étoiles sous lequel le soleil se plaçoit au
 tems qui faisoit rougir l'épi , & amenoit
 la moisson : & c'est parce que la moisson
 des Egyptiens n'arrivoit point sous ce si-
 gne , mais sous le bélier , & sous le tau-
 reau que l'Egypte couroit aux oracles
 d'Ammon ou d'Apis , & chérissoit si spé-
 cialement Isis avec les cornes d'une ge-
 nisse , ancienne annonce de leur moisson ;
 au lieu que tout l'Orient consultoit la
 Sibylle Erytréenne pour s'assurer d'une
 bonne recolte. Ce langage donna matière
 aux fables. Cette fille changée de signe

(a) De שִׁבּוּל *shibul* , ou שִׁבּוֹלֶת *shibbolet* , *spica* ;
 & de אֶרְגוֹנָה *Ergone* Dan. 5 : 7. *Ergoné purpura*. L'épi de
 pourpre , *spica rubescens*.

LE CIEL en prophétesse avoit eu la plus parfaite POETIQUE. connoissance de l'avenir , puisqu'on la venoit questionner de toute-part. L'extrême méchanceté des humains l'avoit enfin contrainte à quitter leur séjour , pour aller prendre dans le ciel la place qui lui étoit dûe. Bien des pays s'attribuèrent l'honneur d'avoir donné le jour à la Sibylle , & pour une il seroit aisé d'en trouver sept. Par la suite toutes les prédictions qui avoient cours , & parmi lesquelles on trouve quelques traits des prophéties faites au peuple de Dieu , passèrent pour être les réponses de ces Sibylles (a).

X.

L'origine & la puissance des Talismans.

Les erreurs comme les vérités se tiennent par la main , & viennent les unes à la suite des autres. Le culte des signes célestes & des planètes une fois introduit , on en multiplia les figures , pour aider la dévotion des peuples , & pour la mettre à profit. On faisoit ces figures en fonte & en relief , assez souvent par manière de monnoye ou comme des plaques portatives , qu'on perçoit pour être suspendues

(a) Voyez à ce sujet les excellentes remarques du P. Cautou sur la sixième Eclogue de Virgile.

par un anneau au cou des enfans, des malades, & des morts. Les cabinets des antiquaires sont pleins de ces plaques ou amulettes qui porrent des empreintes du T, ou du soleil, ou de ses symboles, ou de la lune, ou des autres planètes, ou des différens signes du zodiaque. En Orient ces figures se nommoient Tselamim, *des images* (a). C'est ce que nous nommons des talismans. Mais talisman est un grand mot qui en impose encore faute d'être entendu.

La peinture & la sculpture inventées pour instruire les hommes & pour aider la piété, n'ont que trop servi à la ruiner. L'intérêt & la cupidité firent valoir à l'excès routes ces petites figures des planètes & des différens astres. Ceux qui les portoient sur eux ne pouvoient pas douter, au sortir d'une maladie, qu'ils ne leur dûssent leur rétablissement. On observa sur-tout qu'elles avoient une force étonnante, & devenoient des préservatifs de longue durée quand elles avoient été fabriquées au moment précis du lever de l'astre qu'elles représentoient. Tout le suc de l'influence s'y étoit venu loger. Si par hazard elles ne réussissoient pas, on trouvoit géométriquement la vraie raison de leur affoiblisse-

(a) De תלם *tselim*, vient תלמים *tselamins*.

LE CIEL ment dans l'intersecction des lignes d'acti-
POETIQUE. vité d'une puissance ennemie, & cette appa-
rence de savoir rendit les dévotions encore
plus précautionnées. Les talismans eurent
long-tems la vogue. Des bagatelles qui
promettent beaucoup & qui coutent peu,
prennent aisément faveur parmi le peuple,
& présentées encore aujourd'hui sous le
beau nom de figures *constellées*, elles font
souvent illusion à des gens qui se croient
d'un ordre fort supérieur au peuple.

La plus légère conformité avec l'astre
ou le dieu en qui on avoit confiance, une
petite précaution de plus, une légère res-
semblance plus sensible, faisoit préférer
une image ou une matière à une autre.
Ainsi les images du soleil pour en imiter
l'éclat & la couleur, devoient être d'or.
On ne doutoit pas même que l'or ne fût
une production du soleil. Cette confor-
mité de couleur, d'éclat, & de mérite en
étoit la preuve sensible. Le soleil devoit
donc mettre sa complaisance dans un
métal qu'il avoit indubitablement engen-
dré, & ne pouvoit manquer d'arrêter ses
influences dans une plaque d'or où il
voyoit son empreinte, & qui lui avoit été
religieusement consacrée au moment de
son lever.

Par un raisonnement semblable, la lune

produisoit l'argent & favorisoit de toute LA DIVI-
l'étendue de son pouvoir les images d'ar- NATION.
gent auxquelles elle tenoit par les liens
de la couleur, de la génération, & de
la consécration.

Bien entendu que Mars se plaisoit à
voir ses images quand elles étoient de
fer. C'étoit là sans doute le métal favori
du dieu des combats. Par une extension
de ce beau raisonnement les autres plané-
tes eurent aussi l'intendance de quelques
matières métalliques. Vénus eut le cuivre,
& c'étoit bien le moins qu'on pût atten-
dre de cette déesse, puisqu'il se trouvoit
en abondance dans l'île de Chypre dont
on savoit très-bien qu'elle chérissoit ex-
trêmement le séjour. Le langoureux Sa-
turne fut préposé aux mines de plomb.
On ne délibéra pas long tems sur le lot de
Mercure. Un certain rapport d'agilité lui
fit donner en partage le vif-argent. Mais
en vertu de quoi Jupiter sera-t-il borné
à la surintendance de l'étain ? Il étoit in-
civil de présenter cette commission à un
dieu de sa sorte. C'étoit l'avilir. Mais il
ne restoit plus que l'étain. Force lui fut
de s'en contenter. Voilà certes de puis-
sants motifs pour assigner à ces dieux l'in-
spection sur tel ou tel métal, & une affec-
tion singulière pour les figures qui en

LE CIEL sont composées. Or telles sont les raisons
POETIQUE. de ces prétendus départemens, tels sont
aussi les effets qu'il en faut attendre.

XI.

Les influences climatiques.

L'esprit de l'homme toujours plus prompt à tirer les conséquences justes d'un faux principe, qu'à s'assurer de la vérité du principe même, n'eut pas plutôt imaginé entre les métaux & les planètes ce rapport frivole & uniquement fondé sur le caractère des dieux qu'il y avoit logés, que voyant un métal abonder dans un pays & un autre dans un autre climat, il conclut tout de suite que la planète qui sans doute y favorisoit la génération du métal, présidoit à tout le climat. Chaque contrée eut donc sa planète dominante, dont on étendit le pouvoir aux plantes, aux animaux, aux inclinations même de l'esprit. Tout étoit plomb dans un pays. Tout étoit mercure dans un autre. Peu à peu le système des planètes servit à rendre raison de tout. Tout fut soumis à un des sept astres errants. Chaque membre du corps humain eut sa planète tutélaire. Chaque heure du jour eut la sienne aussi. Le nombre de sept decidoit de tout. On faisoit

revenir de sept en sept les années, les LA DIVI-
 mois, les jours, & les heures. Chaque NATION.
 septième année, jour ou heure, étoit de
 conséquence. Mais le retour de sept fois
 sept, qu'on nommoit le retour climacté-
 rique (a), étoit & est encore dans bien
 des esprits, une année dangereuse, un
 jour critique, une heure dont on se féli-
 citoit d'être échappé. Les retours clima-
 ctériques parurent des situations ou con-
 jonctures importantes, capables d'influer
 puissamment sur une maladie, sur la con-
 dition des particuliers, sur la fortune des
 princes, sur le sort des batailles, & sur le
 gouvernement des états. Quand un évè-
 nement n'étoit point conforme aux im-
 pressions de la planète dominante du cli-
 mat; c'étoit la planète de la semaine qui
 avoit pris le dessus. Quand on ne pouvoit
 expliquer une chose par la situation de la
 planète du jour, on recouroit à la planète
 horaire. De ces chimères & de bien d'au-
 tres, dont on faisoit sonner bien haut la
 conformité avec quelque évènement, tan-
 dis que l'expérience journalière en dé-
 monstroit le faux en cent autres cas, il se
 forma un savoir ténébreux qui eut cours,
 parce qu'il étoit propre à en imposer par
 des noms Grecs ou Arabes, & à duper

(a) De Κλίμαξ = escalier tournant.

LE CIEL des esprits passionnés par des promesses
POETIQUE. de longue vie, de grandeur, de richesses,
& de santé. Les calculs faits avec une apparence de régularité, & annoncés par avance à ceux qui vouloient être instruits du retour climactérique, ont souvent jeté le trouble dans certains esprits aux approches de ces momens, qui n'avoient réellement rien de privilégié, ni en bien, ni en mal; & la crainte de ce mal imaginaire a de tout tems donné la mort ou causé des inquiétudes accablantes, & des maladies très-réelles. Malheureux évènements, qui, au lieu d'inspirer de l'horreur pour tout ce qui s'appelle prédiction, servent encore de motifs aux esprits prévenus pour persévérer dans l'estime qu'ils font d'un art parfaitement illusoire.

Il y a bien moins d'apparence de vérité dans le pouvoir qu'on prête à Saturne ou à Mars que dans celui qu'on attribue à la lune, qui est du moins très-propre à mesurer par ses phases la durée des vents fâcheux ou favorables. Or les remarques de nos pêcheurs, celles de nos jardiniers judicieux, celles des chirurgiens sinceres, & mille épreuves faites & réitérées avec soin depuis quelques années par Messieurs de l'Académie des Sciences, & par d'autres personnes infiniment précautionnées.

& attentives, nous ont convaincus que la LA DIVI-
lune n'avoit ni chaleur, ni action d'aucune NATION.

espèce sur la génération d'aucun animal
terrestre ou aquatique, ni sur la géné-
ration ou altération de quoi que ce soit
qui vive ou qui végète. Que devient donc
la malignité de Saturne, l'aspect favora-
ble de Vénus, & les richesses de Mercure ?

Toutes ces distinctions, tous ces arrange-
mens sont une suite misérable du caractère
& des inclinations des dieux que l'Egypte,
la Phénicie, & la Grèce ont imaginés dans
certains astres où l'on avoit autant de
droit d'imaginer tout le contre-pié. Tou-
tes les pratiques fondées sur cette persua-
sion ne peuvent donc être que des super-
stitions qui font tort à la piété, aux scien-
ces, & à la société ; à la société, puisqu'el-
les la gênent en pure perte ; aux sciences
puisque elles en empêchent le progrès en
nous occupant de causes qui n'opèrent
rien ; & à la piété puisque sans être ido-
lâtres nous ne laissons pas de faire encore
des actes d'idolâtrie ; & qu'après avoir
renoncé à tous ces dieux de l'antiquité,
nous n'abjurons pas les vertus & les
opérations dont ils avoient introduit la
créance.

L'origine de l'Alchymie.

Dans la persuasion où l'on étoit que chaque planète engendroit son métal, on alla par degré jusqu'à dire qu'une planète étant plus puissante qu'une autre, le métal engendré par la plus foible se convertissoit en un autre métal sous l'impression de la plus puissante. Ainsi le plomb, vrai métal & tout aussi parfait en son espèce qu'un autre en la sienne, mais demi métal selon nos astrologues; production manquée & demeurée imparfaite par la débilité de Saturne, se convertissoit en cuivre sous l'aspect de Vénus, en argent sous les traits de la lune, & enfin en or sous certains regards du soleil. De folie en folie nous arrivons à celle des Alchymistes qui donnèrent & donnent encore aux sept métaux les noms des sept Planètes; & qui non contents de croire la génération & la conversion des métaux plus ou moins avancée sous les impressions successives des planètes, s'avisèrent eux-mêmes de vouloir trouver des moyens pour diligenter cette génération ou cette conversion que les planètes achevoient trop lentement à leur gré. La nature &

les expériences leur offroient cent moyens de se détromper de leurs fausses idées. Dans les lieux où il y avoit eu autrefois des mines abondantes , on n'en voyoit point reparoitre de nouvelles. Depuis que les fréquens voyages des Phéniciens dans l'Andalousie eurent épuisé les mines d'or & d'argent qui étoient autrefois dans le voisinage du Guadalquivir , & que l'avidité des Romains eut balayé les restes qui avoient pu échapper aux Tyriens ; le soleil & la lune ne luisoient pas moins sur l'Espagne que dans les premiers siècles du monde. Ces planètes n'étoient pas devenues plus impuissantes en ce pays que dans les autres où nos alchymistes leur faisoient tout recuire. La longue inaction du soleil en Espagne leur montrait assez que l'or du Chili ou de la Chine n'est ni cuit , ni engendré par cet astre. Mais comme ils doivent l'entreprise de la conversion des métaux aux principes d'une physique qui regarde la matière comme une pâte également propre à former de l'or ou du verre , & tout ce qu'on en veut tirer ; quand nous en serons à l'examen des principes & des tentatives de cette physique , il sera alors plus à propos qu'ici de montrer que la main des alchymistes n'est pas plus opérante en productions

LE CIEL de métaux que Saturne, ou Jupiter, ou
POËTIQUE. le soleil même, dont les foibles talens,
à cet égard, sont à présent plus que suffi-
samment connus.

XIII.

Les évocations.

Il me reste à chercher l'origine d'un art
bien plus important que tous ceux qui
précèdent. C'est la nécromancie, l'art d'é-
voquer les morts, & de les faire parler.
On ne sera pas fâché de trouver ici la clé
des langues occultes, ni de savoir comment
on s'y prenoit pour interroger l'enfer, &
pour converser avec les démons. Ceci
est tout-à-fait curieux. C'est le fin de la
magie.

Le respect pour le corps de l'homme,
qu'on savoit être destiné à un meilleur
avenir, & à sortir un jour de la pou-
sière, portoit les premiers peuples à en-
terrer les morts avec bienfaisance, & à join-
dre toujours à cette triste cérémonie, des
souhaits & des prières qui étoient l'expres-
sion ou la profession de leur attente. Les
hommes du commun étoient enterrés &
pleurés au moins par leurs familles. Les
villes entières venoient répandre des lar-
mes sur le tombeau des grands hommes.

qui s'étoient distingués ou par un gouver- LA DIVI-
nement sage, ou par la chasse donnée AUX NATION.
bêtes féroces, ou par quelque invention
utile, ou par d'autres services. Le lieu de
la fosse étoit marqué par une pierre qu'on
y élevoit suivant l'usage de désigner tous
les endroits chers ou illustrés par quel-
que événement mémorable, en y éri-
geant (a) une colone, ou simplement une
pierre qui attirât les yeux par sa situa-
tion. Les familles ou les peuples entiers,
selon l'intérêt qu'on y pouvoit prendre,
s'assembloient auprès de ces pierres, après
l'année révolue, faisoient des libations
d'huile ou de vin sur la pierre, sacrifioient
& mangeoient en commun. Ils com-
mençoient tous leurs sacrifices par remer-
cier Dieu, comme nous le faisons en-
core (b), de leur avoir donné la vie, &
de multiplier tous les jours en leur faveur
la nourriture nécessaire. Ils le louoient en-
suite de leur avoir donné des hommes
utiles, & des exemples à suivre, (prati-
que à laquelle nous sommes demeuré
fidèles) : ou bien ils glorifioient Dieu de
ce qui faisoit l'objet particulier de chaque
solemnité. Les assemblées funébres étoient
les plus fréquentes, parce qu'on mouroit

(a) Voyez *Genes.* 28 : 17. & 18.

(b). *Hæc omnia, Domine, semper bona creasti.*

LE CIEL tous les jours, & qu'on les renouvelloit
POÉTIQUE. d'année en année. Non seulement elles
étoient les plus ordinaires, mais en même
tems les plus régulières ; parce que la tristesse qui en étoit inséparable, en banissoit la licence qui défigura les autres fêtes, même avant l'introduction de l'idolâtrie. On commença par introduire dans celles-ci des embellissemens arbitraires, & sur-tout des représentations propres à l'objet de la fête, occasion naturelle de bien des désordres. Nous en avons vû des exemples dans les fêtes d'Osiris, d'Isis, & de Saturne.

Tout étoit simple dans les anciennes fêtes. On s'assembloit sur un lieu élevé & remarquable. On y faisoit une petite fosse pour y consumer par le feu les entrailles des victimes. On faisoit couler le sang dans la même fosse. Une partie des chairs étoit présentée aux ministres du sacrifice. On faisoit cuire, & on mangeoit le reste des chairs immolées en s'asseyant auprès du foyer. Peu-à-peu, & sur tout depuis l'introduction de l'idolâtrie, on s'éloigna de cette simplicité. Les symboles qui y avoient donné naissance frappant les yeux, ou par la singularité, ou par la beauté de leur figure, on prit goût aux décorations, & on y chercha de jour en jour de nou-

veaux raffinemens. Au lieu de s'asseoir sur l'herbe, on s'affit sur des peaux, sur des tapis, & enfin sur des lits élevés, & magnifiquement couverts. Au lieu d'un foyer creusé en terre, on éleva une table qu'on nomma autel, ou du moins un grand vase posé sur un magnifique support * pour recevoir le feu & une partie de la victime qu'on y jettoit avec une poignée d'encens, ce qui surmontoit la mauvaise odeur du sang & des graisses brûlées. Chaque fête eut insensiblement un cérémonial particulier, des représentations propres, un autel d'un caractère déterminé. Cet autel étoit environné de feuillages, & les feuillages changèrent bien-tôt comme les figures des autels. Dans une telle fête, il falloit un couronnement de feuilles de chêne; dans un autre, un tour de branches de myrte. L'autel devoit être de pierre, ailleurs de bois, une autre fois de simple gazon, ou d'un monceau de terre couronné d'un cordon d'herbes communes. Ce qui avoit été goûté dans une occasion importante, passoit ensuite en usage & en loi. Le nombre, les caractères, & les histoires des objets que les hommes prirent pour des dieux, donnèrent lieu ensuite à cent variétés qui parurent des rites fort importants, & des pré-

* Un trepié.

LE CIEL cautions nécessaires. Qui eût manqué à
 POETIQUE. un seul point du cérémonial prescrit ,
 il n'y avoit pas moins que la peste ou la
 famine à craindre. Quand les dieux irrités
 n'envoyoient qu'une tempête passagère,
 ou quelque bête furieuse, on étoit quitte
 de la faute à bon marché. Chaque fête
 ayant son service & ses décorations pro-
 pres, eut un nom particulier. Il n'en fut
 pas de même des assemblées mortuaires :
 rien n'y changea. Elles étoient sans joye
 & sans parures. On continua à y pratiquer
 ce qui s'étoit toujours fait. Les familles
 en enterrant leurs morts , étoient accou-
 tumées à une rubrique commune qui se
 perpétua. C'est donc sur-tout dans le sa-
 crifice des funeraillles qu'on peut retrou-
 ver le gros des usages de la première an-
 tiquité. On continua à y faire une fosse,
 à y verser du vin, de l'huile, ou du miel,
 ou du lait, ou d'autres liqueurs d'usage,
 à y faire couler ensuite le sang des victi-
 mes (a), à en rôtir les chairs, & à les
 manger ensemble en s'asseyant autour de
 la fosse ou du foyer, & en s'entretenant
 des vertus de celui qu'on regrettoit. Ces
 assemblées continuèrent à porter l'ancien

(a) *Inferimus tepido spumantia cymbia lacte
 Sanguinis & sacri pateras.* *Æneid.* 3.

Voyez les mêmes cérémonies dans l'anniversaire d'An-
 chise. *Æneid.* 5.

nom qu'on donnoit à toutes les convocations solennelles. LA DIVINATION.

Tandis que les autres fêtes, en conséquence de la diversité des cérémonies, se nommoient Saturnales, Dionysiaques, Palilies, ou autres, les assemblées mortuaires se nommèrent tout simplement *les Manes* (a); c'est-à-dire, la convocation, ou le règlement. Les *Manes* & les *morts* devinrent ainsi deux mots synonymes, ou qu'on prenoit indifféremment l'un pour l'autre: & comme ce qui donnoit le nom aux fêtes étoit devenu partout l'objet d'un culte insensé, les *manes* ou les *morts* devinrent ainsi l'objet révééré dans les cérémonies mortuaires. La facilité étrange avec laquelle on divinisoit les moindres parties de l'univers, donne lieu de concevoir comment on prit l'habitude d'adresser des prières, des vœux, & un culte religieux, à des morts qu'on avoit aimés, dont on célébroit les louanges, & qu'on croioit jouir des lumières les plus pures, après s'être dépouillés avec le corps des foiblesses de l'humanité.

Les anciens sacrifices n'étoient pas seulement eucharistiques. Dès le tems qu'on

(a) De מנין *manim*, distributiones, vices, reditus, solemnitas. On donnoit ce nom aux figures symboliques. Il demeura sur-tout à l'image du mort qui caractérisoit une assemblée funébre.

LE CIEL honoroit encore le Très-haut, ils étoient
POETIQUE. regardés comme une alliance qu'on faisoit
avec lui, & par laquelle on s'engageoit à lui
être fidèle. Cette idée étoit magnifique,
touchante, & instructive. Je n'en rapporte-
rai ici ni les raisons, on les sent; ni les exem-
ples, toute l'écriture en est pleine. Rien
n'étoit plus capable d'annoblir les fêtes,
& de tenir les peuples dans de grands sen-
timens de respect & d'amour, que la pen-
sée d'aller paroître devant le Seigneur, de
contracter, & de converser avec lui.

L'idolâtrie altéra cette persuasion : mais
elle ne la détruisit pas. Tous les peuples
en sacrifiant, soit aux dieux qu'ils s'étoient
faits, soit aux morts dont la mémoire
leur étoit chère, crôyoient faire alliance
avec eux, s'entretenir avec eux, manger
avec eux familièrement. Mais cette fami-
liarité les occupoit, sur-tout dans les as-
semblées mortuaires où ils étoient encore
pleins du souvenir des personnes qu'ils
avoient tendrement aimées, & qu'ils
croyoient toujours sensibles aux intérêts
de leur famille & de leur patrie.

Nous avons remarqué ci devant de
quelle façon la cupidité & l'ignorance
ayant rendu tous les hommes indifférens
pour la justice, les avoient trompés sur
l'objet de leur culte, & avoient ensuite con-

verti tout ce qui en faisoit partie en autant LA DIVI-
de moyens d'être soulagés dans leurs ma-NATION.
ladies, ou d'être instruits & précautionnés
pour l'avenir dans tout ce qu'ils entrepre-
noient. Tout leur parloit dans la nature.
Les oiseaux dans le ciel, les serpens, & les
autres animaux sur la terre, un simple
bâton dans la main de leur ministre, &
tous les instrumens de la religion étoient
autant d'oracles ou de signes prophéti-
ques. Ils lisoient dans les astres, & les
dieux leur adressoient la parole, ou leur
signifioient leur volonté d'un bout de la
nature à l'autre. Cette religion avare &
grossière qui n'alloit plus aux dieux que
pour les questionner sur des affaires d'in-
térêt, étoit tout aussi curieuse, & croyoit
avoir droit d'être encore mieux servie dans
les sacrifices funébres que dans tous les au-
tres. On y avoit affaire à des dieux amis, &
qui ne pouvoient manquer par l'intérêt
qu'ils prenoient encore à la prospérité de
leur famille, d'y faire connoître à tems ce
qui pouvoit l'aider ou lui faire tort. Tout
l'appareil des funeraillles fut donc encore
interprété comme celui des autres fêtes,
& le tout se convertit en autant de moyens
de divinations.

Les cérémonies des *Manes*, quoi-
qu'elles ne fussent que la simple pratique

LE CIEL des assemblées des premiers tems, se trou-
POETIQUE. vant, en tout point, différentes de celles
qu'on observoit dans les autres fêtes, pa-
rurent être autant de façons particulières
de converser avec les morts, & d'obtenir
d'eux les connoissances qu'on désiroit.
Hé ! qui pouvoit douter alors que ce ne
fût pour converser familièrement avec les
anciens amis, qu'on s'asséyoit autour de la
fosse où l'on avoit jetté l'huile, la farine,
& le sang de la victime après l'avoir égor-
gée en leur honneur ? Pouvoit-on douter
que cette fosse si différente des autels re-
levés vers le ciel, ne fût une cérémonie
convenable, & particulièrement affectée
aux morts ? Il étoit évident que les morts
prenoient plaisir à ces repas & à ce qu'on
versoit spécialement pour eux dans la fosse.
Ils venoient sans doute consommer le
miel, & les liqueurs qui y disparoissoient :
& si l'on se contentoit de leur présenter
des liqueurs, c'est que leur état de morts
ne pouvoit s'accommoder de nourritures
grossières. On se repaissoit donc de ces
idées folles que les ombres venoient boire
ou goûter ces liqueurs à longs traits, tan-
dis que les parens mangeoient le reste du
sacrifice sur les bords de la fosse.

Après le repas pris en commun entre
morts & vivans, venoit l'interrogation, ou

l'évocation particulière de l'ame pour qui étoit le sacrifice, & qui devoit s'expliquer. Chacun sent qu'il y avoit un inconvénient à la cérémonie; c'est que les morts ne vinssent en foule prendre part à cette effusion dont elles étoient si avides, & ne laissassent rien à l'ombre chérie pour qui étoit la fête. On y remédia. Les parens faisoient deux fosses, l'une où ils jettoient du vin, du miel, de l'eau, & de la farine pour occuper le gros des morts; l'autre où ils versôient le sang de la victime qu'on vouloit manger en famille. Ils s'asseyoient sur le bord de cette dernière: & ayant leur épée auprès d'eux, ils écartoient par la vûe de cet instrument le commun des morts peu sensibles à leurs affaires. Au contraire ils invitoient nommément le mort qu'on vouloit fêter ou consulter. On le prioit de s'approcher. Les morts ne voyant pas là de sûreté pour eux, s'attroupoient par essains autour de la première fosse dont l'accès étoit libre, & abandonnoient honnêtement l'autre à l'ame privilégiée qui avoit droit sur l'oblation, & qui étoit au fait des affaires sur lesquelles devoit rouler la consultation.

Les questions des vivans étoient distinctes & faciles à entendre. Les réponses, quoique très-certaines, n'étoient ni si promptes, ni si faciles à démêler. Mais les

LE CIEL prêtres qui avoient appris dans leur laby-
POETIQUE. rinthe à entendre la voix des dieux, les
réponses des planètes, le langage des oi-
seaux, des serpens, & des instrumens les
plus muets, parvinrent aisément à enten-
dre les morts, & à être leurs interprètes.
Ils en firent un art dont l'article le plus
nécessaire, comme le plus conforme à
l'état des morts, étoit le silence & les té-
nébres. Ils se retiroient dans des antres
profonds. Ils jeûnoient & se couchoient
sur les peaux des bêtes immolées. A leur
réveil, ou après une veille plus propre à
leur troubler le cerveau qu'à leur révéler
les choses cachées, ils donnoient pour
réponses la pensée ou le songe qui les
avoient le plus frappés. Ou bien ils ou-
vroient certains livres destinés pour cet
usage : & les premières paroles qui se pré-
sentoient à l'ouverture, étoient justement
la prédiction attendue. Ou bien le prêtre,
quelquefois le particulier qui venoit con-
sultier, avoit soin, au sortir de l'antre, de
prêter l'oreille aux premières paroles qu'il
lui seroit possible d'entendre de quelque
part qu'elles vinssent, & elles lui tenoient
lieu de réponses. Ces paroles assurément
n'avoient aucun rapport lié avec l'entre-
prise dont il étoit question : mais on les
tournoit en tant de façons, & on les ti-

roit tellement par les cheveux, qu'il falloit bien qu'elles se prêtassent quelque peu. Il n'étoit point du tout rare qu'il s'y trouvât une apparence de rapport. Souvent au lieu des moyens précédens, on employoit les sorts, c'est-à-dire, nombre de billets chargés de mots à l'avanture, ou de vers, soit connus, soit fabriqués nouvellement. Ces billets jettés dans une urne, le tout étoit bien remué, & le premier qu'on en tiroit, étoit gravement délivré à la famille affligée, comme un moyen de la tranquilliser. Les moyens de divination, n'eurent point de fin. Presque toute la religion se convertit en autant de pratiques pour connoître l'avenir. Certains endroits s'accréditèrent plus que d'autres, & telle est l'origine des Oracles. Cette matière a été suffisamment traitée par les savans. Il est superflu de la reprendre.

Il est évident, pourra-t-on me dire, que les pratiques, dont on vient de parler, étoient tout-à-fait propres à répandre par-tout cette folle persuasion qui s'entretient encore parmi le peuple, qu'on peut converser avec les morts, & qu'ils viennent souvent nous donner des avis.

(a) Voyez la dissertation de Vandale sur les Oracles. Voyez l'Histoire des Oracles, & la réponse du P. Balus.

LE CIEL Mais quelle preuve a-t-on que ces pratiques POETIQUES si étranges , aient été communes autrefois ?

Si je puis encore administrer à mes lecteurs les preuves de cet usage , ou plutôt de cet abus si pervers du cérémonial funébre ; j'aurai , ce me semble , très-suffisamment fait voir que les opinions des hommes sur les dieux , sur les morts , & sur les réponses qu'on peut recevoir des uns & des autres , ne sont qu'une interprétation littérale & grossière qu'on a donnée à des signes très-simples , & à des cérémonies encore plus simples , qui tenoient à exprimer certaines vérités , ou à acquitter certains devoirs.

C'est parce que tous les peuples couroient en foule sur les haut-lieux pour y verser le sang des victimes dans une fosse , & pour converser avec tel ou tel mort , en éloignant les autres par la vûe de l'épée , qu'il est si expressément & si souvent défendu aux Israélites *de s'assembler sur les lieux hauts* ; ou , ce qui étoit souvent la même chose , *de tenir leur assemblée auprès du sang* (a) , ou *de manger autour*

(a) לא תאכלו על הדם lo thocelou wal haddam , non comedetis juxta sanguinem , ou super sanguine , ou circa fossam victimarum sanguine confersam. Les LXX. interprètes sachant parfaitement que c'étoit là ce qui attiroit le peuple sur les hauts lieux , ont très-bien
d'une

d'une fosse arrosée du sang des victimes. LA DIVI-

NATION.
L'usage d'employer l'épée dans ces sacrifices mortuaires, pour se débarrasser des âmes qu'on ne vouloit pas évoquer, est attesté dans le reproche que le prophète Ezéchiel fait aux Hébreux d'avoir mangé les chairs de leurs sacrifices auprès du sang qu'ils ont répandu, & d'avoir eu auprès d'eux leur épée dans ce repas abominable ^a.

^a Ezéchiel
33:25. & 26.
Hebr.
^b Odyss. Λ.

Homere plus ancien qu'Ezéchiel, nous montre ^b les mêmes pratiques parmi les Occidentaux, & devient ici le commentateur de l'Ecriture. Ulysse voulant interroger sur son retour en Itaque l'âme de Tirésias qui passoit pour être tout-autrement illuminée que le reste des morts, commence par répandre dans une fosse du miel, du vin, de l'eau, & de la farine, en l'honneur du commun des ombres, & dans l'intention de les exercer là-dessus à l'écart : puis il fait ailleurs une autre fosse où il verse spécialement en l'honneur de Tirésias le sang d'une victime choisie. *Il se tient ensuite sur le sang (a), ou auprès de ce sang, l'épée à la main. Il dissipe les*

traduit cet endroit du Levitique 19:26. & d'autres semblables, par ces mots : *μη ἐσθίετε ἐπὶ τῶν ὀρέων*. Vous n'irez point manger sur les montagnes. Ici manger est la même chose que sacrifier.

(a) Ἀνδρὲν ἐφ' αἵματι φασγάνον ἔχον.

Tome II.

D

LE CIEL ombres légères qui en étoient avides, & POETIQUE. empêche qu'elles n'en goûtent avant qu'il ait consulté Tirésias (a). Cette ame nommément évoquée, arrive enfin : elle prie le heros de s'éloigner de la fosse, & d'ôter son épée dont la vûe l'épouvante, afin qu'elle puisse boire le sang versé en son honneur, & ensuite apprendre à Ulysse la vérité qui l'intéresse (b).

Cette divination, comme toutes les autres, étoit donc fondée sur le sens pervers qu'on donnoit à d'anciennes cérémonies très-simples & très-innocentes dans leur origine, mais qui devinrent autant d'actes d'idolâtrie, ou une occasion prochaine d'idolâtrie par la fausse interprétation qu'on y donna. Ainsi le tour que prirent les cérémonies dans l'esprit des peuples, est une nouvelle preuve de la façon grossière dont ils ont personifié ou réalisé les symboles mêmes : & il résulte de tout ce que nous avons vû, que l'idolâtrie, l'astrologie, les

(a) Οὐδ' αἶψα νεκρῶν ἀμεινὰ κάρηνα
αἵματις ἄσπον ἱμῶν, πρὶν Τηρεστιάϊο πυθόεσθαι.

(b) Ἀλλ' ἀποκάξεο βόθρῳ, ἀπὸ τῆς ὅφρα γανον
ὀξὺ

αἵματος ὄφρα πῶν, καὶ τοὶ νημερτεῖα ἔπω.

On trouve les mêmes usages dans le poëme de Silianus Italicus.

Eductumque tene vaginâ interritus enses.

Quacumque ante anima tendunt potare erorent.

Disjice, &c.

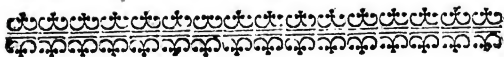
augures, les évocations, & la magie, sont toutes pratiques également absurdes, également mensongères, produites par la fausse intelligence du cérémonial, occasionnées & entretenues par la cupidité des peuples, accréditées sans examen par un usage universel, & aidées par l'avarice des prêtres. Peut-être ceux-ci étoient-ils persuadés de l'excellence de leurs prédictions, qui ne pouvoient guères manquer d'avoir quelquefois une apparence d'accomplissement. Il est fort croyable que quand l'évènement les démentoit, ils se séduisoient eux-mêmes par l'intervention de cette foule de puissances toujours appliquées à tout brouiller dans le monde, & qu'ils estimoient de très-bonne foi un art qui les mettoit à l'aise.

En réduisant l'idolâtrie & la divination qui ont si étrangement deshonoré la raison, à de pures illusions, causées par la cupidité & par l'ignorance, je suis bien éloigné de penser que les malins esprits n'aient pas exercé sur les hommes la mesure de pouvoir que Dieu leur a donnée selon les vûes impénétrables & toujours adorables de sa sagesse. Au contraire je suis très-convaincu de leur existence, comme aussi de leurs efforts pour notre ruine, & spécialement des vexations qu'il leur a été

LE CIEL donné d'exercer sur les corps des Ener-
POLTIQUE. gumènes pour la manifestation de la puis-
sante grace du Sauveur. J'avoue de plus
que Dieu a quelquefois permis aux esprits
de ténèbres de répondre par quelques ap-
parences équivoques aux désirs des magi-
ciens & des peuples séduits. Mais ce qu'il
accordoit à des cupidités criminelles, en
étoit la punition. Tous ces arts n'en sont
pas moins trompeurs (a), moins vuides
de réalité, ni moins dépourvûs de règle,
puisque'ils doivent tous leur naissance à
l'oubli du sens des premières institutions
qui ont été données aux hommes sur le
cours du soleil & de la lune, sur le labou-
rage, sur les règles de la société, & sur
la reconnoissance dûe à l'auteur de tous
les biens.

(a) L'Ecriture même nous fournit des preuves de
l'impuissance des dieux & des supercheries de leurs mi-
nistres. Voyez l'Hist. des Prêtres de Bel, dans Daniel.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DU CIEL

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES
DES POÈTES,
DES PHILOSOPHES,
ET DE MOÏSE.



LIVRE SECONDE.

LA COSMOGONIE.

OU

LA FORMATION
DU CIEL ET DE LA TERRE

Selon les idées des Philosophes.

EN examinant l'origine du ciel des Poètes, & de toute la religion des Payens, nous n'avons point perdu notre tems à des recherches stériles, ni à une

LA COS-étude de pure curiosité. Nous avons vû
MOGONIE. les illusions étranges dont l'homme de-
vient le jouet quand l'amour de la justice
& de la vérité ne régle point son cœur.
Nous avons pu voir avec fruit la naissance
& l'absurdité de plusieurs opinions per-
nicieuses, dont tant de personnes demeurent encore aujourd'hui fort entêtées.
Enfin nous avons commencé à faire sentir l'excellence & le prix inestimable de la
narration de Moïse; puisqu'au travers de
cette foule de fables, postérieurement
ajoutées à l'ancienne tradition, nous avons
retrouvé dans le Paganisme le même fond
d'histoires, le même fond d'usages; disons
plus, le même fond de premières vérités,
qui s'est conservé dans le récit de Moïse.
Nous avons vû en effet de part & d'autre,
long-tems avant la loi donnée au désert,
les sacrifices, les néoménies, la dédicace
des monumens & des autels par des effu-
sions d'huile & autres libations, les hon-
neurs funébres, l'attente d'une meilleure
vie, & la persuasion universelle d'une
justice qui traitera chacun selon ses œu-
vres. Nous avons retrouvé en Egypte les
vestiges sensibles de la demeure de Cham.
Dans les opinions des Orientaux, sur l'o-
rigine des dieux, nous avons vû des tra-
ces de l'histoire, tantôt d'Abraham, tantôt

de Noé ; le souvenir du partage de la terre entre les trois enfans de celui-ci ; la connoissance du rétablissement du labourage par un homme sauvé du déluge ; le souvenir de l'arche ; la connoissance très-distincte d'une entière différence d'état dans la nature & dans la société avant & après cet événement ; enfin ce qui est bien remarquable , & il suffit d'ouvrir les métamorphoses d'Ovide pour s'en convaincre , la double origine de l'homme que le Paganisme, comme l'Ecriture, fait venir tout à la fois du limon & du ciel ; du limon ou de la terre jointe à l'eau , parce qu'il vit dans un corps dont les élémens terrestres font la première base ; du ciel , parce qu'il a reçu une vie , une ame , & une intelligence toute céleste.

Ici mes Lecteurs se plaindroient avec raison , si je ne remontois pas jusqu'au cahos dont les poètes & Moïse ont parlé. C'est une vérité connue que les poètes , les philosophes , les nations policées , & les peuples barbares ont conservé le souvenir d'un état de ténèbres & de confusion qui avoit précédé l'arrangement du monde que nous voyons : & nous ne pouvons disconvenir que ce précieux reste de l'histoire du monde naissant , malgré les idées accessoi res que chaque nation

LA COS- & chaque philosophe y a peu-à-peu ajoû-
MOGONIE. tées, ne soit encore une attestation uni-
versellement rendue à la vérité du récit
de Moïse. Mais si nous comparons le
cahos qui se trouve dans la tradition des
Hébreux avec celui que les poètes & les
philosophes ont admis; nous ne verrons
que justesse & que vérité dans le premier.
Nous ne trouverons qu'erreurs & que
conséquences absurdes ou même dange-
reuses dans l'autre.

I.

*Le cahos des Philosophes, ou la matière
première.*

Il n'y a personne qui ne passe ici con-
damnation sur le cahos poétique. On est
blessé d'y voir faire un personnage *du*
silence; un autre d'*Ereb* ou de *la nuit*;
un troisième d'*Tlé* ou de *la matière*; d'en-
tendre rechercher les fictions de pareilles
gens, & de bien d'autres qu'on peut voir
dans Hésiode & dans ce qu'Eusebe nous
a conservé du vieux Sanchoniaton. Ce
qu'on peut dire de plus vraisemblable sur
ces anciennes Cosmogonies, c'est que de
tout tems les hommes ont voulu pénétrer
plus loin qu'il ne leur est permis de faire,
& qu'on faisoit autrefois des systèmes sur

L'origine du monde comme on en fait aujourd'hui , au lieu de s'en tenir à la simplicité de l'histoire que nous en avons. Les maîtres apparemment resserroient leurs idées en petit , en leur donnant un air d'allégorie , & en faisant marcher ou agir les principaux objets de leur système comme autant de personnages vivans & animés. Ils croyoient par cet air dramatique rendre leur doctrine plus sensible. Ils la mettoient en vers & en chant pour être plus facilement retenue , & se réservoient à l'étendre suffisamment dans leurs explications. Mais malheureusement ces allégories aussi bien que toutes leurs fables , & même leurs plaisanteries sur les anciens symboles , se perpétuèrent comme autant d'histoires dont s'est grossi peu-à-peu l'horrible amas des mythologies Payennes. Abandonnons toutes ces fictions si mal assorties , après y avoir observé un assez grand nombre de vestiges très-sensibles des vérités dont le peuple de Dieu a été le fidèle dépositaire. Ce n'est guères qu'en travaillant dans cette vûe qu'on peut rendre l'étude du Paganisme solide & profitable. C'est faire servir l'erreur & le mensonge même à notre édification. C'est tirer l'or de la boue. Mais présentement il ne s'agit plus de

LA COS- voir en quoi la fable peut avoir rapport à
MOGONIE. l'Histoire-Sainte. Notre comparaison rou-
lera désormais entre Moïse & les Philo-
sophes. Commençons par leur cahos. C'est
le point d'où nous les voyons tous partir
l'un après l'autre.

Origine de
toutes les er-
reurs.

L'amour des biens du corps n'est pas
l'unique passion qui remue l'homme : le
désir de connoître agit presque aussi puis-
samment sur son cœur. Dieu a bien voulu
en sa faveur attacher un plaisir & des at-
traits, tant à l'usage des soutiens de sa
santé, qu'à la connoissance des vérités qui
l'intéressent. Mais ces dons de Dieu si sa-
lutaires quand l'homme en use modéré-
ment & avec reconnoissance, se peuvent
convertir en autant de poisons, quand
l'homme n'en fait ni borner, ni régler
l'usage. Un amour excessif des biens ter-
restres l'a rendu idolâtre, & lui a fait pren-
dre tout ce qui l'environnoit dans le ciel
& sur la terre pour autant de puissan-
ces respectables, ou pour autant d'o-
racles qui l'instruisoient à chaque instant
jusques sur ses plus petits intérêts. De
même un désir démesuré de tout connoître
lui a fait abandonner l'ordre des con-
noissances auxquelles Dieu l'avoit borné,
pour courir après de vains systèmes qui
n'embrassent rien moins que l'univers &

ses parties ; systêmes qui , depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours , se produisent & se débusquent l'un l'autre sans pouvoir ni se soutenir , ni se faire comprendre.

N'allons point chercher parmi les docteurs Chinois , Indiens , Arabes , ou autres Asiatiques , quelles sont leurs pensées sur l'origine du monde , & sur la fabrique des cieux. Notre Europe est assez abondante en sublimes conceptions sur cette matière , & il n'est pas nécessaire de sortir de chez nous pour avoir des systêmes. Mettons ensemble nos plus fameux physiciens , comme Démocrite , Epicure , Lucrèce , Gassendi , Aristote , & Descartes , avec la nombreuse famille des scholastiques. Plaçons tous ces grands maîtres en présence de Moïse , & faisons le parallèle de sa doctrine avec la leur : voici ce qui en résulte. C'est que quand ces philosophes ont pris leur raison pour juge de la structure du monde que Dieu ne leur avoit donné ni à construire , ni à gouverner , ni à comprendre , tout ce qu'ils ont imaginé chacun à part sur le cahos & sur la formation du monde , est inutile , inintelligible , hors de notre portée , & évidemment démenti par l'expérience. Au contraire ce que Moïse nous apprend

LA COS-
MOGONIE.

sur la création est simple, plein de grandeur, parfaitement d'accord avec l'expérience de tous les lieux & de tous les âges.

Tous les philosophes, quoique sous différens termes, ont admis un cahos de corpuscules indifférens à entrer dans la composition de toutes sortes de corps; une matière vague, indéterminée, & universelle, dont ils prétendent que chaque chose ont été faites, ou se sont pu faire par la seule impression du mouvement. Or c'est sur cette indifférence des corpuscules à devenir tout ce qu'on voudra; c'est sur la possibilité de former un monde avec ces corpuscules par la simple introduction d'un mouvement général, que je crois devoir arrêter nos fabricateurs de systèmes.

Si une masse de fer, une mesure d'eau, une poignée de sable, peuvent par l'impression d'un mouvement en ligne droite ou courbe, devenir un corps organisé, ou même autre chose que du fer, de l'eau, & du sable; je consens à dire qu'un cahos de corpuscules a pu, par l'application d'un mouvement général, devenir un monde. Mais si cette masse de sable, mûe, & violemment agitée, ne peut jamais ni s'organiser, ni même devenir autre chose que du sable; il suit de là qu'une matière

telle qu'on voudra l'imaginer, à beau être LE
remuée directement ou circulairement, CAHOS.
il n'en peut sortir qu'un cahos, & non
un monde. C'est la seule volonté spéciale
de l'ouvrier, & non le simple mouve-
ment, qui peut former la machine entière
& chacune des pièces qui la composent.
Ici-voilà tout le monde en dispute. Mais,
de grace, entendons-nous : laissons-là nos
idées & nos raisonnemens, sur-tout les
miens dont je fais encore moins de cas
que de ceux des autres. Ne faisons aucun
fonds sur la manière dont les choses peu-
vent s'arranger dans la tête des philoso-
phes; puisque ce seroit le moyen d'avoir
autant de systèmes que de têtes. Prenons
l'expérience pour juge, & voyons la
nature.

Allons-nous-en tous dans le laboratoire
d'un alchimiste (a). On y fait les prépa-
ratifs d'une transmutation. Nous pou-
vons voir ce qui s'y opère, & faire en pe-
tit l'expérience de la conversion du ca-
hos en un monde bien ordonné. Il y a

(a) Il faut bien se garder de confondre les alchymi-
stes, ou les chercheurs de pierre philosophale, avec les
chymistes qui s'appliquent non à transmuier, mais à épu-
rer les métaux, & à désunir les principes qui forment
des corps composés. La philosophie tire bien des con-
noissances utiles, & la société beaucoup de secours, des
opérations de la chymie. On verra dans l'article suivant
ce qu'on peut penser du travail de l'alchimiste.

LA COS. sans doute beaucoup plus loin du chaos
MOGONIE. à un monde organisé, que d'un morceau
de fer à un morceau d'or pur. Mais si
cette dernière transmutation est impossi-
ble; certes c'en est fait de l'autre. Jettons
donc les yeux dans ce creusèt, où l'on
s'étoit bien assuré de ne mettre que des
matières connues, parfaitement épurées,
& sans le moindre grain d'or. Après bien
des apprêts, après bien des précautions
scrupuleuses sur la graduation du feu;
après l'observation la plus religieuse de
toutes les règles, qu'y trouvons-nous?
pas le moindre grain d'or. A cette opé-
ration manquée, joignons toutes les au-
tres opérations du laboratoire: j'ose avan-
cer en présence de celui qui les dirige,
qu'il peut bien mélanger ou désunir; mais
qu'avec tous les mouvemens imaginables,
il ne peu rien transmuier. Ses opérations
montrent qu'il y a des corps composés,
& des corps d'une nature simple; que les
composés se peuvent analyser ou résou-
dre en ceux qui les composent; que les
corps désunis se peuvent rapprocher de
nouveau, & qu'ils formeront de nou-
veaux mélanges; mais qu'il y a un born
nombre de corps qui ont une nature dé-
terminée & invariable. Tels sont l'eau, la
terre, le sable, l'or, l'argent, tous les

LE CAHOS.
 métaux, le vif argent, & bien d'autres qui mûs, tourmentés, défunis, & mélangés tant qu'on voudra, se retrouvent éternellement les mêmes, ne souffrent en eux aucune analyse ou décomposition, & ne peuvent jamais, par quelque mouvement qu'on leur imprime être changés en autre chose que ce qu'ils sont. Le mouvement peut les défunir ou les brouiller. Il peut très-bien faire un cahos. De ce premier cahos le mouvement peut en tirer un second; & de celui-ci encore un autre cahos. Mais il résulte d'une expérience de mille ans, disons plutôt de six mille, que si l'on forme un cahos de paillettes d'or, de gouttes d'eau, & de grains de sable-jettés pêle-mêle, jamais il n'en sortira une masse d'or, & où l'eau & le sable soient convertis en or. Je dis plus : bien loin que cette masse de corpuscules puisse devenir un monde organisé ou composé de pièces régulières; si par exemple, il n'y a pas encore de fer dans cette masse ou dans ce cahos, on le remueroit mille ans de suite qu'il n'en sortira jamais un grain de fer. J'en dirois les raisons s'il m'étoit permis ici de raisonner. Mais nous avons pris l'expérience pour notre juge.

Hé quoi ! nous dit-on gravement, quel besoin avons nous de nous fatiguer en.

LA COS- tentatives? N'est-ce pas assez d'avoir une
MOGONIE. matière étendue en longueur, largeur, &
profondeur pour en pouvoir tirer tout ce
que nous voyons dans le monde? Oui,
j'avoue qu'on fait de cette matière tout
ce qu'on veut, quand on la mèt en œuvre
sur le papier ou sur les bans de l'école.
Elle se trouve là d'une souplesse parfaite.
Mais dans le laboratoire où nous som-
mes, ce n'est plus de même. Le maître
qui le gouverne voudroit de toute l'é-
tendue de ses desirs que les philosophes
eussent raison. Cette docilité de la ma-
tière l'accommoderoit beaucoup. Mais il
nous peut dire combien les résistances de
la matière lui ont causé de tribulations
& d'amertumes. Il cherche la transmu-
tation: mais à coup sûr il ne l'a pas encore
trouvée. C'est à lui à s'expliquer.

II.

Les principes des alchymistes.

Tout est perdu, s'écrie notre alchy-
miste, si l'on suppose une fois que la trans-
mutation des métaux est impossible, &
que ce sont des corps simples ou élémen-
taires, que Dieu a tout d'abord construits
d'une nature invariable. Soutenir cette
doctrine, c'est ôter à l'homme le plus beau

de ses privilèges. On le dégrade de la souveraineté qu'il doit exercer sur la terre, & on ne veut rien moins que lui fermer la porte de la sagesse, en lui persuadant que toutes les natures qui entrent dans l'assemblage des mixtes, sont faites dès le commencement; qu'il n'est possible à l'homme que de mettre en œuvre ce qui étoit déjà; mais qu'il ne produit rien; qu'il ne change rien; & que le *grand œuvre*, l'objet de tant de vœux & de recherches, n'est qu'une idée vaine, puisque les métaux sont dès à présent tout ce qu'ils seront, & qu'on prétend les avoir trouvés ingénérables & immuables.

L'alchymie qui combleroit les adeptes (a) de richesses & de santé si elle étoit animée par de grandes espérances, sera donc désormais réduite à l'extraction de quelques grains d'or ou d'argent dispersés parmi un tas d'autres matières; à la filtration de quelques sels; à des distillations d'une médiocre utilité; & à la confection de quelques phosphores propres à réjouir des enfans, ou tout au plus capables de remplacer chez un curieux le service trop vulgaire de la pierre à fusil. Pourra-t-on s'imaginer que tant de grands hommes,

(a) Ceux qu'on imagine parvenus à convertir en or ce qui n'étoit pas or.

LA COS- qui depuis feu Trismégiste (a) jusqu'à nos
MOGONIE. jours, se sont exercés à la transmutation
des métaux, à la fabrique de l'*or potable*,
& à la confection du *restaurant univer-*
sel, ayent couru après des chimères? Non,
personne ne fait mieux que nous ce qu'il
faut penser de ces merveilleux change-
mens qui s'opèrent tous les jours dans
nos mains. Il faut bien qu'une nature

(a) On mettoit dans les temples d'Egypte les livres
contenant toute la théologie, les sciences, & les céré-
monies Egyptiennes. Ces livres étoient attribués à Mer-
cure Trismégiste. *S. Clem. d'Alexand. Stromat. lib. 6.*
Les alchymistes qui regardent ce Mercure comme l'au-
teur de leur art lui donnent par reconnaissance le nom
pompeux de *Mercurus trois fois très-grand*. Mais il n'en
est de leur art comme de l'auteur. Le tout est idéal, &
rien de plus. Nous trouvons deux Mercures dans la chro-
nologie Egyptienne : l'un invente l'écriture & les scien-
ces ; l'autre les perfectionne. L'un est fils de Maia & de
Ménès ou d'Osiris ; l'autre est fils de Vulcain. Le premier
dans le vrai n'est que le symbole de la canicule, qui,
servant à régler les opérations & les fêtes d'Egypte,
passa pour l'instituteur des réglemens & des fêtes ; pour
un homme industrieux qui avoit servi ses concitoyens,
& aidé le gouvernement de son pere par les meilleures
inventions. Mais nous connoissons Osiris, Ménès ou
Horus, Maia, & Anubis ou Mercure. On convient qu'ils
ont instruit les hommes. Mais comment ? Ils instrui-
soient de la même manière que nos enseignes nous in-
struisent : & attribuer à Mercure ou de l'industrie, ou
une parenté ; c'est là même chose que de croire que le
lion d'or est venu du désert de Zara dans notre quartier,
ou que le dauphin qui annonce une auberge a reçu le
don de la parole. Le second Mercure qu'on prétend fils de
Vulcain, n'est pas une réalité plus recevable que le pre-
mier. Toutes ces généalogies Egyptiennes sont des contes
populaires dont nous avons vu la naissance, & qui ne
méritent pas d'être mises en ordre sérieusement..

particulière & toute aussi simple qu'on LES PRIN-
le voudra , puisse en devenir une au- CIPES DES
tre par la supériorité de nos connois- ALCHYM.

sances , puisque tous les jours nous dé-
truisons l'argent , le cuivre , & tous les
autres métaux , & qu'en suite nous les ré-
vivifions à notre gré. Tous les jours nous
détruisons le plomb pour avoir du mi-
nium & de la céruse : mais l'un & l'au-
tre redeviendront plomb , quand il nous
plaira. Non seulement nous donnons la
mort , & nous rendons la vie : mais nous
transmuons réellement les métaux. Nous
faisons que l'un devienne l'autre , & qu'une
nature vile se change en la plus précieuse.
Nous jettons , par exemple , dans un creu-
sèt un peu d'argent en grenailles & du
cinabre (a) rompu par petit morceaux.
Le tout mis en fusion , nous retrouvons
les grenailles de la même grandeur , &
tout le cinabre converti en argent. Nous
faisons quelque chose de plus merveil-
leux.

Nous unissons deux matières diffé-
rentes entr'elles , & des deux nous en
formons une troisième qui n'a nul rapport
avec l'une ni avec l'autre. L'argile &
l'huile de lin n'ont rien de commun. De

(a) Masse de soufre & de vis-argent mélangés ou
naturellement , ou par art.

LA Cos-ces deux matières nous formons un fer
MOGONIE. pur, qui ne tient rien de la nature, ni de
l'huile de lin, ni de l'argile. Nous chan-
geons l'or en verre, & qui peut douter
que réciproquement nous ne convertis-
sions le verre en or. Tout obéit à nos
loix. Nous sommes les vrais rois de la
terre; puisque tout s'y prête à nos désirs :
& si pour le prouver nous nous bor-
nons ici à des exemples connus, c'est
parce qu'il y auroit pour nous une extrê-
me imprudence à profaner les mystères
de notre art en les communiquant au
peuple, ou en les exposant aux railleries
des esprits mécréants. Tout ce que nous
pouvons dire en faveur des belles ames
qu'on essaye de jeter dans le découra-
gement, c'est que toute la doctrine de
notre pere Hermès Trismegiste se trouve
renfermée dans les métamorphoses de
Protée, emblème admirable de la matière
première (a). Il y a une nature universelle,
indifférente à toutes formes, capable de
les retenir toutes, & qui devient tour-à-

(a) Ces idées de la matière première sont venues aux
docteurs Egyptiens, après qu'ils eurent long-tems rêvé
à ce que pouvoit signifier leur Protée. Mais l'ancien
Protée, par son nom & par ses changemens, étoit l'an-
nonce de l'échange du blé & des fruits d'Egypte contre
les marchandises des vaisseaux étrangers. Cette philoso-
phie convenoit mieux au peuple d'Egypte que la ma-
tière première.

pour, soufre ou phlogistique, sel, mer- LES PRIN-
 cure, étain, argent, or, & tout ce qu'il CIPES DES
 nous plaît de lui prescrire. Pour parvenir ALCHYM.
 au terme désiré, il est deux moyens sûrs.

L'un est d'employer la pierre composée des trois teintures qu'on a extraites du mercure, du soleil, & de la lune; laquelle nous nommons la Tri-unité Solari-Lunari-Mercurielle. L'autre moyen est de savoir mettre en œuvre le soufre, le sel, & le mercure. Avec ces trois principes qui de tous sont ceux qui nous éloignent le moins de la matière première, nous construirons l'univers entier; puisque pour en diversifier les parties, ou pour former des espèces, il ne faut que savoir prudemment varier les matrices dans lesquelles ces principes sont reçus. Mais nous en avons trop dit. Certes nous faisons-là de grandes avances à qui sauroit en profiter: & les hommes, auxquels nous tendons si obligeamment la main pour les tirer de la misère, sont bien inexcusables.

Dans tout ce discours, & dans la plupart de ceux des partisans du grand œuvre, il se trouve beaucoup de pompe, un grand air de confiance, & de belles promesses. Mais il est permis d'en examiner le sens & les effets.

D'abord nous pouvons avec justice

LA COS-
MOGONIE.

nous plaindre de leur mystérieuse obscurité. S'ils ont une charité si tendre pour le genre humain, pourquoi tant de réserves? Cette foule de recettes énigmatiques & d'écrits inintelligibles, dont ils nous inondent, nous donnent une idée très-désavantageuse de leur personne & de leur savoir. Pourquoi nous cacher ce qui peut nous rendre heureux? C'est cruauté ou petitesse d'esprit: & pourquoi nous dire ce qu'ils ne veulent pas qu'on entende? Le silence étoit bien plus simple que des écrits obscurs. Il faut avouer cependant que tout n'y est pas d'une égale obscurité, & c'est uniquement à ce qui est clair que nous allons nous attacher.

Les métaux
ne peuvent
être ni dé-
truits, ni ré-
vivifiés.

Les alchymistes se vantent fort clairement de détruire & de révivifier les métaux. Mais ils nous trompent dans l'un & dans l'autre point. 1°. Ils ne les détruisent pas. Si après avoir dissout une feuille d'argent dans l'eau forte, ils y présentent une feuille de fer; alors le feu intime ou ce ressort qui rend l'eau-forte fluide comme toute autre liqueur, & les vitriols tranchants qui font toute la force de cette eau, ont encore assez d'action après la désunion des masses de l'argent, pour désunir aussi les petites masses du fer; mais non pour soutenir à la fois les menues

parcelles de ces dernières en fusion avec LES PRINCIPES DES
celles de l'argent. L'eau forte abandonne CIPES DES
donc l'argent dont les parcelles ne peu- ALCHYM.
vent pas si bien s'atténuer que celles du
fer; & tout l'argent dissout retombe en
manière de chaux au fond du vase. Ce
mot de chaux exprime la couleur cendrée
que prend ce métal après sa chute. Mais
c'est un argent véritable. On fait de même
retomber le fer dissout & atténué, si l'on
présente à l'eau qui le divise un peu de
calamine. Mais dans ces opérations le mé-
tal dissout & en fusion, n'est pas mort. Il
n'y en a pas un grain de perdu, ni de dé-
truit, ni de changé, puisque l'eau-forte
en se chargeant du poids d'un autre mé-
tal se décharge de tout le premier, &
vous le restitue fidèlement dans son en-
tier. 2°. Si le métal dissout n'est pas dé-
truit; le précipiter, comme nous venons
de dire, sur le fond du vase, & le remet-
tre en masse en lui rendant le feu, n'est
point du tout révivifier ce métal. On ne
ressuscite pas quand on n'est ni mort ni
changé. Qu'est-il donc arrivé dans ces
différens états qui nous ôtent & qui nous
rendent successivement la vûe du même
métal? Tout se réduit à dire, que ce qui
étoit invisible dans la dissolution par l'ex-
trême atténuation ou division des par-

LA COS- ties , commence à affecter nos sens lors-
MOGONIE. que les parcelles du métal épars se rap-
prochent : & il est bon de remarquer
qu'une dissolution d'argent ne vous ren-
dra jamais autre chose que de l'argent au
fond du vase , après l'introduction du fer ;
& que de même une dissolution de fer
ne vous rendra qu'un amas de parties fer-
rugineuses après l'introduction de la ca-
lamine. Si l'on peut prophétiser à coup
sûr quel métal tombera & se rendra sen-
sible au fond du vase , c'est parce qu'on
savait déjà que ce métal résidoit dans la
liqueur tranchante où il étoit invisible &
prodigieusement divisé.

Il n'y a pas plus de réalité dans les autres
destructions & révivifications que les al-
chymistes font sonner si haut. Le plomb
peut se calciner , rougir par la calcination ,
& devenir minium ou mine de plomb ,
se pulvériser & entrer dans les vernis ou
dans la peinture. Le plomb peut encore
se dissoudre à demi à la vapeur du vinaï-
gre échauffé , blanchir , & devenir céruse.
Mais il ne change que de couleur & de
nom. Il continue d'être réellement tout
ce qu'il étoit avant que de rougir par la
calcination , ou de blanchir par la seconde
opération. La preuve en est facile. Pre-
nez , à l'aide d'une petite pincette , ou un
morceau

morceau de céruse , ou des pains à cache- LES PRIN-
ter rougis avec du minium : présentez-les CIPES DES
à la flamme d'une bougie , en recevant sur ALCHYM.

un papier les cendres qui en tombent.
Vous appercevrez parmi ces cendres quan-
tité de filets de plomb fondu. Une loupe
commune vous les fera aisément démê-
ler par leur brillant parmi les cendres qui
proviennent de la farine du pain à cache-
ter , ou de la craye qu'on joint à la céruse
commune. Le plomb n'y avoit donc
changé que de couleur , sans rien perdre
de sa nature. Elle demeure ce qu'elle étoit
d'abord , & vous êtes sûr de l'y retrouver
au moment qu'il vous plaira. Jamais du
minium ou de la céruse il ne proviendra
que du plomb : & l'eau forte qui a dissout
du fer ne vous rendra jamais par la pré-
cipitation ni or , ni étain ; preuve com-
plète de l'immortalité du fer , qui n'a
point cessé d'être fer après la dissolution ,
& qui en se précipitant acquiert , non une
vie nouvelle , mais seulement une autre
place.

Les alchymistes qui se vantent avec si
peu de justice d'avoir plein pouvoir de
vie & de mort sur les métaux , se flattent
avec aussi peu de raison de les transformer
à leur gré. Le vermillon ou cinabre con-
cassé qu'ils jettent dans le creusèt avec de

LA COS- l'argent en grenailles se pénètre d'argent,
MOGONIE. & en a ses pores tout remplis: il est vrai.
Mais cet accroissement n'enrichit que
l'œil par une augmentation apparente du
métal. Le vis-argent qui fait les deux
grands tiers du cinabre se divise au feu,
se subtilise, & s'envole. L'argent d'autre
part se mettant en fusion s'écoule du cœur
des grenailles, dont il ne reste plus que
la pellicule extérieure: il s'insinue dans
les vuides du cinabre, & y succède au vis-
argent qui s'en évapore. S'il y a là quel-
que changement, comme dans la préci-
pitation, ce n'est qu'un changement de
place, & il ne s'y trouve pas un denier
de profit. Au contraire on perd encore sur
le marché son cinabre & son charbon.

Dans le voisinage de Paris, c'est-à-dire,
sous les yeux & aux portes de la science,
on vit il y a quelques années se former
une manufacture qui promettoit des pro-
fits considérables par la transmutation du
fer en cuivre, & qui réveilloit la très
ancienne espérance de pouvoir transmu-
er le cuivre en or. Comme le cuivre qui
sortoit de ce laboratoire avoit, disoit-on,
indubitablement été fer, il étoit juste de
lui donner un nom qui exprimât tout
ensemble son premier & son second état.
C'est-ce qui forma l'heureux & magnifi-

que nom de *transmétal*. Tout Paris, attentif à l'admirable métamorphose, crut y voir périr le fer. On voyoit réellement sortir de l'opération un cuivre de bonne qualité. Mais le fer qu'on y faisoit disparaître en le faisant dissoudre dans l'eau vitriolique, ne cessoit pas un instant d'être fer : & le cuivre amassé en culot n'y étoit pas plus cuivre que quand il entroit tourdement dans l'opération par le moyen du vitriol bleu qui en est tout rempli, & qui servoit à faire la dissolution du fer. On n'y voyoit plus de fer, quoiqu'il n'y en eût pas un grain de perdu. On n'y voyoit point mettre de cuivre, quoiqu'avec le vitriol bleu on jettât dans l'eau dissolvante tout le cuivre qui se retrouvoit ensuite. L'entrepreneur, après avoir fait des dupes par une apparence de transmutation & de profit, disparut tout d'un coup avec l'argent & les espérances des actionnaires.

Quant à la confection tant vantée d'un véritable fer par l'union de l'argile & de l'huile de lin, comme elle étoit annoncée au public par un homme (a), que sa place, son savoir, & sa candeur rendoient respectable ; on fut quelque peu tenté d'en écouter l'histoire. Elle réveilla tous les souffleurs, même les plus découragés par

(a) M. Geoffroi l'aîné de l'Académie des Sciences 1707.

LA COS- la perte de leurs biens & de leurs pou-
MOGONIE. mons. Grande nouvelle ! se disoient ils
l'un à l'autre : on fait du fer avec ce qui
n'étoit point fer. Le fait est certain. Qui
fait du fer , peut bien se flatter d'atteindre
au cuivre. Ne perdons point courage : de-
là jusqu'à l'or il n'y a qu'un pas. Malheu-
reusement la fabrique de ce fer étoit aussi
ancienne que le monde. Il étoit dans l'ar-
gile : mais il y étoit imperceptible : &
l'huile de lin secondee de l'action du feu ,
ayant servi à le dévoiler , on se figura
qu'elle en étoit le principe, & que de com-
pagnie avec l'argile , elle engendroit du
fer. M. Léméri qui sôûtenoit la négative
en prétendant que le fer n'y naissoit point,
mais y étoit dès auparavant , avoit pour
lui la vérité. Mais M. Geoffroi qui s'y
rendit en avouant sa méprise , est sans dif-
ficulté celui des deux Académiciens à qui
cette dispute fit le plus d'honneur. -

On aura peut-être peine à concevoir
comment ce fer s'est venu loger dans l'ar-
gile , & comment l'huile de lin l'en a pu
déloger. C'est une chose connue que les
sucs gras aident les parcelles des métaux à
se réunir & à devenir malleables. L'huile
de lin peut aussi très bien dérouiller & dé-
crasser les parcelles de fer , comme elle les
peut rapprocher ; en sorte que ces par-

celles, qui dans leur rouille & dans leur LES PRIN-
dispersion étoient insensibles; invisibles, CIPES DES
&, comme il est d'expérience, inébranla- ALCHYM.
bles aux approches de l'aiman; venant à
se dégager dans cette huile d'avec les sels
les terres & l'eau qui les enrouilloient,
se mettront en jeu, accourront sensible-
ment s'attacher au couteau aimanté qu'on
leur présentera, & pourront par la fusion,
se réunir ou former une masse.

Mais quel agent avoit pu apporter ces
parties ferrugineuses dans l'argile? Il n'y
a presque aucune terre que l'eau ne pénètre
plus ou moins, & au travers de laquelle
elle ne puisse peu-à-peu s'échapper avec
les principes qu'elle charie. Mais l'argile
lui barre le passage. Ainsi l'eau dépose sur
l'argile ce qu'elle voiture ou entraîne de
plus lourd. Mais quoi! se peut-il que l'eau
charie du fer? C'est une expérience dont
nous sommes tous parfaitement instruits
sans y faire attention. Le fer qui est si
abondant & si sensible par son goût d'en-
cre dans les eaux qu'on nomme ferrugi-
neuses, n'est pas moins réel dans les au-
tres courans où il roule en trop petite
quantité pour affecter nos sens. C'est d'un
bout de la terre à l'autre que le fer est dis-
persé dans les entrailles de la terre pour
le besoin de l'homme, & c'est presque

LA COSMOGONIE. par-tout que l'eau délaye & transporte les légères parcelles de ce métal, peut-être pour nous rendre des services nécessaires, quoique nous n'ayons que peu ou point de connoissance de cette nécessité.

Soupons sur
l'utilité du fer
dans les plan-
tes.

L'eau introduit avec elle dans le corps des plantes, & dans celui des animaux, une infinité de petites lames de fer, comme elle y introduit avec elle des ballons d'air, des goutelletes d'huile, des lames de sel, & d'autres principes. Je ne dirai point que ce fer soit destiné à donner aux écorces & au bois la roideur ou l'affermissement que les barres de fer donnent aux matériaux que nous employons dans nos édifices. Je ne dirai point non plus que les parcelles de fer soient des masses nécessaires ou du moins fort utiles dans les végétations & dans les corps vivans pour déboucher les passages engorgés. Ce mécanisme n'est pas indigne de la sagesse du Créateur, & c'est par cette voye que les eaux minérales sont communément bien-faisantes en aidant par leur poids à déboucher les obstructions. Notre soupçon là-dessus se fortifie par la vûe de ces petites masses de fer & de cailloux très-durs qu'on trouve tout communément dans le gésier des oiseaux domestiques, & dans l'estomac de bien d'autres ani-

maux. Mais sans oser rien assurer spécialement sur les usages de ce fer, qui ne nous sont pas connus par des expériences suffisantes, nous pouvons assurer hardiment que le fer est utile & nécessaire par tout, puisque Dieu l'a dispersé partout, & qu'on le retrouve en effet partout. Je ne prétens point qu'il y ait partout des mines ou de grands assemblages de fer. Ces trésors sont particuliers à certaines provinces. Mais le fer roule partout. Il se disperse & dans les plantes où la sève coule, & dans les entrailles de la terre où l'eau serpente. C'est un fait attesté par la pierre d'aiman. Vous ne pouvez guères la présenter, ou en sa place un couteau aimanté, soit aux cendres venues du bois, soit aux cendres des chairs, des poils, & du sang des animaux; qu'il ne s'y vienne attacher des parcelles de fer. Souvent le couteau en est tout hérissé. La même eau qui avoit insinué ces parties ferrugineuses dans le corps des plantes & des animaux, les porte & les amasse dans une longue suite d'années au fond d'une mine épuisée, & où l'on aura, je le suppose, rejeté les vitrifications, le machefer, & toutes les scories des fourneaux & des forges. Il peut bien rester dans ces recoupes quelque pelottes de métal, qui

LA COSMOGONIE. réunies à d'autres nouvellement amenées & introduites par le cours de l'eau , pourront un jour servir à une nouvelle fonte. Mais les maîtres des forges qui remplissent leurs fosses de ces scories , & qui après une vintaine ou une trentaine d'années y retrouvent quelque peu de nouveau fer , se glorifient un peu trop aisément de leur prudence , & attribuent à la nature une cuisson qui n'est qu'en idée , ou une transmutation de ces écumes vitrifiées qui n'est point réelle. Ce ne sont ni les sables , ni les terres qui se transforment , ni le soleil qui se mêle de les cuire. C'est évidemment l'eau toujours roulante autour des mines , qui peut en être la nourrice. C'est elle qui y amène peu-à-peu quelques nouveaux grains de métal. C'est elle enfin qui entraîne le fer d'un endroit supérieur , pour le déposer plus bas où il n'étoit point. Elle enrichit un endroit aux dépens d'un autre. C'est ainsi que l'eau transporte la poudre d'or & la jette du fond des mines sur le bord de tant de rivières.

Mélange des
métaux sous
terre.

Souvent elle charie sous terre quelques parcelles d'argent ou d'or parmi celles d'un autre métal plus abondant. Les eaux qui se saoulent de sels vitrioliques deviennent dissolvantes , & alors elles quittent

ou laissent tomber un métal dissout, quand LES PRIN-
elles viennent à se charger de la dissolu- CIPES DES
tion d'un autre métal. Il est impossible en ALCHYM.

conséquence qu'on ne trouve un grand mélange de métaux parmi les matières fossiles. Mais ce mélange ne donne aucun droit de penser qu'il y ait ni formation nouvelle, ni cuisson, ni transformation. Moins encore donne-t-il lieu de penser comme font les alchymistes que l'étain où l'on trouve quelques parcelles d'argent soit un demi métal, un métal imparfait, & un argent commencé; ou que l'argent soit en terre l'ébauche ou le préparatif de l'or.

Les rivières qui affluent dans le Rhin y entraînent de dedans les terres quelques menues parcelles d'or, qui dans la longue suite des années arrivent par petites troupes jusques dans les sables qui bordent la Hollande, où elles vont se rendre par les bouches de l'Iffel, du petit Rhin, & de la Meuse grossie des eaux du Lek & du Vahal. Glauber ayant extrait quelques-unes de ces paillettes de dedans les sables du Rhin; & Béker de dedans le sable de la mer de Hollande, se figurèrent avoir l'art de créer ce métal, ou de convertir en or un sable dans lequel il n'y avoit à coup sûr aucun or. Mais si le

LA COS- feu, le soufre, le borax ou autres sels gras
MOGONIE. qu'ils ajoûtoient au sable dans leurs four-
neaux, leur fournissoient quelquefois un
demi gros d'or sur deux ou trois cent li-
vres de sable, & plus souvent rien du
tout; cela valoit-il la peine de se donner
pour transmutateurs, & d'annoncer à qui
voudroit entrer dans la dépense des four-
neaux, une vraie & réelle fabrique d'or?
S'ils trouvoient de l'or, c'est parce que les
matières qu'ils employoient pouvoient
lier les parcelles de ce métal épars. Mais
elles n'en étoient point les principes for-
mateurs. Ces prétendus principes ne for-
moient rien, & trompoient par une iné-
galité perpétuelle les espérances de l'opé-
rateur, quand il n'y avoit que peu ou
point du tout d'or préexistant. L'inéga-
lité des produits étoit précisément la mê-
me que celle des profits que font les paï-
sans qui cherchent des paillettes d'or sur
les bords de la Cése, ou de l'Arriège, ou
du Rhin. Ils gagnent par jour dix sous,
deux liards, une pistole, ou rien du tout,
selon que l'eau de la rivière leur apporte
beaucoup, peu, ou point du tout de ces
paillettes que le courant entraîne.

Tous ces exemples concourent à prou-
ver que l'eau est le véhicule universel que
Dieu a préparé à l'homme pour lui voi-

turer tout dans les dehors & dans les en- LES PRIN-
 traillles de la terre. Ainsi rencontre-t-on CIPES DES
 des parcelles de fer dans les cavités de ALCHYM.
 l'argile, & parvient-on, à l'aide du feu &
 de quelques huiles, à dégager les parties
 ferrugineuses qui étoient embarrassées
 dans la glaise ? Il est aisé de voir que ce
 fer a été amené là par le courant des
 eaux ; & que s'il y étoit insensible par une
 excessive ténuité, c'est parce qu'il avoit
 été dissout & infiniment divisé par des
 eaux vitrioliques. Cela se conçoit : l'expé-
 rience universelle y est conforme, & le
 plus mauvais de tous les partis seroit celui
 de prétendre que ce fer est une subite
 production du concours de l'huile & de
 la glaise : ou bien il sera permis de dire
 que quand à la fin d'une forte pluie qui
 a balayé les rues d'une grande ville, les
 pauvres vont chercher quelques ferailles
 ou quelques monoyes entraînées par la
 rapidité du courant & arrêtées dans les
 enfoncemens des ruisseaux ; ces ferailles &
 ces monoyes sont une subite production
 du gravier dont on les tire, & du bâton
 qui les démêle.

Si la conversion de l'argile en fer est Examen du
 peu réelle : la transmutation de l'or en changement
 verre l'est tout aussi peu. Il est vrai que de l'or en
 M. Homberg a cru voir l'or qu'il avoit verre.

LA COS- présenté au foyer du verre ardent du
MOGONIE. palais Royal se mettre en fusion , & en-
suite se vitrifier. Mais s'il nous est permis
de récuser un témoignage tel que celui
de l'illustre Mariotte sur les couleurs; il
nous le doit être d'examiner celui de
M. Homberg sur la vitrification de l'or.
Ce chymiste n'étoit que trop favorable à
la dangereuse opinion qui tient que les
natures , même les plus simples, sont
réciproquement commuables : témoins
ces longues & pénibles opérations qu'il
fit avec autant de crédulité que de pa-
tience sur une matière d'une odeur très-
peu réjouissante. Une personne de con-
sidération lui avoit fait entendre ou pour
se divertir, ou par persuasion & de bonne
foi, qu'il s'assureroit par la longue cuisson
de la matière susdite une huile blanche
& non fétide , un puissant extrait qui
avoit la propriété de fixer ou convertir
le mercure en argent. C'est de lui-même

* *Mém. de l'Acad.* 1711. que nous tenons cette histoire *. Afin que
la matière fût louable , il emmena à la
campagne quatre vigoureux porte-faix
qu'il nourrissoit parfaitement. Il leur fit
servir trois mois de suite le plus beau pain,
& leur faisoit boire le meilleur vin de
Champagne. En homme prudent il ne
voulut avoir rien à se reprocher, & il

ne négligea rien de ce qui pouvoit per- LES PRIN-
fectionner la blancheur de la merveilleuse CIPES DES
huile. Mais son extrait cuit & recuit ne ALCHYM.

lui donna qu'une poudre noire , qui a force d'être remise au feu étoit si pénétrée de cet élément qu'elle s'allumoit à la première impression de l'air , & qu'il crut avoir trouvé un nouveau phosphore , c'est-à-dire , une nouvelle allumette philosophique , dont la lueur lui laissoit entrevoir dans les ténèbres quelle heure il étoit à sa montre. Telle fut la récompense de ses frais, & de plus d'un an de dégouts. Mais les angoisses & les détresses de ceux qui entreprennent de *transmuer* ne sont pas toujours payées par l'acquisition d'un aussi beau luminaire.

Ce phosphore étoit un mince dedommagement. M. Homberg ne laissa pas d'en être flatté. Mais il le fut sur-tout par une autre opération , où il crut trouver une véritable conversion de substance. Ce fut la vitrification de l'or au foyer du verre ardent. Voilà , disoit-il , pour le coup une substance que le feu a changée en une autre substance essentiellement différente. Nos espérances ne sont point perdues : il y a des transmutations. Mais celle qui le réjouissoit , dans l'espérance de la conversion réciproque du verre

LA COSMOGONIE. en or n'étoit rien moins que réelle. L'action du feu, qui est terrible au foyer de ce grand verre, causa un petit accroissement de matière à l'or qui y fut présenté en unissant rapidement avec cet or les poussières, les sels, les poils, & les sables fins qui voloient dans l'air, ceux qui se trouvèrent sur l'appui qui soutenoit l'or, & en mélangeant le tout. Si l'or se vitrifia sur le champ, c'est parce qu'étant en très-petite quantité il pût être absorbé sous une vitrification de parties sablonneuses & salines. Il ne périt pas pour cela, & ne cessa non plus d'être or que celui qu'on trouve dans le Lapis-Lazuli ; ou que le cuivre ne cesse d'être cuivre dans l'avanturine ; ou que le fer ne cesse d'être fer quand il est embarrassé dans un glaçon, ou dans une masse de sable que le feu des forges a vitrifiée.

Mais ce qui rend la vitrification de M. Homberg fort suspecte, sinon de fausseté, au moins de mesures mal prises, c'est qu'elle lui est absolument personnelle. Elle n'a jamais paru depuis. Elle a été tentée avec beaucoup de précaution chez le Lantgrave de Hesse-cassel * & ailleurs avec des lentilles encore plus grandes, & aussi bien travaillées que celle du Palais Royal. On n'y a pu parvenir. L'or fondu y est

* V. la Phys.
de M. Hart-
sueker.

demeuré or. Le plomb même, ou s'y est LES PRIN-
évapouré, ou y a persévéré dans sa nature : CIPES DES
& il résulte, tant des expériences connues, ALCHYM.
que des aveux de nos chymistes les plus
judicieux, que les élémens, soit célestes,
comme le feu & l'air ; soit terrestres, com-
me l'eau, le sable, le sel, la terre, le vif
argent, & les métaux ; sont des matières
faites, destinées tout d'abord à certains
effets ; incorruptibles à notre égard, &
aussi durables que les siècles.

Mais peut-être suis-je trop plein de
cette pensée que Dieu a réglé tout d'a-
bord la quantité des métaux dont les
hommes auroient besoin ; que ce sont des
substances tout aussi simples, aussi élé-
mentaires, & aussi inconvertibles que
l'eau, le sable, & la cendre ; qu'ainsi nos
provisions sont faites ; que nous ne pro-
duirons jamais le moindre grain de mé-
tal ; que notre adresse consiste à amasser
ou à mettre en œuvre les métaux qui sont
faits, mais qu'il ne nous a pas été donné
de les produire. Quoique cette pensée, si
elle étoit goûtée, pût fermer la porte à
bien des espérances vaines, & à bien des
opérations ruineuses ; ne nous portons pas
cependant à la recevoir par intérêt. Que
ce soit l'expérience seule & la vérité des
faits qui nous fassent adopter ce principe.

LA COS- Mais les faits ne sont-ils pas ici évidem-
MOGONIE. ment contre moi ? Presque par-tout au-
tour des mines & dans les matières miné-
rales, on rencontre communément du
soufre, du cinabre, des marcassites, du
vitriol, & d'autres matières où il se trouve
déjà beaucoup de métallique. Puisque ce
ne sont pas des métaux parfaits, n'a-t-on
pas lieu de croire que ce sont là des mé-
taux commencés ? La nature ici nous
montre la voie qu'il faut suivre : elle nous
présente des matières qui n'ont plus besoin
que d'un tour de main pour devenir de
vrais métaux. Elle nous invite à la fabri-
que de ces précieuses substances, lorf-
qu'elle nous en indique les principes for-
mateurs.

Ce seroit bien prendre le change, que
de raisonner de la sorte. Ruinons encore
cette prétention si fausse, mais si com-
mune par des faits qu'on ne puisse rejet-
ter. Le cinabre est composé de mercure &
de soufre. Le soufre est composé d'huile
& de sel acide vitriolique. L'huile est com-
posée de feu, d'air, d'eau, de sel, &
d'une matière inconnue qui emboete &
lie le tout. Le vitriol est composé de par-
ties salines & de parties métalliques. Si ce
sel passe auprès du fer, c'est du vitriol
verd & ferrugineux, propre à faire de

l'encre : s'il s'unit au cuivre , c'est du violet bleu , & propre à faire des eaux dissolvantes. Toutes ces matières sont plus composées que les métaux : car on peut non-seulement les affiner & les dégraisser , mais les analyser la plupart , & même en recomposer quelques-unes. Au lieu que les métaux qu'on peut bien épurer , ne se peuvent analyser. Toutes ces matières qui contiennent beaucoup de métallique avec d'autres substances , ne forment point les métaux , mais plutôt en sont formées. Il n'est donc pas étonnant qu'on les trouve dans le voisinage des mines. Ainsi l'antimoine peut devoir sa naissance à un mélange intime de matières minérales : mais il ne donnera point l'être à une substance aussi simple qu'est l'or. Cet antimoine préparé peut devenir *régule* , & passer dans l'esprit de l'alchimiste pour le dauphin ou le *petit roi*. Mais on n'a point vu le *régule* devenir roi. Il ne sera jamais or qu'en idée & en espérance.

Comme l'éclaircissement de cette question est d'une importance extrême , & qu'il tend à délivrer les hommes de l'extravagance d'entreprendre comme ils font sur les droits du Créateur , ne rejettons avec dédain aucune des raisons des alchimistes , sans l'avoir examinée. Celle qui

LA COS-les flatte le plus, mais qui est dans le fond
MOGONIE. la moins recevable, est de s'imaginer que
l'œuf d'un oiseau ou d'un autre animal,
n'est qu'une masse de matière première
sans vaisseaux & sans délinéamens, la-
quelle détachée de l'ovaire & portée dans
la matrice, y prend sa forme & sa stru-
cture particulière; que de même le souffre
& le mercure se façonneront en étain, en
argent, ou en or, selon la diversité des
matrices qui les reçoivent.

Voilà des mots & une apparence de
philosophie. Mais dans le vrai, tout cela
ne signifie rien. Quel rapport y a-t-il en-
tre le germe des corps organisés, & les
corps qui n'ont point d'organes? Les corps
organisés ont des vaisseaux, une taille, une
naissance constante; & qui ne varie point
dans la même espèce. Mais cette admira-
ble organisation n'est point du tout l'ou-
vrage de la matrice, où le germe détaché
de l'ovaire vient se rendre. La matrice con-
serve ce germe: elle le nourrit: elle y déve-
loppe un corps déjà tout formé par la main
du Créateur. La matrice peut donc sans
former le germe, être nécessaire à son ac-
croissement, & mettre un certain tems
hors d'insulte l'extrême délicatesse de
l'embryon. Mais nulle comparaison entre
ces précautions si sages, & la formation

d'une masse d'or ou de marbre. Les parcelles de ces masses sont faites dès le commencement. Mais la masse peut s'amincir ou s'épaissir selon les mouvemens qui en désunissent ou en rapprochent les parcelles éparées. Ces corps se forment par petits grains, par pelottes plus épaisses, par grands lits, tantôt unis, tantôt rompus & mélangés. Qui peut méconnoître dans ces assemblages fortuits, l'ouvrage de l'eau qui en a voituré & entassé les matières, selon les cavités, les niveaux, & les pentes qu'elle a rencontrées? Elle les a rassemblées par veines, lorsqu'elle a pu rouler librement dans une certaine étendue. Mais les masses qu'elle a unies sont fracturées ou mélangées selon la confusion que le feu, l'air, les secousses des terres, & les courants d'eaux dissolvantes y ont apportée. Ce que j'avance ici se trouve confirmé par la régularité des figures que prennent sous terre les petits courants de matières métalliques ou pierreuses, selon la diversité des moules qui les reçoivent. On trouve tout communément des morceaux de bois qui, après avoir été pourris, se sont pénétrés d'une matière cristalline, jusqu'à devenir pierre, ou caillou, ou vraie agate, sans perdre le moins du monde, l'ordre primitif des fibres du

LA COSMOGONIE. bois. Le suc cristallin chasse ou absorbe la substance des vers qui avoient foré ces morceaux de bois pourris. Il en occupe entièrement la place. Mais les vestiges sensibles de ces vers dans toute l'épaisseur du bois, prouvent que ce bois étoit altéré, & que c'est la pourriture ou l'évaporation d'un grand nombre de parties solides qui a facilité l'accès & l'insinuation du suc pierreux. J'ai un morceau d'échalas pétrifié & trouvé dans un vignoble. J'ai un gland de chêne parfaitement converti en pierre. Rien n'est si commun que de trouver sous terre des masses de suc pierreux, qui ont exactement rempli le test, ou d'un hérisson de mer, ou d'un nautille nommé corne d'Ammon, & qui conserve exactement la figure du moule, quoique ce test qui étoit fort mince, soit détruit, ou en tout ou en partie : en sorte que les amas plus ou moins grands de ces suc pierreux, ou des parcelles métalliques, peuvent être l'ouvrage des agents que Dieu a préparés pour répandre l'usage de ces matières en plus de lieux. Mais les menues parcelles qui composent les amas, sont des élémens connus de Dieu seul, & préparés pour notre service dès le commencement. Ils sont indestructibles, afin que le monde se conserve toujours le même. Que s'il ne nous

est possible de les détruire, ni par les eaux LES PRIN-
dissolvantes, ni par l'action du feu; il n'y CIPES DES
a donc, à plus forte raison, aucune action ALCHYM.
capable de les produire. Ainsi tous les mé-
taux sont faits : & vouloir faire un grain
d'or, c'est vouloir faire un élément : c'est
entreprendre de faire le monde.

Cette question mérite d'être appro-
fondie, diront les philosophes. Mais il est
tems de quitter l'ancre de votre alchymiste.
Ce n'est pas avec des élémens tels que le
soufre, le sel, & le mercure que nous pré-
tendons travailler à la structure du monde.
Laissez là tous ces vieux soufleurs livrés
aux folles espérances qu'ils fondent sur les
métamorphoses de leur esprit universel.
Faut il réfuter ces gens là d'une façon sé-
rieuse ! ce ne sont que des charlatans qui
promettent aux autres des richesses & des
siècles de vie, tandis qu'ils périssent de
misère, & qu'on n'en voit aucun qui, au
moins pour l'honneur de la profession,
s'avise de faire usage sur lui-même du re-
staurant ou élixir universel qu'il offre aux
autres avec emphase : ou s'ils cherchent
de bonne foi, ce sont au plus des arti-
sans grossiers qui n'ont que la main, &
qui ne sont point faits pour penser ; puis-
qu'on n'a jamais pu justifier ce qu'ils pro-
mettent, ni rien comprendre à ce qu'ils

LA COS- disent. Venez à nous : nous ne voulons
MOGONIE. vous proposer que des idées claires. Nous
vous avertirons même de ne nous croire ,
qu'autant que nos principes vous paroî-
tront sensés & évidens. Il est vrai qu'en-
tre nous la diversité des sentimens est
grande. Mais ce partage même est flateur
pour vous. Il donne lieu à un examen in-
téressant. Vous devenez juge de nos que-
relles , & c'est la lumière seule qui vous
déterminera à un parti plutôt qu'à l'autre.

III.

Les principes des compositions connues.

Dans cette multitude de philosophes
qui nous invitent à faire une étude un
peu suivie de leurs systêmes , tant sur l'ori-
gine que sur la structure des cieux & de la
terre ; il est juste de démêler les plus célé-
bres , & tout particulièrement Démocrite ,
Epicure , Lucrèce , Aristote , les Scholasti-
ques , Gassendi , & Descartes. Je leur remar-
que à tous un air méditatif , & profondé-
ment recueilli. Tous ont recherché la soli-
tude & le silence. On ne peut , semble-t-il
d'abord , que bien augurer de ce qui pro-
viendra d'un examen sérieux , & d'une
longue habitude de raisonner. Mais il me
vient un soupçon ou un motif de défiance,

naturellement fondé sur leur caractère LES PRIN-
sombre & sur cette méthode de méditer CIPES DES
plûtôt que de voir. COMPOSIT.

Démocrite s'étoit retiré dans les tom- CONNUES.
beaux d'Abdère, & souhaitoit d'être aveu- Defaut de la
gle pour penser plus librement, ou pour methode des
arranger sans distraction le monde qu'il philolophes
avoit dans sa tête. Epicure ne connoissoit
que ses jardins. L'étude des particularités
de la nature, & le travail des recherches
expérimentales auroit blessé son indolence. Les Platoniciens, les Peripatéticiens,
& les Scholastiques, ont toujours méprisé
les connoissances de détail. Ils les laissoient
aux artisans, pour s'occuper de métaphy-
sique & de disputes. Descartes & bien
d'autres, renfermés à l'écart, toujours oc-
cupés de généralités, n'ont guères connu
que leurs pensées, & n'ont presque pas
daigné observer la nature en elle-même.
Si cette disposition est très-déraisonnable,
quand il s'agit de décider de la structure
du monde; elle seroit de notre part tout
aussi imprudente, quand il s'agit de com-
parer leurs systèmes avec l'univers dont
ils prétendent nous expliquer la structure.
Je fais assurément une très grande estime
de la beauté de leur esprit, & de la belle suite
qu'ils mettent dans leurs pensées. Mais
puisque leurs pensées sont si différentes

LA COS- entre elles, je dois m'en défier, & ne faire
MOGONIE. cas ni des leurs, ni des miennes qu'autant
qu'elles seront d'accord avec l'expérience.

Commençons donc par consulter l'expérience, plutôt que le raisonnement. Amassons un bon nombre de faits par lesquels nous puissions sagement juger de ce que les philosophes nous diront, & éviter également de condamner ou d'approuver à la légère. Voyons en détail ce qui se passe dans les changemens journaliers qui se font autour de nous. Ce que nous verrons arriver constamment, ou n'arriver jamais dans ces opérations, nous mettra en droit de porter un jugement raisonnable sur la possibilité, ou sur l'impossibilité de la conversion d'une matière universelle en un monde régulier. Car quelque partage qu'il y ait entre eux, tous reviennent à cette commune idée. Mais leur cahos devenu monde, ou leur monde édifié avec une matière homogène (a) ne nous doit paroître un ouvrage plausible, qu'autant qu'il sera exactement d'accord avec le monde véritable, tel qu'il se fait sentir à nos yeux & sous nos mains.

Trois sortes
de corps.

Nous remarquons autour de nous trois
sortes de corps 1°. des corps organisés ;
2°. des corps mélangés ; 3°. des corps

(a) Toute de même espèce.

simples,

simples, ou dans lesquels nous ne voyons LES PRIN-
point de composition. Les premiers, CIPES DES
'comme le corps de l'homme, celui d'un COMPOSIT.
animal ou d'une plante, naissent d'un CONNUES.
germe où ils étoient en petit, s'augmen-
tent, se nourrissent, se perfectionnent, &
se détruisent par la dissolution des pièces
qui les composoient. Les seconds, comme
la plupart des minéraux, des pierres, &
des autres fossiles, ne naissent point d'un
germe, mais se forment de plusieurs corps
plus ou moins simples, rapprochés &
mis en masse. Les troisièmes, comme les
métaux épurés, l'eau, le sable, la lumière,
& bien d'autres, sont des corps que je
crois pouvoir appeller simples; parce
qu'ils entrent dans la composition des
précédens, & qu'il n'y a aucun autre
corps ultérieurement connu qui entre
dans la structure de ceux-ci. Voilà ce que
je crois résulter de l'expérience, & c'est
de-là que dépend la discussion de tout ce
que les philosophes ont avancé.

On dit que l'eau, le sel, le sable, le li-
mon, ou la terre franche, le feu, l'air, &
d'autres principes deviennent, par exem-
ple, sève; que la sève devient fruit; que
le fruit devient chair; que la chair devient
cendre; que la cendre devient plante,
fleur, & fruit; que le fruit redevient

LA COS- chair, vapeur, pluye, verdure. Voilà une
MOGONIE. circulation de conversions toujours nouvelles. Les augmentations, les dissolutions, les alliages, altérations, & changemens de toute espèce, arrivent dans les corps organisés, ou dans les corps mélangés. Mais il ne paroît aucun changement réel que celui de la plus ou moins grande quantité dans les corps que nous avons appelé simples.

Cette augmentation ou diminution de la quantité ne touchant en rien à la nature de la chose, s'il y a des corps simples tels que nous venons de dire qu'il nous sembloit en voir, nous pourrons les regarder comme des élémens destinés à la fabrique des autres corps. Si l'eau, la terre, ou le fer qui entrent dans une plante, y conservent parfaitement leur nature, & se retrouvent après la dissolution de la plante, être encore tous ce qu'ils étoient avant que d'y entrer; on pourra bien assigner dans la nature la cause de la rencontre des matières qui donnent lieu à l'accroissement du germe de cette plante: on pourra de même rapporter à la chaleur, au sel, à l'huile, & à l'eau, les causes de sa nutrition. Mais qui pourra nous assigner dans la nature la cause de l'eau? On pourra de même nous montrer sous terre

la cause de certains concours ou de certains mélanges de matières. On ne recourra pas à la volonté de Dieu pour dire quelle est la cause qui a produit une masse de cinabre ; puisqu'on fait que cette masse est un mélange de soufre & de vif argent. Mais à quelle cause rappellera-t-on la formation du vif argent ? Vous le faites évaporer dans un récipient. Vous le fixez : ensuite vous croiez l'égarer dans divers mélanges , le transmuier , & le détruire. Après vint opérations , il se remontre : il reparoît liquide , sain , & entier , en un mot toujours le même ; jusques-là qu'un habile chymiste Allemand frappé de l'immutabilité de cette nature , a cru trouver un bon mot en disant que cent tortures ne pouvoient arracher au vif argent sa confession de mort. Mais si l'on ne le peut changer , qui le pourra produire ? Il en est de même de la cendre & de la terre morte. Après mille associations , vous la retrouvez toute entière. Il n'est point d'argent qui là puisse former. On la trouve où elle est : mais aucune cause ne peut produire un grain de terre. Assurons-nous bien par des expériences réitérées , s'il y a , ou non , autour de nous plusieurs corps de cette simplicité , & que nous ne puissions ni changer , ni anéantir , ni révi-

LESPRINCIPES DES COMPOSIT. CONNUES.

LA COS. fier. Voici l'avantage que nous pouvons
MOGONIE. tirer de cette connoissance.

Nous trouvons tous les animaux & toutes les plantes d'une forme déterminée, & invariablement la même; en sorte que si par quelque cas fortuit, il se forme un monstre; ce monstre ne peut pas perpétuer sa race & introduire dans l'univers un nouveau genre. Par-là Dieu a montré sur la terre une admirable diversité de corps organisés: mais en même tems il en a borné le nombre, & nulle action nul concours imaginable, n'ajoutera un nouveau genre de plante ou d'animal à ceux dont il a créé les germes & déterminé la forme. Dieu a de même créé un nombre précis de matières simples, ou d'éléments essentiellement différens entre eux, & invariablement les mêmes, pour servir à l'accroissement des corps organisés, & aux assemblages des mixtes. Par la diversité des ces éléments, il varie la scène de l'univers. Mais par l'immutabilité même de la nature & du nombre de ces éléments, il empêche que l'univers ne périclisse. Il donne des bornes aux changemens qui y paroissent; en sorte que le monde change perpétuellement, & est toujours le même.

Si je veux chercher l'origine de ces germes organisés, & de ces divers éléments

dans une cause physique qui les produise; LES PRINCIPES DES
je suis dans les ténèbres. Mais si je rap- CIPES DES
pelle l'origine des uns & des autres à un COMPOSIT.
dessein; j'appergois aisément que celui qui CONNUES.
les destinoit à servir dans la durée des siècles, en a rendu les services immanquables par l'impossibilité d'y ajouter ni de les détruire.

Cette pensée n'a rien qui blesse ni qui déshonore Dieu. Tout au contraire j'y trouve le caractère de sa puissance qui est invariablement obéie; de sa sagesse qui a richement pourvû à tout; & de sa tendre bonté pour l'homme, à qui il a préparé par là des services aussi variés qu'infailibles. Comme j'ai remarqué avec une satisfaction très-flateuse que Dieu avoit organisé le soleil pour fournir à la terre la portion de lumière, de couleurs; & de chaleur dont elle avoit besoin; & qu'il a merveilleusement organisé la terre en faveur de l'habitant qu'il y a logé; j'aurois encore un surcroît de conviction sur l'excellence de mon état, & sur les soins d'une Providence qui daigne s'occuper de moi, si je voyois sortir de ses mains une provision d'élémens placés exprès à ma portée, chargés chacun envers moi d'un ministère utile, & taillés tous tant qu'ils sont avec tant d'art & de solidité,

LA Cos- malgré leur finesse, que nulle puissance
MOGONIE. ne fut jamais capable d'en rompre la
moindre pièce, ni d'en imiter la structure,
ni d'en interrompre le service.

Si cette pensée étoit aussi véritable qu'elle est brillante & honorable pour l'homme; elle seroit fort propre à toucher son cœur, & à lui faire voir par-tout le doigt bienfaisant de son Créateur. Il en résulteroit une autre conséquence très-importante qui est que, comme le corps de l'homme, le corps de la terre, & celui du soleil, n'ont pu recevoir leur magnifique organisation d'aucune cause physique, mais immédiatement de Dieu même qui seul en a connu & voulu la structure; il faudroit tenir le même langage sur l'origine du feu, de la lumière, de l'eau, du plus petit grain d'or ou de fer, & de toutes les matières que nous voyons persévérer invariablement dans leur état.

Par une suite nécessaire, il faudra dire que comme la volonté de Dieu qui a ordonné le corps de l'éléphant, est différente du dessein qui a donné au cheval sa forme spéciale, & qu'il auroit fallu une autre volonté expresse en Dieu pour augmenter le nombre des animaux d'un nouveau genre qui ne s'y trouve pas; de même c'est une volonté particulière qui a fait

l'or, & qui l'a rendu précieux par sa rareté; c'est une autre volonté qui a fait le fer, & qui l'a dispersé par-tout, parce que l'utilité s'en étend à tout. Il faudra dire de même que nul mouvement, nulle cause seconde n'a pu former ni du fer, ni de l'or; parce que si quelque agent naturel pourroit former ces métaux, il pourroit rendre commun celui qui est rare; il pourroit produire un neuvième, un douzième métal inconnu & tout différent de ceux que nous connoissons. Le monde seroit aujourd'hui tout différent de ce qu'il étoit hier: & bien loin de se conserver, il périroit.

S'il est autour de nous de ces natures simples, & actuellement incorruptibles, une telle excellence nous conduit à un dessein spécial du Créateur: & dès-lors c'en est fait de la physique des anciens & des modernes qui veulent tout voir sortir d'une matière vague & mûe en ligne droite, oblique, ou circulaire. Cette physique a déjà échoué quand il a fallu rendre raison de la formation du plus petit ver de terre. On est revenu de la possibilité de la génération des insectes par la corruption ou par le mouvement de quelques corps désunis, & nous ne tarderons pas à redonner un nouveau jour à cette importante question, en fa-

LA Cos-veur des jeunes personnes qui ne l'ont pas
MONIE. examinée. Si cette physique créatrice
tombe encore par terre quand il s'agira
de produire une goûte d'eau, ou un grain
d'or ; avec quelle confiance nos philoso-
phes oseront-ils se présenter pour tirer du
cahos, à l'aide d'un simple mouvement,
un ciel tout brillant d'étoiles, un soleil
dispensateur de la vie & de la beauté,
une terre pleine de provisions qu'on n'a
jamais vû ni détruites, ni changées ? Sui-
vons donc avec soin les expériences de
détail. Voici ce que j'y crois appercevoir :
c'est que nous avons à notre disposition
ou à notre service quantité de substances
simples qu'aucun mouvement ni con-
cours de causes imaginables ne peuvent
ni former, ni augmenter, ni diminuer,
ni altérer en rien. Les mêmes causes qui
les auroient pu faire naître les pourroient
détruire, ou en faire éclore d'autres d'une
espèce nouvelle : & s'il est des natures
inaltérables, elles ont autant reçu leur être
propre & leur immutabilité d'une vo-
lonté spéciale & immuable, que les ani-
maux & les plantes doivent leur forme
à une volonté infailible que nul agent
ne peut ni contrefaire, ni réformer. En
un mot à l'exception des accroissemens
& des mélanges qui peuvent être réglés.

diversement par des mouvemens passa- LES PRIN-
 gers , le dessein & la volonté de Dieu CIPES DES
 feront la seule cause physique de l'ordon- COMPOSÉ.
 nance générale du monde , la seule cause CONNUS.
 physique de chaque germe organisé qui
 y prend accroissement ; la seule cause phy-
 sique de chacune des plus petites parcelles
 élémentaires qui entrent dans la compo-
 sition des tous.

Commençons par l'examen du feu. Indéfectibi-
 Nous avons réuni dans le Spectacle de la lité du feu.
 Nature * une multitude d'épreuves sur * *Spect. de la*
 cet élément qui concourent à établir cette *Nat. tom. 4.*
 vérité, que le feu peut bien avoir diffé- *part. 1. entre*
11. & 12.
 rentes causes naturelles de son accroisse-
 ment ; mais qu'il n'a aucune cause natu-
 relle de son existence. Nous pouvons le
 prendre où il est , le recueillir , en rappro-
 cher les parcelles , & animer le tout. Ainsi
 nous allumons le feu : mais nous ne pou-
 vons pas le produire. Nous pouvons de
 même écarter ça & là , ou laisser échapper
 cet élément fugitif : mais nous l'éteignons
 sans le détruire : & lorsque nous pensons
 l'anéantir dans les braises ou dans une
 buche en y versant de l'eau , il subsiste en-
 tier dans la fumée qui nous vient brû-
 ler le visage ou la main.

Le feu paroît donc à notre comman-
 dement : mais il n'est point notre ou-

LA COSMOGONIE. vrage. Nous cesserons de nous en attribuer la production, si l'expérience nous montre quantité d'autres substances élémentaires qui semblent, comme le feu, périr & renaître tour-à-tour, ou même se métamorphoser en d'autres natures; mais qui de fait subsistent toujours, & sont également ingénérables & indestructibles.

De la lumière.

La première substance que nous rencontrons au tour du feu est la lumière. Cet élément immense qui fait le lien & l'ornement de l'univers, ne varie qu'en ses impressions. La nature en est toujours la même. Elle est aujourd'hui ce qu'elle étoit il y a six mille ans, & quelle cause en effet seroit capable de l'altérer? Essayez de détruire la moindre partie de la lumière. Avec quels instrumens aurez-vous prise sur elle? Elle les traversera tous. Le corps le plus dur, le diamant même n'est qu'un crible pour elle. Par les plis qu'elle prend dans les différentes lames d'un corps mélangé, elle peut, il est vrai, perdre la direction de son mouvement, & n'être plus sentie. L'affoiblissement perpétuel de l'impulsion qu'elle avoit reçue du soleil ou d'une bougie, la pourra faire rentrer dans l'état de son équilibre ordinaire, & n'étant plus troublée elle cessera.

de faire impression sur l'œil. Mais la substance de cet admirable élément est toujours la même; soit qu'elle demeure autour de nous oisive & sans impulsion; soit qu'elle réitere ses services à proportion des secousses qui la pressent sur nos yeux. Elle est aussi réelle & aussi voisine de nous à mi-nuit qu'à midi. La moindre parcelle de feu qui choque le corps de cette lumière nous en décèle la présence.

Mais peut-être en sera-t-il autrement d'une de ses parties qu'il n'en est du corps même. Puisque le prisme peut séparer les parties de la lumière, nous démêler le rouge d'avec le jaune, & nous livrer à part chaque couleur; portons nos efforts sur une seule pièce. Peut-être aurons-nous meilleure composition d'une couleur unique; elle pourra faire moins de résistance que le tout. Les nombreuses expériences de M. Newton nous ont appris ce qu'il en est.

Le rayon rouge auquel nous voulons livrer l'attaque étant reçu par une ouverture étroite sur un miroir, nous donne une tache rouge. Cette lumière réfléchie de dessus le miroir & reçue au travers d'une loupe bleue; c'est-à-dire, qui admet plus aisément les rayons bleus que les autres, ne laisse pas d'y trouver des passages;

LA COSMOGONIE. qui lui conviennent, & elle arrive rouge sur la muraille opposée. Tamisons-là présentement dans un autre prisme. Mais il n'y a plus de désunion à faire, ni à espérer par la diversité des réfractions. Cette lumière n'est que rouge, & ni deux, ni trois nouveaux prismes qui la rompront successivement, ni deux & trois miroirs qui vous la réfléchiront de nouveau, ne pourront vous livrer autre chose que du rouge. Le rayon pourras s'affoiblir en quantité; parce qu'il se réfléchit & se rompt diversement à chaque nouvelle surface. Mais il porte sa rougeur par-tout, & ne la reçoit d'aucune disposition des corps telle qu'on la veuille imaginer. Il ne cessera de paroître rouge que quand cessant de faire bande à part il ira se rejoindre à la masse commune, destinée à former le blanc ou la splendeur du jour par la réunion de toutes les couleurs essentielles.

Qu'on vienne après cela nous donner des systèmes sur les causes productives de la lumière. Pour décider doctement qu'une parcelle dure ou molle, arrondie ou divisée en tourbillon peut produire la lumière, il faudroit savoir ce que c'est que la lumière. Mais la tâche est trop forte. Je demande seulement qu'on me dise ce que c'est qu'un rayon rouge, &

pour quoi ce rouge attaqué avec vint in-
 strumens se trouve indestructible ? Tout
 ce qu'on nous dit là dessus n'est ni con-
 cevable , ni d'accord avec les phénomè-
 nes. Mais on conçoit très-bien , & l'expé-
 rience nous le dit , que la lumière & cha-
 cune de ses couleurs sont des natures aussi
 immuables que la volonté qui les a faites.
 Il n'y a donc point de sens , mais beaucoup
 de témérité à chercher la cause productive
 de cette substance lumineuse , ou d'un
 rayon rouge , ailleurs que dans les desseins
 efficaces de celui qui a commandé à la
 lumière d'être , d'éclairer l'homme , & de
 jeter sur les objets des différences pro-
 pres à les lui démêler sur le champ. Cette
 physique est intelligible , & on ne peut en
 suivre la méthode sans devenir meilleur.

On pourra m'arrêter ici & se défendre
 d'entrer dans mon sentiment sur la lu-
 mière, par la difficulté qu'éprouva M. Ma-
 riorotte à justifier cette persévérance d'un
 rayon dans sa nature. Il prétendoit au con-
 traire avoir remarqué que les différens
 milieux où il l'avoit introduit , l'avoient
 modifié & changé en diverses couleurs.

Dans la nouveauté de ces expériences
 on ne sentoît pas encore la nécessité de
 certaines précautions. Il peut très-bien
 arriver qu'un rayon paroisse rouge , parce

LES PRIN-
 CIPES DES
 COMPOSIT-
 CONNUES.

V. les œuvres
 de Mariotte ,
 traité de la
 lumière.

LA COSMOGONIE. que le rouge y domine sur des filets d'autres couleurs qui s'y joignent dans un instrument rayé ou défectueux. Auquel cas il seroit peu surprenant qu'on en fît la désunion dans un second prisme , & c'est apparemment ce qui est arrivé à M. Mariotte.

Mais à cette première réponse , quoique je la croie suffisante , joignons-en une autre qui n'est pas moins recevable. C'est que les témoignages des grands hommes sont sujets à révision dans les matières où ils sont intéressés par le besoin de la cause qu'ils soutiennent. Ainsi aux épreuves qui tournèrent mal dans les mains de M. Mariotte , j'opposerai les expériences publiques qui se font depuis plusieurs années chez M. le marquis de l'Omaria avec tant d'agrément & de succès. M. l'abbé Nollét qui les fait & qui les explique très-nettement , les a dépouillées de ce qu'elles avoient de difficile , & en a rendu la certitude palpable. Il est vrai que les expériences sur la lumière , & une infinité d'autres , paroissent chez lui sans cet appareil de lignes & de calculs qui les accompagne toujours dans le Nord. Mais en les traduisant pour ainsi dire d'Algèbre en François , il les a rendu intelligibles aux dames , & aux personnes qui se mêlent le

moins de sciences. Par cette méthode de LES PRIN-
n'employer d'abord que les preuves qui CIPES DES
convainquent l'esprit par les yeux, il in- COMPOSIT.
spire le goût d'une étude plus profonde, CONNUES.
& souvent celui de la géométrie même,
dont les démonstrations auroient d'abord
paru effrayantes. Mais quelque justesse
qu'il montre dans toutes ses opérations,
chacun convient que celles qui regardent
la lumière, si souvent fautives ailleurs,
sont immanquables dans ses mains. Il a
convaincu les plus incrédules que non-
seulement le corps de la lumière étoit ré-
pandu tout autour de nous, mais que
chaque rayon de lumière avoit une nature
spéciale, qu'elle ne recevoit point d'ail-
leurs, & qui étoit toujours la même;
puisque'on ne la pouvoit changer en l'in-
troduisant à part dans vint milieux diffé-
rens, & qu'on la retrouvoit encore à vo-
lonté après l'avoir réunie en masse avec
les autres couleurs.

Nous ne saurions trop marquer de re-
connoissance pour ces hommes laborieux,
qui ont ou découvert, ou éclairci des
vérités si intéressantes. Mais ne mettons
point leurs services au-dessus de leur juste
valeur. En nous apprenant que les cou-
leurs font partie de la lumière, & sont
indestructibles comme elle, ils ne sont

LA COSMOGONIE. point sortis de la sphère ordinaire de notre intelligence. Là, comme ailleurs, Dieu nous permet de voir les dehors de ses œuvres, & d'en sentir de plus en plus les merveilles. Il récompense & anime le travail des observateurs par de nouvelles connoissances. Mais il ne s'écarte point du plan général selon lequel il refuse à notre état présent la vûe ou la connoissance intime du fond de ses œuvres: & depuis le grand Newton, comme auparavant, la nature de la lumière est une merveille inconcevable, un vrai abîme où notre esprit ne trouve d'autre parti à prendre que d'admirer & d'adorer.

L'indestructibilité de l'air. Si nous portons nos tentatives sur l'air, à la vérité, il nous sera tout aussi incompréhensible: mais parmi les différentes qualités qu'il nous est accordé d'y appercevoir, nous trouverons celle d'être indestructible. Je me souviens que nos anciens maîtres de philosophie les plus célèbres n'hésitoient pas à volatiliser l'air en feu, à l'épaissir en eau, en sève, en sel, en toutes les choses enfin où ils le voyoient entrer & disparaître. A entendre M. Rohaut les parties aériennes rapprochées & serrées deviennent une vapeur: la vapeur devient pluie: la pluie se change en terre: cette terre amollie & jetée dans des

moules étroits & creusés en pointes de- LES PRIN-
vient sel : ce sel froissé, émoussé, & ar- CIPES D E S
rondi se convertit en huile ou en sucre. COMPOSIT.
Mais toute cette mécanique est de pure CONNUES.
imagination. On a beau battre du sel, ou
émousser les pointes du vinaigre pendant
des jours, ou si l'on veut pendant des
mois entiers ; ce sera toujours du sel &
du vinaigre. Les natures se peuvent mé-
langer, s'entr'affoiblir, s'entr'aider, &
par-là produire des effets fort différens.
Mais le premier fond de chacune est im-
muable : & je ne crains point d'assurer en
particulier qu'un globule d'air n'a jamais
été & ne sera jamais autre chose que de
l'air. Cette parcelle d'air pourra avec l'eau
s'insinuer ou par les feuilles, ou par les
racines dans une plante : elle y coulera
avec la sève. Mais elle ne sera ni eau, ni
sève, si ce n'est dans le sens que notre corps
est poussière, parce que la terre en fait
la principale base. Cet air pourra passer
dans une pomme ou dans un grain de
blé, & aider la nutrition des animaux
qui font usage du blé ou de la pomme.
Cet air pourra se glisser par les petits po-
res d'une écaille d'œuf ou d'une robe de
chrysalide, & contribuer à la vie du poulèt,
ou du papillon. Mais dans toutes ces situa-
tions l'air n'est pas détruit pour être

LA COS- caché ou uni à d'autres élémens. Chacun
MOGONIE. fait que l'eau mise sous le récipient de la
machine du vuide bouillonne & rend sen-
sible une partie de l'air qu'elle contenoit.
L'air, il est vrai, même lorsqu'il couvre
de mousse la liqueur d'où il sort, n'est
pas visible en lui-même : mais il l'est par
la pellicule d'eau qui sert d'enveloppe à
chaque bulle. Une pomme toute ridée
mise dans la même machine, n'est pas plu-
tôt déchargée de la pression de l'air de
dehors, que celui qu'elle contient déban-
de aussi-tôt tous ses ressorts en rendant la
peau de la pomme parfaitement unie. Le
même air qu'on ne croyoit pas assez fin
pour aller & venir au travers de la coque
d'un œuf ou de la robe d'une chrysalide,
sort & se montre en petites bulles au tra-
vers de l'eau dans laquelle on les a posés :
sous le récipient : & afin que vous ne
doutiez pas que ce ne soit là le même air
que celui que nous respirons ; prenez une
chrysalide de chenille & suspendez-la à
un fil attaché au dessus d'une terrine pleine
d'eau, de manière que la queue de la chry-
salide y demeure plongée : cette chrysalide
retirée de là quelques heures après, don-
nera son papillon à l'ordinaire ; parce qu'il
respiroit par les ouvertures qui sont vers
le haut. Mais si vous plongez la tête ou

Mémoire de
M. Reaumur
sur les insect.
tom. I.

Le haut de la chrysalide où sont les sou- LES PRIN-
piraux imperceptibles qui livrent passage CIPES DES
à l'air , l'eau s'y insinuant tuera en peu COMPOSIT.
de tems le papillon : & la chrysalide faute CONNUES.
de respiration n'aura plus rien à vous
donner.

Un œuf frais perd sa qualité d'un jour
à l'autre , & se vuide ensuite de plus en
plus ; parce que l'air roulant librement
par les pores de la coque en enlève peu à
peu les suc nourriciers , & altère les li-
queurs. Veut-on le manger parfaitement
frais & également plein quinze jours ou
même un mois après la ponte ? Il faut fer-
mer toute avenue à l'air extérieur , &
toute issue aux liqueurs de l'œuf. On le
cuit à l'ordinaire dans l'eau bouillante.
Le blanc s'épaissit par la cuisson sur l'in-
térieur de la coque , & barre le passage
à l'air. Un mois après si on le remet sui-
vant la méthode commune dans l'eau
bouillante, mais un peu moins long-tems ;
on le retrouve plein , tourné en lait , &
d'aussi bon service que le plus frais. Cette
épreuve que j'ai faite & qui peut être
utile à pratiquer vers la fin de l'automne ,
sur-tout pour le secours des pauvres dans
les hôpitaux , nous manifeste , avec les
précédentes , le pouvoir d'un élément sur
un autre , l'inaction de l'eau si elle n'a

LA COS-
MOGONIE.

point de communication avec l'air, la dissipation de l'eau si l'air s'y insinue & l'entraîne en roulant en liberté. Mais dans toutes ces épreuves un élément ne devient point l'autre. L'air qui s'est glissé dans les liqueurs, par exemple dans l'eau commune, semble converti en eau. Il ne donne plus de marque de sa présence, & on seroit tenté de l'y croire ou transmué, ou anéanti, puisqu'il y perd même toute sa compressibilité. Une boule d'étain pleine d'eau ne peut diminuer de volume, rentrer en elle-même, & s'applatir sous un coup de marteau sans forcer l'eau à suinter de toute-part. Si l'air étoit encore en nature sous l'eau, comme il peut être prodigieusement dilaté, il semble qu'il pourroit se comprimer à proportion. L'eau pourroit donc obtenir de lui de se serrer & de lui faire place. Ce qui n'arrive point. Faut-il donc le croire métamorphosé ou détruit? Non, il est toujours le même: Il n'est que contraint; parce qu'alors il perd l'exercice de son ressort sous des masses d'eau plus pesantes que lui, & surchargées à leur surface de tout le poids de l'air extérieur. Mais quoique volume pour volume une molécule d'eau pèse 850 fois autant qu'une égale molécule d'air; cette petite pelotte d'air accablée développera

Boile exper.
407.

son ressort, soulèvera les masses d'eau, & LES PRIN-
 manifestera sa présence dès que cette eau CIPES DES
 dans la machine du vuide sera déchargée COMPOSIT.
 de la pression de l'air extérieur. L'air ne CONNUES.
 perit donc pas en se mêlant aux liqueurs,
 & il continue à y être tout ce qu'il étoit.

Voici une expérience d'un autre cara-
 ctère, mais qui prouve également que
 l'air mêlé à l'eau, ne se change pas en
 eau; puisque l'eau, quand elle est dé-
 pouillée de l'air, agit tout autrement que
 quand elle l'avoit en sa compagnie. Si
 l'on secoue de l'eau commune dans un
 long tuyau de crystal, l'air battu la fait
 mousser; & s'applatissant entr'elle & le
 fond du tuyau lorsqu'elle y retombe, cet
 air émousse le coup: il empêche qu'elle
 ne tombe rudement, & elle fait peu de
 bruit dans sa chute. Mais si vous retirez
 par la pompe tout le plus d'air qu'il vous
 fera possible, non-seulement de dedans
 le tuyau, mais même de dedans l'eau,
 & que vous foudriez subitement le haut
 du tuyau à la lampe d'un émailleur, en
 sorte que l'air n'y rentre point; secouez
 alors le tuyau: l'eau en tombant ne
 trouve presque plus d'air qui se jette en-
 tr'elle & le fond. Elle tonche alors le
 fond de toute l'étendue de ses surfaces
 massives; & elle le fait retentir d'un bruit

LA COS- argentin & aussi éclatant que celui qu'y
MOGONIE. causeroit dans sa chute une boule d'or ou
 de marbre. L'eau peut donc battre, di-
 viser, engloutir, & contenir l'air, ou s'é-
 largir avec lui : mais elle ne le change
 point en sa substance. On le lui reprend
 quand on veut.

Le fusil à
 vent.

Mettons l'air à une plus rude épreuve :
 tenons-le plusieurs années de suite dans
 une étroite prison, & voyons si la capti-
 vité & la torture ne pourront rien sur
 lui. On a inventé un fusil à vent dans
 lequel l'air peut être resserré & foulé à
 coups de piston, au point de faire partir
 dix & onze balles presque également meur-
 trières, en partageant ce peu d'air ren-
 fermé, en dix ou onze portions qu'on laisse
 échapper successivement par autant de
 coups de détente : qu'on tienne cet air en-
 fermé dix ou quinze ans & plus. L'expé-
 rience en a été faite à Londres & à Paris.
 Qu'en est-il arrivé? Le ressort de cet air ne
 s'est-il pas affoibli comme tout autre res-
 sort qu'on tient bandé trop long-tems de
 suite? Le ressort des autres corps paroît
 n'y être que par emprunt, & peut bien
 s'altérer par bien des accidens. Mais le
 ressort de l'air qui est peut-être le prin-
 cipe des autres ressorts, persévère tou-
 jours dans sa force, & la canne à vent,

quinze ans après avoir été chargée, perce une planche à quarante pas comme elle feroit le premier jour.

LES PRIN-
CIPES DES
COMPOSIT.
CONNUES.

L'air élargi n'a plus, je l'avoue, la même force, & ses effets ne sont plus les mêmes. Mais c'est parce que cette force agit dans un plus grand espace, & sur un plus grand nombre de points. Elle est réellement la même, mais plus partagée. Remettez cet air à la gêne, & son activité se retrouvera toute entière.

Il est donc clair que la lumière, le feu, & l'air, quoique toujours ensemble, ne se confondent point. Ce sont des substances qui s'entrechassent, qui s'entrecommuniquent par leurs chocs mutuels des vitesses plus ou moins grandes, & des déterminations nouvelles : mais l'une ne peut jamais devenir l'autre. Elles ont une nature & des propriétés incommunicables. Nous en jugeons ainsi, parce que nous les retrouvons toujours les mêmes après leurs mélanges les plus intimes. Mais les merveilles de leur structure ne sont pas faciles à voir comme leur effet & leur existence. L'esprit de l'homme n'y peut réellement rien comprendre. Il y a donc une étrange témérité à prononcer qu'il ne faille que ceci ou que cela pour produire la lumière, pour engendrer l'air

LA COSMOGONIE. ou le feu. Il y a là un ridicule beaucoup plus grand qu'à envoyer de Paris à Pékin le devis des matériaux qu'il faudra pour rétablir le palais de l'Empreur de la Chine.

L'indestructibilité de l'eau.

L'eau qu'on nous a si souvent représentée comme la production d'un air épais, ou comme la cause féconde d'un infinité d'effets où elle perd sa nature pour en prendre une toute nouvelle, n'est dans tous les siècles & dans tous les corps où elle entre, autre chose que de l'eau. Les changemens n'en sont qu'apparens : la nature même en est inaltérable. Le feu cesse-t-il d'y porter le mouvement & la fluidité ? c'est de la glace. Elle est alors comme pétrifiée. Mais malgré ce changement étrange, vous savez qu'elle est réellement tout ce qu'elle étoit. Le retour du feu vient-il la desserrer & la remettre en liqueur ? elle reparoît alors sous sa première forme. Ses parties cessent de former une masse dure sous la pression universelle : elles se désunissent par l'insinuation d'une action étrangère qui les soulève & les tient en fusion.

Le feu agit-il sur cette eau avec une plus grande violence ? Il la traite alors comme le plomb, comme le mercure. Il la dissipe. Qu'est-elle devenue ? Elle est en plus de lieux ce qu'elle étoit en un seul.

Comme

Comme le plomb ou en masse, ou fondu, ou évaporé, est toujours du plomb, & se retrouve sans le moindre anéantissement; l'eau a beau devenir glace, onde, ou vapeur, givre, grêle, nége, pluie ou rosée: c'est toujours de l'eau. L'évaporation vous la rend insensible: ce n'est plus sembler-il que de l'air. L'air & le feu la soutiennent, il est vrai, mais ne la changent pas en leur nature. Voulez-vous vous assurer qu'elle existe encore sans aucune perte? Opposez au passage de cette vapeur un marbre froid, une glace de miroir, une bouteille tirée d'un lieu plus destitué de feu que l'air extérieur. Le feu y trouve des pores proportionnés à sa finesse, & il y entre. L'eau que nous recherchons & que nous ne voyons pas dans l'air où elle flotte, étant composée de masses trop épaisses, se trouve arrêtée à ces portes, & vous l'appercevez qui se condense peu à peu dans les dehors. Elle étoit atténuée, volatilisée, soustraite à votre vûe, mais non changée en une autre nature.

Cette vapeur est-elle portée plus haut? elle en revient en pluie. Cette pluie entrée dans les plantes & dans les fruits, disparaît de nouveau. Mais elle y devient le véhicule des sels, des huiles, & des autres principes, dont les différens mélan-

LA Cos- ges , & les divers tempéramens , font l'a-
MOGONIE. creté, la maturité, l'affadissement, & la
pouriture du fruit. Pour s'assurer que cette
eau n'y est pas perdue, il n'est pas besoin
de recourir à l'analyse & à l'alembic qui
vous la restitue fidèlement. La nature de
l'eau est donc indépendante de tout ce
qui l'environne, de ce qui l'exténue, de
ce qui la soulève, de ce qui la déguise, de
ce qui la mélange. Mais nul agent ne
peut l'engendrer non plus que la détruire,
& nulle intelligence ne peut se flatter de
bonne foi de la connoître. Quel sens y
auroit-il donc à donner la recette de la
fabrique de l'eau ?

Doute sur
huile.

Passons à l'examen de l'huile. C'est en-
core l'ouvrage d'une précaution qui ne
pouvoit être que dans les conseils de la
Sagesse éternelle, & non dans aucun agent
naturel. J'avoue que l'huile ne paroît pas
un élément aussi simple & aussi solitaire
que la lumière ou l'eau. Tout suc hui-
leux contient toujours beaucoup de feu ;
& dans la décomposition, il n'y a point
d'huile qui ne donne beaucoup d'eau,
beaucoup de bulles d'air, avec cela quel-
ques sels, un peu de terre, & des parties
essentielles de l'animal ou du fruit d'où
on l'a exprimée. J'avoue encore qu'après
la désunion de ces principes, on ne peut

révivifier ou rétablir le même corps d'huile. LES PRINCIPES DES
le, comme après avoir analysé le cinabre CIPES DES
en mercure & en soufre, on peut par COMPOSIT.
l'union du soufre & du mercure, former CONNUES.
une nouvelle masse de cinabre. Mais c'est
la composition même de l'huile qui me
la fait regarder comme une espèce de
corps organisé, & fait avec dessein pour
être inondé & gonflé par les corps qui
s'y insinuent, mais que nul agent naturel
n'a pu construire, & que nul entendement
n'a pu concevoir. Qui a pu, je vous
prie, réunir dans les pelottes de l'huile,
une juste dose de principes si différens ?
Qui a pu les assujettir à un frein malgré
leur agilité & leur fougue naturelle ? Qui a
pu les y contenir en paix malgré les chocs
perpétuels qu'ils se livrent mutuellement ?
Il n'y a que celui qui a prévu les grandes
utilités que l'homme pourroit tirer
de l'huile, qui ait pû préparer des loges
capables de porter par-tout & de tenir en
réserve pour tous les besoins de l'homme,
la précise quantité de feu & d'air qui
peut entretenir son foyer ; la précise
mesure d'eau qui doit envelopper le feu
& former la flamme dont l'homme sera
chauffé & éclairé ; la juste portion de parties
salines, terrestres, végétales, ou métalliques
qui doivent l'instruire de tout

LA COS- ce qui l'intéresse, par la diversité des sa-
MOGONIE. veurs & des odeurs. Je passe les autres usages de l'huile qui sont sans nombre, pour me borner à ce sage tempérament de différens principes, & à la structure même qui doit être merveilleuse dans cette liqueur. On seroit tenté de regarder les pelottes d'huile comme autant d'épongettes régulièrement construites, & partagées en mille & mille loges avec autant de valvules pour pouvoir s'emplier & se vider tour à tour selon l'action qui les foule. Quand le feu extérieur en a chassé les principes qui y étoient retenus, ces éponges ne sont plus que comme des bourses applaties; mais qui étant volatilisées par cette évacuation, & chassées en air, s'y gonflent d'un nouveau feu, se saoulent encore d'autres principes végétaux, terrestres ou métalliques, étant portées tantôt dans les plantes, tantôt dans les entrailles des animaux, ou bien sous terre, & le long des filons métalliques qui y sont étendus. Peut-être les principes que nous venons de voir réunis dans l'huile, y sont-ils retenus par des sels de différentes espèces. On ne sçauroit guères douter que le feu & l'eau qui sont dans le soufre, n'y soient emprisonnés par les pointes de ce sel vitriolique, que le

soufre mis au feu darde de toute part , LES PRIN-
& qui répandent une odeur si désagréa- CIPES DES
ble. Sur ce pié, il y auroit un bitume pri- COMPOSIT.
mordial, une huile élémentaire qui ne CONNUES.
seroit qu'un amas d'épongettes volatiles ,
lesquelles exaltées dans l'air ou chariées
par l'eau , pourroient s'abreuver & s'em-
plir de parcelles de feu, d'air , de sel , &
d'autres élémens, puis s'en défaire par la
violence du feu , & recommencer les
mêmes services par une circulation per-
pétuelle.

Cette mécanique n'est qu'un soupçon,
mais qui devient une présomption raison-
nable, quand on juge de la conduite du
Créateur en ce point par celle qu'il tient
dans ses autres ouvrages. Prenons pour
exemples le sel & les autres élémens qui
nous restent à examiner. Ils ne changent
que de forme, c'est-à-dire, de matières
accessôires. Le fond en demeure inde-
structible.

Les sels, si cependant il en faut admet-
tre aucun autre que le sel acide qui nous Le sel inde-
structible.
paroît le plus simple, sont tous d'une na-
ture immuable, & apparemment aussi im-
productible qu'immortelle. Cette nature
saline que tous les chymistes sensés avouent
absolument inaccessible à leur intelligence
quant à son fond, se diversifie sensiblement

LA COS- selon la nature & la qualité des huiles ,
MOGONIE. des terres, des métaux, & autres substances auxquelles elle s'unit. Mais après mille associations & mille désunions successives, elle se retrouve dans la nature & dans les laboratoires de la chymie. L'eau après avoir dissout les sels qu'on y a jettés, paroît les avoir absorbés & annéantis. Mais elle n'est pas plutôt évaporée, qu'à l'exception de quelques volatils que l'eau raréfiée peut soutenir & emporter avec elle, vous retrouvez les mêmes sels en nature, précipités les uns sur les autres au fond du vase comme autant de petits cristaux : il y a cent moyens de dégager les sels de ce qui les environnoit, & de ce qui les rendoit tantôt fluides, acides, & piquants ; tantôt alcalis, brûlants, & amers ; tantôt sucrés & de nature de sirop. On les retrouve après l'opération, plus ou moins épurés, plus ou moins transparens, selon qu'ils s'éloignent ou se rapprochent de leur première simplicité. Recommencez vint fois à dissoudre, à filtrer, & à évaporer : votre travail sera suivi de la cristallisation qui vous rendra toujours le même sel. La nature & la main de l'homme peuvent donc varier le sel, le colorer, en changer les qualités, l'unir à de nouvelles matières, & l'en séparer. Mais elles

ne peuvent ni produire du sel, ni le faire LES PRIN-
périr. On ne fait que s'en servir. CIPES DES

Le sable est encore un élément tout COMPOSIT.
aussi simple que les précédens; & tel il CONNUES.
est sorti de la main de Dieu, tel il demeu- Le sable:
rera dans tous les siècles sans qu'aucune
cause ni action puisse en retrancher un
grain, ni en augmenter la somme d'une
simple unité. .

Le sable est naturellement inflexible,
massif, & transparent comme le crystal.
Le microscope nous apprend même que
c'est de véritable crystal, & nous donne
lieu de penser que le crystal n'est qu'un
amas de sables purs. Je m'attends bien
que ceux à qui il ne faut que de la ma-
tière & du mouvement pour construire le
monde & toutes les parties, nous pour-
ront dire précisément ce que c'est que du
crystal, & en quoi il diffère intimement
de la lumière ou du limon. Pour moi qui,
avant de les entendre, ai cru devoir aller
à l'école de l'expérience, voici ce que j'ap-
prends d'elle; c'est qu'un grain de sable
ou de crystal, comme toute autre partie
élémentaire, est une nature simple, ou
dont la composition est connue de Dieu
seul, puisque nous ne pouvons en résou-
dre, ni par conséquent en assigner les prin-
cipes. Mais la même expérience m'ap-

LA COSMOGONIE. prend que comme les effets de la lumière, du feu, & de l'air, nous font voir l'agilité, la fluidité, & l'élasticité de ces élémens; de même nous sommes autorisés par des apparences constantes à attribuer au sable des parties en repos, étroitement unies, & transparentes malgré leur dureté. Je retrouve ici, comme par-tout ailleurs, la conduite uniforme du Créateur dans les lumières qu'il nous accorde. Il nous cache la structure du crystal : mais il nous en montre seulement les services & les propriétés. Suivons-les.

Les plus menus grains de cet élément, non pas nos sables ordinaires qui sont déjà de petits rochers tout formés, & peut-être mélangés d'autres matières; mais les sables que leur petitesse nous rend imperceptibles, peuvent être emportés & mis en œuvre ou par l'air, ou par l'eau, ou par le feu.

Je crois bien qu'une molécule d'air, étant spécifiquement moins massive qu'une pareille molécule de sable, ne l'entraînera pas : mais ce sable très-fin peut être uni à des lames de bois, de poussière, de laine, de chair & autres, avec des bulles d'air raréfié dans leurs interstices, en sorte que ces parcelles ou corpuscules pourront être en équilibre avec les bulles de l'air

épais dont ils occupent la place. Ces corpuscules y pourront donc voltiger, & c'est en effet ce qu'on voit quand un rayon de soleil tranche vivement l'air d'une chambre obscure, & se réfléchit sur les surfaces de cette menue poussière. L'air devient ainsi un magasin plein d'eau, de sel, de terre, d'huile, & de sables, dont tout ce qui vit & végete peut faire son profit.

LES PRINCIPES DES COMPOSIT. CONNUES.

Le sable fin peut de même être charié par les eaux qui roulent sous terre, & se trouver uni tantôt à des sels, tantôt à des huiles, ou à d'autres matières soit terreuses, soit métalliques. Ils en pourront acquérir diverses teintures & diverses qualités. Il s'en pourra former des cristaux & des diamans parfaits, ce qui sera plus rare, parce qu'il y faut un sable pur. Il s'en pourra former des rubis, des saphirs, & toutes les pierres colorées. Plus aisément encore de leur union avec d'autres matières abondantes pourra-t-il résulter des feuilles ou de grands lits de marbre, d'ardoises, de cailloux, de craie, & des pierres de toute espèce qui différeront en couleur & en qualité.

L'action du feu sur le sable se déclare par la vitrification. Celle-ci n'est en effet qu'une masse de sable & de sels, dont les parties roides & transparentes étant dé-

LA COS- gagées par l'insinuation du feu d'avec les
MOGONIE. autres matières, s'affaissent & se resserrent
 après l'écoulement du feu : & comme
 l'activité du feu tenoit auparavant en désu-
 nion ces sables cubiques, triangulaires,
 ronds, & de toutes figures; lorsque ces
 masses se rapprochent, il ne s'y trouve pas
 comme dans les crySTALLISATIONS qui se font
 successivement & par feuilles, des sables
 plus fins qu'une légère couche d'eau vien-
 ne jetter dans les intervalles des plus gros.
 Cette masse que le feu abandonne en en-
 tier doit donc être extrêmement poreuse
 & mal unie. De-là la fragilité du verre
 malgré l'inflexibilité naturelle de ses par-
 ties élémentaires.

Cette vitrification est la dernière ana-
 lyse ou le dernier terme auquel on amène,
 par l'opération du feu, tout ce qu'il y a
 de sable dans les matières minérales ou
 autres. L'action du feu est quelquefois si
 violente au foyer des grandes lentilles,
 ou au foyer des grands miroirs concaves,
 que tout l'air voisin en est ébranlé. Il y ar-
 rive ce qui arrive à tous les liquides. Le
 mouvement d'un moulin à l'ouverture
 d'une vanne attire successivement toute
 l'eau du réservoir de ce côté. Le feu ter-
 rible qui se fait au foyer ébranle tout le
 liquide voisin, attire en un instant de

toute-part cette menue poussière qui vol- LES PRIN-
tise dans l'air , & y trouve ou des huiles CIPES DES
capables d'augmenter le poids de la ma- COMPOSIT.
tière mise en fusion , ou des sables peut- CONNUES.
être capables de l'absorber par une vitri-
fication subite (a).

Si l'on remet au feu les matières vitri-
fiées on en séparera le matallique qui y
paroissoit transmué, mais qui n'étoit qu'en-
glouti & caché. Le sable de son côté se
manifestera de nouveau par une seconde
vitrification. Les pièces de ce verre , &
généralement tous les éclats de bouteilles
cassées étant rejettés dans le pot à verre re-
donnent toujours du verre. Qu'on pile ce
verre : qu'on essaie de l'écarner , de l'atté-
nuer , & d'en faire , si l'on veut , une pou-
dre impalpable : remis au feu , c'est encore
du verre , & jamais il ne fera autre chose.
Pourquoi ce sable reparoit-il mille fois
sous la même forme après les opérations
les plus violentes ? C'est parce que nul
agent , nul mouvement ne peut changer
ce qui est une fois rendu à la simplicité de
sa nature. C'est une œuvre spéciale du
Créateur. C'est une matière qu'il a déter-
minément rendu telle. Qui pourra la chan-
ger ? Mais il est bien plus possible de

(a) Explication de la prétendue vitrification de l'or,
faite par M. Homberg.

LA COS-MOGONIE. changer ou de désassembler ce qui est, que de produire ce qui n'est pas. Si donc il n'y a jamais eu aucun agent capable de changer ni le sable, ni le verre; il n'y a point d'agent qui en puisse produire un grain. Ceci me fait trembler par avance pour les atômes durs de Démocrite, & pour les cubes de Descartes. Ces corpuscules sont visiblement des sables. Mais le sable ne change point. Qu'on remue ce cahos de sable : nos philosophes en tireront le monde : mais l'expérience en tire du sable.

Le limon indestructible.

Nous avons droit d'en dire tout autant de la terre franche ou du limon. La nature en est tout aussi incompréhensible, mais tout aussi certainement invariable. Tout ce qui se trouve de terre dans les compositions, se déclare à l'analyse ou à l'opération du feu par la calcination. La terre franche seule ne s'y vitrifiera jamais, mais se réduira en chaux, c'est-à-dire, en cendres. Elle peut être déguisée ou absorbée tantôt dans une fusion métallique, tantôt dans un sable vitrifié qui prend le dessus. Mais on la retrouve. Le feu pourra la diviser, la subtiliser, & la disperser en partie dans l'air. Mais ce qui s'en échappe, comme ce qui demeure dans vos vaisseaux, est & ne sera jamais que de la cendre ou

de la terre morte. Ce qui s'en dissipera LES PRIN-
par sa finesse roulera avec l'eau évaporée CIPES DES
dans l'air, retombera avec la pluie, & COMPOSIT-
coulera avec la sève dans les plantes. Brûlez CONNUES.
ces plantes & séparez-en les principes :
vous retrouverez vos cendres & votre
terre morte, qui vous sembloit perdue.
On revient toujours en dernier lieu à cette
terre. Mais on ne va pas plus loin : & ce
terme finit nos recherches, parce que
nous sommes parvenus à la nature élé-
mentaire.

Comme il n'y a plus d'analyse à faire
quand on en est au sable vitrifié, ou à la
terre calcinée, nous n'y pouvons plus rien
connoître. Nous voyons que ces matières
sont également inexterminables, & pré-
parées pour être la fourniture certaine
d'une multitude de compositions & d'u-
sages, qui ont été distinctement prévus.
Il nous est accordé de voir ce dessein, &
d'en louer l'Auteur. Mais notre philoso-
phie veut en vain pénétrer plus avant.
Nous ne pouvons plus dire ce qui distin-
gue intimement un sable élémentaire
d'avec un grain de terre. Avec quelle
bienveillance la philosophie se pourra-t-elle
donc présenter pour assigner les principes
constitutifs du sable, ou les causes pro-
ductives de la terre ?

LA COS- A côté de toutes ces substances simples,
MOGONIE. mais dont le mélange & les combinaisons produisent à l'homme tant de secours, mettons encore sans crainte tous les métaux primitifs comme l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, l'acier, & le plomb. Rien n'empêche d'y joindre cette liqueur métallique que nous nommons mercure ou vis-argent. Je ne fais pas le moins du monde ce que c'est que l'or, ni l'argent, ni aucun autre métal en soi-même, ou quelle structure distingue l'un de l'autre : & en cela je ressemble à tous les hommes qui ont été & qui seront. Mais fondé sur la certitude d'une expérience qui ne cesse depuis plusieurs siècles de se répéter, j'ose dire que ces métaux sont improductibles, incommuables, & indestructibles. Les fait-on passer à l'épreuve du feu, ou des eaux dissolvantes ? Après tant de désunions qu'on voudra, ces métaux se retrouvent les mêmes. Le vis-argent perdu en apparence dans les compositions où on le fait entrer, reparoît quand on le redemande. Ce qui s'évapore du vis-argent ou du plomb fondu n'est ni détruit, ni changé ; puisqu'on le recueille quand on veut dans le récipient, & qu'on remet le tout en masse. Le métal dissout dans l'eau forte ou dans l'eau régale n'échappe

qu'aux yeux. Quand de deux métaux pré-
sentés à cette liqueur elle n'en peut sou-
tenir qu'un en dissolution, l'autre se pré-
cipite & se retrouve par petits paquets.

LES PRIN-
CIPES DES
COMPOSIT.
CONNUES.

Cette matière graveleuse paroît de la
chaux ou de la cendre : mais c'est un vrai
métal, & il ne faut que quelques suc
gras pour aider la cohésion des parties mé-
talliques & pour les remettre en corps. Les
sucs phlogistiques, c'est-à-dire, les graisses
qui révivifient, ou plutôt liaisonnent les
métaux, & qui les rendent doux, ducti-
les, & malléables ; les terres & les sables
qui les rendent aigres, durs, & mal liés,
passent dans l'esprit des alchimistes pour
les principes formateurs du métal même.
Mais qui ne voit, quand on n'est pas préoc-
cupé d'opinions fausses, que ces prin-
cipes, loin de former le métal, lui sont
étrangers, & peuvent au plus par leur in-
sinnuation en faire le lien, les aider à se
mettre en masse, en altérer ou en diver-
sifier les qualités. Les matières qu'on joint
aux métaux feront paroître tour à tour
une dissolution, une chaux, une masse,
une fusion, une calcination, une vitrifi-
cation, selon que le vitriol, la qualité des
eaux tranchantes, les graisses, le feu, la
terre ou le sable dominant dans l'opéra-
tion. Mais si vous donnez le feu jusqu'à

LA COS- vint fois à une vitrification déjà bien épurée, il n'en faut pas attendre le moindre grain de métal, comme l'or une fois épuré sera toujours de l'or.

* *M. Muschembroek.*

Un professeur de Hollande *, célèbre par son application à perfectionner les expériences de physique, en a fait un très-grand nombre pour parvenir à la connoissance de ce qui cause la vertu de l'aiman. Il les a communiquées au public, & il s'est vraiment fait honneur par la candeur avec laquelle il avoue que son travail ne lui a pu rien apprendre sur le fond de cette vertu, ni sur la nature de la pierre. Mais parmi les expériences qu'il nous rapporte il y en a plusieurs qui nous démontrent que les métaux, les sables, & les terres sont invariables dans leur nature. Il a opéré plusieurs fois sur une poudre (a) noire fort magnétique (b) que l'on apporte de Virginie. Il a trouvé qu'elle se calcinoit, mais ne se vitrifioit jamais après bien des tentatives au plus grand feu. Il a plusieurs fois broyé l'aiman, & après l'avoir uni au sel acide-marin, puis à l'esprit de nître, après lui avoir fait éprouver plusieurs jours de suite diverses volatili-

(a) Il en est aussi parlé dans les Transactions Philosophiques, num. 97.

(b) On appelle magnétique ce qui a les propriétés de l'aiman.

fications , digestions , & séparations ; après l'avoir enveloppé ou embarassé de manière à rendre sa vertu magnétique inutile & insensible , il retrouvoit enfin une poudre noire qui attiroit l'éguille de la boussole , & se joignoit au couteau aimanté. Il convient de bonne foy que la pierre d'aiman mise à toutes les épreuves des eaux dissolvantes & du feu , ne perd ni sa nature , ni sa vertu (a).

C'est donc une vérité qui se présente à la suite de toutes ces opérations , que tout le pouvoir de l'homme se réduit à unir & à desunir ce qui est fait ; mais qu'il ne produit rien ; que son intelligence va jusqu'à compter les principes de ce qu'il peut analyser ou résoudre en des natures différentes ; mais qu'il entreprendroit témérairement d'assigner des principes de composition dans une nature si simple qu'il ne peut ni la changer , ni la détruire , ni y connoître quoique ce soit.

Or si une expérience supérieure à tous les raisonnemens nous démontre que le mouvement ne peut rien opérer de nouveau , & que la nature d'aucun élément n'est accessible à notre intelligence , nous n'avons à plus forte raison aucun droit de

LES PRIN-
CIPES DES
COMPOSIT.
CONNUES.

Conclusion
de ces expé-
riences.

(a) *Magnetem quomodocumque tractatum manere magnetem.*

LA COS-
MOGONIE.

prononcer que le monde puisse sortir d'un cahos agité, ni que tel élément puisse provenir de telle cause, l'effet & la cause nous étant également inconnus. C'en est donc fait de la philosophie qui a recours à des loix générales, ou à une générale impression de mouvement pour produire l'univers; tandis que l'expérience, si on la consulte, nous force à reconnoître la spéciale opération du Créateur dans la fabrique d'un grain d'or ou d'aiman, comme dans l'assortiment des organes de la machine entière. Mais quoique l'expérience nous donne une idée peu avantageuse de la philosophie; elle ne nous autorise pas à mépriser les philosophes. Il est juste de les entendre, & peut-être en les écoutant chacun à part en serons-nous plus disposés à prendre des leçons d'un maître plus sûr que les philosophes.

IV.

La matière première des philosophes Grecs.

Tous les immenses volumes que les philosophes anciens ou modernes ont écrits sur la manière dont ils conçoivent ou croient concevoir la première structure du ciel & de la terre, se peuvent commo-

dément réduire aux quatre fameux vers de la Fontaine.

LA MAT.

PREMIERE.

Un bloc de marbre étoit si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera , dit il , mon ciseau ?
Sera-t-il dieu , table , ou cuvette ?

Brisez ce dieu de marbre que vous
reste-t-il en main ? Des morceaux de mar-
bre. Cassez la table , ou la cuvette : c'est
encore du marbre. C'est le même fond
par-tout. Ces choses ne diffèrent que par
une forme extérieure. Si au lieu de mar-
bre vous prenez de l'argile ; ce qui au
sortir des mains du potier étoit une as-
siette , peut sur le champ , s'il le veut,
devenir un chandelier. Tout ce que les
philosophes ont dit sur la matière suscep-
tible de toutes sortes de formes se réduit
là. Mais cette idée d'une matière com-
mune dont toutes choses sont également
formées , est une vraie pierre de scandale
contre laquelle presque tous les philoso-
phes se sont heurtés l'un après l'autre.
Tous en examinant l'opération qui a for-
mé le monde , en ont cherché le modèle
dans l'action de l'homme qui produit un
ouvrage. Mais c'est là la source d'une phi-
losophie fautive , & qui a mené bien des
esprits à l'irréligion. Quand l'homme

LA COSMOGONIE. construit un ouvrage ; il employe une matière qu'il trouve faite. Toute l'industrie de l'ouvrier consiste à bien ordonner des pièces qui ont déjà une nature déterminée, & qui ne la tiennent point de lui. Si deux hommes font chacun une pendule, l'un avec du bois de peuplier, l'autre avec du cuivre ; c'est la même adresse dans la structure. Elles ne diffèrent que par le choix de la matière qui est fragile & de mauvais service dans l'une , mais excellente dans l'autre. C'est donc sur-tout la bonté de la matière qui fait le principal mérite de l'ouvrage. Ainsi quelque belle que soit l'ordonnance du monde, le principal mérite de ce grand ouvrage consiste dans l'excellence des divers élémens qui en font la base & en assurent le service. La puissance qui a formé le monde a-t-elle trouvé ces matières préexistantes , & ces élémens tout faits ? En ce cas l'ouvrier qui les a mis en œuvre n'a pas le mérite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'ouvrage. Au contraire les a-t-il tous créés avec dessein, chacun par une volonté spéciale, & par la connoissance du service qu'il en attendoit en leur donnant à chacun une nature invariable ? En ce cas tout l'univers est plein de la magnificence & de la sagesse de son auteur. Le plus petit grain d'or ou de

fable publie sa gloire, comme le ciel avec tous les flambeaux qui l'embellissent.

LA MAT.

PREMIERE.

Mais ces élémens d'une durée si constante & d'une excellence si variée, ont-ils été construits à part & par un ordre exprès sans tenir rien l'un de l'autre ? Ou bien sont-ils formés d'une pâte commune à tous, comme toutes les différentes vaisseles du potier ? Les philosophes, tant anciens que modernes, tant les scholastiques que les corpusculistes, quelque opposés qu'ils soient les uns aux autres sur la manière de construire leur monde, se réunissent tous à un point, qui est de supposer une matière commune, indifférente à devenir ce qu'il leur plaira, & dont ils se croient en droit de tirer de l'or ou de la boue avec une égale facilité (a).

Un seul d'entre les Grecs s'est éloigné de la commune façon de penser sur le premier fond dont l'univers a été tiré. C'est Anaxagore dans son Homéomérie. Nous pouvons dire avec Lucrèce que notre langue n'a point de terme propre pour rendre le sens de celui-là. Mais ce qu'on

(a) C'est la première proposition de M. Boyle dans le livre où il entreprend de réfuter l'ancienne philosophie. *I agree with the generality of philosophers so far, as to allow, that there is one Catholick or universal matter, common to all bodies.* Je conviens avec tous les philosophes qu'il y a une matière universelle qui est la même dans tous les corps. *The origin. of formes and qualities.*

LA Cos- ne peut pas désigner par un mot simple ,
MOGONIE. on le peut faire entendre en l'expliquant
plus au long.

Le monde
d'Anaxagore

L'Homéomérie (a) se réduit à dire
que chaque tout dans la nature est com-
posé de parties qui , avant leur union ,
étoient déjà de même nature que le tout.
Un os est un composé de petits os. Les
entrailles des animaux sont un composé
de petites entrailles. Le sang n'est que le
concours de petites gouttelettes de sang.
Une masse d'or est un amas de parcelles
d'or : la terre un amas de petites terres ,
le feu un assemblage de petites parcelles
de feu , l'eau une masse de parcelles aqueu-
ses. Il en est de même , selon lui , de tous
les corps que nous voyons.

Ce qui a pu engager Anaxagore dans ce
sentiment , c'est qu'il remarquoit qu'une
goutte d'eau , si divisée & si évaporée

(a) *Nunc & Anaxagora scilicet Homœomereiam ,
Quam Græci memorant , nec nostrâ dicere linguâ
Concedit nobis patrii sermonis egestas :
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis.
Principium rerum , quam dicit Homœomereiam ,
Ossa videlicet ex paucillis atque minutis
Ossibus : sic & de paucillis atque minutis
Visceribus viscus gigni , sanguisque creari
Sanguinis inter se multis coeuntibus guttis ,
Ex aurique putat micis consistere posse
Aurum & de terris terram concrefcere parvis ,
Ignibus ex , ignem ; humorem ex humoribus esse.
Cætera consimili fingit ratione putatque.*

Lucret. de Nat. Rerum , lib. 1. v. 839.

qu'elle pût-être, étoit toujours de l'eau, LA MAT.
& qu'un grain d'or partagé en dix mille PREMIERE.
petites portions, étoit dans les dix mille
parcelles ce qu'il étoit en son entier. Ana-
xagore entrevoyoit la vérité à cet égard :
& s'il avoit borné son principe aux na-
tures simples que l'expérience nous mon-
tre indestructibles ; il auroit en raison
de n'admettre en ces natures que de nou-
veaux assemblages ou des desunions pas-
sagères, & non de nouvelles générations.
Mais il s'éloigne de la vérité en des points
bien importants.

Sa première méprise est d'étendre son
principe aux corps mélangés. Il n'en est
pas du sang comme de l'eau. Celle-ci est
simple ; au lieu que le sang est un com-
posé de différentes parcelles d'air, d'eau,
d'huile, & de terre qui étoient dans la
nouriture. Une seconde méprise est d'é-
tendre le même principe aux corps orga-
nisés, comme si une multitude de petites
entrailles pouvoient en quelque chose
aider l'organisation des entrailles d'un
bœuf ou d'un chameau, & de l'un plû-
tôt que de l'autre. Mais ce que j'appellerai
une impiété plutôt qu'une méprise, est
de penser que Dieu pour créer le monde,
n'eût fait que rapprocher & unir des ma-
tières déjà faites ; en sorte qu'elles ne lui

LA COS. doivent ni leur être, ni leur excellence ;
 MOGONIE. & que ce qu'il y a de plus estimable dans
 l'univers, je veux dire, cette diversité de
 natures actuellement inaltérables, a pré-
 cédé la fabrique du monde, au lieu d'en
 être l'effèt. Mais l'impiété de cette philo-
 sophie trouve sa réfutation dans le ridi-
 cule même qu'elle porte avec elle.

Vous demandez à Anaxagore quelle est
 l'origine d'un brin d'herbe : il vous ré-
 pond en philosophe qu'il faut remonter
 à l'homéométrie, selon laquelle Dieu n'a
 fait que rapprocher de petites herbes élé-
 mentaires qui étoient comme lui de toute
 éternité. *» Toutes choses, dit-il, étoient
 » ensemble pêle-mêle : (c'est ce qu'on peut
 » appeller Pan-spermie, ou mélange de
 » toutes les semences), & l'esprit venant
 » ensuite, en a composé le monde (a).* Si quel-
 qu'un me demandoit de quelle laine &
 de quelle main est le drap que je porte ;
 seroit-ce répondre juste que de dire : le
 drap étoit, & un tailleur en a pris des
 morceaux qu'il a cousus pour me faire un
 habit ? Mais il y a ici quelque chose de plus
 ridicule encore. Notre philosophe rai-
 sonne sur l'origine des corps mixtes &
 des corps organisés, comme celui qui

(a) πάντα χρήματα ἦν ὁμῆ· εἶτα ἦς ἐλθὼν
 αὐτὴ διέκοσμησεν. *Diog. Laert. l. 2. n. 6.*

voyant quelque rapport entre la figure d'un chat & d'un tigre, diroit qu'un tigre est un composé de plusieurs petits chats réunis pour en former un très-gros ; ou comme celui qui voulant nous apprendre l'origine des montres, nous diroit qu'un ouvrier ayant trouvé quantité de montres si petites qu'on ne les voyoit pas, les avoit amassées dans une boîte, & en avoit fait une montre qu'on pût voir.

L'homéométrie n'étant, comme bien d'autres systèmes, même des plus modernes, qu'un moyen de parler d'un air savant sur ce qu'on n'entend point ; laissons-là le monde d'Anaxagore, & examinons celui de son maître.

Thalès fondateur de l'école Ionienne, avoit appris des Phéniciens ce que ceux-ci savoient par tradition, ou avoient reçu des Hébreux leurs voisins ; qu'il y avoit eu un état d'imperfection qui avoit précédé l'entier accomplissement du ciel & de la terre. Mais ils avoient défiguré cette idée, & s'étoient imaginé un cahos de matière universelle dont chacun d'eux tiroit le monde d'une façon fort arbitraire. L'idée de cette matière confuse, mais commune à tout ce qui est, a couru d'école en école, & nous allons voir tous les philosophes se la faire passer de mains

L'eau, principe de tout.



LA Cos- en mains jusqu'à nous avec des habillemens nouveaux, mais sans grande variation sur le fond.

Thalès qui étoit observateur, ne se contenta point d'un fond vague, & qu'il fût impossible de montrer. Il crut apercevoir que c'étoit l'eau qui faisoit la base universelle ou la matière commune dont toutes les choses sont formées. Cette philosophie fut long-tems à la mode en Ionie & en Grèce. C'étoit le système du tems. Tout le monde parloit de l'eau. Avec l'eau on expliquoit tout : & lorsque Pindare dit quelque part au commencement d'une de ses odes, *que l'eau est bonne* ; ce mot qui nous paroît froid & déplacé, avoit alors un air scientifique, & faisoit sentir que le poëte étoit philosophe.

Thalès avoit pour lui quelques apparences. En effet tout ce qui se corrompt & se dissipe, ne s'envole-t-il pas en vapeurs ? les vapeurs ne se resserrent-elles pas en rosée, & en pluie ? la pluie ne produit-elle pas de nouvelles générations. Cette transmutation de l'eau en d'autres natures, & de ces natures en eau, a été soutenue depuis par Vanhelmont de Bruxelles. Il promettoit avec cette eau générante & transmutable, de faire un baume qui le feroit vivre plusieurs siècles, & de donner à ses

disciples autant d'or que besoin seroit pour vivre bien à l'aise. Mais à peine avoit-il cinquante ans, qu'il abandonna sa famille, & partit de ce monde qui ne méritoit pas de posséder un tel homme. Laissons-là les raisons qu'il eut de mourir ainsi sans quartier & de si bonne heure sans rien faire pour sa famille, qui ne fut riche ni de son vivant, ni après sa mort. Bornons-nous honnêtement à l'examen du moyen qu'il employoit pour justifier ses promesses. Pour faire de l'or, disoit-il, il ne faut que de l'eau; puisqu'avec de l'eau on peut faire un arbre, un animal, & le monde entier. Il ne jugea pas à propos, pour confirmer son dire, de se mettre au laboratoire, & de produire un arbre. Mais il faisoit valoir une expérience dans laquelle il mettoit en œuvre un arbre tout fait. C'étoit un petit saule (a) du poids de cinq livres qu'il avoit planté dans une terre lessivée du poids de 200 livres. Ce saule en cinq ans acquit le poids de 164 livres, outre celui des feuilles tombées d'année en année. La terre où il étoit, ayant été pesée cinq ans après, se trouva n'avoir rien perdu de son poids. Or ce petit arbre tenoit de la seule eau

(a) *Complexionum atque mixtionum elementalium signmentum. Num. 26.*

LA COSMOGONIE. des arosemens, non-seulement tout son poids, mais l'huile, l'eau, le sel, l'air, & la terre dont il étoit composé, & qu'on y trouva par l'analyse.

Ajoutons, si l'on veut, à cette expérience, celle des pois, fèves, & autres graines qu'on fait éclore, fleurir, & fructifier sans le secours d'aucune terre, en les enveloppant dans un peu de laine, & en leur laissant pousser leur chéveu au travers d'une petite grille pour aller chercher toute leur nourriture dans l'eau d'une terrine placée dessous.

Ces expériences semblent d'abord favorables aux transmutateurs. Mais quand on y regarde de près, elles deviennent des preuves excellentes du contraire de ce qu'ils soutiennent. Cette eau analysée est invariable dans son être; & bien loin qu'elle suffise pour produire une plante; il y a des plantes, même aquatiques, qui périssent dans l'eau leur élément, lorsque l'air est par trop brûlant ou trop humide: preuve que l'air, & un certain air, doit concourir avec l'eau pour les nourrir. Ce n'est pas même proprement l'eau qui fait le fond de leur substance. Cette eau n'est que le véhicule des sels, des huiles, des terres, & des autres principes qu'elle a atténués, & qu'elle

leur apporte. Elle leur voiture jusqu'à du LA MAT.
fer, parce qu'apparemment il leur en faut. PREMIERE.
Mais l'eau ne s'est convertie ni en sel, ni
en fer.

Il est aisé de voir que les changemens
de la nature mal examinés, sont ce qui
a donné lieu aux autres maîtres de la
même école de fabriquer le monde avec
l'unique élément du feu, comme faisoit
Parménide; ou de rappeler toutes les
générations au seul principe de l'air,
comme faisoit Anaximéne. Aucun de ces
mondes ne ressemble en rien au vérita-
ble: l'expérience les renverse tous.

Écoutez Aristote: c'est celui de l'école La matière
d'Athènes qui se soit le plus mêlé de phy- première des
sique: & entendre Aristote, c'est savoir Péripatéti-
ce qu'ont pensé les écoles des sept ou huit ciens.
derniers siècles. Jusqu'au dix-huitième,
on n'a guères connu d'autre physique que
la sienne. Selon lui, ce qui est feu peut
devenir air, ce qui est air peut devenir
bois, & ce qui est bois peut devenir cen-
dre ou or; parce que toutes ces choses
sont matière, & ne diffèrent que par la
forme qui peut être changée.

Si vous lui demandez donc ce que c'est
que la matière; il vous dira *que c'est ce* *Physic. l. 1.*
qui n'est ni qui, ni combien grand, ni c. ult.
quel, ni rien de ce par quoi l'Être est dé-

LA COS-terminé. Je n'entends pas Aristote, me
MOGONIE. direz-vous. Il s'explique lui-même ailleurs.

Metaphys.
l. 7. c. 3. *La matière est le premier sujet de chaque chose, lequel y subsistant toujours, en fait un être par soi-même, & non par accident.* Mais ceci ne s'entendra peut-être pas mieux. Prenons-nous y donc autrement.

Si vous examiniez pourquoi Dieu a donné aux plantes des fleurs, des graines, & des germes; vous ne songeriez en ce moment, ni à un poirier, ni à une rose, ni à une muscade. Vous penseriez aux plantes, aux fleurs, & aux graines, d'une façon générale, sans attention à aucune espèce particulière. Mais si Dieu vouloit créer une fleur; il ne feroit pas une fleur en général. Car une fleur en général n'est rien: c'est tout au plus une pensée. Dieu feroit ou une anémone, ou une tubéreuse, ou une belladone, ou telle autre fleur. Quand un homme veut devenir géomètre, & acquérir des moyens justes de mesurer toutes sortes de corps, selon leur longueur, largeur, & profondeur; il considère la matière d'une façon générale: il s'occupe d'un corps étendu en longueur, largeur, & profondeur, sans faire attention à une montagne, à une étoile, à un jardin, ni à rien de déterminé; sans considérer si ce corps est en repos ou en

mouvement ; s'il a tel nom , telle figure , LA MAT.
telle quantité (a) : il pense au corps d'une PREMIERE.
façon vague & sans rien spécifier. Mais
si Dieu crée un corps ; il ne fera pas un
corps en général. Un corps en général ,
une nature prise généralement , & qui n'a
aucune forme ni dans le tout , ni dans ses
parties , n'est que dans notre pensée. Quand
Dieu feroit une masse uniforme dans toutes
ses parties , & aussi grande que le
monde ; ce seroit un corps d'une nature
déterminée ; puisque toutes les parties en
seroient semblables. Ce seroit , par exemple ,
une grande masse de sable , ou d'or ,
ou de tel autre élément. Si au contraire
Dieu faisoit une masse composée de parties
de différentes natures ; ce seroit un
tout composé déterminément de telles &
telles natures.

Aristote & les Scholastiques accoutumés
à mettre un certain ordre dans leurs pensées ,
& à commencer par envisager les
choses d'une vûe générale avant que de
descendre au particulier , ont réalisé cette
idée de matière vague & indéterminée ,
comme un fond qui subsiste le même dans
tous les corps. C'est pour cela que l'usage
de ceux qui sont venus après lui , étant de
traiter chaque chose selon la même mé-

(a) C'est ce que signifient les définitions d'Aristote.

LA COSMOGONIE. rhode, & de considérer les fleurs en général avant que de venir aux espèces; plusieurs d'entre eux ont soutenu de sens froid, & même avec une opiniâtreté merveilleuse, que l'universel étoit dans chaque objet particulier, & que la fleur en général, étoit une réalité vraiment existante dans chaque jonquille & dans chaque violette.

Il y a long-tems que des esprits solides se sont aperçus que les catégories d'Aristote n'affujétissoient point la nature. Si la matière première n'avoit d'autre fondement que cette méthode d'arranger des idées, ou de concevoir les choses; ce seroit un être d'imagination : & il ne faudroit pas se mettre en frais pour démontrer qu'une telle matière, quoique très-indifférente à devenir eau, feu, fer, ou or dans la tête des philosophes, ne produira jamais aucune nouveauté, & ne subira aucun changement dans le creuset; parce qu'un corps en général, n'est ni plus souple, ni plus susceptible de formes que le néant. Mais il est croyable que par matière première, Aristote n'entendoit pas seulement le corps en général. C'étoit, selon lui, un fond très-réel. C'étoit, selon lui, & malgré l'obscurité de sa définition, une pâte uniforme dont tout de-

voit être construit; une cire obéissante LA MAT.
qu'il regardoit comme le fond commun PREMIERE.

des corps, comme le dernier terme où revenoit chaque corps en se détruisant. C'étoit le magnifique bloc du statuaire de la Fontaine. Sur ce pié, la masse de chaque corps est foncièrement la même : ils ne diffèrent que par la figure, par la quantité, par le repos, ou par le mouvement, qui sont toutes choses accidentelles. Cette idée parut si spécieuse à tous les philosophes, qu'ils l'ont généralement adoptée. Rien n'est plus réjouissant que la confiance avec laquelle ils vous disent tous : donnez-moi de la matière & du mouvement, & je vous livrerai tout ce qu'il vous plaira. Il y a long-tems qu'ils ont en main l'un & l'autre points, & que nous n'en sommes ni plus physiciens, ni plus riches.

Il est vrai que les uns ont dit que cette cire, cette argile commune, étoit un amas La matière
première.
d'atômes crochus, quarrés, ronds, triangulaires; d'autres, que c'étoit un composé de cubes ou de petits dez; d'autres de petits tourbillons composés de parcelles molles, ou dures. Mais tous tant qu'ils sont, anciens & modernes, quelquefois en disant bien des injures à Aristote, lui font l'honneur au moins d'avouer unanimement qu'il n'y a qu'une argile fondamentale;

LA COS- * qu'elle est la même au ciel & en terre :
MOGONIE. & que ce qui fait le fond du bois, fait
essentiellement le fond de l'or ou de la
boue.

* Keill, introd.
ad veram phy-
sicam, lect 8.
pag. 78.

Or cette idée d'une matière générale, en laquelle s'en retournent tous les corps en dernière décomposition, est démentie par l'expérience. Si elle étoit vraie ; voici ce qu'il en devrait arriver. Comme le mouvement fait sortir de cette cire un animal, un morceau de bois, une masse d'or ; le mouvement en leur ôtant une forme passagère, les devrait ramener à leur cire primordiale. Empédocle, Platon, Aristote, & les Scholastiques le disent. Mais la chose n'arrive point. Le corps organisé se dissout en différentes masses de peaux, de poils, de chairs, d'os, & d'autres corps mélangés. Le corps mixte se résout en eau, en sable, en fer, en terre. Mais avec les dissolvans les plus forts, avec le feu le plus rude, vous n'obtiendrez point de ces corps simples de se changer. Le sable reste sable : le fer demeure fer : l'or épuré ne change plus : la terre morte sera toujours terre : & après toutes les épreuves & tous les tourmens imaginables, vous les retrouverez encore les mêmes. L'expérience ne va pas plus loin. Ceux donc qui résolvent l'or & la terre

en d'autres principes qui ne sont ni or, LA MAT.
ni terre, disent ce qu'ils ne savent pas. PREMIERE

Au lieu que s'ils veulent parler selon la vérité des faits connus, ils diront que les corps composés se dissolvent en plusieurs élémens ; & que ces élémens, comme l'or, le fer, les autres métaux simples, la terre, le feu, l'eau, le sable, & quelques autres, sont autant de natures qui n'ont rien de commun ; que ces élémens sont chacun à part des ouvrages admirables qui ne peuvent changer, afin que le monde qui en est composé, puisse recevoir des changemens par leurs mélanges, & soit cependant durable comme les principes qui en font la base.

Après avoir opposé l'expérience des faits au principe de la matière première, il en résulte que cette matière vague est une chimère, & que Dieu ne l'a ni trouvée, ni faite pour en composer le monde ; puisque ni après les tentatives de plusieurs milliers d'années, ni après les dissolutions naturelles, ni après les décompositions artificielles, il n'a jamais été donné à philosophe qui ait vécu, de pouvoir trouver enfin le moindre ponce, le moindre grain de cette matière première, & de pouvoir dire, la voilà.

Que vont donc devenir les trois mon-

LA COS- des que nous en allons tirer, savoir le
MOGONIE. monde d'Aristote, celui d'Epicure, & celui de Descartes ? Il est évident par avance qu'ils sont tous construits d'une matière dont ils ont parlé sans la connoître, & qui ne se trouve nulle part dans la nature.

Une matière en général, une matière qui n'a point de formes, peut aider les pensées du catégoriste. Un corps étendu en long, en large, & en profondeur, peut aider les pensées du géomètre. Une substance composée de parties placées les unes à côté des autres, peut entrer dans les définitions des Cartésiens. Ils croient tous dire des choses fort différentes : mais tous expriment. une pensée vague, une idée abstraite, & ne disent rien qui soit plus réel qu'une fleur en général qui n'est nulle part. On peut très-bien raisonner sur les usages des racines, des supports, des pétales, des étamines, & du pistile d'une fleur en général. On peut très-bien raisonner sur les longueur, largeur, & profondeur du corps en général. Mais ni la fleur en général, ni la substance généralement étendue, ne sont point des êtres réels.

Le monde d'Aristote , les élémens des PATET.
Péripatéticiens.

Aristote , Empedocle , tous les Péripatéticiens , & tous les Scholastiques après eux , en mettant d'abord dans leurs catégories , c'est-à-dire , dans les provisions d'idées dont ils construisoient leurs systèmes , une masse immense de matière première , avoient assurément l'étoffe à discrétion : ils trouvoient là-dedans à tailler en plein drap , & pouvoient en construire un monde un peu mieux rangé que celui qu'ils nous donnent. Ils se contentoient d'en tirer quatre élémens , le feu , l'air , l'eau , & la terre , qu'ils croioient suffire pour former ce que nous voyons. La beauté des cieux fit pourtant soupçonner à Aristote qu'ils pouvoient bien être composés de quelque chose encore de plus beau. Il fit donc un cinquième extrait de sa Matière première. Il en forma une quinte-essence pour en construire les cieux. C'est de tout tems que les philosophes sont en possession de croire que quand ils ont inventé un nouveau mot , ils ont découvert une nouvelle chose ; & que ce qu'ils arrangent nettement dans

LA COSMOGONIE. leurs pensées , doit tout de suite se trouver tel dans la nature. Mais ni l'autorité d'Aristote ou des autres docteurs , ni la netteté de leurs idées , ni la prétendue évidence de leurs raisonnemens ne nous garentissent rien de réel. La nature peut être toute différente. Il n'y a que l'expérience qui nous autorise à dire , cela est , ou cela n'est pas. Or cette expérience étant appliquée au monde Péripatéticien , ce monde est un édifice qui tombe en poudre.

D'abord n'approfondissons point trop quelle étoit la pensée du prince des philosophes sur le moteur qui avoit tiré de la matière première les quatre ou cinq élémens dont toutes choses , selon lui , subsistent , & se transmuent de toute éternité. Nous trouverions , si l'on en croit bien des Savans , que ce grand génie n'en favoit pas tant là-dessus que le plus petit enfant qui commence à adorer Dieu , parce qu'on lui a fait remarquer qu'il n'y avoit jamais eu aucun ouvrage bien ordonné & construit avec dessein , si un ouvrier intelligent ne l'avoit fabriqué. Passons à Aristote & à ses partisans leur quinte-essence qu'ils ne connoissoient assurément ni de près , ni de loin. Arrêtons-les à leurs quatre élémens , qui sont en-

core le fond de la philosophie populaire. LE MONDE

Il y a une hardiesse plus que ridicule à DES PERI-
avancer, que pour construire le monde PATET.

il ne faut que quatre élémens. Quand nous
bâtissons une maison, nous disons : il nous
faut tant de sable, tant de chaux, tant
de pierres, tant de bois, tant de fer, tant
d'ardoises, & il ne nous faut rien de plus.
Si nous raisonnons juste alors, ce n'est pas
que nous sachions le moins du monde ce
que ces matières sont en elles-mêmes : le
fond nous en est caché. Mais l'expérience
nous a appris quel usage nous en pou-
vions faire, & nous les arrangeons avec
succès. Nous en formons un édifice qui
nous met à couvert. Notre science con-
siste à bien éprouver les différens servi-
ces qu'on peut tirer de ces matières ; &
c'est notre affaire de mettre ainsi en œu-
vre ce qui se trouve à notre portée, & à
notre bienfaisance. Dieu fait part à l'hom-
me de sa science & de son pouvoir. Il veut
bien que l'homme renfermé dans les bor-
nes de ses connoissances & de ses besoins
devienne en quelque sorte créateur d'une
infinité d'ouvrages, & qu'en exerçant ses
facultés il embellisse & fasse valoir le sé-
jour où il l'a logé. Mais que cet homme
sortant de sa sphère, au lieu d'être le spe-
ctateur & l'usufruitier des œuvres du Sci-

LA COS- gneur, en veuille devenir l'architecte ou
MOGONIE. l'inspecteur; qu'il se mette familièrement à
côté de Dieu même; & que comme si on
lui eût demandé son devis sur la fabrique
du monde, il s'avise de dire: il ne nous
faudra pour cet ouvrage que cinq, que
quatre, ou même que trois élémens. Hé!
qui êtes-vous, lui dira le Seigneur, vous
qui venez mettre mes œuvres au rabais?
Je vous ai donné une intelligence & des
sens pour tout éprouver, des bras pour
agir, & un cœur pour me louer. Envi-
ronné comme vous êtes de besoins & de
biens, ne soyez ni stupide, ni paresseux,
ni ingrat. Telle est la gloire à laquelle je
vous ai appelé. Présidez à ce que j'ai placé
sous votre main & sous vos piés: je veux
bien que mes créatures vous servent. J'y ai
mis pour vous différens degrés de bonté
que vos sens vous feront discerner, & qui
aideront votre travail. Mais connoissez-
vous vous même. Connoissez la mesure
de vos lumières, & de votre puissance.
Vous ai-je appelé à mes conseils, & vous
ai-je fait part de mes voies? Bâtissez une
hute ou un palais, peu différent d'une
hute. Vous le pouvez. J'ai placé auprès de
vous les matières convenables, & les ai
fournies à votre commandement comme
j'en ai proportionné la structure à votre

utilité. Vous employez des choses toutes LE MONDE faites , sans en connoître rien de plus que DES PERILES dehors ; sans avoir à raisonner sur ce PATÉT.

qui fait la pierre qui sert d'appui à votre charpente , ni sur ce qui fait l'ardoise sous laquelle vous dormez. Où en seriez-vous si avant que d'employer l'ardoise ou la pierre il vous en falloit étudier la fabrique & dénombrer les principes. Votre vie se passeroit avant que vous eussiez posé le comble à votre maison. Je vous ai ménagé. Je vous ai traité comme un fils bien-aimé qui s'occupe utilement sous les yeux de son pere , & qui sans se mettre en peine de rien , trouve dans la maison paternelle tous les secours nécessaires à son travail. Votre sagesse est donc de démêler ce que vous pouvez faire servir à vos besoins , & de le gouverner avec l'industrie que vous avez reçue. Mais vous ai-je demandé de fabriquer les matières que vous mettez en œuvre : & si je vous les ai livrées toutes faites , pourquoi voulez-vous que je vous en apprenne la structure ? Une telle connoissance vous détourneroit de ce que j'attens de vous. J'ai voulu vous occuper & non vous distraire. J'ai voulu vous exercer & non vous accabler par des recherches inutiles ou pénibles. Je vous ai pourvû de différens sens pour vous

LA COS- avertir à propos des rapports de commo-
MOGONIE. dité ou d'incommodité , qui se trouve-
roient entre vous & ce, qui vous envi-
ronne. L'expérience acheve de vous gui-
der dans le discernement du bien & du
mal. Je vous ai livré de cette façon la
vûe & l'usage de la nature entière. Mais
tandis que par économie je vous cache la
structure du plus petit élément ; vous
croyez entendre celle de l'univers. Vous
attroupez des auditeurs , & vous montez
sur des tribunes pour leur apprendre com-
ment & de quoi le monde est construit.

Venez grands architectes , qui enseignez
d'âge en âge cette fabrique , dont vous
n'avez pas la moindre connoissance : venez
& apprenez de moi le tort que vous faites
aux disciples qui vous écoutent. Vous leur
parlez de mes œuvres, quoique vous n'en
examiniez d'ordinaire que ce que je vous
cache. Mais à peine leur parlez-vous de
moi , quoique vous trouviez partout ma
main , mes intentions , & mes libéralités.
Quelquefois , il est vrai , on entend pro-
férer mon nom dans vos conférences.
Vous disputez même avec feu en parlant
de moi : mais c'est pour mettre en que-
stion si je suis. Quelquefois vous me don-
nez le nom de force mouvante ou de pre-
mier moteur Plus souvent au lieu de me

nommer, vous ne nommez que la nature. **LE MONDE**
 C'est la nature qui règle l'ordre de vos **DES PERI-**
 jours : c'est la nature qui rend les ani- **PATET.**
 maux féconds : c'est la nature qui vous
 donne des fleurs & des fruits. La nature
 fait tout. J'ai été comme étranger dans
 votre physique.

Mais qu'en est-il arrivé ? Vos disciples
 n'ont appris à connoître ni Dieu, ni son
 œuvre. Au lieu d'en faire des hommes
 solides en réduisant modestement leur
 savoir aux choses d'expérience, & d'en
 faire des cœurs reconnoissans en leur mon-
 trant partout mes bien-faits ; vous les
 avez infatués d'une pénétration qui les
 égare, en les rappelant par-tout à l'évi-
 dence de leurs raisonnemens, & à la con-
 noissance claire & évidente du fond des
 êtres. Mal à propos exigez vous que la
 vûe claire ou une compréhension évi-
 dente règle en tout les démarches de leur
 esprit ; puisque mon intention étoit que
 l'expérience plutôt que l'évidence fût la
 mesure de leur savoir ; & que je leur avois
 donné le raisonnement non pour con-
 noître le fond de la nature, mais pour
 régler l'usage de tout ce qu'ils auroient
 éprouvé & discerné par le rapport de
 leurs sens. Vous avez faussé leur raison en
 la détournant de son objet, & en la flat-

LA COS- tant d'un discernement que je ne lui ai
MOGONIE. point accordé. Ils sont devenus à votre
exemple autant de discoureurs oisifs qui
prennent vos systèmes pour la règle de ce
qu'il faut penser ; on leur métaphysique
creuse pour la règle de ce qu'il faut croire.
Vous avez introduit un savoir aride & où
le cœur n'a aucune part ; puisque mes
bien-faits , dont vous ne faites jamais
mention , y sont comme non venus ,
étant tous rappelés comme autant d'effets
nécessaires à une impression générale.
Votre prétendu savoir est avec cela aussi
inutile qu'un songe ; puisque vos systèmes
ne peuvent non plus qu'un songe passer
de vos écoles dans la société , ou dans les
laboratoires des ouvriers , pour y diriger
leur main dans la moindre de leurs entre-
prises.

En débutant tous par des généralités ,
dont la première est de remuer un cahos
de matières pour en construire un monde ,
vous faites entendre à vos disciples , que
par une étude suivie du détail des pièces
qui composent l'univers , vous avez mé-
thodiquement acquis le droit de pronon-
cer sur le tout. Vous entreprenez d'expli-
quer cette magnifique construction , les
uns avec des atômes de toutes espèces ,
les autres avec une substance étendue en

longueur, largeur, & profondeur, qui étant LE MONDE
mûe se divise en trois élémens. D'autres DES PERI-
y employent une matière générale dont TATER.
ils tirent le feu, l'air, l'eau, & la terre.
Je descens aujourd'hui pour faire la recep-
tion de vos édifices. Je viens visiter vos
mondes. Je vous laisse libres tous tant
que vous êtes d'y employer vos principes
favoris, tels matériaux qu'il vous plaira.
Vous savez apparemment quels sont les
liens secrets qui font la dureté & l'assem-
blage des parcelles d'un élément. Vous
avez une parfaite connoissance de la figure
de ces parcelles. Vous savez de quoi &
comment elles sont elles-mêmes com-
posées. De-là vous pénétrez aux par-
ticules ultérieures qui font le corps des
précédentes, & vous pouvez décider avec
connoissance de cause s'il y a ou s'il n'y
a pas un terme où finit la composition,
& au de-là duquel il faille placer le néant.
Par une suite de votre admirable intel-
ligence, qui vous dévoile ce qui est inac-
cessible à vos yeux, vous avez démêlé en
quoi deux élémens conviennent, & en
quoi ils diffèrent. La nature du feu vous
est parfaitement connue. Cet élément ter-
rible a fixé pour vous toute sa furie, &
s'est rendu traitable en votre faveur. L'air
est devenu visible pour vous seuls, & il

LA COSMOGONIE. vous a révélé la mécanique de ses ressorts. Nul d'entre vous n'a ignoré ni ce qui rend l'eau fluide & fugitive, ni ce qui la durcit comme un caillou. Vous connoissez la terre, & vous pouvez dire pourquoi de cette terre mise au feu une partie se calcine, l'autre se vitrifie. Vous voyez d'un coup d'œil ce qui distingue le limon d'avec le sable, le sable d'avec l'argile, l'argile d'avec la pierre, & celle-ci d'avec l'ardoise ou le diamant. Vous avez vos raisons pour décider qu'un grain d'or n'est pas tout aussi bien un élément que l'est un grain de terre. Vous avez sans doute décomposé l'or, & vous avez découvert combien il y entroit de soufre, de mercure, & de terre. Ou si l'expérience ne vous a pas encore accordé la désunion & la vûe de ces principes, vous réparez par la pénétration de votre esprit le refus obstiné que fait cet or de se laisser analyser: & quoiqu'aucun mortel n'ait jamais osé dire & faire voir qu'il a résolu l'or en d'autres principes, vous ne laissez pas de les articuler avec autant de confiance que si vous les aviez vûs. Vous osez même en fixer la doze respective, & dire ce qui domine dans chaque métal. C'est de vous qu'il faut apprendre ce qui est élémentaire, & ce qui est composé. Après avoir

subtilement débrouillé & connu les prin- LE MONDE
cipes, rien ne vous a paru plus facile que DES PERI-
d'assembler des masses, & enfin de for- PATET.
mer le tout. Par une étendue de gé-
que rien ne borne vous démêlez égale-
ment ce qui entre dans la composition
des sphères célestes, comme ce qui fait
la terre que vous foulez aux piés : & c'est
parce que vous connoissez l'univers com-
me votre toit, que vous avez dit : Il ne
me faut que tel & tel matériaux pour
achever l'ouvrage.

Vous ne vous êtes pas contenté de met-
tre de l'épargne dans les élémens en les
bornant les uns à trois, les autres à quatre.
Vous avez encore discuté à fond la nature
du plein, du vuide, & du mouvement.
Quelques-uns de vous au lieu des quatre
élémens ou des quatre qualirés du chaud,
du froid, du sec, & de l'humide, aiment
mieux une matière simple & homogène,
qu'ils font marcher suivant certaines li-
gnes, & qui se prête sans replique à tous
leurs calculs. Après ces préparatifs vous
pouvez commencer l'ouvrage & nous li-
vrer un monde. Je veux bien même, avant
tout, mettre vos élémens en action, &
y entretenir le mouvement une fois im-
primé.

Je vous entends. Tout est fait de ma

LA COS-part, & je peux me retirer : le monde va
MOGONIE. éclore sans que je m'en mêle davantage.
Vous voyez, dites-vous, les élémens tour-
billonner, s'écarner, s'assembler, se désu-
nir, fermenter, s'affaïsser, s'éclaircir, se
condenser Voilà des mots magni-
fiques. Sans doute vous en comprenez
très-bien le sens. J'attens avec patience
ce que vous prétendez faire sortir de vos
élémens confondus pêle-mêle, ou du mé-
lange de vos quatre qualités. Les heures
& les jours se passent : on ne voit rien
éclore. Hé ! que voudriez-vous attendre
de cette confusion ? Il n'en sortira jamais
rien de mieux ordonné que ce qui sorti-
roit d'un tonneau où vous auriez remué
vos quatre élémens douze mois de suite.
Un cahos de matières mûes tant qu'il
vous plaira, pourra bien engendrer un
autre cahos, mais non un monde. C'est
vous demander trop. Livrez-nous seule-
ment la lumière.

Cherchez quel est le juste tempérament
de vos quatre qualités qui pourra pro-
duire le corps de la lumière corporelle
d'une part ; & de l'autre établir une juste
correspondance entr'elle & le globe de
l'œil qui la doit recevoir.

Pensez-vous que ce soit un peu de mou-
vement, ou un degré accidentel de cer-
taines

taines qualités qui a multiplié les actions LE MONDE
de l'œil en le suspendant dans l'homme DES PERI-
sur plusieurs muscles, & qui au contraire PATET.

a multiplié les yeux des insectes, parce
qu'il les leur avoit rendu immobiles? Vous
voyez que c'est-là l'ouvrage d'une pré-
caution, d'un raisonnement, ou d'un
dessein; mais non d'un mouvement ou
d'une fermentation: & si vous ne savez
comment vous y prendre pour former
l'œil & la lumière, quelle témérité est
la vôtre de donner des traités de physique
générale, c'est-à-dire, d'enseigner l'archi-
tecture du monde entier!

Je veux vous amener à connoître mieux
vos forces. Quittez la fabrique de la lu-
mière où la tête vous tourne. Bornez-
vous à une fleur. Construisez une tulippe.
Il n'y faut point d'odeur: ce sera pour vous
une peine de moins. Livrez-moi une cou-
leur toute unie. Je vous tiens quitte de
tout panache, & de toute parure. Je ré-
duis votre tâche à loger dans le sac du
pistile les graines qui doivent reproduire
la même plante, & à placer au haut des
étamines les réservoirs des poussières qui
doivent donner la fécondité à ces graines.

Est-ce encore, dites-moi, un mouve-
ment, un sédiment, une fermentation,
une qualité occulte qui a réuni les graines.

LA COS-
MOGONIE.

& les poussières dans la tulippe ; tandis qu'un autre caprice de mouvement a mis sur le potiron deux sortes de fleurs , dont l'une contient les graines , & l'autre les poussières ? Mais comment se peut-il faire que le mouvement qui a encore plus séparé ces deux choses dans le palmier , dans le chanvre , & dans l'ortie , en mettant les graines sur une tige , & les poussières sur un pié séparé , n'ait pas laissé-là comme ailleurs d'être fidèle à son système des graines & des poussières qui se retrouve invariablement dans toutes les plantes ? Le mouvement ou le mélange des qualités forme-t-il des desseins ? se propose-t-il d'être uniforme sur un point , en se réservant la liberté de varier dans un autre ? Parlez , dites ce qui a tiré de votre cahos vingt mille plantes qui malgré leur diversité se perpétuent toutes par les graines & par les poussières ? Dites-nous ce qui a réuni les poussières & les graines dans une espèce , & qui les a désunies dans une autre , tandis que toutes se reproduisent par le concours de ces deux principes ? Dites-nous encore pourquoi dans le concours de tant de mouvemens qui s'entre-choquent , il n'arrive point que la nature fasse jamais éclore un potiron , ou un melon de dedans la graine d'un pavois , ou d'une asperge.

Grands Péripatéticiens, qui avez été LE MONDE si long-tems en possession des écoles ; DES PERI-avouez-le , je vous parle un langage bar- PATET. bare. Ces poussières auxquelles j'attribue la fécondité de la graine , vous les avez toujours regardées comme une excrescence inutile , comme l'écoulement d'une superfluité : & vous pensiez avoir approfondi la nature de la graine , quand vous aviez dit d'après votre maître Aristote , qu'elle contenoit la plante future , *non en acte, mais en puissance*. La chose est admirable ! Vous vous présentez potir construire le monde , & vous avouez que vous ne pouvez construire une fleur , puisque vous n'en connoissiez pas les pièces. Si au lieu d'être les échos d'Aristote vous aviez examiné la nature, vous auriez trouvé que chaque grain de ces poussières , que vous regardez comme une purgation de la fleur , est d'une structure aussi organisée que la fleur même ; & d'une figure aussi-constante dans chaque espèce , que la forme de la fleur qui la supporte.

Diminuons votre travail. Au lieu d'un arbre ou d'un oignon de tulippe , fabriquez-nous le plus petit de tous les mouchérons ; quelque chose de moins encore : livrez-nous un vermisseau. Il ne faut , dites-vous , pour cela qu'un peu de boue

LA COS- échauffée, ou la moindre pourriture : &
MOGONIE. de peur que je ne vous reproche encore
que vous parlez sans avoir consulté l'ex-
périence, vous faites sonner bien haut que
c'est elle qui vous autorise ; que c'est elle
qui vous a appris que le limon qui de-
meure dans les plaines d'Egypte, après
l'écoulement du Nil, n'a pas plutôt senti
l'action du soleil, que du concours du
chaud & de l'humide, il s'élève des ar-
mées de moucheron. Si donc la boue
échauffée peut engendrer, comme vous
en êtes bien sûrs, des corps aussi réguliè-
rement organisés que le sont ceux des in-
sectes ; le cahos des quatre élémens, &
des quatre qualités a très-bien pu engen-
drer le ciel, la terre, & tout ce qu'ils con-
tiennent.

Je vous passe ce raisonnement, & je
franchis tout d'un coup en votre faveur
l'excessive distance qu'il y a entre un vil
insecte & la machine de l'univers.

Vous enseignez très-sérieusement de-
puis une longue suite de siècles, *que la*
corruption d'un être est la génération d'un
autre ; & qu'un peu de bois pourri ne
peut manquer de se convertir en un être
vivant. Vous avez même dans vos écrits
publié des recettes contenant les diverses
espèces d'animaux dont il faut prendre les

chairs pour produire à coup sûr tels ou tels LE MONDE infectes. Il faut sans doute avoir vû pour DES PÉRI- parler de la sorte : & le premier fruit que PATET.

vous puissiez recueillir de cette expérience, est d'apprendre que des parcelles mûes & retournées diversément produisent des corps organisés. Si donc une pelotte de limon engendre une mouche, ou un ver-misseau, le cahos peut engendrer la lumière, le soleil, & le monde entier. Ce n'est pas une petite gloire pour des physiciens, que de pouvoir tout expliquer sans recourir à Dieu. Vous pourrez désormais vous passer de moi. Alons donc voir éclore votre infecte, & donnons lieu à votre philosophie de remporter une pleine victoire.

Venez avec moi dans les campagnes qu'arrose le Nil, & qu'il engraisse par ses débordemens : c'est le lieu que vous choisissiez communément pour y faire vos épreuves. Je n'en prendrai point d'autre. J'ai commandé au fleuve de rentrer dans ses bords. J'ai envoyé un vent de midi pour seconder la descente de l'eau, & pour en diligenter l'arrivée dans la mer. Mon soleil s'est levé. Le limon s'échauffe sur la plaine. Voilà du chaud & de l'humide. Voilà des fermentations & du mouvement. J'ai rassemblé sous votre main tous vos principes formateurs. Travaillons à présent, vous

LA COS- de votre côté , moi du mien. Vous Ari-
MOGONIE. stote, Empédocle, Averroès, & bien d'au-
tres qui savez précisément ce qui entre
dans l'aîle & dans la trompe d'un mou-
cheron , mettez vous à l'ouvrage. Tirez
de l'eau une petite masse de limon dé-
trempé : posez-la dans un vase ouvert &
exposé à l'air. Introduisez-y les rayons du
soleil le plus brûlant , pour hâter la mer-
veilleuse fermentation. L'unique précau-
tion que vous ayez à prendre est de cou-
vrir le vaisseau avec une gase ferrée , de
peur qu'une mere venant à déposer ses
œufs dans votre limon ne vous enlève
toute la satisfaction que vous vous pro-
mettiez de votre épreuve , & ne s'appro-
prie la génération dont vous préten-
dez faire honneur à la pouriture. Prenez
de même ou un poisson , ou la chair d'un
oiseau , soit aquatique , soit terrestre : ex-
posés-la semblablement au soleil , en la
couvrant d'une toile claire. Vous avez tout
à souhait , chaleur , humidité , air libre ,
pouriture , dissolution.

Mais quoi ! tout demeure engourdi sous
cette gase. Les chairs s'aigrissent & se dur-
cissent comme du parchemin : le limon se
dessèche : les parties s'en resserrent , & il
ne paroît ni mouches , ni vermisseaux.

Comparez à présent mon travail avec

le vôtre , & voyez si l'on peut séparer la LE MONDE formation du plus petit organe qui soit DES PERI- dans l'univers , d'avec la sagesse & l'ordre PATET. exprès de l'Eternel. Je m'y prends autrement que vous. J'ai mis dans l'ovaire d'une mere le petit œuf qui contient le ver-misseau que vous avez manqué. J'ai montré à cette mere le lieu qui seroit propre à donner à son petit les nouritures convenables. Exposez au soleil un poisson ou tel autre animal que vous aurez tué , & laissez-en les approches libres. En peu d'heure vous verrez les suites fécondes de l'attention qu'ont eue les mouches à y déposer leurs œufs. Vous demandez d'où proviennent les insectes qu'on voit four-miller dans les eaux qui dorment sur la plaine , tandis que le limon & l'eau de vos vases n'ont pu rien enfanter. J'ai dit au moucheron que l'eau du fossé faciliteroit mieux que l'eau courante, le développement & l'entretien de son petit. La mere a donc mis bas sur l'eau la plus fangeuse ses petits œufs enveloppés d'une glue qui empêche l'eau de s'y insinuer. J'employe le feu & l'air pour mettre en action les principes de vie que j'ai préparés dans l'œuf. Ma main a logé sous cette voûte une capsule * prodigieusement petite , qui * Une boîte. contient l'animal pour qui le tout est fait.

LA COS- Cette capsule est environnée des liqueurs
MOGONIE. qui nouriront d'abord le petit, & qui occupent sous la coque mille fois plus d'espace que lui. Tous ces préparatifs ont été façonnés long-tems auparavant. Les membres de l'animal déjà formés, mais engourdis, s'avançoient vers la lumière par des accroissemens dont les progrès sont inconcevables à votre intelligence. J'ai connu dans la suite des siècles le jour & le moment qui devoient rompre tous ses étuis pour le produire au rang des créatures vivantes. C'est par ces précautions & par l'inégalité des développemens de ces êtres, que j'assure à tous les âges la conservation de chaque espèce.

Tous tant que vous êtes vous croyez ma majesté avilie par cette production, & vous aimez mieux l'attribuer à quelque cause que vous nommez seconde. Vous êtes bien loin de la vérité. M'enlever, comme vous faites, la génération de ce petit insecte est un vol qui me blesse. C'est transférer à un morceau de boue, ou à un mouvement aveugle, une puissance & une gloire que je n'ai pas accordée à l'homme, quoiqu'il ait reçu en partage l'intelligence & le conseil. Nul mouvement, nulle créature ne peut ni former le squelette & les vaisseaux qui organisent un animal. Moins

encore pourront-ils lui donner la vie. LE MONDE
C'est là le caractère des œuvres de main DES PER-
main. Voyez à présent le vermisseau que PATET.
vous attendiez. Il a rompu la coque de
son œuf : il est sorti de ses langes , & vos
yeux en y regardant de près le pourront
appercevoir.

Quoi donc ! dites-vous , c'étoit un
moucheron que nous comptions devoir
provenir d'un moucheron. Il est bien
évident , que les générations ne sont
point régulières. Voilà l'œuf d'un ani-
mal ailé qui donne un vermisseau ram-
pant. Il auroit donné un moucheron s'il
eût éprouvé un autre tempérament de
qualités : & la matière s'organise sans
doute sous une forme , puis sous une au-
tre , selon le degré de chaleur qui la fait
fermenter.

Mais vous continuez toujours à rap-
peller tout à vos idées : & faute de suivre
mes œuvres pas-à-pas , votre science est
un amas de termes vuides de sens. Ce
n'est que du bruit. Détrompez-vous sur
vos principes frivoles en voyant la suite
de la naissance du moucheron.

Notre vermisseau aquatique que vous
avez abandonné trop à la légère , comme
un animal qui n'étoit pas celui que vous
cherchiez , vit quelque tems dans cette

LA COS- eau. Je ne vous dis rien ici sur les alt-
MOGONIE. mens que je lui prépare , ni sur les utili-
tés que j'ai voulu qu'il produisît. Votre
ingratitude n'est pas à présent ce qui m'oc-
cupe. Suivez cet insecte dans les divers
états de sa vie. Lorsqu'il est repu & suffi-
samment fortifié , je lui ôte le goût des
alimens. Je lui envoie des convulsions
qui le troublent. Les efforts intérieurs ,
dont il est agité , rompent l'étui qui le
couvre. La peau de ver dont il est revêtu
se déchire. Il en sort un autre animal qui
n'est lui-même que le fourreau ou l'enve-
loppe d'un troisième , c'est-à-dire , du
moucheron dont vous attendez la nais-
sance.

Vous êtes surpris que j'aie pris tant de
précautions & de mesures pour amener
à la lumière un si petit animal. Vous
convenez du moins que vous n'entendez
point du tout sa naissance , ni sa structure ;
& que qui n'y comprend rien n'a pas
droit de prononcer que c'est la produ-
ction d'un chaos de principes , ou d'un
mélange de qualités. Laissez-là vos systê-
mes. Ne soyez point savans. Mais voyez :
& que l'expérience vous éclaire.

Vous êtes en peine de ce que je veux
faire de ce moucheron que je perfectionne
avec tant de soin , & à qui j'ai préparé

tant d'abris. Lorsque vous ne voyez pas LE MONDE l'intention de mes œuvres, ne concluez DES PERI- pas qu'elles sont inutiles ; mais que vous PATET. ne savez pas tout : & au lieu de blâmer les mesures que je prends pour assurer la naissance du moucheron , jugez plutôt de sa destination & de son utilité par les soins que j'en ai pris. La suite vous apprendra qu'en nourrissant le poisson , le vermisseau aquatique vous nourrit vous-même. Je lui donne ensuite des aîles & la fécondité , afin qu'il aille enrichir d'autres lieux : & ces métamorphoses que vous regardiez comme des jeux de la nature , ou comme l'effet de la corruption , sont , vous le devez voir , autant de traits de ma libéralité. Vous n'y trouvez pas moins la preuve d'une sagesse qui s'étend aux plus petits détails , bien loin qu'on puisse lui soustraire la formation de l'univers même. Quelle autre cause qu'une sagesse profonde & un ordre spécial a pu faire dépendre la naissance du moucheron d'un œuf préexistant ; tirer un ver de cet œuf ; déchirer la robe du vermisseau , pour amener à la surface de l'eau la chrysalide qu'il contenoit ; & faire enfin partir de dessous ce second toit un animal ailé , pourvu d'une multitude innombrable de nouveaux yeux , & ayant un cœur , un poumon.

LA COS- & des viscères différens de ceux qui l'ont
MOGONIE. déjà servi ?

Voulez vous savoir combien ce moucheron m'est cher , & recevoir encore de lui une leçon plus solide que celle que vous donnez à vos disciples ? Percez une lame de plomb avec la pointe d'une éguille : & après y avoir laissé entrer une goutte d'eau qui y demeure arrondie , présentez de fort près la tête du moucheron à cette légère goutte : votre œil y verra , non sans surprise, l'objet extrêmement grossi. Est ce une sagesse , à votre avis , est-ce une volonté expresse qui a pris soin d'affiler l'épée, & de denteller la scie que vous voyez sortir de la trompe du moucheron ? Allez présentement & tirez le ciel , la lumière , & le soleil , d'une masse informe de matière première.

Parmi les prétendus sages qui étudient mes œuvres , & qui ont toujours peur de m'y rencontrer , j'en trouve qui ne sont pas si décisifs qu'Aristote ; mais qui ne sont ni plus raisonnables , ni plus religieux. Ils ne construisent point le monde : mais ils le critiquent. Ils ne savent que murmurer & se plaindre. Au lieu de faire servir à ma gloire ce que je leur accorde de connoissances & de biens , ils s'autorisent de ce qu'ils ne comprennent pas

pour jeter des soupçons scandaleux sur LE MONDE mon existence même. Je les ai tous admis DES PÉRI-
à un festin où j'ai joint en leur faveur les PATET.
délices à la profusion : & au lieu d'être
touchés de ce que je leur accorde , ils pas-
sent leur tems à me quereller sur les mets,
que je n'ai pas jugé à propos de leur faire
servir. Je leur ai donné un logement dans
un palais magnifique. Ils regardent en
pitié ceux de leurs semblables qui paroîs-
sent sensibles à mes faveurs : & ils s'avisent
de s'ériger en contrôleurs de ma maison,
jusqu'à en blâmer l'ordonnance & le gou-
vernement. A quoi bon , disent-ils , ces
armées d'insectes qui s'élèvent de la plai-
ne d'Egypte, & qui iront dévorer une par-
tie des richesses de l'Afrique ? A quoi bon
faire ramper la chenille des mois entiers,
& donner des aîles au papillon qui en
sort pour ne vivre que quelques jours,
& souvent moins de vingt-quatre heures ?
Pourquoi faire avec tant d'apprêts tant
d'animaux ou nuisibles, ou inutiles ?

Orgueilleux raisonneurs ! j'écoute vos
murmures , ou plutôt vos blasphèmes.
Tous les traits de sagesse & les biens in-
nombrables par lesquels j'ai voulu vous
occuper & vous toucher , pouvoient bien
vous porter à adorer en silence ce que je

LA CÔS- vous cache , ou ce que vous n'avez pas
MOGONIE. encore découvert , quoi que je vous in-
vitasse à le connoître. Mais sachez que ma
volonté qui a fait la structure de l'univers
est aussi la cause expresse des maux (a) ,
ou de l'ordre dont vous vous plaignez. Les
vermisseaux aquatiques qui proviennent
du moucheron , sont la nourriture des pe-
tits des poissons : & les chenilles qui nais-
sent du papillon , sont la pâture que j'en-
voye aux petits des oiseaux. Ces insectes
ont encore dans mes desseins d'autres
emplois importans. Mais s'ils pouvoient
engendrer , ils se perpétueroient dans le
même lieu qui les a vû naître , & y cor-
romproient tout par une excessive multi-
plication ; tandis que les autres lieux se-
roient destitués des avantages que l'hom-
me tire d'eux sans le savoir. Tant que l'in-
secte est un ver rampant , je le laisse sté-
rile. Mais j'ai préparé en lui un autre
animal qui , avec des aîles , a reçu la fé-
condité. La vie ne lui est plus nécessaire
dès qu'il a dispersé les œufs que vous ne
daignez pas observer , & qui sont des tré-
sors d'où je tire tantôt des nourritures bien-
faisantes , quand j'en modère la quantité ;

(a) Il ne s'agit point du mal moral qui est l'ouvrage
de la volonté dépravée.

tantôt des instrumens de colère, quand LE MONDE
je leur permets de se multiplier plus que DES PÉRI-
de coutume. PATET.

Une légion de chenilles rongent cette année la verdure des jardins. Votre philosophie se trouble : on périra de misère l'été prochain. Qui sait si les blés ne serviront point de pâture à cette engeance qui va se perpétuer d'année en année dans le pays, & y dépeupler tout ? Grands philosophes qui pouvez construire l'univers avec trois ou quatre élémens, & à qui un peu de boue suffit pour produire des animaux vivans, pourquoi ne pouvez-vous pas tirer du monde entier, du monde qui est tout fait, un remède qui arrête les armées de chenilles, quand il me plaira de les envoyer sur vos plantes ? Ne vous alarmez pas : le remède & le mal sont dans ma seule providence. Je commanderai au vent : il emportera tout à la fois les papillons & les œufs dans une autre contrée, où ils ne feront que le mal dont j'ai réglé la destination & la mesure. Le philosophe qui n'a point vu l'arrivée ou le passage de ces insectes autour de sa demeure, fera surpris d'y voir certaines plantes couvertes tout-à-coup d'une espèce d'insectes, ou entièrement inconnue, ou qu'on n'y avoit pas vû les.

LA COS- années précédentes. Il ne manquera pas
MOGONIE. de recourir à des fermentations, à un air
malin, au mélange du chaud & de l'hu-
mide. Ce sera le brouillard, ce sera un
certain vent qui aura tout-à-coup engen-
dré & fait pleuvoir des chenilles. Paroles
aussi contraires à l'expérience, & aussi vui-
des de sens que celles-ci : *le cahos a en-
gendré le monde. Le mélange des élémens
a formé l'univers.*

C'est encore la même méprise & la
même injustice qui vous fait dire tous les
jours que la mal propriété engendre des
animaux malfaisans. Vous me croyez des-
honoré par une telle création : & l'ha-
bitude où vous êtes d'attribuer à la pou-
riture l'organisation d'un animal, vous
égare sur la cause de l'univers même dont
vous attribuez l'ordonnance & la naîs-
sance à un cahos, à un mouvement, à
des qualités imaginaires. Revenez de cette
erreur capitale. Oui : la création d'un in-
secte rongeur est l'œuvre de mon con-
seil, comme celle du cheval & de l'élé-
phant. Je la revendique avec autant de
jalousie que celle du monde entier. Ne
perdez point de vûe ce que je vous ai ac-
cordé, que le cahos a pu former le monde,
si ce qui transpire de vos corps peut or-
ganiser une puce ou un vermisseau.

Ces divers ennemis qui dévorent se- LE MONDE
crettement vos murailles & vos meubles, DES PERI-
ou dont vous redoutez vous-même les PATET.
morsures, n'ont point d'autre cause de Rats, souris,
leur création que ma volonté, comme punaises, cha-
ils n'ont point d'autre cause de leur dé- rançons, &c.
veloppement & de leur embonpoint, que
votre négligence.

Il y en a dont j'ai empêché la trop
grande multiplication par la vigilance
d'un animal plein de ruses que je mets
à leur poursuite. Mais ceux-là, & tous les
autres, trouvent leur bien-être dans la
mal propreté qui infecte vos corps, ou
vos appartemens, & qui peut vous tuer
vous-même. Les attaques de ces ennemis
sont donc des avis utiles du danger où
vous êtes : & en leur déclarant une guerre
perpétuelle, vous dissipez ou vous préve-
nez cette mal-propreté qui vous seroit plus
funeste qu'eux.

C'est ainsi que les savans dans leur phy-
sique, ont évité en tout de s'occuper de
mes bienfaits, & de les faire valoir ; de
connoître mes intentions, & de les louer ;
ce qui étoit l'occupation la plus capable
de les rendre heureux, & tout le but de
l'intelligence que je leur avois donnée.
Tout au contraire, ils ont employé cette
mesure d'intelligence à vouloir compren-

LA COSMOGONIE, dre & même expliquer avec emphase l'architecture du monde que je ne leur avois pas révélée. Mais depuis tant de siècles que ces orgueilleux esprits n'annoncent que savoir, qu'évidence, & que lumière, ils se trouvent sans cesse arrêtés par les épines que je sème à dessein sur leur route. Ils n'apperçoivent que des lueurs fausses : & ils multiplient sans fin les embarras & les disputes, en prenant tous leur raison pour la seule règle de ce qu'ils doivent penser ou croire : au lieu que j'accorde d'âge en âge de nouveaux succès & des clartés nouvelles à ceux qui s'en tiennent à la simplicité de l'expérience, & qui se bornent à sentir l'excellence des biens ou des vérités que je leur révèle ; quoique je diffère encore à les leur faire comprendre.

VI.

Le monde d'Epicure.

Jusqu'ici Aristote & sa nombreuse famille ne nous ont rien dit qui fût intelligible, & qui ne se trouve à présent démenti par l'expérience. Voici un autre Grec, dont le système a encore fait plus de bruit dans le monde, que les élémens & les qualités des Péripatéticiens : c'est Epicure. Celui-ci renouvella & amplifia

la doctrine des atômes imaginée par Moïse LE MONDE
 chus de Sidon dès avant la guerre de D'EPICURE
 Troye (a), & introduite en Grèce sous
 différentes formes par l'école Ionienne,
 par Leucippe, & par Démocrite l'Abdé-
 ritain. Les sentimens d'Epicure ont été
 fidèlement & noblement exposés dans
 le poëme de Lucrèce. Sur la réputation
 de ces hommes si célèbres, nous avons
 droit d'attendre quelque chose de magni-
 fique & de satisfaisant. Voici le fond de
 ce système tel que nous le trouvons dans
 le poëte latin (b), & dans divers endroits
 de Cicéron * où il en est parlé.

* *De finibus*
lib. 1.

Le monde est nouveau & tout plein des
 preuves de sa nouveauté. Mais la matière
 dont il est composé est éternelle. Il y a
 toujours eu une quantité immense & réel-
 lement infinie d'atômes ou corpuscules
 durs, crochus, quarrés, oblongs, & de
 toutes figures, tous indivisibles, tous en
 mouvement, & faisant efforts pour avan-
 cer, tous descendant & traversant le
 vuide. S'ils avoient toujours continué
 leur route de la sorte, il n'y auroit jamais
 eu d'assemblages, & le monde ne seroit
 pas. Mais quelques-uns allant un peu de

(a) Selon le sentiment de Possidonius, rapporté par
 Strabon. *Geogr. lib. 16.*

(b) *T. Lucretii Carii de rerum natura, libri. 6.*

LA COS- côté, cette légère déclinaison en ferrà &
MOGONIE. accrocha plusieurs ensemble. De-là se sont
formées diverses masses; un ciel, un soleil,
une terre, des plantes, un homme, une
intelligence, & une liberté. Rien n'a été
fait avec dessein. Il faut bien se garder de
croire que les jambes de l'homme aient
été faites dans l'intention de porter le
corps d'une place à l'autre; que les doigts
aient été pourvus d'articulations, pour
mieux saisir ce qui nous seroit nécessaire;
que la bouche ait été garnie de dents
pour dégrossir la nourriture; ni que les
yeux aient été adroitement suspendus sur
des muscles souples & mobiles, pour pou-
voir se tourner avec agilité, & pour voir
de toute part en un instant. Non, ce n'est
point une prudence qui a disposé ces pié-
ces, afin qu'elles pussent nous servir:
mais nous faisons usage de ce que nous
trouvons capable de nous rendre service.

Neve putes oculorum clara, creata

*Ut videant; sed quod natum est, id procreat
usum.*

Le tout s'est fait par hazard; le tout
se continue, & les espèces se perpétuent
les mêmes par hazard. Le tout se dissou-
dra un jour par hazard. Tout le système
se réduit là.

Est-il donc possible, diront tout d'abord **LE MONDE** mes Lecteurs, que les hommes se soient **D'ÉPICURE** fait un nom dans le monde, & jusques dans le monde moderne, en débitant de pareilles sottises? Nous avons cru, à la lecture de cet article, qu'il falloit nous armer de toute notre raison & de toute notre religion, pour entendre faire l'exposé de la doctrine d'Epicure: & nous ne voyons qu'un système plus propre à nous faire éclater de rire qu'à nous scandaliser. Car on ne s'est jamais scandalisé d'entendre les systèmes qui se font aux petites maisons: & l'on a toujours dispensé ceux qui les rapportent d'en faire la réfutation. Il faut avouer que quand on trouve des hommes capables de penser de la sorte, il n'y a rien du tout à leur dire. En vain même voudroit on leur envoyer un médecin pour leur guérir le cerveau, comme les Abdéritains le firent à l'égard de Démocrite, l'un des premiers auteurs de cette extravagance. La maladie de cette espèce de philosophes, est une cancrène supérieure au pouvoir de la médecine.



Le monde de Gassendi.

Mais gardons-nous de mettre en même rang les Epicuriens & les Epicuréistes. Ces derniers sont les atômistes modernes qui ont Gassendi (a) à leur tête, & qui en faisant Dieu seul auteur des atômes & de leurs mouvemens, ont cru pouvoir expliquer par l'union & par la désunion de ces corpuscules primitifs, les perpétuels changemens du monde. Ils sont du côté de la religion à couvert de tout reproche. Mais du côté de la raison, ce n'est pas tout-à-fait de même. Ils ont eu, comme bien d'autres, la maladie de souhaiter un système pour expliquer tout, comme si la qualité de philosophe supposoit la faculté de tout entendre, & imposoit l'obligation de tout expliquer. Ils ont voulu rapporter à des causes physiques ce qui ne se peut rappeler qu'aux volontés spéciales du Créateur. Leurs atômes agités & accrochés dans le vuide, peuvent bien former des mixtes. Mais étant de toutes sortes de figures, ils ne peuvent former les élémens ou les corps simples dont la

(a) Archidiacre de Digne, & professeur en astronomie au collège Royal, né le 22. Janvier 1592, mort le 9. Novembre 1665.

nature se trouve déterminée, & absolu- LE MONDE
ment invariable. Ils ne peuvent non plus DE GAS-
par l'impression d'un mouvement géné- SENDI.
ral & uniforme, produire les délinea-
mens d'aucun corps organisé, parce que la
structure & le service des organes sont
l'ouvrage d'une prudence ou d'une in-
tention; & que le mouvement n'a ni in-
tention ni prudence.

Si les Gassendistes disoient que Dieu a
d'abord créé des parcelles d'or en une
quantité déterminée; que de même il a
créé une provision de parcelles de mer-
cure, une quantité de parcelles d'argent,
de sable, de feu, & plusieurs autres; que
le concours de ces parcelles fait des mas-
ses d'or ou de sable, quand elles sont tou-
tes d'une même espèce; ou des corps mé-
langés, quand elles sont de différentes na-
tures; ou des corps organisés, quand
Dieu, par une volonté particulière, les
choisit pour en faire l'accroissement des
corps qu'il a organisés par un ordre ex-
près; cette philosophie seroit recevable,
parce qu'elle se trouveroit conforme à
l'expérience: & nous pourrions alors don-
ner les mains aux Gassendistes, parce que
ce n'est plus faire un système: c'est racon-
ter ce que Dieu a fait, sans entrepren-
dre de l'expliquer.

LA COS-
MOGONIE.

Mais les Gassendistes employent pour faire l'or les mêmes corpuscules qui auroient fait auparavant une masse de cristal. En quoi ils vont contre l'évidence des faits qui nous font voir ces substances inaltérables. De même, s'ils pensent, comme ils ne le pensent que trop, que leurs corpuscules mis circulairement ou directement, pourront former un soleil propre à éclairer la terre; une terre propre à nourrir des habitans; des animaux propres à différentes fonctions; c'est rapporter l'admirable organisation du monde, & l'économie de chacune des pièces qui le composent, à un mouvement qui ne peut que former ou désunir des masses brutes sans précautions ni destinations. Il n'y a que la volonté d'un être également puissant & sage qui ait pu donner aux élémens simples leur nature immuable, & aux corps organisés leur arrangement spécial.

Pour dire qu'une masse d'or est un amas de parcelles d'or rapprochées, & que ces parcelles sont une nature originelle, un élément immuable & connu de Dieu seul; il ne faut alors ni atômes crochus, ni atômes quarrés. Quel fondement aurions-nous pour le dire, & quelle lumière nous en reviendrait-il?

Pour

Pour dire de même que le corps de LE MONDE l'homme est un tissu de vaisseaux grands DE GAS- & petits, dont les diminutions & l'assor- SENDI. timent; ou l'intime correspondance sont connus de Dieu seul; que ces mêmes vaisseaux sont composés de plusieurs parcelles élémentaires admirablement mélangées; qu'enfin ces élémens sont des natures constantes que Dieu a faites pour varier les mixtes, & pour fixer en même tems les bornes de cette variété; il ne faut en tout cela avoir aucun recours aux atômes: ils brouillent tout, & ne nous aident en rien. Ce sont des mots tout aussi vagues, & des généralités tout aussi peu lumineuses que les formes substantielles, ou les qualités occultes de l'ancienne école. Les atômes d'Epicure ne sont donc dignes que de risée, & ceux de Gassendi, ou ne nous apprennent rien si Dieu en fixe la nature & l'usage par des volontés spéciales; ou nous conduisent à l'irréligion & déshonorent la raison, si l'on prétend en tirer quelque chose de régulier & d'organisé sans un ordre exprès de Dieu.

VIII.

Le monde de Descartes.

J'honore très-sincèrement M. Descartes, non parce qu'il est François; car tous

LA COSMOGONIE. les hommes sont mes freres ; mais parce que c'est un très grand génie ; & encore plus , parce qu'il nous a le premier enhardis à secouer le joug d'Aristote , & à chercher une meilleure méthode de procéder dans les sciences , que celle qu'on suivoit ci-devant. Je l'honorerois encore tout autrement , si après s'être convaincu que le sentier battu ne conduisoit à rien , il ne s'étoit pas engagé dans une autre route aussi peu sûre , & peut-être plus dangereuse. Le respect que je dois à la verité & à mes Lecteurs , m'oblige à dire ici avec candeur ce que je pense de la méthode de Descartes , & de son monde qui en est le fruit : & l'on verra par l'exposé de ses sentimens , que l'homme n'est point fait pour raisonner de cette sorte.

La méthode
de Descartes.
Voyez les
Méditations.

Soit par persuasion , soit par économie , Descartes commença par douter de tout. Il ne savoit plus s'il y avoit la moindre chose autour de lui, ni s'il étoit lui-même. Ensuite réfléchissant profondément sur ce qui se passoit en lui, il comprit qu'il *pensoit* ; d'où il conclut qu'il *étoit*. Après cette importante découverte dont il fut très flatté , & qu'il prit soin de maintenir par quantité d'écrits contre ceux qui la lui voudroient enlever , il alla plus loin , & sentit que lui qui pensoit , avoit un corps. Il s'en assûra

bien. S'étant de degré en degré convaincu **LE MONDE** de l'existence de ses piés & de ses mains, **DE DES-** il les mit philosophiquement en œuvre; **CARTES.** puis peu-à-peu, après plusieurs soupçons, & par des tentatives réitérées, il reconnut qu'il y avoit d'autres corps autour de lui. D'abord il n'en vouloit rien croire. Il falloit en être sûr : or il ne s'en tenoit pas, à beaucoup près, pour sûr & bien informé. Que fait-on ? il étoit peut être séduit par un songe. Peut-être Dieu, ou un être puissant, lui faisoit-il illusion par les apparences de choses qui n'étoient pas. Tant procéda son raisonnement, que de syllogisme en syllogisme, de démonstrations en démonstrations, il parvint à savoir franchement que lui Descartes ne dormoit pas quand il veilloit, & que Dieu ne le trompoit point par de fausses apparences. Il fut si enchanté de l'évidence de ces nouvelles connoissances & de la liaison de ses idées, qu'il se hâta de les communiquer à toute l'Europe, & se crut en droit de rappeler toute la philosophie à une maxime qui est de ne rien admettre que ce qu'on conçoit évidemment. Après quoi il entreprit d'expliquer la structure du monde entier sans y rien admettre qu'il ne le conçût avec une entière évidence.

LA COS-
MOGONIE.

La première réflexion qui vient à l'esprit sur cette méthode tant vantée, c'est qu'il n'y a païsan si grossier qui, sans méthode & sans méditation, ne sache très-bien qu'il est; qu'il a un corps; qu'il y en a d'autres autour de lui; qu'il ne dort point quand il veille; & que Dieu étant bon, ne se moque pas de lui. Si on vient contester à ce païsan qu'il soit bien sûr de ce qu'il pense là-dessus, il n'entrera pas en solitude pour aller chercher des réponses à son adversaire. Il lui rira au nez, & n'en démordra pas d'un point. Pourquoi donc nous tant vanter ces découvertes, ou nous faire découvrir avec tant d'appareil ce qu'on savoit très-parfaitement sans cet attirail de démonstrations syllogistiques, & qu'on ne fait pas davantage après y avoir procédé par la méditation la plus profonde?

En second lieu, quelque distinctes, quelque certaines que soient en nous toutes les notions que nous avons de notre pensée & de notre être, elles ne nous autorisent pas à imaginer que Dieu qui nous a donné quelques connoissances, nous invite pour cela à vouloir tout connoître, à aller de connoissance en connoissance, jusqu'à pénétrer dans la structure de son monde, & à ne rien admettre que nous ne

le concevions évidemment & clairement. LE MONDE
C'est assez pour nous conduire que nous DE DES-
ayons des connoissances sensibles sous le CARTES.
gouvernement de la raison. Notre état
n'en demande pas davantage : & l'expé-
rience nous montre que tel est l'ordre ou
la conduite que Dieu tient à notre égard.

Si un aveugle-né vouloit, sur les avis
d'un Cartésien, se consoler de la privation
de la vûe, par le plaisir d'étudier la phy-
sique & de perfectionner ses connoissances,
cet homme se trouveroit dans le cas où
Démocrite se souhaitoit pour ordonner
son monde avec plus de liberté & de repos.
Il seroit dans le cas où ont été tous les
philosophes méditatifs, qui ont cru pou-
voir d'autant mieux connoître l'arrange-
ment de l'univers & de ses parties, qu'ils
prenoient plus de soin de tenir leurs yeux
exactly fermés, pour méditer li-
brement. Cet homme dont la raison n'est
point distraite par le trouble des sensa-
tions, devroit sans doute aller de décou-
verte en découverte. Le flambeau de l'é-
vidence apparemment va lui dévoiler tout.
Il ne lui dévoilera rien. Notre aveugle se
fera un système plein de chimères & d'il-
lusions, parce qu'il lui est impossible sans
le secours de la vûe, d'avoir aucune idée
juste, ni du soleil, ni de la Lumière, ni

LA COS- des couleurs; c'est-à-dire, des parties de
MOGONIE. la nature qui en font la beauté & le principal mérite.

Jusqu'ici la raison n'est rien moins que suffisante pour mettre cet aveugle en état d'apprendre la physique; & l'évidence de ses raisonnemens ne le dédommage pas de la perte de ses yeux. Supposons à présent que Dieu lui en accorde l'usage. Notre fidele disciple de l'évidence verra avec surprise le spectacle de l'univers. Voilà une révélation toute nouvelle pour lui. Un coup d'œil lui en apprend plus que dix mille raisonnemens. Ses connoissances augmentent donc par le secours d'un nouveau sens. Mais il n'apprend que ce que l'œil lui montre, & sa raison est toujours également bornée sur la structure du tout, sur l'organisation des espèces, sur les causes ou les mécanismes des ressorts qui font tout mouvoir, & sur la nature précise qui distingue une parcelle élémentaire d'avec une autre. Il est vrai qu'il sent mieux les dehors & les rapports mutuels des parties de l'univers. Il admire comment Dieu a voulu abrégé par l'action de l'œil, les recherches & les tentatives qu'il auroit fallu faire sur la nature des choses qui nous devoient servir. Mais sa raison guidée par ce nouveau sens, lui

a-telle acquis plus de facilité & plus de LE MONDE
droit à tout comprendre ? Peut-il avec ce DE DES-
secours percer au delà du sensible ? peut il CARTES.
aller plus loin que les dehors, & démêler
quelque chose de plus que des rapports ?

S'il veut même continuer à faire usage
du principe qu'on lui a tant recommandé,
qui est de ne consentir qu'à des vérités
évidentes, & de rejeter tout ce qui im-
plique ; cet homme devrait se persuader
qu'il ne voit ni soleil, ni couleurs, ni
étendue dans les objets qui le frappent :
car dans tout cela il n'y a qu'absurdité &
contradiction. Peut-il comprendre avec
évidence comment son œil peut être
affecté par des objets qui ne le touchent
pas ? n'y a-t-il pas de l'absurdité à croire
qu'un esprit puisse être modifié par des
corps ? n'est-ce pas une contradiction pal-
pable de dire qu'un petit être de quelque
piés d'étendue, puisse recevoir en soi le
sentiment & la mesure d'une grande
plaine, & de la distance qu'il y a de la
terre au ciel ? Ainsi notre aveugle phy-
sicien, & avant qu'il vît, & depuis qu'il
voit, n'a trouvé dans sa raison que per-
plexité, que ténèbres, qu'impuissance
de rien connoître dans ce qui l'environne.
Il en est de même de toutes les recher-
ches des partisans de l'évidence en fait de

LA Cos- physique. Ou bien ils regrettent le tems
MOGONIE. perdu, ou ils s'entêtent de systêmes in-
intelligibles. D'où vient le mal ? Il vient
du principe trompeur qu'on leur a donné
pour règle, qui est de ne rien admettre
que ce que la raison comprend avec évi-
dence. On a supposé en leur donnant ce
principe qu'il falloit pour acquérir quel-
ques connoissances, négliger les sens, &
n'écouter que la raison. Mais ce n'est point
là l'ordre & la voye de Dieu. L'intention
manifeste du Créateur, en nous donnant
des sens & la raison, a été de nous faire
acquérir toutes sortes de connoissances
par nos sens, & d'en régler l'usage par la
raison. Mais les hommes font commu-
nément tout le contraire. Ils cherchent
la règle de leur conduite dans les sens,
& la connoissance de la nature dans la
raison. C'est pervertir tous les présens de
Dieu, & les vouloir appliquer à un usage
auquel ils ne sont point destinés. Une
telle méthode de raisonner ne fera que
des extravagans, ou des présomptueux,
ou des incrédules; qui refuseront d'ad-
mettre ce qui leur est le mieux attesté,
parce que leur petite raison n'y trouvera
pas l'évidence, & qui prendront pour
des idées évidentes les systêmes que l'ex-
périence dément. Une telle méthode est

illusoire & pernicieuse, parce qu'elle sup-
pose, contre une expérience univer-
selle, que Dieu nous appelle à connoître
évidemment le fond de ses ouvrages, &
à savoir la raison de tout. Sa conduite
sur nous est, exactement parlant, le con-
tre-pié de cette supposition. Dieu agit
d'une manière parfaitement uniforme
dans ce qu'il nous a appris par la révéla-
tion & par la vûe de la nature. Dans la
foi & dans les sciences, il nous apprend
certains faits; il nous instruit de certaines
vérités; il nous apprend ou par nos yeux,
ou par l'ouïe, & sur des témoignages
fideles, tels & tels faits dont, après cela,
nous ne pouvons raisonnablement dou-
ter. Il nous instruit de certaines vérités
dont il nous montre les rapports, & la
proportion avec nos besoins. Il nous en
fait connoître ce qui nous suffit: & c'est
pour nous en faire sentir l'excellence &
l'usage, qu'il nous a donné une intelli-
gence. C'est pour nous mettre en état de
régler notre conduite & de perfectionner
l'usage de toutes ses créatures, qu'il a mis
dans cette intelligence & les principes de
la morale, & les principes du raisonne-
ment; & les principes des mathémati-
ques, principes toujours prêts à nous ser-
vir, à proportion que nous savons les cul-

LA COS- tiver & les mettre en œuvre. Mais à côté
MOGONIE. de ce peu de lumières qu'il veut bien nous
accorder, il jette des ténèbres qui sont
vraiment impénétrables à notre entende-
ment. Nous avons essayé ailleurs (a) de faire
appercevoir la grande sagesse, & l'admi-
mirable bonté qui se trouve dans cette
conduite. Mais quand nous ne pourrions
qu'en entrevoir les motifs, il nous suffit
de savoir que c'est ainsi qu'il nous gou-
verne. Qui osera lui dire : pourquoi
m'avez-vous fait ainsi ? Qui osera s'en
plaindre ? Les Cartésiens en rappelant
toujours l'homme aux recherches de la
raison pour connoître la nature, & en
lui prêchant éternellement la nécessité de
chercher l'évidence en tout, nous ont
donné l'homme pour tout autre qu'il
n'est, & ont réglé les obligations ou les
démarches de la raison sur un pouvoir
qu'elle n'a point reçu. La connoissance
claire du fond des êtres, n'est pas ici la
vocation, & elle n'ignore pas qu'elle a
une autre règle à suivre. Le principe qui
a toujours guidé, & qui, bon gré malgré,
guidera toujours tous les hommes & les
philosophes mêmes, est celui-ci. *Il faut
recevoir avec reconnaissance, & faire va-*

(a) Lettres qui finissent le premier & le troisième
tome du Spectacle de la Nature.

loir le plus que nous pouvons, tout ce qui LE MONDE
est attesté & assuré par l'expérience, quoi- DE DES-
que nous ne le concevions pas. Ce prin- CARTES.
 cipe qui est dans le sens commun, & dont
 les hommes font plus ou moins usage,
 même sans savoir que ce soit un principe,
 est tout à la fois la base des arts, des scien-
 ces, & de la foi: il est également propre
 à faire d'excellens chrétiens, d'excellens
 philosophes, & d'excellens ouvriers. On
 pourroit l'exprimer ainsi en moins de
 mots. Eprouvez tout, & retenez ce que
 l'expérience vous montre bon. (a)

Dans les besoins de la vie, comme
 dans l'affaire du salut, nous nous réglons
 tous les jours, non sur la connoissance
 claire des objets, non sur l'évidence de
 ce qu'ils sont en eux-mêmes; mais sur
 l'expérience des usages qu'on en peut
 faire; sur les attestations de l'excellence
 qu'on y a remarquée; en un mot sur des
 motifs raisonnables de crédibilité, pour
 fixer nos jugemens, & pour y confor-
 mer notre conduite. Le quinquina guérit
 la fièvre: faut-il pour en faire usage, avoir
 l'évidence de la manière dont il la guérit?
 La boussole nous mène aux Indes: faut-
 il, pour y aller chercher le coton & l'épi-
 cerie, savoir évidemment par quel mécha-

(a) *Omnia probate: quod bonum est, tenete.* 1. Theff. 5: 21.

LA COS- nisme les atmosphères magnétiques peu-
MOGONIE. vent repousser , attirer , & diriger le fer
qu'on y présente ? Un filèt d'eau d'une
livre qui se termine à une base d'un pié
quarré , pèse ou agit aussi puissamment
qu'une masse d'eau cube du poids de 70
livres. Qui pourra nous dire évidemment
pourquoi cela doit être ? Le grand Pas-
chal s'en est tenu au fait *. Toute la terre
nous ravit en admiration par ses beautés
& par ses services : mais nous n'en con-
cevons pas la moindre pièce. De même la
religion nous frappe par ses preuves , nous
touche par la proportion de ses objets avec
nos besoins , & nous élève par de riches
espérances. Mais elle a , comme tout le
reste , un côté ténébreux & inaccessible à
notre intelligence. Quelle témérité de de-
mander ici que Dieu nous révèle le fond
de son œuvre , & qu'il y répande , avant
le tems , une plénitude d'évidence , tandis
qu'il nous fait encore un mystère de ce
que c'est que la goutte d'eau qui nous ra-
fraîchit , ou le rayon qui nous éclaire !

(V. l'équilibre
des liqueurs.

Si c'est notoirement l'expérience &
non une connoissance évidente , ou une
compréhension intime , qui doit être la
règle de ce que nous devons admettre
ou rejeter , c'en est fait du monde de
Descartes , même avant que de l'avoir exa-

miné. Est-il supportable d'entendre dire LE MONDE que Dieu nous a donné une pénétration DE DES- capable de démêler la structure de l'uni- CARTES. vers, & d'approfondir le mécanisme de chaque pièce, tandis que cette prétendue pénétration demeure de fait impuissante en chacun de nous, quand nous la voulons exercer sur le mécanisme du plus petit vaisseau d'une plante, ou du plus petit muscle qui aide les mouvemens de notre œil. Voyons cependant l'édifice Cartésien. N'ayons point d'inclination à critiquer. Rendons justice à l'esprit de l'architecte. Mais comparons son œuvre avec celle du Tout-puissant, & que l'expérience seule décide, si l'édifice de l'homme a quelque ressemblance avec celui de Dieu. M. Descartes & ses partisans, tant les modernes que les anciens, sans nier que le monde ait été fait en six jours par des volontés spéciales qui assignent à chaque être sa nature, sa place, & sa fonction, comme nous l'apprend l'Histoire-Sainte, disent que le monde a pu être créé avec tout ce que nous voyons, en vertu de la simple loi du mouvement de tourbillon imprimé à la matière. Comme ils prétendent que cette possibilité leur suffit pour rendre raison de tout; c'est cette possibilité qu'il s'agit d'examiner.

L'A COSMOGONIE. M. Descartes, dans son *Traité de la Lumière*, transporte son lecteur au-delà du monde dans les espaces imaginaires, & là il suppose que, pour donner aux philosophes l'intelligence de la structure du monde, Dieu veut bien leur accorder le spectacle d'une création. Il fabrique pour cela une multitude de parcelles de matière toutes parfaitement dures, cubiques, ou triangulaires, ou simplement anguleuses, ou même de toutes figures, mais étroitement appliquées l'une contre l'autre, face contre face, & si bien entassées, qu'il ne s'y trouve pas le moindre interstice. Il soutient même que Dieu qui les a créées dans les espaces imaginaires, ne peut pas après cela laisser subsister entr'elles le moindre petit espace vuide de corps, & que l'entreprise de ménager ce vuide passe le pouvoir du Tout-puissant.

2°. Ensuite Dieu mèt toutes ces parcelles en mouvement : il les fait tourner la plupart autour de leur propre centre : & de plus il les pousse en ligne directe.

3°. Dieu leur commande de rester chacune dans son état de grosseur, taille, vitesse, ou repos, jusqu'à ce qu'elles soient obligées de changer par la résistance ou par la fracture.

4°. Il leur commande de partager leurs

V. le Monde
de René Des-
cartes ou trai-
té de la lu-
mière, & les
principes du
même.

mouvemens avec celles qu'elles rencon- LE MONDE
treront, & de recevoir du mouvement DE DES-
des autres. M. Descartes détaille les ré-CARTES.
gles de ces mouvemens & de ces commu-
nications, le mieux qu'il lui est possible.

5°. Dieu commande enfin à toutes les
parcelles mûes d'un mouvement de pro-
gression, de continuer, tant qu'elles pour-
ront, à marcher sur une ligne droite.

Cela supposé, Dieu, selon M. Descartes,
conserve ce qu'il a fait; mais il ne fait plus
rien. Ce cahos sorti de ses mains, va s'arran-
ger par un effet du mouvement, & devenir
un monde semblable au nôtre; *un monde
dans lequel, quoique Dieu n'y mette aucun
ordre ni proportion, on pourra voir toutes les
choses, tant générales que particulières,
qui paroissent dans le vrai monde.* Ce sont
les propres paroles de M. Descartes, &
l'on ne sauroit trop y faire attention.

De ces parcelles primordiales inégale-
ment mûes, qui sont la matière commune
du tout & d'une parfaite indifférence à
devenir une chose ou une autre, M. Des-
cartes voit d'abord sortir trois élémens;
& de ces trois élémens, toutes les pièces
qui se perpétuent dans le monde. D'abord
les carnes, angles, & extrémités des par-
celles, sont inégalement rompues par le
frottement. Les plus fines pièces sont la

LA COS- matière subtile, qu'il nomme le premier
MOGONIE. élément. Les corps usés & arrondis par le frottement, sont le second élément ou la lumière. Les pièces fracturées les plus grossières, les éclats les plus massifs, & qui conservent le plus d'angles, sont le troisième élément, ou la matière terrestre & planétaire.

Tous ces élémens mûs, & se faisant obstacle les uns aux autres, se contraignent réciproquement à avancer, non en ligne droite, mais en ligne circulaire, & à marcher par tourbillons les uns autour d'un centre commun, les autres autour d'un autre. De sorte cependant que, conservant toujours leur tendance à s'en aller en ligne droite, ils font effort à chaque instant pour s'éloigner du centre; ce qu'il appelle force centrifuge.

Tous ces élémens tâchant de s'éloigner du centre, les plus massifs d'entr'eux, sont ceux qui s'en éloigneront le plus. Ainsi l'élément globuleux sera plus éloigné du centre que la matière subtile, & comme tout doit être plein, cette matière subtile se rangera en partie dans les interstices des globules de la lumière, & en partie vers le centre du tourbillon. Cette partie de la matière subtile, c'est-à-dire, de la plus fine poussière, qui s'est rangée

au centre, est ce que M. Descartes appelle **LE MONDE** un soleil. Il y a de pareils amas de **me-DE DES-** nues poussières dans d'autres tourbillons **CARTES.** comme dans celui-ci : & ces pelottes de poussières sont autant d'autres soleils, que nous nommons étoiles , & qui brillent peu à notre égard vû l'éloignement.

L'élément globuleux étant composé de globules inégaux, les plus forts s'écartent le plus vers les extrémités du tourbillon : les plus foibles se tiennent plus près du soleil. L'action de la fine poussière qui compose le soleil communique son agitation aux globules voisins, & c'est en quoi consiste la lumière. Cette agitation communiquée à la matière globuleuse accélère le mouvement de celle-ci. Mais cette accélération diminue en raison de l'éloignement, & finit à une certaine distance. On peut donc diviser la lumière depuis le soleil jusqu'à cette distance en différentes couches, dont la vitesse est inégale , & va diminuant de couche en couche. Après quoi la matière globuleuse qui remplit le reste immense du tourbillon solaire ne reçoit plus d'accélération du soleil : & comme ce grand reste de matière globuleuse est composé des globules les plus gros & les plus forts ; l'activité y va toujours en augmentant, depuis le

LA COSMOGONIE. terme où l'accélération causée par le soleil expire, jusqu'à la rencontre des tourbillons voisins. Si donc il tombe quelques corps massifs dans l'élément globuleux depuis le soleil jusqu'au terme où finit l'action de cet astre, ces corps seront mûs plus vite auprès du soleil, & moins vite à mesure qu'ils s'en éloigneront. Mais si quelques corps massifs sont amenés dans le reste de la matière globuleuse entre le terme de l'action solaire & la rencontre des tourbillons voisins, ils iront avec une accélération toujours nouvelle jusqu'à s'enfoncer dans ces tourbillons voisins, & d'autres qui s'échapperoient des tourbillons voisins, & entreroient dans l'élément globuleux du nôtre y pourroient descendre ou tomber & s'avancer vers le soleil.

Or il y a de petits tourbillons de matière qui peuvent rouler dans les grands tourbillons : & ces petits tourbillons peuvent non-seulement être composés d'une matière globuleuse, & d'une poussière fine qui rangée au centre en fasse de petits soleils; mais ils peuvent encore contenir ou rencontrer bien des parcelles de cette grosse poussière, de ces grands éclats d'angles brisés que nous avons nommés le troisième élément. Ces petits tourbil-

lons ne manqueront pas d'écarter vers **LE MONDE** leurs bords toute la grosse poussière, c'est-**DE DES** à-dire, si vous l'aimez mieux, que les **CARTES.** grands éclats formant des pelotons épais & de gros corps, gagneront toujours les bords du petit tourbillon par la supériorité de leur force centrifuge. M. Descartes les arrête là, & la chose est fort commode. Au lieu de les laisser courir plus loin par la force centrifuge, ou d'être emportés par l'impulsion de la matière du grand tourbillon, ils obscurcissent le soleil du petit. Ils encrouent peu à peu le petit tourbillon : & de ces croutes épaissies sur tout le dehors, il se forme un corps opaque, une planète, une terre habitable. Comme les amas de la fine poussière sont autant de soleils, les amas de la grosse poussière sont autant de planètes & de comètes. Ces planètes amenées dans la première moitié de la matière globuleuse roulent d'une vitesse qui va toujours en diminuant depuis la première qu'on nomme Mercure, jusqu'à la dernière qu'on nomme Saturne. Les corps opaques qui sont jettés dans la seconde moitié s'en vont jusques dans les tourbillons voisins, & d'autres passent des tourbillons voisins, puis descendent dans le nôtre vers le soleil. La même poussière massive qui nous

LA COSMOGONIE. a fourni une terre, des planètes, & des comètes, s'arrange en vertu du mouvement en d'autres formes, & nous donne l'eau, l'atmosphère, l'air, les métaux, les pierres, les animaux, & les plantes. En un mot toutes les choses, *tant générales que particulières, que nous voyons dans notre monde, organisées & autres.*

Il y a encore bien d'autres parties à visiter dans l'édifice de Descartes. Mais ce que nous avons déjà vû est un assortiment de pièces qui croulent : & sans en voir davantage il n'y a personne qui ne puisse sentir qu'un tel ouvrage n'est nullement recevable.

1°. Il est d'abord fort singulier d'entendre dire que Dieu ne puisse pas créer & rapprocher quelques corps anguleux, sans avoir de quoi remplir exactement les interstices des angles. De quel droit ose-t-on resserrer ainsi la souveraine puissance ?

2°. Mais je veux que M. Descartes sache précisément pourquoi Dieu doit avoir tant d'horreur du vuide. Je veux qu'il puisse très-bien accorder la liberté des mouvemens, avec le plein parfait. Un point où je l'arrête est cette prétention que le vuide soit impossible. Il ne l'est pas même dans sa supposition. Car pour

remplir tous les interstices il faut avoir des LE MONDE
poussières de toutes tailles qui viennent DE DES-
au besoin se glisser à propos dans les in-CARTES,
tervales entr'ouverts. Ces poussières ne se
forment qu'à la longue. Les globules ne
s'arrondissent pas en un instant. Les coins
les plus gros se rompent d'abord ; puis
les plus petits : & à force de frottemens ,
nous pourrons recueillir de nos pièces
pulvérisées de quoi remplir tout ce qu'il
nous plaira. Mais cette pulvérisation est
successive. Ainsi au premier moment que
Dieu mettra les parcelles de la matière
primordiale en mouvement la poussière
n'est pas encore formée. Dieu soulève les
angles : ils vont commencer à se briser :
mais avant que la chose soit faite , voilà
entre ces angles des vuides sans fin , &
nulle provision pour les remplir.

3°. Qu'au plein ne tienne : si le reste
va bien nous passerons la nécessité du
plein. Le plein & le vuide , le fini ou l'in-
fini , sont tous articles sur lesquels les phi-
losophes ne tarissent point , mais où ma
raison, & aparemment la leur, se trouve à
peu près également à court par-tout. Je
ne m'oppose cependant à rien de ce qu'ils
soutiennent là-dessus, soit pour, soit contre.
Venons donc tout d'un coup aux suites de
la fracture de leur matière anguleuse.

LA COSMOGONIE. On voit dans le voisinage des mar-
brières quantité d'enfans qui gagnent leur
vie à faire les préparatifs du système Car-
tésien. Ils jettent dans un baril quantité
de petits morceaux de marbre cubiques,
triangulaires, & de toute autre forme.
Voilà une matière homogène telle que
nous la souhaitons. Ensuite à l'aide d'une
corde ils font aller & venir le baril pendant
des journées entières. Ils tournent ces par-
celles sur elles-mêmes, & en tous sens.
Ouvrons vite ce baril : nous devrions en
voir sortir un petit monde ? Il n'en sort
que des boules ou des globules que nos
petits Cartésiens vendront à d'autres en-
fans pour leur servir de jeux. Il est vrai
que de ces morceaux de marbre long-
tems frotés les uns contre les autres, il
se façonne des pièces plus ou moins ar-
rondies ; & qu'à côté des globules il se
trouve une poussière fort inégale. Mais
avec tous ces élémens le système en de-
meure là. Jamais d'assemblages formés
de cette poussière : & si l'on continue à
faire aller le baril des semaines entières,
on pulvérise au lieu d'assembler. Il ne peut
donc sortir de la matière première des
philosophes mise en mouvement, & écar-
née, si l'on veut malgré sa dureté, rien de
plus que ce qui sort du tonneau de ces

enfans ; rien de plus que des parcelles LE MONDE qui se pulvérisent toujours de plus en DE DES- plus : il n'en sortira rien de plus réel qu'un CARTES. amusement puéril.

Voulez vous une autre matière dont chaque parcelle roule sur elle-même , & dont toutes les parcelles soient forcées de rouler en ligne circulaire par la résistance d'un corps environnant qui les empêche de s'écarter du centre ? En un mot voulez-vous une matière où tout tourbillonne , comme dans la naissance du monde Cartésien ? On peut vous la livrer. Voyez ce qui se passe dans le pot d'une verrerie. Après un mois , après six mois du mouvement le plus violent , qu'en sortira-t-il ? Du verre , & jamais autre chose.

4°. Mais accrochez , comme il vous plaira , vos trois élémens : trouvez-leur dans la nature la même docilité que vous leur croyez voir sur le papier. Je ne vous le conteste point : voilà le magnifique globe du soleil la source de tant de beautés. construit avec les plus menues balayures tombées de l'écarnement des pièces élémentaires. Je veux que votre soleil poudreux & composé de fines raclures , soit un ouvrage dont la beauté & la bonté se fassent sentir avec la *dernière évidence*.

LA COSMOGONIE. Les balayures les plus massives vous donneront ensuite les comètes, & les planètes. Toutes roulent déjà régulièrement dans leurs orbes. Tout cela est encore évident. Tout va selon vos souhaits : & au lieu de vous témoigner quelque surprise de la confiance avec laquelle vous annoblissez votre poussière & décidez sur des choses si éloignées, je ferai comme si leur éloignement m'ôtoit le droit de vous rien contester là-dessus. Mais la lumière du jour frappe mes yeux comme les vôtres, & je marche avec vous sur la même terre. Il m'est donc permis de faire des épreuves sur la lumière qui parvient jusqu'à moi, & des observations tant sur notre terre en gros que sur le détail de ce qu'elle contient. Or tout ce que nous découvrons dans la lumière, & dans la structure de la terre, est entièrement incompatible avec l'architecture Cartésienne.

1^o. Selon Descartes la lumière est une masse de petits globes qui se touchent immédiatement, en sorte qu'une file de ces globes ne sauroit être poussée par un bout, que l'impulsion ne se fasse en même tems sentir à l'autre, comme il arrive dans un bâton ou dans une file de boulets de canon qui se touchent. *New. Optiq. lib. 2. part. 3.* M. Roemer & M. Newton ont observé que quand la terre étoit entre
le

Le soleil & Jupiter , les éclipses de ses LE MONDE
 satellites arrivoient alors plutôt qu'il n'est DE DES-
 marqué dans les tables ; mais que quand CARTES.
 la terre s'en alloit du côté opposé , &
 que le soleil étoit entre Jupiter & la
 terre ; alors les éclipses des satellites arri-
 voient plusieurs minutes plus tard , parce
 que la lumière avoit tout le grand orbe
 annuel de la terre à traverser de plus dans
 cette dernière situation que dans la pré-
 cédente : d'où ils sont parvenus à pou-
 voir assurer que la lumière du soleil met-
 toit sept à huit minutes à franchir les
 trente-trois millions de lieues qu'il y a
 du soleil à la terre. Quoi qu'il en soit au
 reste sur la durée précise de ce trajet de
 la lumière , il est certain que la communi-
 cation ne s'en fait pas en un instant ; mais
 que l'ondulation ou la pression de la lu-
 mière parvient plus vite sur les corps plus
 voisins , & plus tard sur les corps plus éloi-
 gnés : au lieu qu'une file de douze glo-
 bes , & une file de cent globes , s'ils se
 touchent , communiquent leur mouve-
 vement tout aussi vite l'une que l'autre.
 La lumière de Descartes n'est donc pas la
 lumière du monde.

2°. Les globules qui composent la lu-
 mière Cartésienne sont tous également
 durs, & d'une matière parfaitement homo-

LA COS-
MOGONIE.

gène. Des globules si parfaitement semblables, doivent faire des impressions parfaitement semblables sous la même impulsion du soleil. Or sous une seule & même impulsion du soleil, un rayon de lumière fait des impressions toutes différentes, & contient en soi des parties essentiellement différentes en couleur, en force, & en direction, comme M. Newton l'a fait voir par la désunion des différentes parties d'un rayon dans le prisme.

3°. Pour éviter toute querelle, nous avons accordé à M. Descartes la possibilité de la formation d'une terre par la réunion de plusieurs éclats de la matière première, ou par le concours de la grosse poussière sur tous les dehors d'un tourbillon. Il y auroit bien des choses à dire sur la marche de cette poussière, & sur l'affaïssement de ces éclats plus propres à se pulvériser, & à s'arrondir en petites boules parfaitement lices, qu'à former des crochets, des spirales, ou des ramifications. Ne nous opposons cependant point au travail de l'imagination de Descartes. Qu'il convertisse ces prétendues ramifications dont la naissance est incompréhensible, en huile, en crasse, & en écume. Que le tout épaissi autour d'un tourbillon, ait obscurci un soleil, & l'ait

converti en une véritable terre ; voilà assurément une agréable nouveauté ! Quittons pour un moment notre séjour , & passons sur cette terre de nouvelle création. Si l'on peut commodément s'y loger , je ne vois pas alors qu'il ait lieu de s'en plaindre.

LE MONDE
DE DES-
CARTES.

D'abord il est de la prudence de percer cette croute jusqu'à une raisonnable profondeur pour savoir si l'on peut s'y fier , & si l'on peut marcher en assurance sur cette écume. Nous ne refuserons pas d'en faire le séjour de l'homme , pourvû qu'il s'y trouve les mêmes matières que nous trouvons dans la voute que nous habitons. Mais j'y apperçois une différence infinie. Toutes ces parties affaîlées l'une sur l'autre , & jettées pêle-mêle , se sont entassées , & sont demeurées depuis le commencement dans un repos , ou une immobilité qui a empêché qu'elles ne prissent aucune forme déterminée. Il n'en est pas de même de ce que nous trouvons dans notre terre , quoique toutes les parties en soient accablées les unes sous les autres , & que le mouvement n'y puisse rien opérer , sinon le transport que l'eau & le feu font de quelques matières d'une place à l'autre. Par-tout ailleurs où il n'y a ni secousse de feu , ni passage d'eau , je ne laisse pas de trouver de toute part des

LA COSMOGONIE. matières excellentes, des 'natures d'une simplicité inaltérable, & d'un service merveilleux. Ici c'est de l'or : là c'est du fer ; ailleurs du sable, ou du crystal ; car l'un ne diffère point de l'autre. J'y trouve d'autres natures moins simples, mais préparées avec autant d'art. Ce sont des huiles, des sels, des pierres, des ardoises, des glaises, des marnes, des terres franches, de l'aiman. Je leur donne à toutes un nom, parce que d'un bout de notre globe à l'autre, nous retrouvons les mêmes natures, les mêmes différences, & les mêmes services. M. Descartes a beau nous dire que tout cela n'est que de l'écume, qu'une résidence de pièces informes, ou que si elles ont une nature spéciale & constante, c'est le mouvement qui la leur a donnée avant qu'elles fussent entassées & couchées dans ce repos. Ce que le mouvement a pu faire jadis, il le peut faire encore. Nous ne voyons cependant point que le mouvement puisse changer l'or, ni le fer, ni le sable. On décompose le nître, & d'autres sels : on décompose le cinabre, l'antimoine, & bien d'autres matières fossiles : mais on fait à quoi l'on parviendra. Il y a par-tout des termes certains. Les natures sont faites, & inexterminables. On les révivifie

à coup sûr , parce qu'elles sont réellement **LE MONDE** toujours les mêmes en elles , malgré les **DE DES-** dissolutions & les mélanges qui les chan- **CARTES.** gent en apparence. On peut les désunir & les rassembler. Mais on ne peut ni changer l'or en une autre nature , ni ramener l'or aux éclats purs & simples des cubes de la matière première. Je ne trouve dans notre globe que d'immenses magasins de toutes sortes de richesses , & de commodités qu'une main prudente & libérale a mis à portée de l'habitant de cette terre. Mais dans la croute de la terre Cartésienne dont nous faisons la visite , je ne vois qu'une écume grossière , & qu'un amas de parcelles inutiles ; puisqu'elles sont sans destination , sans distinction , & qu'aucune prudence n'a pris soin de les rendre bonnes à quelque chose. Dire que Dieu a prévu qu'elles seroient bonnes , sans avoir pris soin en détail de les rendre telles , c'est dire avec Luerèce que l'œil n'a pas été fait pour voir ; mais que nous étant apperçû que l'œil étoit plus propre à voir qu'à flairer , nous ne le présentons pas aux odeurs , mais à la lumière.

Peut-être la surface de la terre de Descartes aura-t-elle assez de beauté pour nous dédommager de la crasse & de la pauvreté des dedans. Allons-y faire un

LA Cos-tour : & promenons-nous sur ce globe
MOGONIE. philosophique.

Je suis d'abord extrêmement étonné qu'on s'y puisse promener. M. Descartes prétend que son troisième élément, sa grosse poussière, a produit ici tout ce qui se trouve chez nous : je le veux bien ; que les parcelles de ces élémens s'étant pelotonnées, ont perdu leur mouvement, & que les parcelles des autres élémens par leur force centrifuge ont contraint tous ces pelotons à se rapprocher vers le centre : je le veux bien encore, quoique je ne l'entende guères. Mais en raisonnant sur ce pié, on s'engage à nous trouver ici tout ce qu'on trouve chez nous ; des métaux, de la terre, & de l'eau. Ces matières étant incomparablement plus massives les unes que les autres, elles doivent dans leur affaissement se ranger par couche selon leur gravité ; ou, ce qui est la même chose, selon leur densité spécifique. Les plus proches du centre seront donc les métaux, qui feront comme le noyau de la terre : après quoi viendra une grande couche de terre. Toute la voûte sera ensuite couverte d'un grand amas d'eau. Quelle que soit la cause de la pesanteur, elle existe : elle produit l'effèt que nous venons de dire : & c'étoit de cette façon que l'eau

étoit rangée sur la première terre de **LE MONDE** Moïse. Mais cette première terre étoit in- **DE DES-** habitable. J'ai donc ici bien des éclaircis- **CARTES.** semens à attendre de M. Descartes qui m'introduit sur la sienne. Pourquoi lui demanderai-je d'abord , votre terre est-elle à découvert ? Elle devoit être cachée sous l'eau. Le mouvement circulaire qui a arrangé le tout , sans que Dieu s'en mêlât , ne pouvoit pas prévoir que cette planète devoit loger un habitant. Nous avons, dit Descartes , ou nous pouvons avoir en conséquence de nos parcelles brisées , toutes les choses générales & particulières qui se voyent dans le monde. Nous y devons donc trouver un bassin immense pour loger l'eau , une mer toute semblable à la nôtre. Si vous avez un bassin , votre terre n'est point l'ouvrage d'un mouvement circulaire comme vous le dites. C'est un dessein & non un mouvement circulaire qui a excavé ce bassin d'une vaste profondeur. C'est une providence & non un affaissement de grandes couches plus ou moins pesantes , qui a préparé une retraite aux eaux , & qui en a jaugé le réceptacle ; premièrement afin que la capacité du vase fût proportionnée à la quantité de la liqueur ; en second lieu afin que la couche des eaux , qui suivant

LA COS- l'ordre de sa pesanteur se, devoit trouver
MOGONIE. sur la voûte terrestre, fût placée plus bas ;
qu'elle mît la terre à sec , & qu'elle en
laissât la surface libre à ses habitans.

Ce bassin vous embarrasse. Mais j'ai une
autre question à vous faire. La loi générale
du mouvement , qui par de simples
lignes circulaires a produit , selon vous ,
tant de merveilles , a-t-elle aussi formé les
poissons qui nagent dans ce bassin ? Ici la
division se met entre le maître & les disciples.
Descartes qui nous a promis de
faire sortir de ses trois élémens les *choses*
particulières comme les générales , veut ,
bon-gré mal-gré , nous fournir encore la
mer & les poissons. Mais ses disciples l'ab-
andonnent & me répondent unanime-
ment , que quand il s'agit d'espèces orga-
nisées il faut changer de principe , & re-
courir à des plans particuliers , & à des
volontés spéciales. Je suis réjoui de vous
voir renoncer à cette fausse idée de votre
maître , & que vous conveniez de bonne
grace que le dessein, ou le commandement
qui a fait naître la masse énorme de la ba-
leine , & qui ne lui a donné tous les ans
qu'un petit , n'est pas le même que celui
qui a logé la moule entre deux petites
écailles , & qui lui donne d'année en an-
née une postérité très-nombreuse.

Vous convenez aujourd'hui presque unanimement que c'est un dessein particulier qui a réuni les poussières fécondes & les graines sur le même pié dans la plûpart des plantes, en considération de leur immobilité, ou parce qu'elles tiennent à la terre : au lieu qu'une autre volonté a séparé les deux principes de fécondité dans les animaux, qui peuvent passer d'un endroit à l'autre, & se rapprocher. Vous pouvez encore remarquer un autre plan dans les animaux entièrement solitaires & toujours collés au même lieu, comme sont les huîtres. On peut croire que les deux principes de fécondité se trouvent dans chacune d'elles, puisque toutes deviennent meres, & que l'eau qu'on en tire en été se trouve toujours pleine de petites huîtres que le microscope y fait appercevoir. Vous ne voyez par-tout que des traits non d'un mouvement général, mais d'autant de précautions particulières. Si donc les mille, si les cent mille espèces vivantes qui remplissent le bassin de la mer de poissons, de coquillages, de reptiles, & d'insectes, ont été modélées d'après cent mille desseins tout différens ; si chacun de ces êtres, & la postérité qui en provient, sont l'œuvre d'une volonté spéciale, & non d'un mouvement circu-

LE MONDE
DE DES-
CARTES.

LA COS-
MOGONIE.

laire imprimé à la matière, on peut bien dire aussi, sans déshonorer Dieu, que le bassin qui les renferme n'a point de cause naturelle, & que celui qui a fait les poissons a fait la mer exprès pour les loger. Vous regardiez ci-devant en pitié ceux qui ne formoient point la terre, & ce qu'elle contient par une simple loi générale. Que gagnez-vous, je vous prie, avec ces loix générales? Vous craignez d'avoir la majesté du Créateur en disant que notre terre a été formée par un ordre particulier de sa sagesse, & vous ne craignez plus de dire qu'il faut cent mille volontés, ou cent mille plans pour régler les cent mille sortes d'animaux qui peuplent la mer. Je ne les ai pas comptées : & il y a peu d'apparence que vous vouliez incider sur ce nombre dont l'augmentation ou la diminution ne change rien ici dans la force de notre raisonnement : mais j'ai quelque chose de plus pressant à vous dire.

Jetez les yeux sur la première écrevisse qui ait rampé dans la vase des rivières, ou sur le premier homar qui ait paru sur les bords de la mer. Cette écrevisse n'a point de cause naturelle. Dieu en a construit les vaisseaux avec des élémens dont il connoît seul la nature & l'usage. Mais il

n'a point donné commission à des anges, LE MONDE
 moins encore à des êtres stupides de DE DES-
 former des yeux, des pinces, des anten- CARTES.
 nes, un ovaire, & les préparatifs d'une
 longue postérité. En un mot, Dieu a en
 lui seul le plan de la première écrevisse,
 & sa volonté en est la cause physique im-
 médiate. Mais comment Dieu devoit-il
 ou pouvoit-il agir quand il fut question
 de la produire ? Je vous consulte comme
 si vous aviez été appelé pour lui donner
 conseil, ou pour lui communiquer vos
 vûes sur la manière d'opérer qui vous
 paroîtroit la plus digne de lui. Vous auriez
 été d'avis sur-tout de borner dans cet
 ouvrage le nombre des volontés de Dieu.
 Vous auriez été à l'épargne, & il vous eut
 paru bien plus grand de tirer le soleil &
 l'écrevisse de quelques parcelles d'une
 matière informe pirouettant sur elle-mê-
 me, que de construire le soleil sur un plan
 particulier, & l'écrevisse sur un autre.
 Vous sentez de bonne foi que le mou-
 vement général & uniforme n'est qu'un
 transport aveugle qui ne peut rien prévoir
 ni ordonner ; & vous revenez à dire que
 chaque espèce vivante est l'ouvrage d'un
 trait particulier de la sagesse de Dieu,
 mais qu'il faut conserver les loix géné-
 rales pour la production du ciel, du soleil,

LA COS. & de la terre. Je ne vous contredis en rien.
MOGONIE. & ne m'oppose pas à ce qui vous paroît
intéresser la gloire du Tout-puissant. Mais
assurez-vous bien qu'une certaine con-
duite doit être la sienne avant que de la lui
attribuer. Vous vous y prenez par des rai-
sonnemens. Pour moi je vous rappelle en-
core & vous ramènerai toujours à l'expé-
rience. Voyons, je vous prie, l'écrevisse arri-
ver à sa perfection, avant que de parler des
progrès par lesquels le mouvement amène,
selon vous, le monde entier à la sienne.

D'abord notre écrevisse n'aura pas ses
deux yeux si Dieu n'en fixe le nombre.
Si elle a un œil d'une telle taille plutôt
qu'un œil de taupe, ou de caméléon ;
autre commandement du Créateur. La
place qu'occupe cet œil lui a été mar-
quée. Il n'y a dans cet œil aucune humeur
ni aucune tunique dont Dieu n'ait mesuré
la profondeur, le contour, & les effets.
Il n'y a dans cette tunique aucune fibre ;
dans cette fibre aucune fibrille dont il
n'ait réglé l'étendue, bandé les ressorts,
assuré les attaches. Aucun muscle ne
pourra hausser, ni baisser cet œil sans
avoir reçu son mécanisme particulier de
la volonté expresse du Créateur. Une
volonté aussi expresse a réglé le nombre
des pattes dont l'écrevisse & sa postérité.

seront pourvûes. Une volonté toute aussi LE MONDE
singulière a placé à la naissance de ses DE DES
pattes, les préparatifs d'autres pattes prè- CARTES.
tes à pousser & à croître pour remplacer
les précédentes, lorsqu'un accident les
lui cassera. Au lieu que la volonté du Créa-
teur qui a donné des jambes au bœuf,
& des pattes au chien, n'a pas jugé à
propos d'en mettre de petites de réserve
pour remédier à la perte des autres si elles
venoient à se rompre. En un mot, s'il y a
mille vaisseaux qui distinguent l'écrevisse
du crabbe, ils ont été conçus, mesurés,
& placés par autant de commandemens
du Créateur sans lesquels ces différens
vaisseaux n'auroient eu ni leur être, ni
leur place, ni leurs fonctions.

Hé quoi ! vous multipliez par mille les
volontés du Créateur : vous les prodiguez
malgré vous, quand il s'agit de construire
une écrevisse, ou un vil insecte : & vous
craindrez d'attribuer à autant de com-
mandemens exprès, la fabrique des étoi-
les qui brillent dans le ciel, ou la structure
d'une vintaine d'élémens simples qui, par
leurs mélanges infinis, servent à l'entre-
tien des espèces sur la terre, comme les
vint ou trente articulations de la voix for-
ment sans fin de nouveaux mots dans les
différentes langues ?

LA COS-
MOGONIE.

Vous faites intervenir l'action de Dieu jusques dans les pelottes & dans les trois crochets qui terminent les pattes de l'araignée, & vous craindrez de rappeler à la volonté spéciale du Créateur, l'organisation de deux corps aussi merveilleux que la terre & le soleil? Cette méthode de raisonner vous jette avec Descartes dans une fabrique inintelligible, ou avec Leibnits, & bien d'autres, dans une métaphysique aussi féconde en visions, que celle des Pythagoriciens ou des Brachmanes.

En comparant, comme vous faites, les effets possibles des loix générales, vous avez sans doute l'intention de justifier la conduite du Créateur. Mais quel besoin a-t-elle de justification? Vous avez cru l'honorer en mettant une grande simplicité dans ses voyes, & une grande fécondité dans les effets qui en proviennent. Mais il n'y a rien à gagner pour la gloire de Dieu dans les loix générales formatrices du monde, & il y a tout à perdre pour l'homme.

La gloire de Dieu que vous croyez inséparable de vos loix générales, ne s'y trouve en rien, puisque vous lui faites honneur d'une épargne de volontés qui n'est point du tout le caractère de ses

voyes dans la production des êtres. Dieu LE MONDE
a, dites-vous, prévu qu'en imprimant DE DES-
deux mouvemens à la matière, il en naî- CARTES.
troit mille soleils avec dix mille planètes;
au lieu qu'il prévoyoit qu'avec quatre dif-
férens mouvemens, il n'auroit pas beau-
coup plus de soleils ni de planètes: il s'est
borné à la combinaison où il y avoit le
plus d'effets avec le moins d'appâts &
de différentes volontés. De grace, com-
binez ce qui est autour de vous, & ne
comparcz point des choses que vous ne
comprenez pas, & qui n'ont pas même
de sens. Comment voulez-vous tirer de
vos parcelles mûes sur leur centre & en
tourbillons, des milliers de soleils, & de
planètes revêtues de leurs merveilleses
atmosphères, si vous ne savez ce que c'est
qu'un soleil, une planète, une atmosphère? Et comment osez-vous pronon-
cer qu'un mouvement de tourbillon que
vous comprenez fort peu, pourra former
un monde que vous comprenez encore
moins; si de votre aveu, il n'en peut naî-
tre une chétive souris? Or vous conve-
nez tous aujourd'hui que le mouvement
ne peut rien organiser.

Non-seulement il n'y a aucun profit à
tirer de cette physique imaginaire, qui pré-
tend soulager la Providence dans la créa-

LA COS- tion de l'univers , & la décharger du
MOGONIE. détail comme s'il étoit capable de l'avi-
lir : mais il y a tout à perdre pour l'hom-
me. Outre qu'il s'accoutume à se guider
dans des visions , qui pour être sublimes
n'en sont pas moins creuses , & à raison-
ner contre l'évidence des faits qu'une ex-
périence constante mèt par-tout sous les
yeux ; il se fait une idole de cette matière
une fois mise en mouvement. Elle est
réellement aveugle , déstituée d'intelli-
gence & de dessein. Cependant il lui at-
tribue tout. C'est la matière mûe qui en-
fante les élémens. C'est la nature qui a
ordonné des sphères , qui a épaissi les
dehors des planètes , qui par un résidu
de poussières moins lourdes a environné
la planète d'une atmosphère. En un mot
toujours occupé de cette nature , à peine
daigne-t-il quelquefois nommer le pre-
mier moteur. Il ne donne pas dans l'A-
théisme , parce que c'est le comble de
l'extravagance. Mais la sagesse de Dieu ,
ses intentions , ses précautions , ses bontés ,
& la perpétuité de ses bienfaits , qui sont
ce que nous entendons & ce que nous
éprouvons le mieux dans son œuvre , se
trouvent absolument bannies de la grande
physique , & Dieu y est aussi oublié qu'
s'il n'étoit point.

Je sai que vous alléguez en votre fa- LE MONDE
veur l'expérience au tribunal de laquelle DE DES
je vous ai rappelés. L'expérience, dites- CARTES.

vous , nous atteste l'existence des loix
générales qui régulent la marche de l'univers. Oui ,* si nous suivons Dieu dans le

gouvernement du monde , nous y verrons
régner une uniformité majestueuse. L'ex-

* Usage raisonnable des loix générales.

périence nous autorise à n'y pas multiplier les volontés de Dieu comme les rencontres des corps. D'une seule volonté il a réglé pour tous les cas , & pour tous les siècles , la marche & les chocs de tous les corps en raison de leur masse , de leur vitesse , & de leur ressort. Les loix de ces chocs & de ces communications peuvent être sans doute l'objet d'une physique très-sensée & très-utile , sur-tout lorsque l'homme en fait usage pour diriger ce qui est soumis à son gouvernement , & pour construire ces différens ouvrages dont il est le créateur subalterne. Mais ne vous y méprenez-pas : autre chose est de créer les corps , & de leur assigner leur place & leurs fonctions ; autre chose de les conserver. Il ne faut qu'une volonté ou certaines loix générales fidèlement exécutées pour entretenir chaque espèce dans sa forme spéciale , & pour perpétuer les vicissitudes & l'économie du tout. Mais quand

LA COSMOGONIE. il s'agit de créer, de régler ces formes spéciales, d'en rendre l'entretien sûr & toujours le même, d'en établir les rapports & la correspondance universelle; alors il faut de la part de Dieu autant de plans & de volontés spéciales qu'il se trouve de pièces différentes dans la machine entière.

Aujourd'hui que le monde est fait, & qu'il marche; si l'on me demandoit quelle est la cause de la formation de tel & de tel lit de pierre; pourquoi ces coquillages dans une espèce de pierre; pourquoi ces marbrures dans une autre; d'où vient qu'une pierre à chaux se calcine au feu, & qu'une autre s'y vitrifie; quelle est l'origine de la pluie, & ce qui cause l'entretien des fontaines, ou telles autres questions; ce ne seroit pas répondre en physicien que de recourir immédiatement à la volonté de Dieu, puisqu'il a établi des causes naturelles pour régler la naissance & l'entretien de ces choses. Je dirois, par exemple, que les pierres se forment où les eaux charient & amassent les menus sables, l'argile, & la chaux dont elles sont composées; que la pierre à chaux est celle où la terre domine; que la pierre vitrifiable est celle où le sable est en plus grande quantité; que quand la matière

cristalline ou pierreuse est amenée par LE MONDE l'eau sur des lits de coquillages que la DE DES-mer a laissés de côté & d'autre , après CARTES. son ancien déplacement arrivé au déluge , il s'en forme des pierres mélangées de coquilles comme on en trouve dans les carrières de Paris ; que quand le suc cristallin est mélangé & afflue autour d'un tas de cailloux de différentes couleurs , ou sur des lits de glaise , il se forme du tout des masses de marbre ou de jaspe bigarrées de différentes veines. Je dirois de même que l'évaporation perpétuelle de l'eau , du sel , & du bitume de la mer entretient les pluyes , les rosées , les saveurs , les odeurs ; & que les pluyes qui emplissent les réservoirs souterrains entretiennent les puits , les fontaines perpétuelles ou intermittentes ; qu'ainsi dans la zone Torride où il tombe des pluyes immenses , les montagnes rassemblent de quoi fournir à des rivières prodigieuses telles que sont celle des Amazones , & Rio de la Plata ; qu'au contraire où il ne pleut point , comme en Egypte , les plus longues chaînes de montagnes , comme sont celles qui accompagnent le Nil de part & d'autre , sur près de deux cens lieues de longueur , ne donnent pas le moindre filet d'eau , pas la moindre fontaine.

LA COS-
MOGONIE.

J'assignerois ainsi, le mieux qu'il me seroit possible, à chaque effet particulier sa cause immédiate. Telle est l'occupation de la physique particulière, dont le but doit être ensuite de ramener le tout aux besoins de la vie, & à la gloire du Créateur. Mais si l'on me jette dans le général; si l'on me rappelle à l'origine du sable, de l'eau, du fer, je n'ai plus de loix générales pour les produire. Ces natures n'ont point de cause physique. Du moins n'ai-je aucun droit de leur assigner une pareille cause.

Si je vois une vintaine d'éléments, ou plus, entrer tour à tour dans les corps qui croissent & se dissolvent; si je retrouve ces éléments toujours les mêmes après mille & mille mélanges; que dois-je raisonnablement conclure de cette expérience, sinon que Dieu les a préparés pour varier la scène du monde; mais qu'il les a rendu invariables en eux-mêmes pour fixer par-là les bornes de ces changemens, en sorte qu'après une longue suite de développemens, d'accroissemens, de dissolutions, & de vicissitudes, le monde se pût encore retrouver tel qu'il étoit quatre, cinq, & six mille ans auparavant. Il n'y a rien là qui déshonore le Créateur, & qui ne soit parfaitement d'accord avec l'expérience. C'est donc aller

contre l'expérience , contre la gloire du LEMONDE Créateur , & contre les intérêts de la vraie DE DES-
piété que de rappeler la création à un CARTES.
mouvement général , au lieu d'attribuer
la formation du tout , & de chaque par-
tie , aux intentions & aux volontés spé-
ciales du Créateur.

J'ajouterais ici pour l'intérêt de la so-
ciété , qui doit être supérieur à toute con-
sidération , que les atômes de Gassendi
& la matière homogène de Descartes ont
accrédité plus que jamais la folie des tran-
smutations. Les alchymistes sont hués
comme des cerveaux débiles par tous les
physiciens. Mais ceux qui les siflent ont-
ils raison de le faire ? Les alchymistes ne
cherchent que ce qui est une suite toute
simple de la doctrine des atômes , & de
la matière homogène. Car si les métaux ,
le mercure, le sel simple, le sable, la chaux
ou les cendres, l'eau, l'air, le feu, la
lumière, & quelques autres matières sont
des natures inaltérables, & aussi immua-
bles que la volonté qui en a fait la base
& l'entretien de son Monde ; en ce cas les
corpusculistes & les alchymistes ne savent
ce qu'ils disent , ni ce qu'ils cherchent.
Mais si ces natures que je crois sim-
ples , élémentaires , & indestructibles à
notre égard , ne sont, comme Gassendi &

LA COS-
MOGONIE.

Descartes l'ont pensé , que des composés ou d'atômes, ou de quelques parcelles de la matière homogène, dont il est possible de faire tout ce qu'on veut; j'espère que les philosophes prendront enfin le parti d'aller au fait; que pour le plus grand bien du genre humain au lieu de perdre le tems en paroles, ils se mettront tous à souffler, à écarner des angles, à transformer des demi métaux en des métaux parfaits, ou du moins à dissoudre les mixtes, & à rompre à force de feu tous les liens de nos élémens; de façon que l'opération perce jusqu'aux atômes, & qu'on arrive à la matière homogène: après quoi on se pourra flatter de trouver une tournüre qui convertisse le culot de matière première en un culot d'or de bon aloi.

L'Athéisme
étayé par le
Cartésianis-
me.

Faisons, quoi qu'à regret, un dernier avou. Cette méthode de n'employer que le mouvement pour organiser la matière, est ce qui a inspiré le plus de confiance aux Athées, en leur faisant prendre pour une physique profonde quelques apparences de raisonnement accompagnées de géométrie. Mais toute cette profondeur n'est que misère, & que ténèbres. Un de mes amis, que de justes liaisons & d'excellentes intentions mettent quelquefois

dans la nécessité d'entendre les docteurs **LE MONDE** de cette école , aujourd'hui très-nom- **DE DES-**breuse , ma fait l'histoire de leurs prin- **CARTES.**cipes.

Il y a, disent-ils, une matière universelle, indifférente à tout, ou susceptible de toutes sortes de formes. Ce point nous est accordé par toutes les écoles. Qu'il nous soit libre pour un moment, de la supposer éternelle, & d'y ajoûter un mouvement qui soit éternellement distribué dans toutes les parties de cette matière. Cela nous suffit pour rendre raison de tout : & pourquoi voudrions-nous admettre rien de plus, si cela peut suffire. D'abord il nous est tout aussi aisé d'admettre une matière mûe éternellement, que d'admettre un Dieu éternel. La matière est bonne, & le mouvement est une perfection. Nous coûte-t-il davantage à établir que cette double excellence est éternelle, que d'établir qu'il y a un être qui renferme de toute éternité toute perfection. Cela posé, il est plus raisonnable d'attribuer l'organisation du monde & de ce qu'il renferme, à un mouvement éternel, qu'à un moteur éternel qui soit différent de la matière. Car le monde, s'il étoit l'ouvrage de Dieu, attireroit à son auteur autant de reproches qu'il s'y

LA COS- trouveroit d'imperfections (a). Mais il
MOGONIE. n'y a plus de plaintes à faire, si le
monde est l'ouvrage du simple mouve-
ment : & pour prendre le parti si com-
mode de rapporter l'organisation du mon-
de à un mouvement éternel, plutôt qu'à
une sagesse éternelle, c'est assez que cette
organisation puisse être l'effet tout simple
du mouvement. Or la chose est évidem-
ment possible. Le grand Descartes, l'esprit
le plus méditatif, le plus systématique, &
le plus accoutumé à n'admettre que ce qui
peut être évidemment conçu, a pris pour
base & pour principe de toute sa physique,
que la matière *en mouvement doit pro-
duire toutes les choses, tant générales que
particulières qui se voyent dans le monde,
sans que Dieu y mette aucun ordre ni pro-*

* *Traité de portion* *. Ce sont ses propres termes.
En lumière.

A l'évidence de cette possibilité, disent-ils encore, joignons une preuve de fait. Il est aisé de voir que notre globe roule de toute éternité. Puisque la mer qui n'a pas beaucoup changé de place depuis quatre mille ans, a pourtant passé & repassé successivement sur toutes les terres, & a laissé par-tout des traces de son passage par des dépôts de coquillages & de corps marins.

(a) Voilà le précis de tous les raisonnemens de Bayle & de Spinoza, le plus zélé partisan de Descartes.

Par

Par où il est sensible que ces déplacements LE MONDE qui se font avec tant de lenteur, n'ont DE DES- pu parvenir à couvrir, puis à découvrir CARTES. alternativement toutes les terres, que dans une suite de siècles innombrables, & dans une durée apparemment éternelle.

Tout ce que je vois de clair & de certain dans ce raisonnement des athées, c'est la honte qui en retombe sur la physique fastueuse qui ne demande pour fabriquer le monde, que de la matière & du mouvement. Le matérialisme en est le fruit. Mais ceux qui croient autoriser l'athéisme & toutes ses déplorables suites par la doctrine Cartésienne, ont eu recours à des songes ou à des fictions pour appuyer l'impiété. La demande qu'ils font d'une matière qui, de toute éternité, se donne à elle-même le mouvement, est une demande où il n'y a point de sens; & quand la possibilité d'une matière mûe éternellement seroit de la dernière évidence, ils n'en feront sortir qu'un cahos, & non un monde organisé. Mais au lieu d'opposer ici syllogisme à syllogisme, & subtilité à subtilité, il est plus décent & plus sûr de ruiner toutes leurs prétentions par la simple expérience. Ils croient d'abord concevoir qu'il puisse y avoir eu de toute éternité une matière toujours en mouvement;

LA COS-
MOGONIE.

mais l'expérience y est contraire. Il n'y a personne qui ne voye que le mouvement est accidentel aux corps. Les corps peuvent être en repos : c'est leur état naturel : & quand ils y sont, ils y demeureront éternellement, si on ne les pousse. On ne fait ce qu'on dit, quand on leur prête des tendances à se mouvoir, des appétits, des efforts. Si donc la matière est en mouvement, elle a reçu son mouvement, & il y a un moteur.

En second lieu ils s'imaginent pouvoir mettre en œuvre la matière homogène & universelle de Descartes, parce qu'en s'écarnant & en tourbillonnant, elle devient tout ce qu'on veut qu'elle devienne. Mais une telle matière, nous l'avons vû, est une idée, & non une réalité : & comme il n'y a point aujourd'hui de matière universelle ou commune à tous les corps, il n'y en a pas eu de toute éternité. Chaque élément fait un fond à part : l'un ne tient rien de l'autre : l'un ne peut devenir l'autre. Ce sont autant de riches matériaux dont l'excellence invariable, & le nombre déterminé, m'annoncent un dessein, des intentions, & de justes mesures.

Hé bien, nous répliqueront les matérialistes, on vous abandonne la matière vague des écoles. Voilà qui est fait : nous

nous en tiendrons à des élémens incorruptibles & indestructibles. Mais s'ils sont immuables & inexterminals, ils sont donc éternels. Supposons-y du mouvement : c'en est assez pour en déduire tous les effets qui sont dans le monde : & si cela nous suffit, nous ne remonterons pas à un être ultérieur & supérieur. Car tout homme qui fait usage de sa raison, évite de multiplier les êtres sans nécessité.

Qu'est-ce que toute cette dialectique ? Il n'est point vrai que l'éternité des élémens se puisse déduire de leur actuelle incorruptibilité : & quand ils seroient éternels comme ils sont incorruptibles, le mouvement n'en pourroit rien former que des masses brutes & sans ordre. Si donc il y a un monde bien ordonné, ce ne sont ni les élémens, ni un mouvement qui ont fait cet ouvrage.

D'abord il n'est point vrai que, pour avoir établi les élémens aujourd'hui ingénérables à notre égard, & indestructibles à tous nos efforts, nous donnions lieu pour cela de les croire éternels. Mais pour procéder de bonne foi dans une recherche de cette importance, ce n'est point à une ergoterie subtile qu'il faut avoir recours. Allons au certain. Si l'expérience nous peut apprendre l'origine de ces élé-

LA COS-
MOGONIE.

mens, il est du sens commun de s'en tenir à la certitude de cette expérience, & de ne nous point évaporer en des raisonnemens frivoles.

Je peux, & je dois juger expérimentalement de l'origine des matériaux du monde, ou de la fabrique des élémens, comme je juge de l'organisation du tout; & puisque je vois une prudence si marquée dans l'assortiment du tout, je la trouve sans doute dans les préparatifs des pièces. Cela est simple. En effet l'expérience m'a appris qu'il n'y avoit pas moins de prudence dans la fabrique des roues d'une montre, que dans la réunion des roues; & qu'on ne trouvoit pas moins de dessein dans la forme déterminée des lettres qui remplissent les cafetins d'une imprimerie, que dans l'assemblage qu'on fait de ces lettres pour imprimer un ouvrage. Voilà le sens commun. La métaphysique qui s'en écarte, & qui nous veut conduire à d'autres conséquences, en niant qu'il y ait ni conseil, ni prudence dans le rapport de la lumière avec le globe de l'œil, est digne de pitié, & ne mérite point de réponse.

Si le matérialiste dit une parole vuide de sens, quand au lieu d'une intelligence infiniment puissante, il établit ou des prin-

cipes éternellement déterminés, & mis LE MONDE
d'eux-même en mouvement, ce qui est DE DES-
plein de contradiction ; ou une matière CARTES.
vague & éternelle, propre à devenir tout
ce qu'on peut imaginer, ce qui est con-
stamment détruit par l'expérience ; il ne dit
rien de plus sensé, ou même il porte la
témérité encore plus loin, quand il assure,
d'après Descartes, la possibilité de l'orga-
nisation de ces matières par un mouve-
ment général, sans que Dieu y inter-
viennne davantage : & enfin quand cette
possibilité d'une matière mue d'elle-même
de toute éternité, seroit aussi concevable
qu'elle est absurde & contraire à la droite
raison, cette matière seroit toujours un
fond mort : il n'en peut sortir ni un
monde, ni aucun ordre, ni des esprits,
ou des substances intelligentes. Le Carté-
sianisme ne prête donc ici aucun secours
au matérialisme ; parce que la fabrique
Cartésienne d'une matière mue & tour-
billonnante qui s'arrange ensuite en un
monde régulier sans que Dieu y mette au-
cune proportion, est tout aussi intelligi-
ble qu'une matière aveugle qui engendre
la lumière, l'ordre, les mesures justes, &
l'intelligence. La raison ne conçoit rien ni
à l'un ni à l'autre point : & l'expérience y
répugne également. Nous en avons vû les

LA COSMOGONIE. preuves, & c'est un fait connu que du sable mû en tel sens, & tant de tems qu'on voudra, sera toujours du sable, & ne sera jamais ni un oiseau, ni une pendule, non plus qu'un ange ou notre esprit.

Le troisième article; je veux dire la tendance perpétuelle de la mer à quitter tout un côté du monde pour se jeter peu-à-peu vers l'autre, & pour passer successivement par tout, qui est ce qu'on apporte comme un exemple sensible d'une durée sans bornes, est une autre idée également démentie par l'expérience.

Les affaissemens & les exhaussemens des sables ou des terrains mouvans peuvent repousser ou attirer les eaux d'une mer, & donner lieu à quelques variations locales. C'est ainsi que la mer est toujours prête à inonder certains cantons de la Hollande, qu'on ne conserve qu'à force de digues. C'est ainsi qu'elle a abandonné Harfleur en Normandie, & le port d'Aigues-mortes en Languedoc. Mais pour avoir quitté d'une lieue quelques-unes de nos côtes Occidentales, elle n'a pas pour cela couvert d'une lieue la côte du Levant. Les ports de Japha, d'Alexandrette, & de Smyrne sont ce qu'ils étoient autrefois. La mer demeure constamment en place depuis quatre mille ans qu'on la connoît:

& l'on ne peut pas justifier qu'elle ait uni- **LE MONDE**
 versellement découvert les terrains du **DE DES-**
 Nord ou de l'Occident ; je ne dis pas de **CARTES.**
 l'étendue d'une lieue , mais seulement
 d'une brassée , pour monter d'autant sur
 les terrains opposés.

Les coquillages & les corps marins sans
 nombre qui se trouvent fréquemment
 dans les terres aujourd'hui habitées , sont
 avec les horribles fractures & les pentes
 qu'on y observe (a) , non la preuve d'un
 déplacement graduel des eaux successive-
 ment épanchées sur toute la surface de la
 terre dans la longue durée des siècles ;
 mais d'une tourmente universelle arrivée
 tout d'un coup dans les dehors du globe ,
 d'une dislocation de la surface , d'un ébou-
 lement subit des parties friables , & d'un
 transport qui a été fait de la masse des
 eaux , de dedans leur ancien réservoir , sur
 la plupart des terres que les hommes ha-
 bitoient autrefois ; en sorte qu'une grande
 partie de nos demeures se trouve avoir
 été de l'ancien lit de la mer , & que la
 mer lave à présent bon nombre des habi-
 tations des premiers hommes.

Si la mer avoit gagné pié à pié tous les
 terrains ; si elle avoit couvert & propor-

(a) Voyez la lettre qui finit le troisième tome du
 Spectacle de la Nature.

LA COS- tionnellement découvert toutes les plaines
MOGONIE. & toutes les montagnes , certainement
avec les dépouilles de cet élément on
trouveroit par-tout les vestiges innom-
brables des habitations des hommes ; une
infinité de vases & de matières dures ;
des métaux ouvragés ; des bâtimens ; des
villes toutes entières. On verroit par-tout
des monumens différenciés selon les pays ,
& qui montreroient autant de différens
caractères qu'il y auroit eu de révolutions
dans l'immense durée de l'éternité. Or on
ne trouve rien de tel. La plûpart des vesti-
ges de fruits & d'animaux terrestres qu'on
a cru appercevoir parmi les déponilles de
la mer , se trouvent à présent toute autre
chose étant examinés de près. Les préten-
dus langues de serpens qu'on trouve dans
les recueils d'histoire naturelle sont évi-
demment les dents du grand chien de
mer. Les prétendus fruits qu'on prenoit
pour des olives pétrifiées , sont les accom-
pagnemens dont une espèce de hérisson
marin à le test tout couvert , & qui jouent
sur son dos comme autant de bras ou de
leviers. Les grands os qu'on a souvent
rencontrés sous terre & qu'on a pris pour
des os d'éléphans , se trouvent être des
carcasses d'hippopotames. En un mot on
apperçoit par-tout les traces du séjour de

la mer , & nullement de ces habitations **LE MONDE** submergées qu'on devroit rencontrer de **DE NEW-** toute part. **TON.**

Mais c'est nous arrêter trop long-tems à des idées malheureuses : plaignons le tour d'esprit de ces hommes qui ne prêchent que l'évidence , & qui se payent d'un matérialisme non-seulement incompréhensible , mais plein d'absurdité ; qui abandonnent l'expérimental & l'historique qu'ils ont en main , pour courir après des possibilités démenties par le fait ; & qui pour décider de ce qu'il faut penser du déluge , & des fondemens de toute la révélation , aiment mieux faire usage d'une subtilité métaphysique , que du concours des traditions , des monumens , de l'expérience , & du sens commun.

I X.

Le Monde de Newton.

Il n'en est pas des principes de M. Newton comme de la matière d'Aristote , de Gassendi , & de Descartes. Cette matière sous quelques termes qu'on nous la présente produisant toutes les choses , tant générales que particulières , par la simple impression du mouvement , n'est conforme ni au récit de Moïse , selon lequel

LA COS- chaque être particulier est l'ouvrage d'une
MOGONIE. volonté particulière ; ni à l'expérience
selon laquelle il est impossible par aucun
mouvement général d'organiser un corps,
ou de produire un grain élémentaire. Au-
lieu que la physique de M. Newton paroît
s'accorder parfaitement avec l'un & avec
l'autre. Il ne contredit en rien l'expé-
rience , si toute la physique se réduit à éta-
blir une action générale que l'expérience
puisse montrer dans la nature , sans entre-
prendre d'en assigner la cause. Elle s'ac-
corde parfaitement avec le récit de Moï-
se , puisque M. Newton rappelle comme
Moïse à autant de commandemens ou de
volontés du Créateur , & non à aucune
cause physique la production des diffé-
rens élémens , & l'organisation du tout.

Jusqu'ici j'avois différé d'achever la
lecture de la dernière partie de son Opti-
que , parce qu'elle contenoit nombre de
questions qui ne me paroissoient pas liées
avec mon travail présent. Je viens de re-
prendre cette partie , & j'y trouve sur la
fin deux remarques que je cite avec une
singulière satisfaction. J'ai tâché dans
toute cette histoire d'établir comme une
vérité , que c'est à autant de volontés
spéciales du Créateur , & non à aucune
cause créée , qu'il faut attribuer l'origine

des différentes natures élémentaires & la LE MONDE formation, soit des espèces organisées, DE NEW- soit de chaque sphère, & du monde entier. T O N.

J'ai cru trouver la preuve de cette vérité dans la nature, comme elle étoit établie par le récit de Moïse. Il est agréable pour moi que cette pensée qui m'a frappé plusieurs années avant la lecture de M. Newton, se trouve établie très-nettement par un philosophe d'un pareil poids.

Au commencement, dit-il, Dieu forma la matière en particules solides, massives, dures, impénétrables, de telles grandeurs & figures, avec telles autres propriétés, en tel nombre, en telle quantité, & en telle proportion à l'espace qui convenoit le mieux à la fin pour laquelle il les formoit; & par cela même que ces particules primitives sont solides, elles sont incomparablement plus dures qu'aucun des corps poreux qui en sont composés, & si dures qu'elles ne s'usent, ni ne se rompent point; rien n'étant capable, selon le cours ordinaire de la nature, de diviser en plusieurs parties ce qui a été fait originellement un par la disposition de Dieu lui même. Tandis que ces particules continuent dans leur entier, elles peuvent constituer dans tous les siècles des

LA COS-
MOGONIE. » corps d'une même nature & contex-
» ture : mais si elles venoient à s'user ou
» à être mises en pièces , la nature des
» choses qui dépend de ces particules ,
» telles qu'elles ont été faites d'abord ,
» changeroit infailliblement. L'eau & la
» terre composées de vieilles particules ,
» usées , & de fragments de ces particules ,
» ne seroient pas à présent de la même
» nature & texture , que l'eau & la
» terre qui auroient été composées au
» commencement de particules entières.
» Par conséquent, afin que la nature puisse
» être durable , l'altération des êtres cor-
» porels ne doit consister qu'en différen-
» tes séparations , nouveaux assemblages ,
» & mouvemens de ces particules perma-
» nentes. Les corps composés étant sujets
» à se rompre , non par le milieu de ces
» particules solides , mais dans les endroits
» où ces particules sont jointes ensemble ,
» & ne se touchent que par un petit nom-
» bre de points.

C'est ce qui lui donne lieu d'ajouter
» ensuite qu'il semble que toutes les cho-
» ses matérielles aient été composées de
» ces particules dures & solides décrites
» ci-dessus , diversement assemblées dans
» la première formation des choses par la
» direction d'un agent intelligent : car c'est

à celui qui créa ces particules qu'il ap- « LE MONDE
partenoit de les mettre en ordre. Ce ne « DE NEW-
feroit pas agir en philosophe que de re- « TON.
chercher aucune autre origine du mon- «
de , ou de prétendre que les simples «
loix de la nature ayent pu tirer le monde «
du cahos , quoiqu'étant une fois fait «
il puisse continuer plusieurs siècles par «
le secours de ces loix. «

Voyons présentement ce que nous ap-
prend la philosophie de M. Newton , &
quel fruit nous en peut revenir.

Précis de la
philosophie
de M. New-
ton.

Elle peut se réduire à trois chefs, qui
sont le vuide , les loix du mouvement , &
l'attraction.

D'abord qu'il puisse y avoir , & qu'il y Le vuide.
ait en effet dans l'univers des espaces vui-
des de tout corps , M. Newton & tous
ceux qui suivent ses sentimens , entre-
prennent de le faire voir tant par la sou-
veraine puissance du Créateur , que par
l'immobilité ou la roideur universelle qui
seroit dans la masse des corps sans l'inter-
position du vuide.

Dieu peut , par exemple , ne créer que
six globes inégaux , & les mettre trois
grands ensemble , & trois petits ensemble .
Les trois grands rapprochés laissent entre
eux un vuide , & les petits de même. Le
vuide qui est entre les grands est plus

LA Cos- grand que celui des petits. Il peut donc
MOGONIE. y avoir du vuide , & plus ou moins de
vuide selon l'éloignement ou le rappro-
chement des corps.

La possibilité du vuide se peut prouver
encore plus simplement. On suppose que
Dieu ait jugé à propos de ne créer qu'une
boule creuse , ou qu'il crée aujourd'hui
une boule creuse dont toute la voûte soit
sans pores , & n'admette aucun corps
étrangers : le vuide n'y devient-il pas pos-
sible & nécessaire ?

Les Newtoniens comme les Gassendi-
stes entreprennent ensuite d'établir la né-
cessité du vuide , sans lequel ils prétendent
que le mouvement seroit impossible dans
la nature , parce que tout corps mû seroit
obligé à chaque instant de son transport
de déplacer une masse de matière toujours
égale à la sienne , & trouveroit par con-
séquent une densité & une résistance aussi
réelle à la rencontre d'une masse fluide ,
qu'à la rencontre d'un masse de pierre.
La pierre ne résiste au corps mû , que
parce qu'il perd autant de mouvement
qu'il en communique à la pierre en la dé-
plaçant. Or la masse de fluide étant réel-
lement égale , lui enlève autant de mou-
vement que lui en enleveroit une pierre
pour être déplacée. La résistance sera donc

la même, & les corps mûs seront perpétuellement arrêtés dans le plein, ou ce DE NEWTON qui est la même chose, admettre le plein parfait dans l'univers, c'est y introduire une roideur, une pétrification universelle. Ces disputes n'ont point de fin. Mais j'avoue ingénûment que je n'ai jamais pu rien comprendre au plein des Cartésiens; & qu'outre la difficulté inexplicable de faire jouer les corps librement & en tout sens dans un plein toujours égal, la raison est encore plus offensée d'entendre dire de sens froid, que Dieu ne pourroit créer un globe creux sans y introduire quelque matière.

M. Descartes est le premier qui ait étudié avec soin les loix constantes du mouvement, & qui ait cultivé cette partie de la physique, dont on peut tirer tant de lumière pour l'astronomie, & pour les mécaniques. Mais quelque estime qu'on doive faire de ses premiers efforts, il demeure avoué qu'il s'est trompé en plusieurs points. M. Newton jouit, sans contradiction, de la gloire d'avoir poussé beaucoup plus loin l'exactitude de l'observation & des calculs, sur les chocs des corps & sur la communication des mouvemens. Il se peut faire qu'il n'ait pas tout éclairci, ou qu'il y ait même quelque

Les loix du mouvement.

LA COS- chose à reprendre dans certains articles
MOGONIE, encore contestés. Mais son travail en ce
genre nous est d'un secours considérable.

1. Loi. La première loi que M. Newton éta-
La tendan- blit d'après M. Descartes est, que tout
ce des corps corps tend à demeurer dans son état de
à persévérer repos ou de mouvement. Tout corps en
dans leur état, repos résiste par sa masse à l'impression
du mouvement ; & plus la masse est gran-
de , plus grande est la résistance. Plus, a-
t-elle besoin pour être mûe d'être sur-
montée par une plus grande force ? Tout
corps en mouvement continue à se mou-
voir jusqu'à ce qu'une autre force l'arrête
ou le détourne de sa direction : & cette
disposition du corps , à persévérer dans
son état , est ce que Newton appelle
force d'inertie. C'est un état passif par
lequel un corps persévère soit dans son
repos, soit dans la direction de son mou-
vement , parce que de lui-même le corps
ne se peut donner ni mouvement , ni
nouvelle direction.

Cette loi, quoique conforme à l'expé-
rience, pourroit donner lieu à des mé-
prises dangereuses, si on l'entendoit mal.
La force d'inertie n'est rien de réel dans
le corps en repos : & la résistance à l'im-
pression du mouvement n'est plus ou
moins grande dans les corps en repos ;

qu'en raison de leur densité, où de la plus LE MONDE grande quantité de matière dans laquelle DE NEW- le mouvement se partage. Plus il y a de TON. partage, plus il y a de résistance. Ainsi une grande masse résiste plus qu'une petite. La force d'inertie, ou la tendance à persévérer dans un même état, se trouve aussi dans les corps en mouvement : mais, selon l'exacte vérité, cette tendance n'a encore rien de réel en eux. Elle leur est étrangère. Elle est néanmoins quelque chose de très-réel en Dieu en qui elle réside ; puisqu'elle n'est que l'action constante & régulière par laquelle le Créateur continue à transporter les corps conformément à la loi qu'il a établie. Il est vrai que ce n'est pas là le style de Newton : mais cela suit évidemment de ses principes. Il y a, selon lui & selon l'expérience, des cas où les corps, en se choquant, perdent tout leur mouvement ; d'autres cas où l'un perd tout son mouvement en le communiquant tout entier à l'autre ; des cas où il se fait un partage. M. Newton observe & détaille admirablement la variété de ces partages, selon la variété des cas. Une vérité qui en résulte sensiblement, c'est que Dieu a réglé ces choses comme il a voulu, & que leur persévérance dans leur état, n'est qu'un effet de sa loi. Il n'y a de

LA Cos- la part du corps mis en mouvement, au-
MOGONIE. cune vertu ni force réelle qui y soit inhé-
rente, aucun discernement pour en varier
la marche, mais un simple effet de la
Toute-puissance qui continue à mouvoir
les corps suivant les cas, & en la manière
que sa sagesse a ordonnée.

Il est si vrai que cette persévérance des
corps mûs à continuer leur mouvement,
n'est en eux rien de réel, & ne diffère
point de la volonté de Dieu; que ce mou-
vement a des bornes, & qu'il cesse tota-
lement dans les cas librement prescrits
par le Créateur. Quand deux corps durs
d'égale masse & d'égale vitesse se rencon-
trent, au lieu de leur ôter en ce cas tout
mouvement, comme il le fait, il pouvoit
ordonner que l'un transportât son mou-
vement à l'autre, & alors ils se seroient
réfléchis en continuant chacun la route
commencée par l'autre. Il ne l'a pas voulu
sans doute, afin que certains mouvemens
prissent fin, au lieu de se continuer éter-
nellement: ce qui, avec les mouvemens
occasionnés nouvellement par la liberté
de l'homme, auroit troublé la terre par
une multiplicité d'actions qui se seroient
contrariées & perpétuées à l'infini.

J'ai dû faire cette remarque sur la ten-
dance des corps mûs à persévérer dans

leur mouvement & dans leur direction; LE MONDE de peur que ceux qui pourront goûter le DE NEW-Newtonisme, n'imaginent dans les corps mis en mouvement, une force, une réalité d'action qui n'y est pas; & afin qu'ils sentent au contraire que la persévérance des corps dans leur mouvement, est l'ouvrage de la très-libre volonté de Dieu, & d'une providence qui veille sur nous; qu'il ne s'en suive pas nécessairement de ce que le soleil roule aujourd'hui vers l'Occident, qu'il reparoîtra demain à l'Orient; & que les loix qui gouvernent le monde, loin de préjudicier à notre reconnaissance, doivent plutôt l'animer & la toucher quand elles sont bien entendues.

La seconde loi Newtonienne est que l'étendue de la cause règle l'étendue de l'effet, & que le changement de l'effet est proportionnel au changement de la cause, qui étant simple, double, ou triple, produit un effet simple, double ou triple. Sur quoi il n'est besoin ni d'explication ni de remarque.

II. Loi.
Proportion
de l'effet à la
cause.

La troisième loi consiste à dire que partout où il y a action ou impression, il y a aussi une réaction contraire & égale à l'impression. C'est-à-dire, que si un corps agit sur un autre, le second enlève au premier une portion de son mouvement : &c.

III. Loi.
La réaction.

LA COSMOGONIE. M. Newton entend que le second agit sur le premier de toute l'étendue de l'activité qu'il lui dérobe. Par exemple, si un corps en rencontre un autre, où il s'arrête totalement, ou il est retardé, selon les cas : mais toujours il perd ce qu'il communique à l'autre, & il n'est arrêté ou retardé, que par une puissance précisément égale à la perte qu'il fait ; puissance par conséquent que l'autre exerce sur lui. Un globe poussé, en choque un autre qui alloit moins vite que lui : il en accélère la vitesse. Ce que le second acquiert de vitesse, il l'enlève au premier. Ce qu'il acquiert agit donc sur le premier, puisqu'il le pousse en sens contraire, ou, ce qui est la même chose, qu'il le retarde d'autant qu'il est accéléré. Si un cheval qui a une force comparable au poids de mille livres, mèt en branle un ballot de huit cent livres, autant le cheval tire le fardeau, autant le fardeau tire-t-il le cheval. L'un exerce également sur l'autre une impression du poids de huit cent livres. Le cheval qui a quelque chose de plus, & qui, par le jeu de ses muscles, réitère toujours la même action & la même puissance, marche, est supérieur, & le fardeau suit. Si vous mettez sur le cheval un enfant du poids de 40 ou 50 livres, le che-

val ira encore. Mais s'il est monté par LE MONDE une masse d'homme du poids de deux DE NEW-cent livres, toute la force du cheval est TON. alors épuisée. Le cheval qui essaie d'emporter le ballot & l'homme, exerce la puissance du poids de mille livres sur toute la charge, & cette charge exerce une force de mille livres sur le cheval. Ils demeurent en équilibre, & rien n'avance.

La quatrième loi, celle qui caractérise tout particulièrement le système de M. Newton, est que tous les corps pèsent les uns contre les autres, ou qu'il y a dans tous les corps, une force qu'on peut nommer attraction, par laquelle ils tendent, ou sont portés les uns vers les autres.

IV. Loi.
L'attraction.

On en trouve, dit-il, la preuve dans le ciel & sur la terre. Dans le ciel on voit les astres s'approcher tantôt plus & tantôt moins les uns des autres, & l'on peut chercher quelle est la cause qui les empêche de s'écarter sans fin du centre de leur mouvement, ou qui les y ramène. En faisant les premiers essais de cette recherche sur la lune qui tourne autour de la terre, on trouve que la même cause qui ramène un caillou ou un marbre jetté dans l'air, ramène aussi la lune vers la terre. La pierre lancée a une force centrifuge, par laquelle elle s'éloigne de la terre. Mais

LA COSMOGONIE. elle obéit en même tems à une autre force supérieure, tendante au centre, & qui l'y ramène. La lune de même par le mouvement qu'elle a reçu, & qui l'éloigne de la terre, tend à s'en éloigner en ligne droite; & elle s'en iroit en effet à l'infini loin de nous suivant la première loi, s'il n'y avoit en même tems une autre force qui la rappellât vers la terre. Une de ces deux forces sert de frein à l'autre. Si la lune étoit livrée à sa force centrifuge, elle quitteroit la ligne circulaire qu'elle décrit autour de la terre, & s'en iroit sur une ligne droite qui seroit tangente au point où elle quitteroit son cercle de révolution: & si elle étoit toute abandonnée à la force tendante au centre, elle se précipiteroit sur la terre. Mais ces deux forces concourant, la retiennent dans son orbite. On voit par-là que la ligne droite sur laquelle la lune tend à s'échapper par la force centrifuge, est pliée ou courbée par la force de rétraction, & que l'autre tangente qu'elle tend à enfiler de nouveau, est encore pliée à l'instant par la force tendante au centre. Cette courbure est proprement l'ouvrage de l'attraction; & ce qu'elle mèt de tems à achever un quart de son orbite, ou de sa courbe, on fait par la géométrie qu'elle

le mettroit à parcourir le rayon de l'or-
bite en tombant vers le centre par l'action
uniforme de la même attraction. Ainsi en

mesurant la quantité de tems qu'elle em-
ploie à former le quart de sa courbe, on
mesure la quantité de tems qu'elle met-
troit à parcourir son rayon par l'impres-
sion uniforme de l'attraction. On fait ce
que dure la révolution circulaire de la lune
autour de la terre. On fait aussi combien
il y a d'ici à la lune, savoir soixante demi
diametres terrestres. Sachant donc com-
bien la lune parcourt de piés dans son or-
bite en une minute, on fait combien elle
en parcourroit dans son rayon, en tom-
bant uniformément vers le centre, en vertu
de l'attraction qu'elle éprouve à cette di-
stance de la terre : & l'on trouve qu'elle
emploieroit une minute à parcourir
quinze piés. Mais on a observé d'ailleurs
que l'attraction qui ramène la lune vers
la terre, agit différemment, selon les di-
vers points d'éloignement du centre, &
qu'elle augmente vers la terre en raison in-
verse du quarré de la distance, ou qu'elle
diminue loin de la terre, à proportion
que le quarré de la distance augmente ;
en sorte que la lune placée au deuxième
demi diamètre terrestre, seroit attirée
quatre fois moins fort qu'au premier ; &

LA COS- que placée au troisième demi diamètre,
MOGONIE. elle seroit attirée neuf fois moins vite;
que l'attraction au quatrième demi dia-
mètre, seroit seize fois moindre, & ainsi
de suite. La lune qui, au soixantième demi
diamètre, parcourt quinze piés en une
minute, étant enfin placée soixante fois
plus bas, ou tout près de la terre, par-
courroit alors en une minute 3600 fois
quinze piés; puisque le quarré de 60,
est 60 fois 60 : c'est-à-dire, 3600.

Voyons à présent ce que parcourt une
pierre en retombant de l'air, dans la du-
rée d'une minute. Elle est placée juste-
ment à soixante demi diamètres terrestres
plus bas que la moyenne distance de la
lune. C'est un fait, qu'en une seconde
ou soixantième partie de minute, elle
parcourt quinze piés. Or, selon les expé-
riences de Galilée, les espaces parcourus
par les corps graves, sont comme les
quarrés des tems. Quel sera le quarré de
la soixantième seconde qui finit la mi-
nute. C'est 60 fois 60, ou 3600. La
pierre aura donc parcouru à la fin de la
minute 3600 fois 15 piés. En multipliant
15 par 3600.

Le produit est 54000.

Il se trouvera que la lune & la pierre par-
courront également dans le voisinage de la
terre,

terre, cinquante quatre mille piés en une minute; & que la pierre portée dans l'orbite de la lune, si on la lâche de cet endroit, n'éprouvera plus qu'une force 3600 fois moindre, ou ne parcourra plus que quinze piés en une minute.

M. Newton, après avoir montré par cette conformité d'effèt, l'unité de la cause, & essayé de faire voir que la pesanteur ne diffère point de l'attraction, cherche sur la terre d'autres preuves de l'attraction par laquelle les corps tendent, dit-il, les uns vers les autres. Pour cela il fait valoir l'élévation des liqueurs dans les tuyaux capillaires, les magnétismes, & les électricités. Il allègue sur-tout une expérience qui semble prouver assez sensiblement l'attraction.

Voici comme il expose lui-même le fait dans son Optique : » Si deux plaques de verre plates & polies de trois ou quatre pouces de large, & de vingt ou vingt-cinq pouces de long sont couchées, l'une parallèle à l'horison, & l'autre sur celle-là, de telle manière que se touchant par l'une de leurs extrémités, elles forment un angle d'environ dix ou quinze minutes; après que leurs plans intérieurs ont été mouillés avec un linge net, trempé dans de l'huile de théré-

LA COS-
MOGONIE. bentine, & qu'on a fait tomber une
ou deux gouttes de cette huile sur l'ex-
trémité du verre inférieur la plus éloi-
gnée de l'angle susdit, aussi-tôt que la
plaque supérieure aura été posée sur
l'inférieure, de sorte qu'elle la touche
par un bout faisant l'angle qu'on vient
de dire de dix ou quinze minutes; dès
lors la goutte commencera à se mouvoir
vers le concours des deux plaques de
verre, & continuera de se mouvoir avec
un mouvement accéléré jusqu'à ce qu'elle
y soit parvenue. Car les deux verres
attirent la goutte, & la font courir du
côté vers lequel les attractions incli-
nent; & si dans le tems que la goutte
est en mouvement vous levez en haut
l'extrémité des verres par où ils se tou-
chent, & vers où la goutte s'avance, la
goutte continuera de monter entre les
deux verres, & par conséquent elle est
attirée; & à mesure que vous leverez
plus haut cette extrémité des verres, la
goutte montera toujours plus lentement;
& s'arrêtant enfin elle sera autant en-
traînée en bas par son propre poids,
qu'elle étoit emportée en haut par l'at-
traction.

La cinquième partie de la philosophie
de M. Newton, consiste à examiner quelle

doit être la courbe que décrit un astre qui, **LE MONDE** emporté par la force centrifuge sur une **DE NEW-** tangente, est retiré continuellement vers le **TON.** centre, & obligé de circuler. Il trouve par une géométrie très-exacte & très-profonde, que cette courbe doit être une ellipse ou une orbite qui approche de la figure ovale : ce qui est d'accord avec les phénomènes.

En sixième lieu, il applique au soleil & aux planètes son principe de l'attraction. Il prétend que le soleil pèse ou tend vers elles, & qu'elles pèsent sur lui. Il examine la masse & le poids de chacun de ces corps : & comparant la marche du soleil vers elles, & les gravitations ou tendances respectives, tant des planètes vers le soleil, que des planètes primitives les unes vers les autres, & des planètes du second ordre vers la grosse planète qui leur sert de centre, il en déduit des situations & un cours qui se trouvent plus conformes aux phénomènes que tout ce qu'on a dit jusqu'à présent : & c'est sur cette comparaison des forces attractives des planètes que roule la plus célèbre partie de la physique de Newton.

Jugemens sur la physique de Newton.

La plupart des physiciens du Nord, & plusieurs des nôtres, dégoûtés du Cartésianisme qui, en général, & dans son application aux cas particuliers, les satisfaisoit peu, ne furent que plus disposés à écouter un nouveau maître. Ils furent ravés en admiration de la justesse des opérations géométriques de M. Newton, & passèrent peu-à-peu par dessus certaines répugnances que leur causa d'abord l'idée obscure d'attraction, en faveur de la conformité du tout avec les phénomènes célestes. Cette doctrine est bien venue à présent dans les académies célèbres. Elle y tient, en quelque sorte, le premier rang : & les partisans de M. Newton sont si touchés de la pénétration de son esprit, quand ils sont parvenus à entendre la géométrie, qu'ils n'en parlent qu'avec une espèce d'entousiasme. Ses démonstrations sont des idées routes divines. Il est allé beaucoup plus loin qu'on ne devoit espérer de pouvoir parvenir. Les natures angéliques sont jalouses de ce qui lui a été accordé : & c'est une grande gloire pour les hommes, que Newton ait été l'un d'entre eux.

*Voyez, son
épitaphe.*

D'autres physiciens, non-seulement LE MONDE Italiens, Allemands, & François, mais DE NEW-même de ses compatriotes, portent de sa TON. philosophie un jugement bien différent. Si la satire & l'esprit de partialité n'ont point de part à leurs plaintes, il est juste de les entendre.

Nous ne sommes, disent-ils, ni jaloux, ni ingrats. C'est à M. Newton que nous devons une connoissance de la lumière & des couleurs plus exacte que celle qu'on en avoit auparavant. C'est lui qui a aidé avec succès la construction du télescope par réflexion, dont Jacques Grégori d'Aberdon, en Ecosse, avoit donné la première idée & la figure dans son Optique *, sans avoir pu trouver dans sa patrie aucun ouvrier capable de le bien exécuter. Quoiqu'aujourd'hui on quitte la méthode embarrassante que M. Newton a imaginée d'y faire de côté l'ouverture où l'on doit appliquer l'œil, pour revenir à la première invention de l'opticien Ecossois; c'est Newton qui a le premier dirigé le travail des ouvriers, & enrichi le public de cet admirable instrument.

* V. *Optica promota*, imprim. en 1663

Nous ne trouvons point du tout étrange qu'on emploie, si l'on veut, l'hypothèse de la gravitation universelle, pour expliquer l'ordre du ciel. Dans l'éloignement

LA COS- où nous nous trouvons à l'égard des pla-
MOGONIE. nètes, & dans l'ignorance où nous sommes, selon M. Newton lui-même, de la nature des choses qui nous environnent de près, peu nous importe qu'on donne le nom d'attraction, plutôt que de pression ou d'impulsion, au principe inconnu qui rapproche les planètes les unes des autres, & qui les fait tourner autour de certains centres. Nous ne lui faisons point de procès sur un terme. Il est même de la prudence de connoître la méthode, & de mettre en œuvre ses observations, s'il est vrai qu'elles nous approchent le plus de la vérité des phénomènes, & de l'ordre de la nature.

Mais ce qui nous fait peine, c'est l'étendue excessive qu'on donne au système de l'attraction, & les divers abus qu'on en fait.

On lui donne trop d'étendue. De ce que les phénomènes célestes, à quelques irrégularités près, répondent juste aux raisonnemens de M. Newton, on conclut que cette attraction est généralement réciproque entre tous les corps, soit terrestres, soit célestes; que c'est une loi réellement subsistante, ou même une force inhérente à tous les corps. Cette conséquence est très-peu juste.

Les anciens astronomes avec leurs cer-
cles déferens, leurs épicycles, & bien des
démonstrations géométriques, prédi-
soient les éclipses. Ils marquoient exacte-
ment le cours du soleil & les situations
des planètes. Ils se croioient en droit d'en
conclure que la nature étoit rangée com-
me ils l'avoient conçue. Cependant Co-
pernic & Galilée ont convaincu l'univers
de la fausseté de tout le système de Pto-
lomée & des Arabes.

Képler eut recours à d'autres suppo-
sitions, & à de nouveaux calculs, à l'aide
desquels il ramenoit géométriquement
tout l'ordre du ciel à une nouvelle idée
qu'il s'en étoit faite. 1°. Il admettoit
dans le soleil une ame destinée à le faire
tourner sur son axe, & à envoyer au
dehors une image du soleil qui agissoit
puissamment à la ronde. 2°. Cette image,
quoi qu'immatérielle, pouffoit les plané-
tes en raison de la solidité de leurs masses
& de sa propre force, qui diminuoit à la
ronde, comme le quarré de la distance
augmentoit. Il fixoit la longueur, & par
conséquent l'affoiblissement du rayon por-
teur de la planète, par la grandeur de
son orbite. Il déterminoit proportionnel-
lement l'augmentation de la masse des pla-
nètes par l'allongement du rayon vecteur.

Système de
Képler.

LA COS- En suite par le calcul qu'il fondoit sur
MOGONIE. ces suppositions , il formoit cette règle
qui s'est justement trouvée d'accord avec
les phénomènes , & qui est devenue si
célèbre parmi les astronomes , que les cu-
bes des distances des planètes au soleil ,
sont entre eux comme les quarrés des
tems de leurs révolutions : de sorte que ,
connoissant au juste la durée de leurs ré-
volutions , on peut assigner à peu près
leurs éloignemens respectifs entr'elles &
à l'égard du soleil. 3°. Pour rendre rai-
son de ce que les planètes décrivent des
orbites excentriques au soleil , Képler ima-
ginoit que les corps des planètes étoient
composés de fibres en forme de dards bar-
belés qui toutes étoient couchées du
même sens , & s'applatissoient , étant pré-
sentées d'un côté par leurs pointes au so-
leil ; mais se hérissoient , étant présentées
de l'autre. Présentent-elles au rayon du
soleil le côté des barbes applaties ? c'étoit
un côté ami ; ce qui causoit , dit-il , *une*
attraction vers le soleil. Lui présentent-
elles au contraire leurs fibres à contre-
poil ? c'étoit un côté ennemi : & cette ma-
nière de se présenter , causoit *une répulsion*.
En sorte que le rayon vecteur ou porteur
de la planète , l'attiroit vers le soleil dans
un cas , & l'en éloignoit dans un autre.

On a retenu la règle de Képler, & tout LE MONDE ce qu'il établit de conforme aux observa- DE NEW-
tions. Mais cette conformité n'a pas em- T O N.
pêché les personnes judicieuses de regarder en pitié toutes ces suppositions de fibres abaissées ou hérissées, d'attractions, & de répulsions, malgré la pompe des termes & l'appareil géométrique dont ces suppositions sont relevées.

Les attractions, les répulsions, & les puissances immatérielles dont M. Newton fait tant d'usage, doivent leur naissance à Képler. Les observations, la géométrie, & les calculs qu'il a mis à côté, sont, sans contredit, supérieurs au travail de Képler. Mais les vertus attractives, repoussantes, & immatérielles, pour avoir été mises en meilleure compagnie, ont-elles acquis plus de mérite ou de réalité qu'elles n'en avoient auparavant ?

Ce ne sont pas seulement les partisans de M. Newton qui réalisent trop cette supposition, ou cette prétendue cause des mouvemens de l'univers, qu'il ne désigne par le nom obscur d'attraction, que parce qu'il ne sait pas ce que c'est que cette cause. Il paroît qu'il a été lui-même la dupe de son propre langage & de sa trop grande familiarité avec l'attraction & avec les répulsions. Il les trouve par tout. Il est

LA COSMOGONIE. vrai qu'il dit quelque part, qu'il se peut faire que l'effet qu'il attribue à une attraction, soit celui d'une impulsion. Mais on voit aisément qu'il pensoit le contraire. Car quand il cherche l'origine de la cohésion des corps, & la raison pourquoi les petites masses d'élémens sont plus difficiles à désunir que les grosses; c'est, dit-il, que les élémens n'ayant point de pores, exercent les uns sur les autres une attraction qui agit de toute la profondeur de leur masse, & de toute l'étendue de leur surface. Au lieu que les petits corps du second ordre, & qui sont composés des premières masses d'élémens, commencent à admettre des pores; & les pelottes du troisième ordre, composées des secondes, en admettent encore plus. D'où il doit arriver que les premières se colent bien plus puissamment; les secondes s'attirent moins; les troisièmes encore moins: les attractions diminuent donc comme les masses grossissent, & à une distance cent fois plus grande, cent multiplié par cent, qui est le quarré de la distance, vous donne la juste mesure de l'affoiblissement de l'attraction. M. Newton, en chetchant la cause de la cohésion des premiers élémens, n'a plus d'autres corps ultérieurs qui puissent opérer au-

cune impulsion. C'est donc très-sincèrement qu'il rejettoit l'impulsion, & réalisoit l'attraction comme source originelle de l'activité & des assemblages qui composent la nature. Mais il vaudroit mieux se tenir en repos que d'exercer laborieusement la géométrie, à calculer, & à mesurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien. Dès que M. Newton & ses partisans voyent ou croient voir du géométrique, ils le prennent pour la nature même. Témoin leur réaction dont ils font tant de bruit, & qui n'est qu'une façon géométrique d'exprimer la diminution des mouvemens communiqués, sans qu'il nous en revienne aucune connoissance physique, aucune lumière sur la nature de quoique ce soit. Témoin encore leur goutte d'huile dont ils calculent précisément l'accélération entre deux plaques de verre inclinées l'une sur l'autre. Peut-on, disent-ils, ne pas sentir là l'existence & le véritable progrès de l'attraction ?

Avant que d'expliquer la marche accélérée de leur goutte d'huile, nous leur demanderons comment il se peut faire qu'une masse telle que l'Eglise Cathédrale de Paris qui a une attraction comme infinie en comparaison d'une plume, n'attire

LA COS-
MOGONIE.

pas à elle cette plume qui vole librement en l'air le long de ses murailles. Nous leur demanderons ensuite pourquoi, dans l'encoignûre qui réunit la muraille de la croisée de l'église avec la muraille de la nef, on n'éprouve pas une attraction plus puissante encore qu'ailleurs. Il semble qu'un petit corps ne devrait point risquer ce passage, de peur d'y être entraîné & rudement collé aux murs par une succion qui iroit en augmentant, comme le carré de la distance diminue. Cela ne se peut, nous répondent-ils sérieusement, parce que la terre, la grosse planète, fait cesser toutes ces attractions par la supériorité de la sienne; & de peur qu'on n'en doute, le calcul marche: on pèse la plume, la cathédrale, puis la terre: & l'enfilade des zeros par lesquels la cathédrale l'emporte sur une plume, n'est rien en comparaison de celle par laquelle le globe terrestre l'emporte sur la cathédrale.

L'arithmétique est juste, nous le croyons: mais l'usage qu'on en fait ne l'est guères. Si la cathédrale n'a plus d'attraction en présence de la terre, pourquoi deux plaques de verre auroient-elles plus de privilège? Comment peuvent-elles exercer librement leurs droits en présence de la grosse planète? Oh! disent ces Messieurs,

c'est une attraction d'un autre genre. Il y a des attractions qui agissent du centre des corps, & de toute la profondeur des masses. Il y en a qui n'agissent que de la surface. Telle est en particulier celle des plaques de verre. Que ces plaques soient plus ou moins épaisses, la goutte va également son chemin. Voilà donc une attraction d'un caractère particulier, & on en distingue encore de plusieurs autres sortes. Il y en a d'électriques. Il y en a de magnétiques. Il y en a de . . . Nous consentons qu'on en imagine de tant d'espèces qu'on voudra. Mais arrêtons-nous à celle que les Newtoniens prétendent que Dieu par une loi singulière a attachée à la surface de certains corps seulement. Si cette attraction est d'un caractère particulier; pourquoi la donner pour preuve de l'attraction universelle, qui agit du centre de tous les corps? Comptons ici les riches découvertes de la philosophie du Nord. Attractions centrales, attractions superficielles, attractions *in distans*, attractions de contact, & inefficaces hors du contact, attractions sympathiques, magnétiques, électriques, ou telles autres, qu'on diversifie comme les effets, & qui, pour surcroît de merveille ou d'obscurité, quand elles portent leur activité à un certain

LA COS-
MOGONIE.

point de distance, d'attractives qu'elles étoient deviennent tout d'un coup des forces repoussantes. Nous voilà certes fort avancés en philosophie. Nous avons rejeté les qualités occultes des anciens, quoi qu'après tout elles ne signifiaissent, comme l'attraction, qu'un certain effet sensible dont on ignoroit la cause : & nous retombons aujourd'hui dans la même obscurité & dans la même inutilité, en établissant autant d'attractions d'une espèce particulière que nous voyons d'effets particuliers? Que gagnons-nous au change? Ce n'est toujours qu'un moyen de parler long-tems & avec emphase de ce qu'on n'entend point. Il est vrai qu'on calcule & qu'on algébrise les attractions. Mais qui empêchoit jadis de calculer & d'algébriser la sphère d'activité des qualités occultes? On auroit dit des choses tout aussi justes. On nous lanterne à tout propos l'augmentation ou diminution des puissances attractives en raison inverse du quarré de la distance. Mais c'est le progrès de tout ce qui se disperse à la ronde, & s'affoiblit à proportion des espaces. C'est le progrès des odeurs : c'est le progrès de la chaleur : c'est communément celui de l'électricité : & quand nous avons bien calculé ces progrès ou d'autres, en savons nous davan-

tage ce que c'est qu'odeur, que chaleur, LE MONDE
ou électricité ? DE NEW-

Allons plus loin. Il paroît que dans ces T O N.
attractions modernes auxquelles on rap-
porte tout, il se trouve plus que de l'inu-
tile : & nous pouvons entrevoir que le faux
s'y mêle souvent. On y donne pour pure
attraction, ce qui est l'ouvrage d'une vraie
impulsion, ou ce qui est l'ouvrage d'une
opération si cachée & si obscure, que nous
n'avons aucun droit de l'apporter en preu-
ve de la prétendue attraction. On ne peut
douter qu'entre les deux plaques de verre
inclinées, comme Newton le veut, il n'y ait
un liquide, comme l'air & le feu répandu
dans l'air. L'on sait que tout liquide agissant
sur un autre liquide y cause une émotion :
ce qui semble suffire pour expliquer l'accé-
lération de la goutte d'huile. Si ce liquide est
composé de ballons à ressort, ces ballons
s'applatissent & rejaillissent à la rencontre
des corps. Les ballons du fluide invisible
qui est entre les plaques éprouvent donc
une légère compression le long des parois
du verre. L'applatissement des ballons ré-
jaillit sur le liquide, & chaque petits coups
de ressort se répand dans la masse entière.
Mais l'onde qui sillonne un liquide est plus
forte dans sa naissance que dans sa disper-
sion. Elle est plus sensible dans un petit

Cause de l'as-
cension des
liqueurs dans
les tuyaux ca-
pillaires.

LA COS-
MOGONIE.

espace que dans un grand où elle s'affoiblit à proportion du nombre des parties auxquelles elle se communique. La goutte d'huile doit donc éprouver un choc ou une impulsion toujours plus grande à proportion qu'elle est plus voisine de la jonction des plaques. De même la liqueur qui est dans un très-petit tuyau, touchant plus de surface eu égard à la petitesse de sa masse, qu'elle n'en touche dans un large tuyau, doit être plus émue & plus poussée par l'air, ou par un autre liquide contigu le long d'un tuyau capillaire, que dans un tuyau large, puisque cet autre liquide y est lui-même plus ému le long des parois où il est refoulé qu'il ne le seroit dans un plus large volume. Il doit donc y avoir plus d'agitation où la liqueur & l'air se touchent sur le tuyau. Aussi voit-on les liqueurs qui montent dans les petits tuyaux former vers le milieu de leur masse une cavité qui marque que ce qui est le long des parois du verre y souffre quelque émotion de plus, & s'élève en se mêlant avec l'air qui l'agite. Il n'y a même presque aucun vaisseau où l'on ne voye les liqueurs quelque peu plus élevées le long des parois que dans le reste de leur surface. Nous avouons sans peine que cette opération est fort secrète, & très-difficile à

démêler. Mais si nous ne la donnons pas LE MONDE
avec une entière confiance pour une cause DE NEW-
d'impulsion capable de faire monter les T O N.
liqueurs ; tirer de la suspension ou de l'a-
gitation des liquides resserrés une preuve
de l'attraction des vaisseaux , c'est cher-
cher des éclaircissémens dans les ténèbres.

L'émotion des fluides le long des corps Cause du
qui les avoisinent nous donne encore pli de la lu-
un moyen plus propre que n'est l'attra- mière aux ap-
ction , pour rendre raison du pli & des proches des
écarts qu'éprouve un rayon de lumière corps.
directe à l'approche des corps , & avant
que de les avoir touchés. Ce pli est moin-
dre aux approches d'un corps raboteux ;
parce que les refoulemens du liquide
sur toutes sortes de surfaces , se faisant en
tout sens , doivent naturellement s'entr'-
affoiblir & moins ébranler la lumière.
Au contraire le pli d'un rayon aux appro-
ches d'un rasoir , ou d'un corps poli , doit
être plus grand , parce que le poli con-
sistant dans un grand nombre de petites
surfaces uniformes , l'applatissment & les
bonds du très-grand nombre des ballons
fluides se font dans le même sens ; ce qui
doit causer un ébranlement plus sensible
dans la lumière. Cette forte agitation des
fluides, à la rencontre des surfaces, se peut
justifier par celle qu'on apperçoit sensible-

LA COS- ment en été dans le hale & dans l'air en
MOGONIE. appliquant les yeux à la surface de la terre,
ou d'un mur éclairé du soleil. Cette émo-
tion des fluides, tels que sont l'air, le feu,
ou autres dans les pores des corps durs,
nous paroît de même plus propre que l'at-
traction, pour rendre raison de l'obstacle
que la lumière trouve souvent dans les
pores plutôt que dans les surfaces. Les
Newtoniens se complaisent dans la mer-
veilleuse pensée que la lumière se réflé-
chit sur le vuide en se rejetant du côté
où elle sent des corps. Pour nous, bien-
loin de faire l'apologie de l'ancienne école
par cette nouvelle horreur du vuide, nous
croyons qu'un corps ne rejaillit que sur
un corps : & si la lumière se réfléchit sur
les pores, & même avant que d'être par-
venue jusqu'aux surfaces, c'est parce que
les pores sont comme fermés quand ils
deviennent trop obliques ; ou parce qu'un
fluide, qui par sa finesse est en proportion
avec la lumière, la repousse & de dedans
certains pores, & dès avant qu'elle ait
touché la surface sur laquelle ce fluide est
refoulé lui-même, & plus ébranlé qu'ail-
leurs.

Le magnétisme que les Newtoniens
réduisent à une attraction ou à une loi
sans aucun écoulement réel de substance

& d'atmosphère, emporte cependant avec LE MONDE lui toutes les marques de la présence DE NEWTON d'un corps. Après avoir attiré l'éguille d'une boussole vers l'extrémité d'une barre de fer que nous lui présentons ; si nous frappons la même extrémité de cette barre d'un coup de marteau ; tout change : l'éguille fuit , & il se fait une répulsion au lieu d'une attraction. Ce coup de marteau peut déranger un cours de parcelles qui rouloient autour du fer. Mais si l'attraction n'étoit qu'une loi, ou la suite de la volonté de Dieu qui ordonne à l'aiman d'avancer vers le fer , comment un coup de marteau dérangeroit-il la loi du Tout-puissant ?

On attribue avec aussi peu de fondement à une puissance immatérielle l'électricité qui est sensiblement l'effet d'un cours de corpuscules agités. Si elle n'étoit qu'une vertu agissante à la ronde en raison inverse du quarré de la distance ; on ne la verroit pas aller au bout d'une corde de douze cent piés de long soulever les paillettes d'or de dessus une assiette, au moment qu'on présente le tube électrique à l'autre bout de la corde.

On ne sauroit même raisonnablement douter que cette électricité ne soit une atmosphère de petits corps raréfiés autour du corps électrique après le frotte-

LA COS- ment. Car quand on lâche en l'air une
MOGONIE. paillette d'or ou autre auprès du tube ,
les parcelles agitées à l'entour chassent &
précipitent sur le tube la paillette dont
les parties sont en repos les unes auprès
des autres. Mais un moment après l'air
& l'humidité répandus sur la paillette se
détachent par l'activité du fluide environ-
nant , & forment autour de cette pail-
lette une bulle dont l'eau occupe les
bords. Cette bulle s'élargit , & devient
plus légère ou plus raréfiée que l'air où
elle nage. Aussi voit-on alors la paillette
s'élancer loin du tube , & nager apparem-
ment à la surface de l'atmosphère électri-
que. Voilà ce que les Newtoniens appel-
lent d'une manière vague la répulsion.
La paillette jettée loin du tube tombe par
l'impulsion de la pesanteur , si on retire
le tube. Mais au contraire si on oppose le
tube à la chute , alors l'atmosphère qui
environne le tube rencontrant la petite
atmosphère qui s'est formée autour de la
paillette ; une atmosphère roule sur l'au-
tre. Vous voyez en effet cette paillette se
soutenir au milieu de l'air assez loin du
tube. Si l'on hausse le bras , la paillette
monte. Si on l'abbaisse , elle descend. Elle
imite tous les mouvemens du tube , parce
qu'il est environné d'une atmosphère qui

soutient celle de la paillette : & c'est tel- LE MONDE
lement une bulle de matière très-rare DE NEW-
amassée autour de la paillette qui opère TON.
tout ce que nous venons de voir, que si
vous touchez la paillette avec vos doigts
ou autrement, alors vous crevez la croute
de la bulle. La paillette est rendue à sa
pesanteur, & aussi-tôt l'atmosphère qui
agit autour du tube précipite de nouveau
la paillette sur le verre.

On explique encore par des attractions
& par des répulsions une autre expérience
à peu près de même caractère. Après
avoir suspendu, & laissé flotter librement
dans l'air trois ou quatre rubans de diffé-
rentes couleurs, si on y présente le tube
électrique nouvellement frotté, on s'ap-
perçoit que le ruban noir est toujours le
premier qui s'approche, & les autres suc-
cessivement selon leur pesanteur spécifi-
que, & dans un ordre constant : appa-
remment que les parties ferrugineuses qui
font la teinture noire, étant métalliques,
donnent à cette masse assez légère pour
être emportée; un poids suffisant pour
être précipitée la première. Un instant
après il se détache de ces rubans quelques
parcelles d'eau & d'air qui s'étendent &
se dilatent à un point, que ce qu'elles con-
tiennent devient plus léger que la masse

LA COSMOGONIE. d'air dont elles occupent la place : & aussi-tôt on les voit s'éloigner du tube , c'est-à-dire proprement , surnager vers la surface de la grande atmosphère électrique. Retirez le tube : les rubans reviennent à vous. Représentez leur le tube : ils fuient. Si enfin vous glissez les doigts le long des rubans , vous crevez ou dissipez ce petit volume d'air très-raréfié par les corps électriques qui s'y trouvent. En ce moment le ruban dépouillé de ce qui le faisoit fuir , est ramené de nouveau par l'électricité vers le tube. Nous aimons mieux risquer ainsi d'expliquer les détails par quelques mécanismes intelligibles , & comme attestés par la circonstance , que de rendre raison de tout par une parole vague accompagnée de lignes géométriques ou d'algèbre. Tout ce qu'on gagne à cette affectation d'appliquer aux corps célestes , la toise , la balance , & le calcul , est de se donner un grand air de savoir , tandis qu'on est réellement dans les plus profondes ténébres.

N'espérez point , nous disent les Newtoniens , qu'on nous voye jamais revenir à vos atmosphères , & à vos tourbillons. Pour nous obliger à admettre un tourbillon il faut nous montrer géométriquement comment il agit , & appliquer

de tout aux effets. Or c'est ce qui est impossible. LE MONDE
DE NEW-
TON.

Que cela soit impossible, c'est une question, avons-nous à leur répondre. Nous abandonnons au reste la plupart des idées de Descartes, & ne sommes entêtés ni d'aucun homme, ni d'aucuns sentimens : mais les tourbillons qu'il a conçus autour de chaque planète sont des êtres presque palpables. Nous les prouvons par les effets qui les supposent : & quoique nous ne désespérons pas d'en démontrer, ou d'en expliquer géométriquement la structure (a), nous ne nous y croyons pas obligés. Avons-nous besoin de concevoir géométriquement comment les fluides agissent pour assurer qu'il y a des fluides ? Pouvons-nous douter qu'une masse plus rare que la partie du fluide dont elle occupe la place, soit moins poussée vers le bas que le fluide, & qu'elle ne doive monter ? Cependant nous pourrions être fort en peine de démontrer géométriquement ce mécanisme. Ainsi nous expliquons la pesanteur des pierres, & de la lune sur la terre, non par des lignes géométriques appliquées à une supposition inconcevable, mais par une force

(a) M. Privat de Molières l'a essayé dans ses leçons de Physique.

LA COS-
MOGONIE.

centrifuge qui ramène les corps plus épais vers le centre , ainsi que nous le venons de voir dans l'électricité : & si la paillette se soutient à quelques distances du tube , ou la lune a une certaine distance de la terre au lieu d'y être précipitées , c'est parce qu'un tourbillon rond ou ovale distribué autour de la terre arrête ou laisse rouler sur ses dehors le tourbillon de la lune, comme l'atmosphère électrique laisse rouler sur elle la bulle & la paillette sans leur permettre de se précipiter.

Les Newtoniens avouent par-tout qu'ils ne connoissent ni la nature , ni la plupart des causes dont ils examinent les effets. Nous leur savons gré de cette modestie si bien fondée, & nous admettons la plupart des effets qu'ils admettent , parce qu'ils les ont exactement observés. Mais ils nous demandent des explications du jeu & de la structure intime des atmosphères & des tourbillons, comme si nous prétendions avoir droit à ces connoissances. Nous nous contentons de recueillir le plus d'expériences qu'il nous est possible : nous essayons de rapprocher ces choses , & de les lier : nous employons la géométrie quand elle nous peut aider : nous nous bornons le plus souvent aux attestations qui démontrent l'existence de certaines causes ;

causes ; comme d'une atmosphère , d'un LE MONDE tourbillon , d'une matière qui roule en DE NEW- évitant le centre , & de telles autres ; mais T O N.

sans prétendre en concevoir encore parfaitement le mécanisme : & nous ne voyons rien de moins nécessaire sur tout que de rappeler en grand & en petit tous les mouvemens de la nature à une pesanteur idéale , à des poids ou à des masses qui gravitent les unes sur les autres sans être appliquées , sans avoir aucun lien intermédiaire , & lors même qu'elles sont séparées par des vuides immenses. Cette nouvelle méthode de philosopher établit une action que nous n'apercevons nulle-part dans la nature , & qui n'a point du tout le caractère de la conduite que Dieu tient constamment dans tout ce qui nous environne. Si nous voyons quelque mouvement se communiquer , c'est par impulsion , par contact , par tension , par tiraillement , par engrénage , & sur-tout par des poids présens & appliqués , mais non par des poids qui se sentent avant que de s'être touchés. Pourquoi Dieu auroit-il mis par-tout tant de leviers , tant de cordes , tant d'attaches , tant de ressorts , & tant de proportions de figures saillantes & rentrantes , s'il avoit d'ailleurs établi la loi qui les fait peser les uns sur les

LA COS- autres avant le contact , & même dans un
MOGONIE. vuide parfait ? L'esprit ni le cœur ne
gagnent rien à cette philosophie nouvelle ;
& il nous paroît qu'il est peu prudent
de s'enfoncer dans les recoins d'une géo-
métrie lugubre pour parvenir à établir
une prétendue causalité universelle, dont
il se trouve que nous ne pouvons faire
l'application à rien de ce qui est autour
de nous sur la terre. Tirez Newton de
son ciel où peu de gens le veulent suivre,
& mettez-le avec son attraction univer-
selle auprès du bâtiment le plus massif,
ou en présence d'un tube électrique, ou
devant un aimant, ou vis-à-vis de lui-
même & des organes de son œil ou de
son estomac : alors son attraction demeure
oisive, ou bien elle agit au rebours de
ses règles. Ainsi avec beaucoup de géo-
métrie nous ne sommes pas encore deve-
nus plus physiciens.

Mais le plus grand abus qu'on puisse
faire de l'attraction n'est pas seulement de
nous occuper de généralités stériles : ce
seroit sur-tout de se figurer que cette at-
traction, dont l'existence est plus qu'in-
certaine, ait été la cause formatrice de la
terre ; ait donné l'être à des comètes qui
par l'écoulement de leur substance vont,
bien à propos, ravitailler les sphères épuî-

sées ; & ait enfin donné aux planètes un LE MONDE rang dans le zodiaque , un cortège plus DE NEW- ou moins grand de satellites , & une masse T O N. déterminée. Il n'y a ni mouvement uniforme , ni attraction soit centrale , soit superficielle qui puisse régler cette sage & magnifique ordonnance. L'argument qu'on tire aujourd'hui de la prétendue figure de la terre , ne prouve nullement que l'attraction ait donné à la terre cette figure.

Messieurs Newton & Hughsens ayant appris par les relations de quelques voyageurs attentifs , que les pendules portées d'Europe à la Cayenne , & dans d'autres parties voisines de l'équateur , se rallentissoient ou battoient les secondes plus lentement , en conclurent que la pesanteur étoit moindre sous l'équateur. La raison de ce phénomène ne pouvoit provenir , selon M. Newton , que d'une diminution d'attraction. Or l'attraction ne diminue qu'à proportion de son éloignement du centre. D'où il concluoit que la terre étoit plus large à l'équateur , puisque l'attraction ou la pesanteur commençoit à y être moindre. Ce phénomène , selon M. Hughsens , ne pouvoit provenir que d'une diminution de la force centrifuge d'une matière tourbillonnante , qui en évitant le centre

LA COS- y précipite les matières lourdes ou sans
MOGONIE. action. Or cette force ne pouvoit être plus foible à l'équateur qu'à cause d'un plus grand éloignement du centre. D'où il concluoit que la terre étoit plus épaisse à l'équateur que dans tout le reste, & s'applatissoit un peu vers les poles. Ces deux savans tiroient de ce fait la même conséquence, malgré la diversité de leurs suppositions sur la cause de la pesanteur.

Comme la connoissance de la figure de la terre intéresse la navigation, & peut contribuer à la perfection des cartes géographiques, le Roi de France a bien voulu envoyer dans le Nord, & vers l'Equateur, des savans d'un mérite reconnu pour s'assurer si la rondeur de la terre étoit par-tout la même par le rapport des degrés d'un climat avec les degrés d'un autre. Car s'il falloit marcher plus longtemps dans le Nord que dans notre climat pour avoir un nouveau degré ou une plus grande élévation de pôle, c'étoit la marque d'un applatissement de ce côté: & s'il falloit y marcher moins de tems pour avoir un changement d'élévation, c'étoit une preuve d'un plus grand arrondissement vers ce climat, & d'une surface plus égale ou plus platte dans le nôtre. Une parfaite égalité de terrain pour ré-

pondre à chaque degré du ciel, empor- LE MONDE
teroit enfin une parfaite uniformité de DE NEW-
rondeur.

TON.

Ceux de nos sçavans qui ont exposé leur vie sous le froid aigu du cercle polaire sont revenus heureusement, après y avoir planté aux extrémités de leurs lignes des colonnes qui annoncent à ces nations reculées non un héros destructeur, mais un Prince ami du bien public, & qui fait consister sa grandeur à servir le genre humain. Le résultat de leur travail & des relations de ceux qui ont travaillé au Pérou tend à prouver que la terre va en s'applatissant quelque peu depuis l'équateur vers les poles, ou que sous les poles la surface de la terre est quelque peu moins éloignée du centre que sous l'équateur.

Le savoir de M. Newton faisant plus de bruit dans le monde que les opinions de M. Hughens, quantité de personnes ont conclu du rapport de nos illustres voyageurs que cette forme de la terre donnoit gain de cause à M. Newton. D'autres en ont conclu non-seulement que l'attraction étoit ; mais que c'étoit cette puissante attraction qui avoit applati les poles de la terre & élançé son équateur, rangé les satellites au tour de Jupiter, & donné un grand anneau à Saturne. Ceux qui

LA COSMOGONIE. raisonnent de la sorte croient dire quelque chose de grand. Mais ils ne voient pas qu'il y a peu de justesse & beaucoup de danger dans ces conséquences.

D'abord elles ne sont point justes. Car l'applatissment de la terre vers le pôle n'établit pas davantage l'attraction de M. Newton, que la force centrifuge du tourbillon de M. Hugheus, ou de M. de Molières. Ce qui cause la pesanteur va toujours en diminuant loin du centre. La pesanteur est moindre vers l'équateur : on y est donc plus éloigné du centre qu'en aucun lieu de la terre. Mais cette pesanteur vient-elle d'une attraction ? Vient-elle de la force centrifuge d'un tourbillon, ou d'une autre cause ? C'est ce qui reste toujours à savoir ; & que peut-être l'homme ne saura jamais dans son état présent.

Mais nous trouvons de plus ces conséquences aussi pernicieuses que peu fondées. Dire que l'attraction a formé la terre & les planètes, c'est retomber dans ces structures imaginaires, telles que nous en avons de Lucrèce & de Descartes. C'est préférer une figure frivole de géométrie à toutes les lumières de la religion, & de l'expérience. Si la terre a été rendue plus large vers l'équateur que vers les pôles ce n'a pas été une cause naturelle, mais

une intention déterminée qui a fait cet **LE MONDE** ouvrage. La pesanteur par ce moyen s'y **DE NEW** trouve moindre. Les vapeurs s'y doivent **T O N**. précipiter moins vite, & demeurer plus long-tems suspendues sur la tête des habitants qu'une chaleur excessive y brûleroit. C'est une vûe pareille, ou telle autre que nous ne connoissons pas, qui a donné à la terre, aux plantes, & à toutes ces machines admirables, dont l'univers est plein, leur forme, leur usage, & leur correspondance : ou s'il est permis de chercher comment l'attraction a pu élargir l'équateur, ou former l'anneau de Saturne ; qui empêchera de demander si ce n'est pas l'attraction qui a mis en saillie le devant du globe de l'œil, ou qui a élané au milieu du visage de l'homme ce morceau de cartilage & de chair que nous appelons le nez ?

On est revenu des générations qui se font par des qualités occultes, ou par la corruption. Mais gagne-t-on beaucoup à former une planète par des résidences, ou par des attractions ? Le tout allât-il selon des lignes géométriques ? Formons, par exemple, géométriquement & par des attractions, le ventre d'un navet ou d'un oignon. Qu'est-ce qu'un oignon ou un navet ? Rien de si facile, semble-t-il,

LA COSMOGONIE. que d'en arranger les dimensions & la figure. Mais si l'attraction peut ordonner le chévelu, les canaux nutritifs, & le germe reproductif d'un navet, elle nous donnera un gland, un chêne, & toutes les plantes. Si elle donne les plantes, pourquoy pas les animaux, & l'homme lui-même ? On sait à présent quelle est l'origine d'un navet & d'un insecte. On sait donc, à plus forte raison, que nulle cause naturelle n'a pu former le magnifique globe de la terre. Que le géomètre toise son jardin : qu'il calcule la quantité de pierres qui en formeront l'enceinte. Rien de si utile alors, ni de plus estimable que ses opérations. Mais c'est abuser étrangement de la géométrie, que de l'employer à construire des planètes. Il y a là un ridicule plus réjouissant que celui du savetier qui voulut donner au public l'art de régner. Autrefois on étudioit la géométrie, & les calculs pour aider l'étude des révolutions annuelles & autres ; ou pour régler des opérations nécessaires à la société, comme le plan d'une ville, la direction d'une chaussée, la fabrique d'un pont. Cette méthode aujourd'hui est trop vulgaire : on applique la géométrie par supposition aux corps célestes les plus éloignés. On les pelotonne : on en suspend

trois ou quatre ensemble : & par la re-
cherche exacte , tant de la matière qui les
compose , que du point précis où se trouve

LE MONDE

DE NEW-

TON.

leur centre commun , on les mèt en balance avec d'autres , pour décider de leurs puissances attractives par l'excès de densité des uns sur la densité des autres. C'est-à-dire , qu'on étudie la nature pour avoir lieu de calculer. On fait de la géométrie l'usage que faisoit de ses dents celui qui , pour montrer à ses amis qu'il les avoit excellentes , s'exerçoit au bord de la mer à mordre & à casser du gallèt. Il est vrai que quelque estimables que soient de bonnes dents , la mode n'est pas encore venue d'en faire parade en cassant du gallèt : mais il est tout commun aujourd'hui de peser Jupiter , ou de calculer la densité de Saturne , la porosité de Mars , & la quantité des piés cubes que contient le soleil ; non pour régler le calendrier qui ne demande pas tant d'aprêts ; non pour servir en quoi que ce soit la société qui ne prend aucun intérêt à de pareils dénombremens ; mais pour prouver qu'on est calculateur & géomètre.

Tels sont les jugemens de bien des philosophes sur le fond & sur l'abus du Newtonisme. Nous avons dû les rapporter sans affoiblissement , parce que cette matière

LA COSMOGONIE. est très-importante ; mais sans nous rendre garants de ce qui peut s'y trouver de trop fort. Loin de chercher à offenser personne, nous avons essayé de faire appercevoir au Lecteur les intérêts qu'il peut avoir d'étudier cette philosophie , & les dangers qu'il y doit éviter.

Ce que nous pouvons avancer hardiment, selon l'exacte vérité, & conformément au but principal de cette histoire, c'est que malgré Aristote, à la honte des promesses de Descartes, selon tous les modernes les plus sensés, & de l'aveu de Newton même, nous ne connoissons point du tout le fond de la nature ; & que la structure de chaque partie, comme de l'univers entier, nous demeure absolument cachée ; d'où il suit qu'il y a bien du mécompte dans l'estime qu'on fait des systêmes de physique, quels qu'ils puissent être.

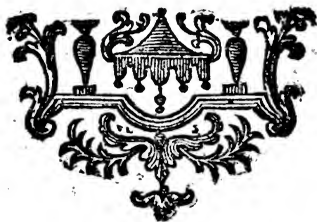
Cette conclusion si propre à nous servir de guide, & à nous rendre très-circonspects dans l'usage d'une raison que Dieu a resserrée dans des bornes si étroites, semble combattue par une difficulté qui se présente assez naturellement. Est-il croyable que Dieu ait montré sur la terre un esprit aussi pénétrant que Pascal, un esprit aussi patient que Newton, & qu'il

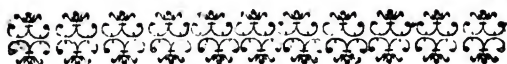
ait cependant voulu leur interdire la con-
noissance du fond de la nature ?

LE MONDE
DE NEW-
TON.

Il est indubitable qu'il l'a fait. Il est le dispensateur de la lumière & des ténébres. Il nous mèt en état de connoître l'usage de ses œuvres : & c'est pour nous aider dans ce travail qu'il suscite de tems à autres des esprits ou des talens peu communs. Mais quelle que soit la finesse du discernement dont il les a pourvus, il les a tous renfermés dans les bornes de son premier plan. Quel est-il donc ce plan, nous dira-t-on, & qui nous fera voir ces bornes que nous devons respecter dans nos recherches ? Ces bornes sont posées où une expérience de six mille ans nous les montre. Elles sont placées précisément entre le fond des êtres & leurs dehors. L'impuissance universelle où sont les hommes d'aller au-delà du sensible & de l'usuel, leur enseigne naturellement à quoi ils doivent s'en tenir. C'est dans ce qui échappe à leurs sens, qu'est le secret de la structure & le mystère de l'opération. Leur raison peut & doit s'exercer sur l'effèt & sur l'intention que Dieu nous montre ; mais non sur ce qu'il nous cache. Il veut bien que nous apprenions par des règles certaines à mesurer nos terres, à jager nos vases, à peser nos liqueurs, à compter nos jours,

LA COS-à observer la marche des astres même,
MOGONIE. parce qu'il a mis toutes ces choses à notre
service. Mais il ne nous a pas appris quelle
étoit la nature ni du ciel, ni de la terre,
ni des métaux, ni des liqueurs; parce
qu'il nous a déchargés du soin de les
produire: & il ne nous a pas appris ce
que c'étoit qu'un cristallin, un estomac,
un cœur, une planète, ou un tourbillon;
parce que ces choses sont faites, & qu'il
ne nous destinoit pas à en régler l'action
ni le gouvernement.





HISTOIRE DU CIEL

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES
DES POÈTES,
DES PHILOSOPHES,
ET DE MOÏSE.



LIVRE TROISIEME.

LA PHYSIQUE
DE MOÏSE.

QUoi ! n'est-il donc point de physique générale qui puisse rapprocher, tant les découvertes de nos peres, que les nôtres, & les assembler en un corps de sciences ? Oui sans doute, il en est une. Nous connoissons une physique simple, modeste, d'un usage sûr, également

LA PHY- propre à contenter le cœur de l'homme ;
 SI QUE DE comme à orner son intelligence , & à sou-
 Moïse. lager ses besoins : c'est la physique de l'ex-
 périence : c'est la physique de Moïse : &
 l'une n'est point différente de l'autre.
 Commençons par voir ce que nous ap-
 prend la première.

I.

Conformité
 de l'expérien-
 ce avec la
 physique de
 Moïse.

Une expérience universelle & uni-
 forme dont nous avons donné ailleurs (a)
 un détail suffisant , nous convainc d'abord
 que tout est en correspondance dans la
 nature ; que toutes les parties en sont
 dépendantes les unes des autres pour l'é-
 xercice de leurs fonctions , & pour l'ac-
 complissement de leur destination ; que
 la perte ou la soustraction d'une seule
 ruineroit le service de toutes les autres ;
 & qu'enfin le terme final, où viennent
 se réunir les diverses utilités des pièces
 qui composent notre monde , est visible-
 ment l'homme : je dis des pièces qui
 composent notre monde ; car nous de-
 vons borner nos recherches à celui-ci. En
 vain demanderons-nous s'il y en a eu
 d'autres avant celui que nous voyons ; ou
 s'il y en a d'autres à côté , & à quoi Dieu

(a) Lettre qui finit le troisième tome du Spectacle
 de la Nature.

les destine. Parlons de ce que nous pouvons savoir : laissons le reste à la connoissance de celui qui s'en est réservé le secret. LA PHYSIQUE DE MOÏSE.

Si tout est lié dans la nature, tout est l'ouvrage d'une même intelligence. Voilà l'origine de tout. Si tout concourt sur la terre à aider, & à exercer l'homme; si l'homme est le centre de tous les services, de tous les avis, & de tous les rapports; l'intention visible du Créateur dans tout ce qu'il nous montre, est que nous apprenions à nous en servir. Voilà la fin de tout, & l'homme est bien honoré d'être l'objet d'une pareille destination.

Le principe & la fin de la physique, ou de l'étude de la nature, doivent-ils être différens de ceux de la nature même? Le principe & la fin de la physique.
Non sans doute. La physique tend donc toute entière à connoître Dieu dans ses œuvres, & à faire un excellent usage de ses dons.

Mais peut-être faut-il de grands efforts, ou un génie extraordinaire pour entendre cette physique. C'est tout le contraire. Règle de cette étude.
Les méditations profondes, les longs calculs, & la sublime géométrie, peuvent conduire à des apparences de principes généraux; mais principes dont on n'a presque jamais fait une heureuse application dans les études de détail, &

LA PHY- dont il ne revient rien à la société ; en
 SI QUE DE sorte que tous ceux qui courent après les
 MOÏSE. opinions singulières, ou qui flattent leurs
 disciples de les conduire à des connois-
 sances fort sublimes, voyent d'âge en âge
 tous leurs merveilleux systêmes punis par
 une longue inutilité, & enfin par un mé-
 pris universel. Il n'en est pas de même de
 la physique qui se propose de connoître
 Dieu, & de mettre ses dons à profit. Elle
 ne demande qu'un bon cœur, des yeux,
 & une main agissante. Eprouver, mettre
 en œuvre, chercher à faire valoir en fa-
 veur de nos frères ce que nous avons
 reçu de notre pere commun ; voilà la
 vraie physique, & elle est si aisée que tout
 homme peut devenir physicien.

L'unique moyen sûr pour réussir dans
 cette étude, c'est d'éviter les idées dé-
 tournées ; c'est de faire plus de fonds sur
 l'expérience que sur les spéculations les
 plus accréditées. On regarde communé-
 ment ces spéculations comme des clés :
 voulez-vous faire usage de la clé pour en-
 trer quelque part ? elle se trouve fautive,
 & ne vous ouvre rien.

Il n'y a Nous avons vû par des expériences sans
 qu'une cause. nombre, que les êtres créés sont liés les
 uns aux autres, & ont été mis dans la dé-
 pendance les uns des autres pour l'exer-

cice de leurs fonctions, & pour leur propre conservation. Mais nous avons vû par LA PHY- SIQUE DE autant d'expériences, qu'aucun être créé MOÏSE. ne devoit à un autre sa nature ou son organisation. L'eau peut charier un grain d'or où il n'étoit pas : & le feu en peut mettre ensemble deux grains qui étoient désunis. Mais ni l'eau, ni le feu, n'ont donné à l'or sa nature. Dieu seul la connoît. Qui sera assez insensé pour assigner une cause naturelle de ce qu'il ne connoît pas ?

Le soleil & le feu d'un flambeau poussent vers nous la lumière qui remplit l'univers : la lumière nous montre le flambeau & le soleil qui la foulent. Mais comme le soleil n'est point l'ouvrage de la lumière, la lumière corporelle n'est point l'effèt ou la production du soleil. La lumière toujours prête à nous éclairer, dès que le moindre feu la troublera, n'attend pas le soleil pour subsister autour de nous. Elle y est avant qu'il vienne, comme l'air est autour de nous indépendamment de la cloche qui pousse cet air sur nos oreilles : & il est infiniment plus ridicule de prétendre que le soleil enfante à chaque instant la lumière, & en remplisse de moment en moment l'épouvantable espace de la sphère qu'il éclaire, que de

LA PHY-
SIQUE DE
MOÏSE.

prétendre que la cloche produit l'air qui frappe mon oreille, par ce qu'elle l'agite jusqu'à moi.

Remarque sur la pensée de ceux qui trouvent étrange la création du corps de la lumière avant le corps du soleil, comme l'histoire de Moïse nous l'apprend.

On ne conclura pas de la transmission successive du son, depuis le clocher jusqu'à mon oreille, que l'air a quitté le clocher pour venir jusqu'à moi ; mais que l'air battu dans le clocher, a choqué ou foulé l'air voisin, celui-ci un autre, & que sans se déplacer beaucoup, le choc en est parvenu fort loin de là. On ne conclura pas non plus de ce que la communication de la lumière se fait en sept minutes, du soleil jusqu'à nous ; que la lumière ait quitté le soleil pour s'écouler jusqu'à nous. Il n'y a là ni écoulement, ni projection ; mais un choc, une ondulation successive, une pression qui, sans transporter loin du soleil ou de la cloche ce qui les environne, se communique du soleil ou de la cloche au corps environnant, puis à d'autres, & enfin jusqu'à nous. Mais l'air & la lumière ne sont point des émanations de la cloche ou du soleil qui les frappent. Ils en sont indépendans : ils peuvent subsister avant qu'il y ait une trompette qui batte l'air & le fasse résonner, ou qu'il y ait une bougie qui trouble l'équilibre de la lumière & la fasse briller.

Même indépendance d'origine dans LA PHY-
 tous les êtres créés. Un ciron, une puce SI QUE DE
 ne sortira point de son œuf, qu'un juste MOÏSE.
 degré de chaleur n'ait remué les petits
 membres dont son corps est composé.
 Cela est vrai. Mais ce n'est point la cha-
 leur qui a organisé le germe, & préparé
 les nouritures qui sont enfermées dans
 l'œuf auprès du germe.

Le mouvement pousse, arrête, com-
 pose, & désunit : mais il ne produit ni
 les natures élémentaires qui entrent dans
 la composition de toutes les masses, ni
 les vaisseaux des espèces organisées. De-
 là vient que la plupart des traités de phy-
 sique nous égarent. Ils nous promettent
 de nous expliquer la nature : & ils ne
 nous instruisent que de quelques loix du
 mouvement. Mais quand nous saurions
 aussi nettement que nous le savons peu,
 de quelle sorte le mouvement développe
 les organes d'un germe, nous ne saurions
 pas pour cela quelle est la cause forma-
 trice du germe, ni quelle en est la stru-
 cture. On ne connoîtroit donc pas la na-
 ture même, après avoir fait de grands
 progrès dans l'étude du mouvement. L'au-
 teur de la nature a visiblement établi des
 loix constantes pour régler les assembla-
 ges, les chocs, & les retours des corps.

LA PHY- La scène de la nature change & se renou-
SIQUE DE velle perpétuellement. Mais pourquoi
Moïse. dans ses vicissitudes est-elle toujours la
même ? C'est parce que le mouvement
assemble & mélange des choses faites,
& nourrit des espèces d'une structure dé-
terminée. Mais le mouvement ne forme
aucune espèce. Il ne produit pas même
les natures simples qui fournissent l'ac-
croissement des espèces. Les loix du mou-
vement sont des ministres, & pour ain-
dire, des domestiques mis en œuvre pour
entretenir le service de la terre, & pour
en varier les décorations. Mais les servi-
teurs qui placent & déplacent les meu-
bles du logis, n'ont fait ni le bois des
lambris, ni la laine ou la soye des ten-
tures. Si les loix du choc, si les forces
centrifuges, si les attractions, si les for-
ces vives, si les forces repoussantes, si les
puissances centrales, & autres dont on
fait tant de bruit & de parade dans la
physique, peut-être sans beaucoup les en-
tendre, étoient capables ou de former le
moindre organe vivant, ou de produire
une nouvelle nature élémentaire ; l'uni-
vers qu'on regarde comme l'effet de ces
puissances, périroit très-réellement. Car
il ne subsiste que par l'ordre : & quel
ordre y auroit-il encore si les mouve-

mens & les attractions pouvoient produire quelque chose? Les anciennes natures se dissiperoient & feroient place à Moïse. de nouvelles. LA PHY-SIQUE DE

La chose est indubitable dans le sentiment de ceux qui attribuent aux mouvemens & au concours de certaines attractions, la forme & la détermination de chaque pièce dans la nature, comme d'un soleil, ou d'une planète. En effet de nouveaux chocs, ou de nouvelles attractions, devroient former de nouvelles pièces. Rien de si diversifié que les rencontres des chocs & des prétendues attractions. Il doit donc à jamais se former de nouveaux êtres & de nouvelles natures. Mais depuis qu'il y a des hommes, quel changement est-il arrivé à l'or? quel nouveau métal est sorti du creuset de tant de milliers de chymistes? Le nombre & la nature des matières qu'ils mettent en œuvre aujourd'hui, ne sont-ils pas toujours les mêmes? Les espèces animées changent-elles davantage? Il n'y a donc précisément qu'une cause, qu'une intelligence infinie, qui a fait des espèces & des élémens d'un nombre déterminé; qui a réglé ensuite les mouvemens qui devoient servir à les unir ou à les dissoudre. Ainsi le mouvement varie

LA PHY- ce qui est fait : mais il n'a rien produit
 SI QUE DE ni déterminément figuré : & c'est parce
 MOÏSE. que les natures élémentaires comme les
 espèces vivantes , sont sorties des mains
 de Dieu dans un nombre fixe & précis ;
 que le tout est immuable malgré le mou-
 vement qui sert à les mélanger. Un ou
 deux exemples acheveront d'éclaircir cette
 remarque , qui est la conséquence la plus
 importante qu'on puisse tirer de la phy-
 sique expérimentale ; puisqu'il en résulte
 un accord parfait entre l'inspection de la
 nature , & les lumières de la révélation.

Un chymiste assemble adroitement
 quelques matières d'un prix modique ,
 & forme une espèce de métal qui , sans
 avoir la désagréable odeur du léton , aura
 la beauté de l'or. Il cherche un beau nom
 à ce mélange. Il l'appellera tombac , mé-
 tal de prince , ou transmétal. Transmétal
 est un mot capable de faire la fortune de
 sa nouvelle invention. On y court. Cet
 homme , je vous prie , a-t-il augmenté le
 nombre des métaux ? a-t-il montré une
 nature neuve ? demandez-le au moindre
 de ses confreres. Celui-ci en haussant les
 épaules , vous accusera toutes les pièces
 métalliques & autres qui entrent dans la
 composition. Telle matière en est la base :
 telle autre en corrige la moleste : telle autre

achève la dose , & fait le lien du tout. LA PHY-
 Notre chymiste n'a donc rien produit , ni SI QUE DE
 transmué. Il a seulement rapproché avec Moïse.
 esprit des natures préexistantes.

Pour prévenir certaines disettes , Dieu Remarque
sur la stérilité
des mulets.
 a permis que de deux genres d'animaux ,
 il pût quelquefois provenir un animal
 monstrueux. Tel est le mulèt. Je suppose
 pour un moment , contre la vérité de l'ex-
 périence , que toute espèce mélangée
 puisse avoir postérité , & qu'une mule
 puisse devenir mere , soit dans les haras ,
 soit dans les grands troupeaux , soit parmi
 les bêtes fauves , ou dans telle espèce qu'il
 lui plaira de choisir. Son petit jouira de
 la même liberté. Il en proviendra une es-
 pèce encore plus singulière & plus abât-
 tardie , où l'on ne reconnoîtra plus les
 traits de ses deux premiers ayeux. La mul-
 tiplication de cette troisième espèce don-
 nera , si on veut , naissance à une qua-
 rième , & par de nouveaux mélanges à
 une vingtième bigarrure. Qu'en arrivera-
 il ? Que l'âne & le cheval , première
 origine de ces familles , seront oubliés ,
 & négligés dans tout un grand pays , où
 l'espèce bâtarde aura prévalu , & ensuite
 rié en contractant de nouvelles allian-
 s. Avec le tems , & en assez peu de
 ns , il pourra devenir difficile , ou même

LA PHY. impossible de trouver un cheval d'une es-
SI QUE DE pèce franche. En un mot, les espèces pri-
MOÏSE. mitives pourront manquer & s'anéantir
totalement.

La fécondité refusée au premier mon-
stre, arrête tout d'un coup ces mélanges,
& prévient ce fâcheux inconvénient. Par
là l'ordre établi se soutient. Le nombre &
l'origine des espèces organisées, comme
des natures élémentaires, n'ont donc pas
été livrés ni au mouvement, ni à aucune
puissance aveugle. Une prudence infinie
les a fixées, & elles sont immuables com-
me le Tout-puissant qui les a faites.

Que de tems d'épargné ! combien de
charlataneries, & de vaines recherches
supprimées, dès que nous savons qu'il
n'y a qu'une cause ; que tout est fait ; que
le mouvement qui sert à l'entretien du
monde, n'y produira plus rien de nou-
veau ; & qu'on peut bien en étudier les
loix pour rapprocher, selon nos besoins,
quelques natures toutes formées ; mais
non pour les construire. Hé ! comment
les loix du mouvement nous aideroient-
elles à connoître ce qu'elles n'ont pas pro-
duit ? On peut voir par-là l'illusion de
ceux qui, après avoir calculé les effets
de quelques mouvemens ou de quelques
prétendues attractions, donnent à leur
travail

travail le nom fastueux de *vraie physique*, ou LA PHY-
de principes mathématiques de la structure SI QUE DE
 du monde. S'ils disoient que celui qui a Moïse.

fait les élémens & les espèces vivantes,
 ne nous en a montré que les mouvemens
 & l'usage, leur physique seroit plus so-
 lide, plus modeste, & plus à notre por-
 tée. Elle nous exerceroit agréablement
 sur ce qui est fait pour nous occuper;
 au lieu que les philosophes à systèmes,
 semblent tous prendre à tâche de nous
 conduire par des routes très-difficiles à
 des conclusions d'une parfaite inutilité.

Ce n'est pas peu de chose de nous être
 bien convaincus que l'étude du mouve-
 ment ne nous conduira jamais à la con-
 noissance de la nature même soit des
 élémens, soit des espèces organisées;
 puisqu'il n'a produit ni les uns, ni les au-
 tres. Nous ne serons que mieux disposés
 à nous tenir sagement dans notre sphère,
 & à réduire la physique à la connoissance
 des usages que nous pouvons tirer des
 êtres qui nous environnent, s'il se trouve
 que le service de l'homme est le but des
 œuvres de Dieu : or la même expérience
 qui nous rappelle en tout à une seule
 cause, ramène toute la nature à cette uni-
 que fin.

Il n'y a
 qu'une fin à
 quoi tout se
 rapporte dans
 la nature.

Nous avons suffisamment prouvé ail.

Tome II.

P

LA PHY- leurs (a), par la simple inspection de la
SYQUE DE terre, que si on en retiroit l'homme, tout
MOÏSE. y seroit sans beauté, sans harmonie, &
sans dessein; mais que l'homme ramené
sur la terre faisoit le lien de tout ce qui
s'y trouve; parce que tout y a été livré
à son pouvoir, à sa prudence, à son gou-
vernement, & à sa reconnoissance. Ainsi
la physique expérimentale nous fournit
ensemble les leçons d'une morale saine,
& les moyens de nous exercer, ou par des
opérations déjà éprouvées, ou par des re-
cherches capables de produire quelque
bien. Voilà donc un savoir vraiment soli-
de, & une physique de service.

Mais est-il bien certain que nous puis-
sions distinctement savoir en quel ordre
& à quelle intention ce qui nous envi-
ronne a été fait & placé? Rien de si in-
concevable si nous consultons les phy-
siciens. Rien de si simple, si nous écou-
tons l'expérience ou la voix de la nature.
Demandons aux philosophes comment
& pourquoi toutes choses ont été faites.
Anciens & modernes tous m'égarent dans
un labyrinthe de disputes, parce qu'au lieu
de consulter l'expérience ils consultent
leurs pensées. Les uns trouvent l'homme

(a) Première lettre qui finit le premier tome du
Spectacle de la Nature.

bien hardi & bien entreprennant de se LA PHY-
regarder comme le centre de ce que Dieu SIQUE DE
a mis autour de lui : & quoiqu'ils ne MOÏSE.
voyent que l'homme qui en puisse faire
usage , leur modeste philosophie juge à
propos de demander si l'oison est pour
l'homme , ou l'homme pour l'oison. Que
ne parlent-ils ? Après une pareille question
ils peuvent mettre l'homme à côté du
pourceau sans distinction de rang , ni de
devoirs. D'autres pour expliquer l'œuvre
de Dieu , croient devoir négliger ses in-
tentions , & se présentent d'un air de suffi-
sance pour vous expliquer tout , en met-
tant en œuvre le compas & l'équerre. Ils
se figurent parce qu'il y a de la justesse
dans les lignes qu'ils tracent , qu'ils ont
deviné le plan du Créateur. Ces grands
architectes , disons-mieux , ces fourmis
rampantes , qui savent croiser deux fétus ,
& ranger quelques brins de bois pour se
loger , entreprennent chacun , à sa façon ,
de construire le soleil , & de nous donner
le plan , les coupes , & l'élévation de l'u-
nivers. L'un regarde en pitié l'ouvrage de
l'autre. Dispensons-nous d'entendre plus
long-tems leurs querelles : écoutons la
nature.

L'Etre suprême qui a voulu faire l'hom-
me , lui a préparé une demeure. Il a donc

LA PHY- d'abord fait la terre où il le vouloit met-
SIQUE DE tre. Il a placé cette terre d'une façon si
MOÏSE. avantageuse qu'elle pût avoir part au spectacle de l'univers ; & que comme elle devoit être le palais de l'homme , le ciel ou tout le reste du monde lui servît de parure & de couverture. N'entreprenons point de parler de ce que Dieu a fait ailleurs , puisque nous n'en avons point de connoissance. C'est assez pour nous de savoir ce qui nous regarde. Par une suite nécessaire des desseins de Dieu sur l'homme, il a introduit dans le monde la lumière qui devoit y rendre tout visible : il a fabriqué l'air que l'homme devoit respirer , & le feu qui le devoit faire vivre. Du même projet partent les métaux , le sel , & tous les élémens terrestres qui devoient dans tous les âges renouveler & entretenir ce qui seroit nécessaire aux habitans de la terre. On voit que c'est pour en rendre le service immanquable qu'il les a fait indéstructibles.

Mais la terre quoique garnie de ces riches élémens n'est pas encore propre à recevoir l'habitant qui la doit posséder. Que le soleil soit encore à faire , ou qu'il luise déjà , la terre jusqu'ici n'est qu'un désert & une solitude. C'est un désert , puisqu'elle n'est encore vêtue d'aucune

plante. C'est une solitude, puisque nous LA PHY-
n'y voyons encore rien d'animé. La cha- SI QUE DE
leur & la pluie pourroient y faire éclore MOÏSE.
quelque germe, si elles les trouvoient for-
més. Mais Dieu seul peut produire un
germe. C'est un ouvrage aussi difficile &
aussi réservé à sa puissance immédiate que
le monde même.

Mais cette volonté qui fait, & qui régle
tout avec précaution, se déclare en quel-
que endroit que nous portions nos yeux.
C'est elle qui pour faire place aux habi-
tans a tenu les terres plus élevées que la
mer, & qui a jaugé la capacité du résér-
voir pour le proportionner à la liqueur
qu'il y a rassemblée.

C'est la même volonté qui a suspendu
dans l'étendue du ciel une seconde mer
d'eaux atténuées & invisibles. Elles rem-
plissent l'atmosphère sans en troubler la
transparence : & quoiqu'on ne les voye
pas, l'existence de ces eaux dispersées au-
tour de nous, & loin de nous, est attestée
par l'amas qui s'en fait sur les dehors d'une
bouteille qu'on apporte de la cave à l'air
extérieur ; & dans laquelle le feu de l'air
ne peut entrer pour s'y étendre en équi-
libre, sans abandonner l'eau qu'il tenoit
raréfiée, & qui devient sensible en s'é-
paississant. L'existence de ces eaux disper-

LA PHY-
SIQUE DE
MOÏSE. sées autour de nous est attestée dans la machine du vuide, lorsque le peu d'air qui y reste s'élargit, perd son ressort, & n'a plus assez d'action pour soutenir les parcelles d'eaux qu'il portoit, & qui retombent alors les unes sur les autres en flottant comme de petits nuages dans le récipient. L'existence de ces eaux supérieures est attestée par l'évaporation de la mer qui n'est jamais plus grande que sous le grand soleil, & dans les jours les plus serains. Elle n'est pas moins attestée par les vents qui en rendent la réalité sensible lorsqu'ils en ébranlent les couches inférieures, & qu'ils les précipitent en pluye ou en rosée. Tels sont les admirables préparatifs d'un arrosement durable & universel.

C'est la même volonté qui pour empêcher les vents de dessécher la terre quand la pluye feroit place à la sérénité, a disposé de distance en distance des éminences & des montagnes qui reçoivent & retiennent l'eau dans leurs entrailles, pour la distribuer avec économie aux habitans des plaines, & pour lui donner une impulsion capable de lui faire surmonter l'inégalité des terrains, & de l'envoyer jusqu'aux habitations les plus éloignées.

C'est la même volonté qui a proportionné la variété des plantes aux besoins

des habitans, & qui a réglé la diversité des terres selon le besoin des plantes.

LA PHY-
SIQUE DE

C'est la même volonté qui a donné des Moïse.
inclinations douces à un grand nombre d'animaux pour en faire les domestiques de l'homme ; & qui pour peupler toute la nature , sans charger l'homme de trop de soins, a appris aux autres animaux à se conduire eux-mêmes sans souffrir la dépendance & les liens.

Mille & mille autres précautions , tant de mesures, tant de compensations, tant de libéralités. sont-elles ou non l'ouvrage d'une intelligence bienfaisante qui veut loger & exercer une société d'hommes ? Ne seroient-elles pas plutôt l'ouvrage d'une attraction inhérente à la matière, ou d'une matière homogène mûe en tourbillon ?

Mais si le sens commun & l'expérience nous ont enfin parfaitement convaincus qu'un champignon avoit sa graine , & qu'il est l'ouvrage d'une volonté expresse du Créateur ; il est bien plus du sens commun de penser que celui qui a voulu créer l'homme a voulu aussi qu'il fût logé , meublé , servi , éclairé , nourri , & pourvû de tout ce qu'il lui a jugé convenable. Toutes les pièces de ce monde qui travaillent pour l'homme avec tant de concert sont trop dépendantes l'une de l'autre.

LA PHY- tre, & ont trop de correspondance pour
SIQUE DE douter un instant que qui a voulu spécia-
Moïse. lement une d'elles, ne les ait spécialement
voulu ordonner chacune en détail, &
n'ait déterminément voulu en faire un
tout.

Nous trouvons donc dans la structure de toutes les pièces qui composent l'univers, & dans l'universalité de leurs rapports au service de l'homme, les caractères les plus démonstratifs d'une Sagesse qui a réglé la nature & la fonction de chaque chose par autant de volontés & de commandemens exprès. Le mouvement que cette sagesse employe pour mettre tout en action, perpétue & entretient sous ses sages loix la scène du monde. Mais ce mouvement n'a jamais rien produit, ni ne produira jamais rien : & il est lui-même un pur effet de la constante, mais très-libre volonté du Créateur. Voilà ce que le bon sens, la voix de la nature, & l'expérience concourent à nous apprendre de l'origine, de la destination, & de la conservation de tous les êtres dont nous pouvons juger. Or ce que l'expérience nous apprend si nettement à cet égard, est précisément ce que nous trouvons dans le récit de Moïse.

II.

LA PR

SIQUE

Moïse.

Suivant ce récit Dieu commence par faire le ciel & la terre. Mais pour prévenir à jamais les fausses opinions qui devoient attribuer à la terre une fécondité, & au ciel une puissance qui ne résident qu'en Dieu, il daigne nous révéler qu'il a laissé quelque tems cette terre dans un état d'imperfection ; qu'elle n'étoit ni *parée*, ni *peuplée* ; mais qu'elle étoit enveloppée d'un abîme d'eau ; & que les eaux étoient couvertes de ténèbres. Si cette masse se dégage, si la terre se découvre & acquiert quelque beauté, c'est à mesure qu'il plaira au suprême Ouvrier de l'embellir. Il pouvoit sans doute produire tout, & tout arranger en un instant. Mais cette création successive, qui n'est en rien nécessaire à la perfection du tout ou des parties, étoit une grande instruction pour l'homme, qui n'avoit pas moins besoin d'être instruit, que d'être logé. Le souvenir de cette enfance de la terre encore informe, s'est conservé chez tous les peuples. Rien même ne nous empêche de donner avec les anciens le nom de Cahos à cet état d'imperfection. Mais gardons-nous bien d'en altérer l'idée ou la tradition comme ont fait les poètes ; ou de

I. Jour.

Tohu vavoh
Désert &
litude.

Le Cahos

LA PHY.
SIQUE DE
MOÏSE.

la pervertir encore plus en imaginant avec les philosophes une matière vague & indéterminée, dont le mouvement auroit peu à peu fait éclore par des fermentations, par des affaïssemens, ou par des attractions un soleil, une terre, & toute la décoration du monde. Ce cahos ridicule, dont l'expérience nous a appris qu'il ne pouvoit sortir par le mouvement le plus fort qu'un autre cahos, n'est point du tout celui de Moïse. Tout ce qui fut fait dès le commencement, étoit bon en soi même. Mais tout n'étoit point fait : & l'imperfection ne consistoit que dans le défaut de correspondance ou de liaison. La terre destituée du service des plantes & des animaux n'étoit pas habitable. Mais ce qu'elle contenoit étoit fini. C'étoit un assortiment de natures déterminées, & que nul mouvement n'a pû depuis ni produire, ni changer. L'eau étoit faite, quoi qu'elle ait ensuite été logée autrement. Le limon étoit fait, puisque Dieu bientôt après en prit une masse pour en construire le corps humain. Les natures élémentaires étoient donc distinguées dès le premier moment de la création : & la même puissance qui ajouta à son œuvre en mettant dans les dehors ce qui y manquoit, avoit tout d'abord fourni les dedans de tout ce qui avoit rapport à son intention.

Il en est des sphères célestes comme de LA PHY-
notre globe : elles étoient faites , puisque SI QUE DE
le ciel qu'elles composent étoit créé. Mais MOÏSE.

comme notre globe n'étoit point habita-
ble, ces sphères n'étoient point encore des
astres. Ce n'étoit encore que des masses
brutes & ténébreuses. La lumière n'étoit
point faite , & ils ne la produisent point.
Le corps même de la lumière seroit créé ,
qu'il n'y auroit encore ni soleil , ni lune ,
si les matériaux dont Dieu veut construire
ces vastes corps sont encore comme la
terre de grands amas d'éléments parfaits
en eux-mêmes , & proportionnés à une
fin ; mais non encore arrangés & mis en
œuvre. Ces globes pouvoient être dès-lors
soutenus dans le cœur de leurs atmosphè-
res , & leurs atmosphères s'entr'appuier
mutuellement. Mais jusqu'ici tout de-
meure muet , stupide , engourdi : & au-
cune créature ne se montrera nulle-part
qu'à mesure que la voix toute-puissante
du Créateur l'appellera. Toutes lui doi-
vent non-seulement leur être , mais aussi
leurs fonctions.

Que la lumière soit , dit-il alors : & la
lumière fut. Quoique l'œil , pour qui elle
est faite , ne soit pas encore créé ; Dieu
voit dès-lors tout ce qu'elle peut faire.
Il approuve son œuvre : & il en considère

LA PHY- avec joye l'immenfité, la fouplesse, l'agi-
SI QUE DE lité, & l'excellence. Du moment que ce
MOÏSE. vaste fluide qui pénètre & contient toutes
les sphères commence à rouler, l'univers
marche : & c'est de cet instant qu'on
compte les révolutions qui font la mefure
de la nuit & du jour. Mais le mouvement
n'est ici ni l'ouvrier, ni la cause d'aucun être
nouveau : la feule volonté de Dieu qui
commande au corps de la lumière de cir-
culer régulièrement, produit tout à la fois
le mouvement, l'harmonie, & le jeu de
la machine entière.

Le mouvement n'a formé aucune des
pièces de la machine : mais la volonté qui
a formé toutes les pièces les a mifes en
mouvement, & a réglé pour toujours les
loix de leurs progrèsions.

Cette lumière immense qui ne doit
rien à un mouvement préexiftant, n'est
pas plus redevable de fon être au foleil.
Elle est indépendante de lui, & peut-être
lui donne-t-elle, au lieu d'en rien recevoir.
Si le foleil est un feu toujours prêt à fe
difperfer, la lumière qui remplit tout, est
propre à le comprimer, à le repouffer de
toute-part, & à le retenir en place. Elle est
bien plus propre à aider comme caufe fe-
conde, fi non la formation, au moins l'en-
tretien du foleil, que le foleil n'est capable
de la produire.

* La terre n'est encore qu'un amas de LA PHY-
matériaux que le défaut d'arrangement SI QUE DE
rend jusqu'ici inutiles à tout. Dieu prend la MOÏSE.
moitié des eaux qui la couvrent : il les vo- * II. Jour.
latilise : il les disperse à la ronde : & les
atténuant de façon à les mettre en balance
avec l'air , & à leur donner l'air pour ap-
pui ; il les fait parvenir jusqu'aux dernières
couches du tourbillon ou de la sphère
qui environne & maintient la terre en
place. Il mèt ainsi une étendue immense
entre les dernières couches des eaux supé-
rieures & la surface des eaux qui demeu-
rent toujours épaissies & dispersées sur les
dehors du globe. C'est dans ce corps d'air
& d'eau , qui sert d'affermissement à la
terre , qu'il prépare tout à la fois la source
d'un rafraîchissement universel , & les ré-
verbérations qui donneront au jour son
éclat & sa splendeur. La lumière est faite.
Les instrumens qui en doivent distribuer &
régler l'action, selon les besoins de la terre,
sont tout prêts. Dieu les mettra en œuvre
au moment qu'il lui plaira. Mais les astres
n'ont encore reçu que leurs premières
ébauches. Disons l'exacte vérité. Il n'y a
pas encore de soleil , ni de lune.

La volonté de Dieu qui donne à toute III. Jour;
chose le degré de bonté où elles par-
viennent , va dégager la terre de la der-

• LA PHY- nière enveloppe qui la couvre. Il fait plus :
SIQUE DE il donne à la masse même la forme qui
MOÏSE. en fait un instrument utile à ses desseins.

A son ordre les collines s'élancent : les vallées s'enfoncent : & sa main pour rassembler les eaux inférieures creuse un réservoir profond qu'un mouvement circulaire , ni aucune attraction , ni résidence d'éléments ne pouvoit ordonner.

La terre mise à découvert par la retraite des eaux se pare d'une multitude innombrable de plantes garnies de feuillages , de fleurs , de graines , & de fruits. Seroit-ce l'humidité que les eaux ont laissées après elles qui auroit produit ce bel ouvrage ? Mais quand à l'humidité on ajouteroit la fermentation , & qu'on entendroit bien le sens de ce grand mot ; quand à l'humidité & à la fermentation on joindroit le soleil qui ne paroît pas encore ; quand à toutes ces causes agissantes , on ajouteroit les répulsions & les attractions , les forces centrales & les gravitations ; toutes ces puissances ne produiront pas une plante. Comment s'y prendront-elles pour former un œillèt , ou une rose , un raisin ou une fraise , avec leur forme , leur odeur , & leurs qualités invariables ; surtout avec un germe capable de reproduire le tout , & de perpétuer les espèces d'âge

en âge, sans qu'il s'en perde aucune, sans qu'il s'en fabrique de nouvelles ?

LA PHY-

SIQUE DE

La philosophie qui tiroit autrefois ces MOÏSE.

ouvrages admirables d'un peu de boue mise en mouvement, rend enfin hommage à la physique de Moïse. S'il y a sur la terre yint mille espèces de plantes, & bien peu s'en faut qu'on n'en connoisse autant, en attendant de nouvelles découvertes ; l'expérience enseigne enfin avec la sainte Ecriture, que ce sont yint mille ouvrages produits sur autant de modèles, & par autant de commandemens exprès. Pourquoi donc la philosophie la plus moderne enseigne-t-elle encore quelquefois qu'on pourroit ne supposer dans l'univers que de la matière, & un mouvement qui se distribuât dans ses parties par la seule impulsion, puis entreprendre de déduire par ordre de cette simple supposition tous les effets que nous y admirons ? J'honore ceux qui pensent de la sorte : mais je crains qu'ils n'ayent pas assez vû les conséquences d'une telle prétention. Je suis persuadé qu'ils n'entendent point par ces effets, les espèces organisées, comme sont les plantes. Mais si leur physique les abandonne quand il faut construire le germe d'un mousseron ou de l'herbe qu'ils foulent aux piés ; croyent-ils donc mieux

LA PHY- entendre ce que c'est qu'une terre, une
SIQUE DE atmosphère, un corps de lumière, & le
MOÏSE. soleil, pour oser en déduire la fabrique
des principes de leur système. La philo-
sophie qui est enfin revenue à la physique
de Moïse quand il est question d'expli-
quer l'organisation d'un grain de millèt,
reviendra, je l'espère, à la même physi-
que, c'est-à-dire, aux volontés spéciales
du Créateur pour rendre raison de la stru-
cture de la terre, & de sa correspondance
avec toutes les parties de l'univers. Il est
étrange qu'on délibère là-dessus, & qu'on
se fatigue la tête par de longs calculs pour
tirer de quelque supposition de mouve-
ment ou d'attraction la cause qui a logé
le soleil au centre du monde planétaire;
qui a pourvû la terre d'un grand miroir
propre à y perpétuer la lumière du soleil
durant la nuit; & qui a donné à Saturne
une ceinture lumineuse. Les raisonne-
mens, les calculs, & la géométrie nous
conduisent ici à des causes illusoires. Mais
l'expérience & Moïse nous apprennent
sans fatigue & sans disputes la vérité que
nous cherchons. Si c'est la main de Dieu,
& non un peu de matière mise en mou-
vement, qui a produit les beaux habits de
la tulipe, les découpures des béquillons
& de la fanne d'une anémone, la nature

invariable d'une graine de navet ; certes LA PHY-
ce n'est plus un mouvement , ni une pres- SIQUE DE
sion , ni une résidence de poussières ; mais MOÏSE.
une intention très-spéciale qui a ordonné
les dimensions du globe terrestre : & c'est
une physique infiniment sentée de dire
avec le commun des hommes , que qui a
préparé & construit les fleurs , a préparé
& construit tant le jardin qui les porte ,
que le grand bassin qui contient la matière
de leur arrosement.

Toutes ces plantes nouvellement créées IV. Jour;
allongent leurs racines , & vont chercher
sous terre des sucres nourissans. Mais un
froid aigu les empêche de s'exposer en-
core sitôt à l'air. Elles retiennent leurs
fleurs & leurs paquets de feuilles sous
d'épaisses enveloppes. Les unes sont pour-
vues pour cela de bourre & de duvet :
d'autres ont reçu des espèces d'écailles ;
ou bien des coques de bois ; ou de gros-
ses feuilles qui les couvrent en manière
de tuiles ; ou un enduit de sucres quelque-
fois gommeux , quelquefois gras & rési-
neux. Toutes retiennent leurs boutons
cachés sous ces abris. Jusqu'ici rien ne
part , & le principe de vie qui les anime
y demeure dans une espèce d'engour-
dissement.

Dieu tire enfin la terre & les astres de

LA PHY- leurs langes. Les eaux, les vapeurs, les pous-
 SIQUE DE sières salines ou sabloneuses, & toutes les
 Moïse. matières, qui roulées autour des planètes,
 leur servoient d'enveloppes ; se dissipent ,
 & gagnent la place qui leur est assignée.
 Les atmosphères. achèvent de s'éclaircir.
 Qu'allons-nous voir paroître de nouveau ?

Dieu commanda , dit Moïse , qu'il y
 eût des corps de lumière dans le firma-
 ment du ciel pour séparer le jour d'avec
 la nuit , & pour servir de signes pro-
 pres à marquer les tems , les assemblées
 solennelles, les jours, & les années. De
 ce moment le soleil commence à luire
 immédiatement sur la terre. La lune &
 les planètes se préparent à leur tour avec
 les étoiles à répandre un reste de lumière
 sur le côté de la terre que le soleil aban-
 donnera. C'est de ce moment que la
 terre a ses luminaires pour régler l'ordre
 des jours , des travaux , & des fêtes. Le
 soleil avec sa lumière directement poussée
 sur la terre , y porte aussi une chaleur vivi-
 fiante. Tous les étuis qui tenoient les bou-
 tons des plantes empaquetés se desserrent.
 Les feuillages & les fleurs s'épanouissent.
 Toute la terre est tapissée de verdure , &
 émaillée des plus vives couleurs. Dans la
 physique des poètes & des philosophes
 c'est le soleil qui a l'honneur d'avoir

couvert notre séjour de ces riches productions. Dans la physique de Moïse le soleil n'est point le pere des fleurs que nous venons de voir éclore. Il les trouve faites dès la veille, & la naissance des fleurs a précédé d'un jour la naissance de l'aurore.

Ne croyons pas avoir appauvri le soleil pour lui avoir ôté un peu de brillant philosophique & fabuleux. La physique de Moïse ne nous fait rien perdre en ne nous parlant ni des rapports de la densité du soleil, avec celle de la substance de l'éther, ni de la figure que doivent prendre les fluides en tournant elliptiquement sur l'axe du soleil ou d'une planète. Que nous reviendrait-il d'avoir fait les plus beaux calculs sur des suppositions incertaines? Mais que ne perdons-nous pas, si, en nous jettant dans des recherches en apparence fort savantes, nous ignorons ce que Moïse nous apprend; que Dieu en créant le soleil, a tellement honoré l'homme, qu'il a voulu que ce magnifique flambeau servît à éclairer son travail; qu'il ne l'a pas moins eu en vûe, en réservant au tems du repos de l'homme, la douce lueur de la lune; qu'il a varié les phases de ce dernier luminaire, & les situations de tous les deux pour distinguer les travaux de l'homme comme les fai-

LA PHY-

SIQUE DE

MOÏSE.

LA PHY- sons, & pour animer les témoignages de
SIQUE DE sa reconnoissance par le retour des fêtes;
Moïse. que malgré l'effroyable éloignement des
étoiles dont Dieu a parsemé le ciel, il
daigne nous en communiquer la vûe,
afin que nous ayons des points fixes qui
nous tiennent lieu de signes ou de guides,
& que nous puissions suivre dans le ciel
la trace des deux luminaires qui régrent
notre vie.

Ces premières leçons de la physique
de Moïse, sont le fondement nécessaire,
sans lequel le plus grand savoir n'est qu'in-
certitude ou inutilité. Mais après avoir
acquis l'importante connoissance, tant de
l'origine que de la destination de la lu-
mière, de l'atmosphère, de la mer, du
desséchement de notre séjour, des plan-
tes dont il est paré, & des luminaires
qui fixent la durée des années & des jours;
c'est une suite de la même physique d'ob-
server & de recueillir les divers effets de
ces magnifiques instrumens dont Dieu
nous a pourvus. C'est se conformer par-
faitement aux leçons & aux intentions de
Moïse, que d'étudier avec les Opticiens
les usages de la lumière; avec Torricelli,
Pascal, & Boyle, la pression de l'air &
des autres liqueurs; avec Halley, le ba-
lancement du flux & du reflux; avec Agri-

cola, & Reaumur, les divers emplois de LA PHY-
tant de minéraux, de fossiles, & de terres, SI QUE DE
qui ne demandent que l'œil de l'observa- MOÏSE.
teur, & la main de l'artisan; avec Tourne-
fort, Ray, & Jussieu, les caractères qui,
en nous aidant à démêler les plantes, nous
conduisent à en connoître les propriétés;
avec Hipparque, Ptolomée, Copernic,
Galilée, Grimaldi, Flamsteed, & Cassini,
le nombre & la situation des étoiles sen-
sibles, la route des planètes, & les bor-
nes de leurs courses; en un mot, tout
le service du ciel & la règle des tems.
Quels secours ces grands hommes ne nous
ont-ils pas procurés en se renfermant
modestement dans les limites de notre
pouvoir, & de nos besoins? Mais ceux
qui, d'un point que nous connoissons,
ont conclu que nous pouvions tout con-
noître; & qui, perdant de vûe la destina-
tion de notre intelligence, ont entrepris
de nous mener géométriquement de cause
en cause, jusqu'à nous faire comprendre
la fabrique intérieure de l'univers entier;
que nous ont-ils donné? de grandes pro-
messes, beaucoup d'ennui, & quelques
lueurs plus propres à égarer qu'à éclairer.
Revenons donc à notre maître. Quelles
leçons Moïse nous prépare-t-il pour le
cinquième jour.

LA PHY-
SIQUE DE
MOÏSE.

Ici j'inviterois volontiers les plus grands philosophes, Aristote, par exemple, Descartes, & Newton, à venir voir l'ouvrage que le Seigneur a commencé, & qu'il ne laisse pas suspendu d'un jour à l'autre sans dessein. Dites-moi, génies sublimes, qui connoissiez les élémens & les suites de leurs mélanges, les loix du mouvement & les effets de tous les chocs : voyez où en est l'univers, & apprenez-nous ce qui doit suivre. Cherchez dans vos raisonnemens ou dans votre géométrie, & tirez-en par voye de conséquence, l'ouvrage qui doit paroître à la suite des précédens.

Ils se taisent. Mais j'en suis peu surpris : les esprits célestes, quoiqu'avec des connoissances fort supérieures à celles de ces philosophes si vantés, sont eux-mêmes dans l'attente de ce que Dieu leur prépare de nouveau. Ils sont frappés des graces de la terre, & du printems qui en fait un paradis délicieux. Mais comme ils n'ont trouvé ni dans les loix du mouvement, ni dans leurs connoissances toutes célestes, rien qui les conduisît à prévoir l'odeur, l'éclat, la fraîcheur, & la forme des roses avant que la main de Dieu en eût déployé le premier bouton ; leur science ne leur annonce point ce qui sui-

vra. Tout ce qu'ils voyent est l'ouvrage d'une sagesse parfaitement libre dans les vûes & dans les desseins. Ils admirent ce qui est fait. Ils en sentent la beauté : ils en pourront comprendre la correspondance avec la fin des œuvres du Créateur. Mais il n'y a que lui qui sache ce qu'il va leur montrer , & comment il l'exécutera.

V. Jour

Quelle surprise pour eux , & quels applaudissemens pour la Sagesse éternelle , lorsqu'après la production de tant d'êtres pleins de vie , mais arrêtés à la surface de la terre par de fortes attaches , ils virent paroître une multitude de nouveaux êtres également pleins de vie , mais se transportant librement en différens lieux , & capables par-là de peupler toute la nature ! Tous les enfans de Dieu se réjouirent , & le glorifièrent d'avoir proportionné la figure , la taille , les inclinations , & l'industrie des animaux aux différentes parties du globe. L'air , la mer & les grandes eaux , les moindres rivières , les eaux dormantes , les forêts , les valons , les plaines , les rochers mêmes , tout a ses habitans. Ce sont autant d'ouvriers dispersés dans une manufacture immense. Les uns sont doux & traitables. Les autres sont agrestes , revêches , & solitaires. Ces inclinations les retiennent tous dans leurs dé-

LA PHY- partemens propres. Par-là leurs services
 SI QUE DE sont immanquables. Ils vivent, parce que
 MOÏSE. Dieu en a voulu & ordonné la naissance.
 Ils ont tous telle ou telle méthode de vivre
 dont ils ne s'éloignent jamais, parce que
 Dieu leur a prescrit leurs fonctions, &
 leur a départi à certaines fins une mesure
 d'industrie.

Ce seroit une occupation digne des anges, & une philosophie vraiment satisfaisante à tous égards de pouvoir sentir les intentions & les libéralités de la Sagesse éternelle par une étude suivie des particularités de tous ces animaux, par la connoissance de leur naissance, de leurs demeures, de leur police, de leur anatomie, & des divers secours que l'on en peut tirer. Mais au lieu de louer le Créateur de ces merveilles, & d'en augmenter tous les jours le profit, nos anciens philosophes s'appliquoient de toute l'étendue de leur intelligence à faire comprendre comment la privation de forme, & ensuite l'application d'une forme substantielle à une masse de boue & de matière première, la convertissoit en *un vivant*, & d'un animal *en puissance* faisoit un animal *actuel*. Les modernes qui ont communément plus de géométrie, en quoi ils sont très-louables, emploient souvent
 cette

cette géométrie pour expliquer par des lignes & par des calculs, comment les attractions & les répulsions produisent dans l'animal un ovaire, dans l'ovaire un œuf, & dans cet œuf un germe; ou comment elles opèrent dans l'estomac d'un animal les sécrétions, les dissolutions, & la nutrition; en quoi ils paroissent fort abuser de leur science & de leur tems. La connoissance de ces opérations nous est évidemment refusée, & quelque justesse qu'on mette dans les conséquences tirées de telle ou de telle supposition, il n'en revient à l'homme quoi que ce soit d'utile; puisqu'il n'en fait pas davantage construire un germe, ou gouverner un estomac. Tournons-nous donc du côté qui nous est ouvert, & multiplions nos avantages comme les particularités de l'Histoire Naturelle. Que si nous voulons remonter jusqu'aux véritables causes; apprenons-les du philosophe, du sage législateur qui, il y a près de quatre mille ans, enseignoit que la terre & ses élémens, le ciel & toute sa parure, la lumière & l'atmosphère, l'excavation du bassin de l'Océan & l'exhaussement des terres habitables, le soleil & tous les astres, les animaux comme les plantes; en un mot, tout ce qui est, doit son être & sa forme spéciale à une seule cause, à une

LA PHY- intelligence éternelle qui, par autant de
SIQUE DE commandemens exprès, a assigné à cha-
Moïse. que partie de la nature, sa place, sa vertu,

& ses organes, pour amener le tout avec
une persévérance infailible, à la même
VI. Jour. fin qui est de rendre la terre habitable.

Mais pour qui sont tous ces apprêts? à qui
ce magnifique séjour est-il destiné? pour
qui sont tous ces domestiques & ce grand
héritage? Dieu, selon le récit de Moïse,
introduit enfin son bien-aimé sur la terre.
Il y mèt l'homme. C'est pour lui qu'elle a
été construite. C'est pour lui qu'elle est
pourvûe de provisions capables de durer
autant que les siècles. Il lui donne une
compagne qu'il tire de son corps pour la
Genes. 1 : 28. lui rendre aussi chère que lui-même, &
qu'il lui associe au domaine universel de
la terre, pour la lui rendre respectable.
Celui à qui Dieu réservait l'usage de tout
ce qu'il a créé dans ce séjour, en est mis
en possession, & tout est fait.

Il n'y sera donc plus rien produit dans
route la suite des âges. Tous les philoso-
phes délibèrent, & se partagent sur ce
point. Consultons ce qu'en dit l'expé-
rience. Des élémens toujours les mêmes,
des espèces qui ne varient point, des grai-
nes & des germes préparés pour tout per-
pétuer, des assemblages, des nutritious,

& des dissolutions qui varient tous les LA PHY-
jours, il est vrai; mais de façon qu'en SIQUE DE
même tems on peut dire : *Rien de nou-* MOÏSE.

veau sous le soleil, nulle génération nou-
velle. Nulle espèce qui n'ait été dès le
commencement. Or cette vérité qu'une
expérience de tant de siècles nous a si con-
stamment apprise, le législateur des Hé-
breux l'a connue, & l'a décidée en quatre *Genes. 2.*
paroles. *Le septième jour*, dit-il, *le Seigneur*
eut achevé son œuvre, & il cessa d'opérer.

Depuis ce tems, le monde roule : tout
est en mouvement sur la terre, & jusques
dans ses entrailles. Tout s'y développe :
tout s'y nourrit. Les fournitures des masses
brutes & des espèces vivantes y sont dis-
persées, désunies, rapprochées & mélan-
gées selon des loix simples & constantes,
par lesquelles Dieu a réglé pour toujours
les effets du mouvement. S'il s'en écarte,
c'est lorsque l'exception lui paroîtra meil-
leure que l'uniformité. Mais il a pourvû à
tout. Tout vient de lui comme cause im-
médiate : & jamais ni le mouvement, ni
la main de l'homme, ni aucune cause ima-
ginable, ne pourra, dans la longue durée
des années, ajouter à l'œuvre de Dieu, ni le
moindre vermisseau, ni le moindre grain
de terre ou de métal : parce qu'un ver &
un grain d'élément, sont des natures con-

LA PHY- nues de lui seul, & qu'il est entré dans son
SIQUE DE repos, après avoir produit tout ce qui étoit
Moïse. nécessaire pour la durée du monde.

Cette philosophie de Moïse est autrement satisfaisante que celle qui prétend nous expliquer tout par des lignes, ou par des nombres, par des tourbillons, ou par des attractions. On peut faire quelque étude de ces causes, si Dieu les met en œuvre dans la nature. On peut en faire usage pour expliquer conjecturalement avec le plus de vraisemblance qu'il est possible, la marche de l'univers. Mais la science du mouvement n'est point la science de la création. Toute physique dans laquelle les causes préparées pour entretenir le monde sont regardées comme les causes mêmes des différentes parties de la nature, nous éloigne de la vérité; puisqu'elle rappelle l'origine & la formation de tout à des causes qui ne peuvent rien engendrer; & nous dessèche le cœur en substituant aux volontés & aux intentions adorables du Tout-puissant, une mécanique imaginaire. Au lieu que dans la physique de Moïse, la vertu est toujours compagne de l'exacte vérité.

Après qu'il a montré à l'homme ce qu'il doit à Dieu, en lui apprenant que tout ce qui est dans le ciel, sur la terre,

dans la mer , & dans l'air , tient immé- LA PHY-
diatement de Dieu sa nature , sa place , SI QUE DE
& son degré de bonté ; après nous avoir MOÏSE.

fait sentir par l'ordre des ouvrages du Sei-
gneur dont l'homme est le dernier , que
ce sont autant de préparatifs destinés pour
nous ; il nous inspire l'humilité à la suite
de la reconnoissance , en nous apprenant
la précaution que Dieu avoit prise pour
empêcher que l'homme , si favorable-
ment traité , ne devînt l'admirateur de sa
propre excellence. *Dieu prit*, dit Moïse ,
du limon de la terre , & il en forma le
corps de l'homme. Cette vérité , comme
toutes les précédentes , est encore confir-
mée par l'expérience. Lorsque le corps de
l'homme se dissout après sa mort , il n'en
demeure que ce qui en faisoit la première
base ; un peu de cendre. Le néant & la
poussière ; voilà notre origine , & le terme
de notre vie terrestre.

On voudroit, je l'avoue , que Moïse , en
nous apprenant ces vérités si touchantes ,
nous eût appris aussi ce que c'est que la lu-
mière & le feu , ce que c'est que de l'or &
de la terre , ce que c'est que notre vie , notre
ame , enfin qu'il eût tout dit. Mais si celui
qui a fait les natures élémentaires & les
espèces vivantes , a jugé que le service &
non la connoissance , nous en seroit utile

LA PHY- dans notre état présent ; il est évident, en
SIQUE DE conséquence, que Moïse nous a appris ce
MOÏSE. que nous avons intérêt de savoir, & qu'il
n'a omis que ce qui ne nous regarde pas.
Au contraire, la philosophie qui, en per-
dant de vûe les intentions de Dieu & le
rapport de toutes les créatures de ce mon-
de à une même fin, entreprend de nous ex-
pliquer le fond des êtres, & de les faire tous
éclore d'une même argile mise en mouve-
ment, veut ridiculement forcer une barrière
que Dieu nous tient fermée, & se trouve
en contradiction avec toute la nature.

Depuis Tubalcain qu'on manie les mé-
taux, a-t-on pu savoir ce que c'étoit qu'une
paillette de fin or ? & on veut savoir ce
que c'est que l'ame, ce que c'est que l'univers.
Mais la preuve complète de la vanité des
promesses de ceux qui prétendent par le mouvement,
ou par quelque autre cause générale, fabriquer
l'univers entier, c'est que quand vous leur
demandez en conséquence ce que c'est qu'un
grain d'or ; dans toutes les écoles, ils vous
répondent que c'est une parcelle de la
matière première tournée d'une certaine
façon. Ici Aristote & Descartes se donnent
la main. Autant en diront-ils d'un grain
de fable. S'ils ajoutent dans leur définition
que l'or est jaune & fusible ; que

le sable est inflexible & transparent ; mes LA PHY-
yeux me l'avoient dit avant que j'allasse à SIQUE DE
l'école. Ils ne m'ont donc rien appris. MOÏSE.

La différence sensible que je trouve entre la philosophie de Moïse & la philosophie à système, qu'on appelle avec emphase la grande physique, c'est que Moïse d'accord avec l'expérience, me conduit au vrai dont j'ai besoin, en me montrant que tout ce qui est sur la terre, sort de la main de Dieu, & y a été mis pour servir & pour exercer l'homme. Il me rend reconnoissant, agissant, & heureux. Au lieu que les prétendus grands physiciens, en rapportant tout à la matière mise en mouvement, usent le tems de leurs disciples, & leur fatiguent la tête d'une fabrique inintelligible, où rien n'est lié avec les desseins de Dieu, où rien n'opère aucun sentiment dans le cœur, & où tout se fait sans que Dieu s'en mêle, ou paroisse penser à l'homme.

Je me souviens des efforts que j'ai quelquefois vû faire pour disculper Moïse, dont la création ne quadroit pas avec la structure qu'on avoit imaginée. On vouloit au moins acquitter certaines bien-séances. *Moïse, disoit-on, n'est pas contre nous. Il ne doit pas nous arrêter, parce qu'il a traité ces choses, non selon la*

[LA PHY- *grande physique, mais selon les idées popu-*
SIQUE DE *laires.* Voyons si ces idées qu'on trouve
MOÏSE. peu exactes dans son récit, sont aussi po-
pulaires qu'on le dit. Par exemple, la di-
stinction des eaux inférieures d'avec les
supérieures infiniment atténuées & pla-
cées dans le récit de Moïse bien au dessus
des nuës ; l'indépendance qu'il établit en-
tre le corps de la lumière & celui du so-
leil ; le repos de Dieu, ou la cessation de
toute production nouvelle depuis la créa-
tion de l'homme ; voilà des idées qui ne
sont rien moins que populaires. Moïse
ne s'y est pas arrêté par économie. Ce
sont au contraire des vérités fort surpre-
nantes & très contraires à tous les préju-
gés. Nous ne voyons pas, & nous ne
soupçonnons pas même l'assemblage de
ces eaux raréfiées que l'expérience nous
démontre dispersées tout autour de nous,
& dans l'air le plus pur. Nous sommes
tout disposés par l'habitude à regarder la
lumière comme une émanation du so-
leil, parce qu'elle nous communique l'im-
pression qu'elle en reçoit ; & le grand
Newton lui-même a cru trouver des rai-
sons capables de l'autoriser à penser là-
dessus comme le peuple. Naturellement
nous croyons voir tous les jours des êtres
nouveaux, parce que nous voyons aujour-

d'hui des développemens, des accroissemens, ou des désunions qui ne paroissent pas hier. C'est pour cela que le pa-
 LA PHY-
 SIQUE DE
 Moïse.
 ganisme a été blessé d'entendre dire aux Juifs que Dieu ne produisoit plus d'êtres nouveaux ; & qu'on étoit scandalisé de leur voir honorer le repos de Dieu par le repos de chaque septième jour ; repos qui passoit dans l'esprit des Payens pour une honteuse représentation de la lassitude de ce Dieu(a). Ici Moïse ne craint point de heurter de front les préjugés des savans & des ignorans. Il nous apprend que le corps de la lumière étoit avant le soleil, & qu'elle ne lui doit point sa naissance. Il nous apprend l'existence d'une mer supérieure qui avoit échappée aux philosophes, & qui, dans son récit, les offensoit tous. Il nous apprend enfin par l'ouvrage des six jours, & par le repos du septième, ce qu'aucun philosophe n'a daigné nous apprendre ; savoir que tout est lié dans la nature ; que le même dessein qui en a construit en détail toutes les pièces, les a rapportées au service & à l'instruction de l'homme, & que l'homme, à qui le tout est destiné, étant créé, l'œuvre de Dieu est finie ; qu'après cela, il fera mar-

(a) *Septima quaque dies turpi damnata veterno
 Tamquam lassati molis imago Dei.*

*Rutil. Claud.
 Itiner. l. 1.*

LA PHY- cher la nature , mais n'y produira plus
SIQUE DE rien. Ce qu'il rapporte en si peu de pa-
MOÏSE. roles de la création de la femme , pour
rendre à jamais le mariage respectable ,
l'intention qu'il attribue au Seigneur d'a-
voir mis l'homme sur la terre pour la
cultiver , & pour la mettre d'un bout à
l'autre en valeur , sont des leçons fort sim-
ples : mais elles sont infiniment supérieu-
res à la morale & à la physique des phi-
losophes ; puisque ce peu de paroles est
tout à la fois le fondement de toute vraie
société , la manifestation du dessein de
Dieu dans son œuvre , & par conséquent
la règle de tous les devoirs de l'homme.

Qui a pu apprendre au législateur des
Hébreux avec des principes si féconds &
si efficaces pour les bonnes mœurs , une
physique si singulière , & cependant si in-
telligible , puisque l'expérience la justifie
de point en point ? Doit-il la connoissance
de ces vérités à une tradition perpétuée
parmi son peuple depuis le premier hom-
me jusqu'à ceux de son tems ? la doit-il
à une révélation expresse ? la doit-il à la
seule justesse de son esprit ? qu'on prenne
tel parti qu'on voudra. Je commence à
écouter Moïse comme le plus respectable
de tous les maîtres , avant même que
d'avoir examiné les preuves de sa mission.

*LIVRE QUATRIÈME.*

LES CONSÉQUENCES

D E

L'HISTOIRE DU CIEL.

PAR la comparaison que nous venons de faire de ce que les anciens ont pensé sur les prétendues puissances célestes, & de ce que les philosophes de tous les âges ont imaginé sur la production de tous les êtres, avec ce que l'Ecriture sainte & l'expérience nous apprennent de l'origine du monde, & de l'usage que nous en devons faire; nous voyons combien il y a eu de travers dans les opinions des hommes, & combien d'inutilités dans leurs recherches. L'Auteur de la nature les conduisoit comme par la main à leur véritable objet, tant par le refus qu'il faisoit de satisfaire leur insatiable cupidité, & de répondre à leurs demandes sur le fond de ses œuvres, que par le succès dont il récompensoit de jour en jour leurs

Q vj

LES CON- travaux manuels & leurs recherches expé-
SEQUENCES rimentales. Mais au lieu de se tenir tran-
DE L'HIST. quillement dans l'ordre de leur état, &
DU CIEL. dans les bornes de leur pouvoir, tous se
sont flattés de parvenir aux plus sublimes
connoissances, ou à des prospérités sin-
gulières; & dans leur inquiétude non-
seulement ils n'ont embrassé que des om-
bres, mais ils ont tous perdu la satis-
faction solide qui est attachée à la mode-
stie, au travail, & à la reconnoissance, en
quoi consiste toute notre philosophie.
Remontons depuis les derniers Savans
jusqu'au premier homme, dont les écrits
soient parvenus jusqu'à nous : & après
avoir mis généralement tous les philoso-
phes d'un côté, mettons encore Moïse
de l'autre. Celui-ci est le seul dont la phi-
losophie ne nous égare point. L'expé-
rience les dément tous, & dépose en fa-
veur de Moïse.

La moitié des philosophes surpris de
trouver d'épaisses ténèbres dès qu'ils ven-
lent pénétrer plus loin que le rapport de
leurs sens, maudissent avec indécence la
condition de l'homme, & le condamnent
à tout ignorer. Mais Moïse & l'expé-
rience, tout au contraire, nous encour-
ragent au travail & aux recherches, en
nous averissant que Dieu nous a soumis

tout ce qui est sur la terre ; & qu'il couronne les opérations de nos mains par des récompenses certaines. L'autre moitié des philosophes sentant avec trop de complaisance les lumières & la pénétration qui nous sont accordées, flattent l'homme de pouvoir tout connoître : mais Moïse & l'expérience lui apprennent qu'il est sur la terre non pour connoître le fond des œuvres de Dieu, mais pour les faire valoir par son travail, & par son gouvernement ; que l'homme n'est pas né philosophe, mais laboureur ; & que sa sagesse consiste à joindre la vertu au travail.

Je conviens que la prédication de l'Evangile a ajoûté à la première révélation un grand surcroît de lumières, & que la grace du Sauveur a multiplié les exemples d'une droiture d'esprit, & d'une pureté de mœurs que la philosophie la plus sublime n'avoit pas même connues. Mais l'éclat & la force de cette prédication ne tendoient qu'à réformer les affections de l'homme. Elle n'a rien changé dans l'ordre de nos connoissances : & les sciences naturelles, quoique susceptibles de grands accroissemens, continuent à être resserrées dans des limites qu'elles ne franchiront jamais.

Le Verbe divin par qui tout a été fait

LES CON- dans la perfection convenable à chaque
SEQUENCES être , en venant visiter son ouvrage , n'a
DE L'HIST. réformé que ce qui s'étoit dérangé. Il
DU CIEL. n'a point réformé l'ordre de la nature ,
le monde corporel ; parce que tout y étoit
en règle ; que tout y étoit fidèle à la pre-
mière loi du Créateur. L'ouvrage de Dieu
étoit aussi constant que sa volonté qui ne
change point : c'est ce que le Psalmiste
exprime en ces termes pleins de dignité
& d'énergie : * Votre parole, Seigneur,
» s'accomplit à jamais dans le ciel. Votre
» vérité, l'effèt de vos commandemens ,
» subsiste de génération en génération.
» Vous avez placé la terre, & elle demeure
» dans son état. La suite des jours persévère
» selon l'ordre que vous avez une fois
» prescrit. Tout obéit à vos loix dans la
» nature.

L'homme seul a eu besoin de réforme ,
parce qu'il avoit une liberté. C'est à son
indifférence pour la vérité , & pour les
vrais biens ; c'est en un mot au désordre
de sa volonté, que le Verbe a appliqué sa
grace salutaire. Mais il n'a point changé
l'ordre de ses sensations. Il ne l'a point
appelé ici bas à une plus ample connois-

* *In æternum, Domine, verbum tuum permanet
in celo : in generationem & generationem veritas tua
fundasti terram & permanet. Ordinatione tua perseve-
rat dies, quoniam omnia serviunt tibi. Ps. 118.*

fance de la nature. En réformant l'homme LES COM-
il ne s'est pas éloigné de son premier plan. SEQUENCES
Cette divine sagesse dont toutes les paro- DE L'HIST.
les sont autant de règles fécondes en lu- DU CIEL
mières, en sentimens, & en bonnes œu-
vres, n'a jamais proféré dans les jours où
elle a daigné converser avec nous, le
moindre mot qui accordât rien de plus
que ne faisoit la révélation primitive à la
curiosité de l'homme sur la structure de
l'univers. Elle nous invite, il est vrai, à
considérer la beauté des œuvres de Dieu,
& les merveilles de sa providence. Voyez,
dit-elle, ce que devient le grain de blé
qui est jetté en terre. Voyez les oiseaux
du ciel, & leur façon de subsister. Consi-
derez les lys des champs, & la magnifi-
cence de leur parure. Mais à quoi destine-
t-elle cette étude ? Quelle est la fin des
recherches qu'elle nous conseille ? Est-ce
de nous distinguer par un savoir profond,
ou d'arriver à la connoissance intime de
la nature de tout ce que nous voyons ?
Une telle connoissance n'étoit propre qu'à
nous jeter dans la distraction, & qu'à
nous égarer dans des spéculations oisives.
Au lieu que l'intention de tous les avis
que le Sauveur nous donne est de nous
faire travailler avec une confiance par-
faite en la providence du pere céleste,

LES CON- & de nous encourager au service de nos
SEQUENCES freres.

DE L'HIST. Dès que nous savons par la tradition
DU CIEL. ancienne , par la nouvelle révélation , &
par l'expérience de tous les siècles , que
Dieu en mettant en nous un principe de
connoissance & un fond de curiosité , a
cependant borné notre savoir à ce qui
suffisoit pour fournir la matière de notre
travail , & pour aider la pratique de toute
vertu ; que tout ce qui est au de-là n'est
que misère & résistance à l'ordre établi ;
nous pouvons aisément après cela con-
noître la juste valeur de nos études , &
prendre des sciences une idée vraiment
saine pour en retrancher l'inutile , ou le
faux , & pour nous en assurer tout le
solide.

Toutes nos études , je parle de celles
qui n'ont pas spécialement les vérités de
foi pour objets , se peuvent réduire aux
belles lettres , & à la philosophie. Un usage
fondé sur nos besoins veut que nous en-
tendions les anciens écrivains , & les lan-
gues des peuples , dont nous avons in-
térêt de connoître les pensées , les inven-
tions , la police , & l'histoire. Un usage
aussi raisonnable nous fait prendre de
bonne-heure , à l'aide des meilleurs maî-
tres de philosophie , une connoissance

suffisante des découvertes & des obser- LES CON-
vations faites avant nous , pour faciliter SEQUENCES
notre travail , en profitant d'abord de DE L'HIST.
celui des autres. Mais il régné dans ces DU CIEL.

études diverses méprisées qui en ruinent
souvent le principal fruit , & dont nous
trouvons le correctif ou le remède dans
l'histoire que nous venons de faire de
l'origine de la nature , & de sa destination.

Si les belles lettres n'ont de valeur qu'au-
tant qu'elles peuvent aider nos connoi-
ssances & faire fructifier notre travail , c'est
d'abord un désordre de s'y borner , com-
me il n'arrive que trop à une étude super-
ficielle des anciennes langues. On se prive
par-là de l'unique moyen que nous ayons
pour mettre à notre usage l'expérience de
ceux qui nous ont précédés , & qui ont
employé le secours des langues savantes
pour nous communiquer leurs décou-
vertes & leurs pensées. Nous donnons avec
plaisir tous les éloges qui sont dûs au tra-
vail de ceux qui cherchent à se former le
goût par la lecture des anciens. L'Italie &
la Grèce ont produit des ouvrages dont
on ne peut sentir les beautés , sans en
avoir l'esprit plus orné , & sans acquérir
quelque délicatesse. Mais il y a du danger ,
ou plutôt une perte réelle à s'en tenir à
ce qui n'est que de goût , & à ne s'occu-

LES CON- per que de l'agrément, ou de la façon de
SEQUENCES penser. On court risque, en se bornant
DE L'HIST. de la sorte, de donner dans le bel-esprit,
DU CIEL. de se repaître de brillantes, & de remplir
sa vie d'amusemens frivoles, comme font
ceux qui passent la leur à se perfectionner
dans la pratique des échets ou du triétrak.
L'étude des langues doit être plus sérieuse
& plus étendue. Elle doit embrasser pres-
que tous les tours & tous les termes qui
ont rapport à la religion des peuples, aux
productions de chaque pays, aux échanges
respectifs, aux inventions de chaque siècle,
& aux coutumes des différens âges.

Il est vrai que la multitude des termes
& des objets rend la tâche un peu forte.
Mais cette méthode porte avec elle sa ré-
compense & l'adoucissement de la peine,
par des connoissances toujours nouvelles.
On ne peut guères éclaircir un seul terme
de Pline par lequel on se trouve arrêté,
qu'on n'apprenne une vérité utile; soit
que l'observation de Pline se trouve con-
firmée par l'expérience des siècles posté-
rieurs; soit que celle-ci nous aide à le
redresser: & un bon esprit n'est pas moins
flatté de s'assurer l'intelligence d'un point
d'histoire naturelle; c'est-à-dire, la con-
noissance d'un de nos biens, que d'avoir
senti dans la lecture d'Horace toute la

fineſſe d'une épitète heureuſement placée. LES CON-
N'étudier que la phyſique moderne, en SEQUENCES
négligeant les études de goût & la le-DE L'HIST-
cture des anciens, c'eſt ſe refuſer une pro-DU CIEL.
viſion toute faite d'expériences, de mo-
dèles, & de connoiſſances. C'eſt intro-
duire un ſavoir brut, & remplacer dans
les écoles la barbarie par la ruſticité. Au
contraire ſe borner aux agrémens des
langues, & aux charmes des ouvrages
d'eſprit, ſans faire ſervir le tout à con-
noître les œuvres du Créateur, à étudier
le cœur humain, & à aider quelqu'un des
beſoins de la ſociété; c'eſt oublier qu'on
a une ame & des entrailles; c'eſt ſacri-
fier ſon tems, ſes freres, & ſes devoirs,
à un vain plaifir, & à la plus ſtérile oiſi-
veté. Qu'importe au genre humain qu'un
homme ſoit bel eſprit, & qu'il faſſe des
lectures amuſantes. Autant vaudroit qu'il
fût petit maître, ſachant parler jeux ou
chaffe, bal ou comédie, rubans ou coëf-
fure. C'eſt à peu près mêmes ſervices &
même charité.

Un autre déſordre aſſez ordinaire dans
l'étude des belles lettres, & qui n'eſt le
plus ſouvent qu'une ſuite du premier,
c'eſt d'employer encore dans le langage
ordinaire, ou dans ce qu'on appelle ou-
vrage d'eſprit, les idées du monde poë-

LES CON- tique, & les noms des dieux de la fable :
SEQUENCES ce qui nous fait un tort plus grand qu'on
DE L'HIST. ne pense.

DU CIEL. L'abus de l'étude du ciel poétique est

Si l'on peut
faire usage des
noms & des
idées de la fa-
ble.

que, parmi des hommes qui se piquent
tous de raison, de délicatesse, & de re-
ligion, il s'en trouve un grand nombre
qui se répaissent toute leur vie des fatras
du paganisme, & qui énervent leur rai-
son en ne goûtant d'autre style que celui
qu'ils appellent le langage des dieux. Ils
connoissent toutes les classes des divini-
tés, & la longue suite de leurs aventures.
Les métamorphoses sont la parure ordi-
naire de leurs jardins & de leurs galeries :
& ils ne veulent rien voir ni lire qui ne
soit embelli de quelques traits de l'anti-
quité payenne. On voit par leur indiffé-
rence pour tout le reste, qu'ils sont per-
suadés qu'en quittant Rome ou Athènes,
ou en sortant des idées d'Homère & d'O-
vide, il ne faut plus espérer ni agrément,
ni bon sens, ni rien qui satisfasse. Mais
savent-ils qu'en cela ils donnent une idée
très-désavantageuse de leur religion, de
leur esprit, & même de leur goût ?

On ne me soupçonnera pas de blâmer
une étude modérée des dieux de la fable
& des heros poétiques, puisqu'elle est in-
dispensablement nécessaire pour faciliter

la lecture des auteurs du siècle d'or, & LES CON-
l'intelligence des tombeaux, des médail- SEQUENCES
les, & de tous les anciens monumens. Je DE L'HIST.
ne me plains que de l'usage de ces figu- DU CIEL.
res payennes dans nos meubles, & de ces
noms antiques dans notre style. D'abord
ceux qui, en toute rencontre, font pa-
rade des objets du paganisme, ne don-
nent-ils pas lieu de penser que, pour
n'avoir jamais sacrifié à Cupidon ni à Bac-
chus, ils n'en ont pas moins les sentimens
du paganisme ? Ne peut-on pas les soup-
çonner d'être idolâtres dans le cœur.
Tous à la vérité publient hautement qu'ils
honorent la vertu, que la probité leur est
chère, & qu'ils seroient bien fâchés de
voir leurs enfans s'écarter des règles, ou
donner dans la débauche. Mais que peut-
on penser de leur conduite ou de leurs
secrètes dispositions, quand leurs con-
versations, leurs bibliothèques, leurs con-
certs, & les parures de leurs appartemens,
font des leçons de volupté, & les éloges
de toutes sortes de vices ? De peur qu'on
ne se méprenne sur l'objet de leur re-
ligion, ils en font une profession publi-
que, en faisant peindre sur les quatre fa-
ces de leur carosse une Vénus adultère,
ou quelque enlèvement infâme. Je veux
cependant croire que cette idolâtrie n'est

LES CON- que de bienſéance , & que la mode y a
SEQUENCES plus de part que la corruption du cœur.
DE L'HIST. J'aime mieux ne blâmer ici que leur ju-
DU CIEL. gement : & il faut bien croire qu'ils n'ap-
prouvent pas le crime dont ils placent
par-tout les représentations ; puisque
quand leurs filles viennent à mettre en
pratique les leçons qu'ils ont pris ſoin de
leur réitérer ſans fin à l'aide de la muſique,
de la peinture , & des romans ; ils en ſont
vraiment affligés , quelquefois juſqu'à
mourir de deſeſpoir. C'eſt aſſurément une
étrange mépriſe que celle de mettre en
œuvre tout ce qui peut rendre le crime
aimable , & de croire enſuite que pour
l'empêcher , il ſuffira de le défendre. Mais
n'appellons ce déſordre qu'un travers ,
ou un défaut de bon ſens : nous trouve-
rons encore aſſez de contradicteurs à qui
cette censure paroîtra exceſſive. Il n'y a
cependant qu'un jugement faux & qu'un
goût dépravé qui puiſſe faire revivre ces
figures & ces noms poétiques.

Nous avons vû que les dieux & les
déesſes , quoiqu'avec le tems on ait cru
les démaſquer , & y appercevoir quelques
perſonnages hiſtoriques , originairement
ne tenoient en rien à l'hiſtoire d'aucun
homme qui eût vécu ſur la terre ; qu'ils
n'étoient pas même des allégories ou des

emblèmes destinées à enseigner la physique & la morale ; mais que dans leurs institutions, ils étoient uniquement des caractères significatifs pour annoncer au peuple le cours du soleil , la suite des fêtes , & l'ordre des travaux de l'année. Si les aventures poétiques ne sont que des histoires pleines d'infamie & d'absurdités imaginées pour avoir quelque chose à dire de ces figures dont on n'entendoit plus le sens depuis l'invention de l'écriture courante, n'est-ce pas une extrême petitesse d'esprit & même une imprudence criminelle de réchauffer éternellement ces historiettes , non-seulement inutiles, mais empoisonnées, qui ne respectent nulle part ni la droite raison, ni les bonnes mœurs, & qui ne sont propres qu'à pervertir ceux qui y prennent goût ?

Outre le ridicule qu'il y a sans doute à mettre en œuvre des figures vuides de sens, & des termes qui ne signifient rien, ne blesse-t-on pas toutes les règles du bon goût par cette bigarrure de pièces antiques & modernes, de personnages vrais & de personnages feints, d'idées raisonnables & d'imaginations creuses, que l'éducation, la nature, & la religion défavouent.

C'est, dit-on, tout au contraire, par-

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.
DU CIEL.

LES CON- ce qu'on a le goût délicat qu'on fait usage
SEQUENCES de ces fictions. Elles ne corrompent per-
DE L'HIST. sonne , parce qu'on ne les donne que pour
BU CIEL. des fables : & comme elles tiennent au
langage & aux mœurs des auteurs Grecs
& Latins , on montre un esprit cultivé ,
& on réjouit le lecteur par des images
brillantes , en imitant le style & les idées
de ces écrivains admirables. Les dieux de
la fable sont presque inséparablement unis
aux belles lettres. Il est bien permis sans
doute d'être homme de belles lettres , &
de n'être rien de plus. Un homme d'es-
prit qui se borne à cet état , peut donc
innocemment faire revivre ce langage an-
tique dont il a contracté l'heureuse ha-
bitude , & employer à propos quelques
traits fabuleux qui donnent plus d'effor
à l'imagination que ne peut faire la vérité
toujours plus simple & plus retenue. D'ail-
leurs , que deviendra la peinture , si vous
lui ôtez cet unique moyen de parler aux
yeux en leur présentant des êtres intelle-
ctuels sous des figures sensibles ? Que de-
viendra la poésie elle-même qui n'est
qu'une peinture perpétuelle , si vous lui
ôtez les personnages de la fable ? Nous
enlever de pareils agrémens , c'est porter
une atteinte mortelle au bon goût.

Pour sentir si ces pensées sont solides ,
ou

ou si elles portent à faux, il suffit de les rappeler toutes à une règle dont je crois que personne ne contestera la justesse, qui est que *le bon goût ne peut être satisfait, quand la raison & le sens commun sont offensés.* LES CONSEQUENCES DE L'HIST. DU CIEL.

1°. C'est une pensée très-fausse que l'usage de la fable soit sans conséquence, & qu'il ne nuise point à l'esprit. Quoique les anciens ne crussent pas, à beaucoup près, toutes les aventures qu'on prétoit à leurs dieux, ce qu'on en disoit avoit, du moins pour eux, un air de vraisemblance, & se trouvoit d'accord avec la commune persuasion, ou avec la religion publique. Au lieu que ces idées sont aujourd'hui reconnues pour vaines. Quelle pâture pour la raison, & sur-tout pour une raison naissante, que de l'exercer perpétuellement sur des objets qu'elle fait être absurdes ou sans réalité ! Je ne parle plus du danger évident auquel la vertu est exposée parmi des images qui l'insultent & la déshonorent. Je me contente de dire que l'habitude de s'occuper d'objets faux & imaginaires, appétisse l'esprit, le rend vain, & en altère la droiture naturelle. Un esprit qui n'est occupé que de fictions & de métamorphoses, s'accoutume tellement à ces idées trop sensibles, que ce-

LES CON- qui n'est que raisonnable lui paroît froid
SEQUENCES ou languissant. Il perd le goût du vrai.
DE L'HIST. La simple nature lui devient insipide, &
DU CIEL. la raison ne lui parle plus, ou bien elle
perd sur lui tous ses droits. On peut trou-
ver la preuve de ce que je dis dans le ca-
ractère peu solide des personnes qui fré-
quentent assidûment les spectacles, &
qui sont fort occupées de bals & de co-
médie. Transportez-les en province : la
tête leur tourne. Comment vivré en effet
quand on ne voit plus le soleil atteler son
char, & qu'on n'a plus pour guide la di-
vine fille de Jupiter. Une dame de pro-
vince qui n'est que judicieuse, obligeante,
& naturelle, les ennuie à la mort : & dans
la supériorité de leur goût, elles la trou-
vent bien à plaindre ou bien innocente
de se plaire en des lieux où le soleil luit, &
où l'on a du bon sens. Cela est trop tri-
vial. La nature simple, & la raison pure,
ont un air bourgeois qui les morfond.
Il leur faut du romanesque & du merveil-
leux. Il faut regagner Paris. Le mari a beau
représenter l'arrangement de ses affaires,
& son goût pour les plaisirs champêtres,
on n'y peut plus tenir : c'est une nécessité
de quitter la province : la mere & les filles
trouvent la solitude affreuse. Il est con-
traint de renoncer à tous ses projets ; &

pour rendre à ses dames le plaisir d'un spectacle frivole, il abandonne cette campagne si délicieuse; cette campagne que la présence du maître met en valeur; cette campagne où il est roi.

Le dégoût qu'on prend pour le solide, est l'effet nécessaire de l'enchantement des théâtres & des fables. Un jeune gentilhomme dont ces fictions sont toute la culture, sera-t-il un héros, ou un petit maître? Si ces bagatelles brillantes occupent le jeune magistrat, les loix & le cabinet n'ont plus pour lui qu'un air sombre & lugubre. Même contagion pour l'apprentissage d'un état plus saint. Ainsi l'enfance se passe parmi les dieux. Au sortir du collège, on les retrouve au théâtre où ils parlent un langage qu'on entend sans efforts & sans maître. Tous les spectacles retentissent de leurs aventures: on les retrouve dans les cantates, dans les chansons de table, dans les décorations des appartemens, des jardins, & des places publiques. Gravures, peintures, poësies, musique, écrits enjoués, dissertations savantes, tout conspire à nous montrer sous des apparences honorables & touchantes des actions que les loix punissent, & des absurdités qui choquent de front le sens commun. Tant de soins, des dé-

LES CON- penſes ſi ſerieuſes ne tendent pas à nous
SEQUENCES perſuader de la réalité des galanteries de
DE L'HIST. Jupiter ; mais à pouvoir ſous des noms
DU CIEL. empruntés , & ſous la liberté du maſque ,
nous occuper de plaiſirs , & flatter nos
paſſions. On entretient donc à grand frais
notre cœur dans l'irréligion , & notre
raiſon dans un badinage éternel : d'où il
ne peut réſulter qu'une puérilité oïſive
qui affoiblit notre caractère , émouſſe tous
nos talens ; & qui en nous ôtant le goût
de tous nos devoirs , en ruine toute la
réalité.

Il faut , dit-on , faire une exception en
faveur des beaux eſprits , ou des hommes
de belles lettres , qui peuvent ſans confé-
quence, ou même avec fruit, s'exercer dans
le ſtyle de la belle antiquité. Mais ne
voyent-ils pas que ce ſont eux qui par cette
réſerve occasionnent tout le mal dont
nous nous plaignons ?

Il y a une grande différence à faire
entre leurs amuſemens & le travail d'un
académicien ou d'un profeſſeur de rhé-
torique. Un homme peut même très-hon-
nêtement ſe borner à moins, par exemple,
à la grammaire , ou à la muſique ; parce
qu'un grammairien ou un bon maître de
muſique ſont des hommes utiles à la ſo-
ciété : mais ſi l'on excepte quelques per-

sonnes qui s'engagent par état à nous LES CON-
donner des secours & des éclaircissemens SEQUENCÉS
sur l'antiquité, il n'est point naturel, ce DE L'HIST.
me semble, de se montrer dans le monde DU CIEL.
sur le pié d'homme de belles lettres : &
quand on auroit toute la littérature la
plus estimable, elle ne donne à personne
le droit de tenir un langage insensé.

Je dis en premier lieu que se donner
dans le monde pour un homme de belles
lettres & n'être rien de plus, c'est faire un
mauvais personnage. L'esprit, l'érudition,
& les belles lettres sont des moyens utiles
pour parvenir à quelque chose de mieux.
Ils nous aident à converser avec les hom-
mes de tous les âges, & de toutes les na-
tions; à profiter de leurs connoissances,
& à pouvoir ensuite communiquer les
mêmes lumières à d'autres. Hors de-là
l'esprit & les belles lettres sont des in-
strumens dont il n'est point permis de
faire montre. On ne s'annonce point dans
le monde pour être le possesseur d'un ex-
cellent tournebroche. Celui qui a une
excellente pompe est fort content d'en
faire usage pour arroser son jardin : mais
c'est tout l'avantage qu'il en tire. Que
diroit on d'un homme qui employeroit
son bien à se donner les meilleurs chiens
de chasse, & qui passeroit son tems avec

LES CON- eux dans le chenil sans en vendre aucun,
SEQUENCES & sans jamais chasser ? J'en ai connu un
DE L'HIST. autre qui avoit fait un amas considérable
DU CIEL. d'outils d'horlogerie. Il les vouloit du poli
le plus parfait, de la meilleure trempe, &
d'une justesse exquise. Il les faisoit venir
d'Angleterre, & les montrait avec com-
plaisance. Il parloit même assez bien hor-
logerie, mais il ne faisoit point d'horloge.
Il n'avoit jamais démonté une seule pen-
dule en entier ; & celle qui lui montrait
l'heure n'étoit pas des mieux gouvernées.

Cette singularité est rare, je l'avoue,
& il n'arrivera guères qu'un homme an-
nonce au public qu'il fera voir à tout
venant un cabinet uniquement tapissé
d'instrumens de menuiserie. Mais rien
n'est si commun que le ridicule de vou-
loir passer pour homme de lettres & d'em-
ployer sa vie, soit à parler, soit à écrire pré-
cisément pour montrer de l'esprit.

On en convient, dira-t-on, ce n'est
pas pour parler qu'on parle : c'est pour
dire quelque chose d'utile. La qualité ou
le rang d'homme de lettres n'est pas un
état à quoi l'on puisse se borner. On doit
faire servir la littérature & les graces du
langage à la Chaire ou au Barreau, de
même qu'on employe un fusil à tirer, &
une coignée à abattre du bois. Mais on

peut quelquefois employer les belles lettres LES CON-
comme un moyen d'amusement. N'est-il SEQUENCES
pas des délassemens honnêtes, qu'on se DE L'HIST.
peut permettre après son travail ? On en DU CIEL.
trouvera sans doute de plus variés dans la
belle littérature, que dans une boutique
ornée de Guillaumes ou de Varlopes.

Il est vrai : mais lorsque les gens de lettres non contents de chercher eux mêmes à se désennuier dans les ouvrages déjà faits, veulent devenir auteurs & nous réjouir par des compositions amusantes; croient-ils y parvenir par un moyen fort sûr en employant perpétuellement leur mythologie Greque & Latine ? Sans leur faire davantage le procès sur les conséquences pernicieuses de ce langage faux & passionné, je me plains de ce qu'ils veulent asservir l'esprit des lecteurs à ce jargon antique; au lieu de conformer leur style à la droite raison, à nos besoins, à nos idées, & à nos caractères. Croient-ils me montrer un grand objet, ou me remuer bien puissamment le cœur en faisant délibérer Jupiter & Neptune sur les intérêts qui brouillent Louis XII. avec le Pape; ou en introduisant Mars qui crie comme un forcené dans la plaine d'Almanza ? Quand ces dieux feroient trembler le ciel, l'un par le seul mouvement

LES CON- de ses noirs sourcils , l'autre par ses divins
SEQUENCES hurlemens ; ces grands mots ne causent
DE L'HIST. ni plaisir , ni épouvante , parce que Jupi-
DU CIEL. ter , Neptune , & Mars ne sont plus dans
notre esprit que trois marionnettes pro-
pres , tout au plus , à descendre miraculeu-
sement sur une corde pour amuser des
enfans au théâtre de Brioché & de l'opéra.

Ces contes bien loin d'être , comme on
le dit , une source de beautés , de sublime ,
& de grandeur , sont une vraie source de
petitesse & d'ennuis pour toute personne
qui pense & aime le vrai. On est las de
monter sur le Pinde , & d'entendre les
chansons de Clio , ou les leçons de la
vieille Terpsicore. On n'est point touché
d'admiration , mais de pitié & de dépit ,
lorsque dans une sculpture publique on
expose un roi , dont la mémoire nous est
chère , tout nû au milieu de son peuple ,
maniant une lourde massue , & portant
une perruque quarrée. Quelle idée nos
beaux esprits nous donnent-ils d'eux , en
nous inondant de vers où l'on cherche
à nous attendrir par les allarmes d'Amy-
mone , ou par les dernières paroles des
Phaécluses , ou par les soupirs de Sirinx ?
Quelle part croient-ils que je prendrai
au changement des cheveux de Méduse
en serpens , ou au sort des filles de Phor-

*Voyez la porte
S. Martin.*

eus ? S'imaginent-ils qu'on se donnera la peine de commenter leurs savantes do-SEQUENCES
léances ? A quoi bon tant d'apprêts pour DE L'HIST.
dire très-peu de choses ; & communément DU CIEL.
pour dire ce qu'il faudroit taire ? Que si
en bigarrant leur style de ces expressions
détournées, ils s'imaginent convaincre
le Public de leur savoir, ou faire montre
de quelque lecture : certes voilà de ra-
res connoissances ! c'est-là le comble du
ridicule.

Il est juste de parler pour tout le monde. Que deviendront les peintres si on leur enleve la fable ? Mais est-il juste pour contenter le caprice des peintres, d'appauvrir le sens commun, & de repaître nos yeux d'illusions pernicieuses ? Qu'ils peignent la nature, l'histoire ancienne & moderne : qu'ils nous donnent des suites d'histoire naturelle : qu'ils peignent les arts & les métiers : les coutumes des peuples, mille & mille traits qui caractérisent le cœur humain. Qui pourra jamais trouver la fin de ces riches matières ? Elles sont inépuisables : & l'on s' imagine manquer de tout dès qu'on quitte les visions & les songes.

La principale des raisons par lesquelles les peintres se maintiennent dans la possession où ils sont d'employer la fable &

LES CON- l'allégorie, c'est qu'ils ne peuvent mon-
SEQUENCES trer aux yeux les sujets intellectuels, &
DE L'HIST. qu'ils sont obligés pour les rendre sensi-
DU CIEL. bles, de leur donner du corps & un habit.

Mais sans prétendre leur interdire cette liberté à tous égards, ils peuvent voir combien il s'en faut que ce besoin soit tel qu'ils l'imaginent par le mauvais succès de leurs allégories. Qui est-ce qui se met en peine de deviner dans les tableaux allégoriques de M. le Brun, & de bien d'autres, ce qu'ils ont cru faire entendre. Toutes ces figures énigmatiques me font une fatigue de ce qui devoit m'amuser, ou m'instruire. Puisqu'un tableau n'est destinée qu'à me montrer ce qu'on ne me dit pas, il est ridicule qu'il faille faire des efforts pour l'entendre : & pour l'ordinaire quand je suis parvenu à deviner l'intention de ces personnages mystérieux, je trouve que ce qu'on m'apprend ne valoit guères les frais de l'enveloppe. C'est en peinture encore plus qu'ailleurs qu'on ne peut ajouter à la nature sans risque de tout gâter.

Jetez les yeux sur le Coriolan du Poussin, à côté des personnages qui appaisent ce général irrité, ou qui l'environnent en lui servant de cortège, vous appercevrez une femme couchée par terre & accoudée

sur une roue. Que fait-là cette femme, demande-t-on ? On cherche, & l'on devine enfin que c'est la figure symbolique de la voye ou du grand chemin de Rome, où Coriolan faisoit avancer son armée, dans le dessein de faire le siège de sa patrie.

Dans le tableau du jeune Pyrrhus transporté à Mégare, à côté de ceux qui le veulent sauver en cherchant un gué dans la rivière qui leur barroit le passage, on voit un gros homme couché au bord de l'eau, & présentant une de ses épaules au courant qui roule par-dessus à grands flots. Tous les personnages ont une action qui parle : & l'on voit même plus de mouvement dans cette peinture que dans les autres ouvrages de ce grand homme, à qui l'on reproche d'avoir trop donné à ses figures l'air froid des statues antiques qu'il avoit tant étudiées. La figure de cet homme qui semble recevoir la douge sur son bras & sur son épaule, est la seule énigmatique ; & il faut songer pour se rappeler que ce peut bien être le dieu du fleuve.

Le Poussin a cru sans doute jeter dans ces deux sujets un grand embellissement par cet air de savoir. Mais quel besoin ai-je ici d'un savoir qui ne fait rien à l'affaire,

LES CON- qui vient même rompre la liaison des per-
SEQUENCES sonnages réels en y mêlant un être idéal ,
DE L'HIST. & qui m'oblige à débrouiller des énigmes
DU CIEL. dont la solution ne m'apprend rien ? On
a beau dire que le dos de ce dieu est
admirablement bien musclé , ou que la
coëffure de la déesse panchée sur sa roue
est d'un beau caractère. Quand je vois
l'eau de la rivière , pour m'apprendre
qu'elle coule, il n'est point nécessaire qu'un
dieu vienne me montrer ses muscles : &
quand je vois des gens en marche , il ne
faut ni déesse , ni machine pour m'appren-
dre qu'ils suivent une route. Pour plaire
ce n'est pas assez qu'une chose soit bien
faite , il faut que ce soit le besoin , le bon
sens , & le jugement qui la mettent en
œuvre.

Mais si ces ornemens peuvent être faux
& étrangers dans la peinture , parce qu'il
ne faut jamais réjouir l'œil en méconten-
tant le bon sens , combien sont-ils encore
plus déplacés dans la poésie ? On les par-
donne bien moins à celle-ci , parce qu'elle
peut peindre tout ce qu'il lui plaît : &
pourquoi auroit-elle recours à des images
fabuleuses quand elle peut montrer avec
netteté , avec grace , avec une énergie
merveilleuse les choses les plus spirituelles ,
comme sont nos jugemens , nos sentimens

mens, la vérité, les vertus, & les vices? LES CON-
 Lucrèce est un très-mauvais philosophe SEQUENCES
 puisqu'il bâtit sur des principes qui n'ont DE L'HIST.
 point de sens, & que le tout aboutit à des DU CIEL.
 conclusions inintelligibles. Mais sans le
 secours des dieux & d'aucune fiction, il
 est très-bon poëte, parce qu'il peint vive-
 ment la nature (a): & qui peut douter
 qu'avec l'agrément du style & des images
 un homme ne puisse sans l'attirail de ces
 divinités ridicules avoir tout ce qui fait le
 grand poëte, je veux dire l'invention, la
 science des mœurs, l'art d'épisodier, l'art
 d'intéresser le lecteur par des situations
 heureuses, enfin la belle ordonnance du
 tout.

Il m'étoit permis à la suite du ciel poë-
 tique d'en indiquer l'abus qui devient
 énorme de jour en jour, & de faire ici
 des vœux pour voir substituer par-tout des
 beautés réelles, & un savoir solide à tous
 ces agrémens faux & frivoles. Mais quoi-
 que je sois très-convaincu que l'abus qu'on
 fait des figures & des noms des divinités
 payennes corrompt tout autant notre es-
 prit que nos mœurs, je sens bien que
 pour le persuader de même aux autres il

(a) Je sais qu'on dit ordinairement de Lucrèce qu'il
 est bon philosophe & mauvais poëte; mais j'appelle de
 ce jugement au discernement de mes lecteurs.

LES CON-SEQUENCES DE L'HIST. DU CIEL. faudroit que la question au lieu d'être traitée en passant , & à la légère , fût discutée à fond ; & sur tout fût maniée par des personnes d'un jugement sûr , & d'une réputation bien établie. Si une compagnie de savans qui ont fait leurs preuves de bon goût , comme d'érudition , entreprenoient l'examen & la décision du procès , ils feroient sur le Public une toute autre impression que ne peut faire un simple particulier. Leur exemple seul suffiroit à la suite de leurs dissertations pour fixer l'usage. Par cette raison c'est à Messieurs de l'Académie des belles lettres que cette magnifique question est dévolue de droit. C'est à eux seuls qu'il appartient de prononcer avec succès s'il faut entièrement bannir de nos compositions l'usage des noms fabuleux , ou de nous apprendre jusqu'où & avec quelles précautions on les peut encore supporter.

Désordre
de la Philo-
sophie.

Un autre désordre aussi funeste , mais qui heureusement devient moins commun de jour en jour, est de croire comme l'ont fait tous les Auteurs des physiques générales , que notre raison nous ait été donnée pour connoître évidemment le fond des choses naturelles par leurs causes particulières , au lieu de sentir que tout notre savoir se réduit à connoître de mieux

en mieux les rapports que les choses naturelles ont entr'elles & avec nous, & que la raison nous a été donnée pour gouverner & mettre en œuvre ce que l'expérience nous apprend.

Tout ce qu'il y a eu de noms célèbres dans ces derniers tems parmi les philosophes, ne nous ont prêché que l'évidence. *Ne recevez rien*, disent-ils, *que ce qui est évident ; n'admettez rien que ce que vous concevez évidemment*, parce que tout ce qui est évident est vrai, & qu'une vérité tenant à une autre, on parvient ainsi d'évidence en évidence à connoître toute vérité. Ils prennent ensuite pour évident ce qu'ils ont arrangé & ordonné le plus conséquemment que faire se peut d'après des suppositions très-incertaines. Mais cette méthode moderne qui fait sonner si haut les avantages d'une évidence qui s'étend à tout, n'enfante que des systèmes illusoires, & d'éternelles disputes. Ce n'est point dans l'espérance de concevoir évidemment les effets, les natures, & les causes que nous devons entreprendre l'étude de la philosophie. Car de quoi avons nous l'évidence ? Pouvons-nous nous flatter de connoître clairement ce que c'est que Dieu, que l'ame, un corps, une masse de plomb, une boule d'argile ?

LES CON- Nous sentons très-distinctement ; & il
SEQUENCES n'est pas en notre pouvoir de ne pas sen-
DE L'HIST. tir, que ce qui pense en nous, ce qui veut
DU CIEL. & ne veut pas, ce qui se réjouit ou s'at-
triste, ce qui discerne le bien du mal,
n'est pas la même chose que le corps qui
n'est qu'une masse que le sommeil & la
mort rend incapable de tout. Nous sen-
tons que nous ne nous sommes pas créés
nous mêmes ; que nous n'avons pas fait
une intelligence, ni une liberté, ni les
organes de notre corps. Nous sentons qu'il
nous vient de dehors des impressions de
beauté, d'ordre, d'utilité ; que l'action
qui nous fait éprouver ces rapports, est
supérieure à nous ; qu'il nous est impossi-
ble d'ouvrir la paupière sans être frappé
de la belle ordonnance de la nature ; qu'il
y a donc une cause supérieure, puissante,
sage, bienfaisante, que nous appelons
Dieu. Nous éprouvons de même la cha-
leur du soleil : nous comptons nos jours :
nous mesurons nos terres : nous arran-
geons avec succès ce que Dieu a mis au-
près de nous. Le sentiment de l'existence,
tant des choses créées que de la cause qui
les ordonne, & l'épreuve de leurs rap-
ports avec nous : voilà notre vrai savoir.
Nous distinguons ce qui est. Nous rai-
sonnons très-bien sur l'emploi qu'on en

peut faire : & il est sensible que c'est pour
cela que nous avons été pourvus d'intel-
ligence. Mais rendons-nous justice. La
raison ne nous a pas été donnée pour
noître à fond, ou pour concevoir évi-
demment la nature de quoi que ce soit.
On peut dire que notre vraie logique ne
consiste pas à étudier comment l'esprit
opère, mais à nous bien convaincre de sa
destination, de sa capacité, & de ses
bornes. C'est un instrument que Dieu a
fait, & qui est très-bien fait. Il est fort
inutile de discuter métaphysiquement avec
M. Lock ce que c'est que notre enten-
dement, & de quelles pièces il est com-
posé. C'est comme si l'on se mettoit à
disséquer les pièces de la jambe humaine
pour apprendre à marcher. Notre raison
& notre jambe font très-bien leurs fon-
ctions sans tant d'anatomies & de pré-
ambules. Il ne s'agit que de les exercer
sans leur demander plus qu'elles ne peu-
vent. En partant de-là, nous pouvons
multiplier le nombre de nos connoissan-
ces, presque à l'égal de nos épreuves. Nous
découvrons tous les jours de nouvelles
utilités en acquérant de nouvelles lumiè-
res. Nous en devenons plus chers à la
société, nous y gagnons au moins de
nous occuper avec fruit, & d'en devenir

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.
DU CIEL.

LES CON- SEQUENCES DE L'HIST. DU CIEL. meilleurs. Car puisque chaque découverte, chaque nouvelle lumière, nous montre un nouveau présent du Créateur ; nous pouvons croire à proportion en piété, en reconnoissance, & en soumission à sa conduite. Le principe de l'expérience n'est donc propre qu'à former des philosophes modestes, utiles aux autres, & jouissant eux-mêmes d'une solide satisfaction. Au lieu que la persuasion d'une évidence que nous n'éprouvons point, & qui n'est pas dans l'ordre des voies de Dieu sur nous, remplit notre esprit d'espérances vaines, enfante des systèmes présomptueux, & nous conduit à des difficultés éternelles, à une inutilité presque universelle, souvent à la plus folle incrédulité.

Inutilité de
la concilia-
tion de la foi
& de la rai-
son.

On a souvent essayé de régler la concorde de la foi & de la raison. Mais les efforts qu'on a faits pour y parvenir, étoient peu nécessaires. Il ne falloit point d'efforts pour cela ; puisque la conduite de Dieu à l'égard de l'homme, est toujours la même, soit dans l'ordre des vérités salutaires, soit dans l'ordre des vérités naturelles. Les unes comme les autres, sont également impénétrables à notre intelligence ; & Dieu se contente pour notre état présent de nous en assurer la révélation, ou la réalité ; de nous en

laisser entrevoir la beauté, & de nous en faire goûter l'excellence sans nous en dévoiler le fond.

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.

Il est inconcevable, il paroît en un sens impossible, que le soleil, de moment en moment, porte à des trente & cinquante millions, disons mieux, à des milliards de millions de lieues loin de lui une action, une chaleur, & des couleurs toujours nouvelles. On comprend tout aussi peu, & c'est pour nous une espèce d'absurdité, que la lumière puisse rassembler dans un œil d'un demi ponce, ou dans un être intelligent, dans un esprit, le sentiment, la mesure, & la vûe d'un monde entier. Cependant Dieu le peut, & il le fait. Il nous en assure par l'épreuve de nos sens. Voilà donc une chose très-certaine & très-distincte, mais incompréhensible. Nous trouvons de même quelque obscurité dans l'incarnation du Verbe éternel par la disproportion de deux natures si distantes. Mais Dieu peut se communiquer comme il lui plaît à sa créature; & il a rassemblé en notre faveur une foule innombrable de preuves éclatantes, *une nuée de témoins*, pour nous faire voir qu'il avoit choisi cette voie. Que sert-il après cela d'écouter des difficultés, & de répondre à des objections

LES CON- sur la communication de la lumière du
SEQUENCES soleil, ou sur la manifestation de la lu-
DE L'HIST. mière des esprits. L'expérience des faits
DU CIEL. nous assure l'un & l'autre point, quoi-
que la raison soit abîmée dans l'un comme
dans l'autre.

Un homme tel que Baile auroit prouvé, à qui l'eût voulu écouter, que la vûe des objets terrestres étoit impossible. Mais on auroit laissé dire Baile, & l'on n'en eût pas moins fait usage de la vûe de la nature, parce que les raisonnemens doivent céder à l'expérience. Il en est de même des nuages par lesquels ce téméraire raisonneur a pris par-tout à tâche d'obscurcir l'excellence de la raison, des bonnes mœurs, & de toute religion. Vous ne pouvez présenter à cet homme ni à ses partisans, aucune vérité, soit naturelle, soit révélée, qu'ils n'aient recours à la dialectique & à la controverse. Il faut voir : commençons par examiner. On pourra dire ceci. Nous demanderons pourquoi cela. En un mot, ils ne trouvent qu'incertitude ou obscurité par-tout ; & il n'est pas certain à midi que le soleil luise.

Dites-moi, je vous prie, métaphysiciens profonds, qui ne voulez rien admettre que votre raison ne vous l'ait fait concevoir évidemment, & qui croyez

que votre intelligence vous donne droit de controller l'univers, quelle est en particulier la destination des jambes que Dieu vous a données? C'est apparemment de

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.
DU CIEL.

porter votre corps par-tout où vous avez dessein de vous transporter. De grace, ne délibérons point là-dessus. On vous fait l'honneur de penser que vous ne contesterez pas cette destination. Vous allez donc : & vos jambes vous conduisent de votre appartement dans votre jardin. Mettez-vous en campagne. Gagnez les Alpes, & la côte de Venise. Allez, si vous voulez, passer le Don. Traversez l'Asie entiere. Vous voilà parvenus jusqu'aux côtes de la Chine. Mais qui vous empêche d'aller de-là jusqu'aux terres Australes, & même d'avancer chemin pour arriver peu-à-peu dans la lune ou dans Jupiter. On ne passe pas, dites-vous, & nos jambes ne sont bonnes que sur la terre. Mais vous qui êtes plus philosophes que voyageurs, vous savez très-bien quel est l'usage de vos jambes, & vous ignorez quel est l'usage de votre raison. Dieu vous apprend des vérités de fait. Il vous assure & vous convainc de ces vérités par vos sens, ou par des témoignages suffisans. A cette révélation, il joint une raison qui vous mèt en état de faire un

LES CON- excellent usage de ces vérités. Mais vous
SEQUENCES vous avisez de faire usage de votre raison
DE L'HIST. pour discuter ces vérités , pour les conte-
DU CIEL. ster , pour entrer en dispute contre Dieu
même , & pour arranger ses œuvres selon
vos souhaits. Oh que vous vous mépre-
nez ! votre raison comme vos jambes ,
devoit s'exercer sur la terre. Elle y peut
régler vos travaux. Elle vous aide à bien
user de tout : elle a même la gloire de sen-
tir par-tout la sagesse de l'Auteur de l'uni-
vers & de le pouvoir louer. Mais ni vos
jambes ne vous conduiront dans le ciel ,
ni votre raison ne vous apprendra ce que
Dieu a dû faire ou ne pas faire. C'étoit
assez pour vous de savoir ce qu'il a fait ,
de vous en contenter , de l'adorer , & de
vous tenir paisibles dans l'exercice de la
vertu, sans ambitionner de tout soumettre
à vos raisonnemens. Vous vous êtes donc
évaporés en des discussions qui passoient
vos pouvoirs. Vos plus profondes recher-
ches sont des distractions qui approchent
de l'extravagance ; & la raison de l'hum-
ble païsan qui cultive son champ avec
simplicité, a été incomparablement mieux
employée que la vôtre.

Mais au lieu de rappeler à la simpli-
cité de l'expérience des hommes accou-
tumés à l'intempérance des raisonnemens,

adressons-nous à ceux qui voyent de plus près le fond & la composition des êtres. Que je demande, par exemple, à Bêker ou à Stalh *, s'ils savent ce que c'est que les principes & la structure intime d'une pomme & d'une poire. Nous le savons sans doute, diront-ils, & ce n'est qu'à nous qu'il appartient d'en parler. Il sied mal à des gens qui n'ont jamais vû ni fourneaux ni décompositions, de nous venir prescrire les bornes de nos connoissances. Pour nous c'est avec droit que nous entreprenons de décider du fond des êtres, de la transmutabilité des métaux, & de la vraie contexture d'une pomme ou d'une poire. L'analyse nous en instruit.

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.
DU CIEL.

* Deux des
plus célèbres
chymistes
modernes.

L'analyse ! nous voilà fort avancés avec ce grand mot. Je crois bien que l'analyse vous montre du plus & du moins de certains élémens de part & d'autre. Mais la structure particulière de chaque fruit, & dans chaque fruit le lien des principes vous échappent. Vos plus habiles confrères conviennent que souvent les principes d'un excellent fruit ne diffèrent pas à l'analyse d'avec les principes d'un fruit vénimeux. Mais votre raison qui se trouve déjà si bornée sur l'assemblage, se trouve absolument dans les ténèbres, quand elle arrive aux principes mêmes. Qu'est-ce

LES CON- que l'eau que vous trouvez ? qu'est-ce que
SEQUENCES le fer ? qu'est-ce que la terre ? Ces trois
DE L'HIST. natures auxquelles -vous parvenez , la &
DU CIEL. dans tous les fruits , vous sont inconnues
comme celle de votre ame & de la cause
première. Vous voyez ici ce qui est accordé
à votre raison , & ce qui lui est interdit.
L'existence & l'usage des choses. Voilà
votre lot. Mais le fond de tout vous de-
meure caché. Que si Dieu a établi cet
ordre , comme vous le voyez clairement ,
qui êtes-vous pour vouloir aller plus loin ,
ou pour vous plaindre des limites qu'il a
jugés à propos de vous prescrire ? Vous
vous récriez , vous autres alchymistes , que
nous avons grand tort de borner ainsi
vos connoissances , nous qui n'avons ja-
mais opéré , ni hanté les fourneaux , Mais
nous en savons très-suffisamment l'hi-
stoire , & ce reproche est ici fort déplacé.
C'est une parole vague , & aussi illusoire
que vos promesses. La misère , où tant de
rares secrets & d'opérations merveilleuses
vous ont laissé , est une suffisante attestation
de votre ignorance. Disons ingénûment
la vérité : vous êtes les seuls à qui la pau-
vreté ne soit point pardonnable.

Nous pouvons donc très prudemment
nous en tenir sur le succès de vos préten-
tions , aux aveux si communs des chy-
mistes

mistes judicieux qui, en s'enrichissant par LES CON-
des assemblages ou des désunions éprou- SEQUENCES
vées & de bon service, conviennent ce- DE L'HIST.
pendant que le fond des corps est inac- DU CIEL,
cessible à leurs connoissances; qu'en par-
ticulier les métaux ne se peuvent ni ana-
lyser, ni commuer, ni détruire, & qu'il
y a une hablerie intolérable à assurer
qu'on peut produire une masse d'or où
il n'y en avoit pas un grain; tandis qu'on
ignore les principes de l'or, & qu'on ne
sait pas même si l'or a divers principes.

Cette méthode de ramener tout à
l'épreuve du fait, plutôt qu'à l'évidence
de la nature intime, & de nous borner
modestement à raisonner sur le meilleur
emploi de ce que l'expérience apprend
sans fin à ceux qui la consultent, n'est pas
une idée que je me sois faite, ni une ré-
gle imaginée, pour taxer de témérité
Gassendi ni Descartes, ou pour condam-
ner la conduite d'aucun autre. Si tout ce
qu'il y a de personnes qui raisonnent veu-
lent consulter sincèrement leur propre
conscience, il leur est facile de voir que
dans tous les mouvemens de notre cœur
& de notre main, nous agissons consé-
quemment à l'épreuve que nous avons
faite de l'excellence des œuvres du Créa-
teur; à l'épreuve que nous avons faite de

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.
DU CIEL.

ses bienfaits, de nos facultés, de nos besoins, de nos intérêts, & de l'usage possible de tout ce qui nous environne, sans pouvoir comprendre clairement ce que c'est que Dieu, ce que c'est qu'un corps, un esprit, un muscle, une fibre, ou un métal. Ainsi au lieu d'égarer l'esprit par les promesses d'une connoissance vraie, certaine, & évidente des choses naturelles par leurs causes; connoissance après laquelle on court depuis tant de siècles; conduisons-le plutôt à un travail profitable en l'invitant à se connoître, & en lui apprenant que les sens & la raison ont été donnés à l'homme pour tout éprouver, & pour faire valoir ce que l'expérience lui indique. Tel est le principe auquel l'inutilité de tous les systèmes précédens, & une épreuve aussi longue que la durée du monde, nous forcent de revenir. Tous nos physiciens les plus laborieux & les plus estimés, n'ont plus d'autre règle que de s'en tenir pas à pas aux avis de l'expérience.

Tant que les savans se sont préoccupés de quelque système général sur la nature, ils n'ont eu des yeux que pour leur système: ils ne voyoient rien dans la nature qu'ils ne songeassent à le faire quadrer à leur système: & s'occupant ainsi de gé-

néralités perpétuelles, ils acquéroient un LES CON-
savoir composé de mots, & dont il ne SEQUENCES
revenoit rien à la société. Mais depuis DE L'HSIT.
que, sans se mettre en peine d'aucuns sy- DU CIEL.
stèmes, & sans même ambitionner de
connoître le fond de l'objet nouvellement
aperçu, on se contente d'en savoir l'exi-
stence, l'usage, & les rapports avec d'au-
tres ou avec nous; on ne peut pas nom-
brer les connoissances nouvelles qu'on a
acquises, & les secours qui nous sont ve-
nus à la suite de ces connoissances.

Les premiers qui ont observé l'usage
qu'on pouvoit faire de la coque d'écar-
latte, ou du corps de cette punaise qu'on
nomme la cochenille, ou de toute au-
tre teinture, se sont contentés du fait,
sans se mettre en peine de raisonner sur
la conformation intime de ces matières.
Voilà des physiciens utiles. Copernic, Ga-
lilée, & Cassini, ont épié les mouvemens
& les phases des planètes de façon à se
convaincre que le soleil en étoit le centre
commun; & par-là ont rendu l'astro-
nomie plus simple & plus conforme aux
apparences, sans entreprendre pour cela
de nous dire comment la masse de la terre
ou le globe du soleil étoient mûs ou con-
struits. Voilà des savans dignes de notre
reconnoissance. Torricelli & Pascal ont

LES CON- découvre la pression de l'air : Gueric &
SEQUENCES Boyle en ont découvert l'élasticité : Mal-
DE L'HIST. pighi a démêlé l'admirable structure des
DU CIEL. plantes : Samuel Morland l'usage de toutes
les parties des fleurs ; Hooke, Leuwenhoek,
& Joblot les petits animaux qui vivent
dans les liqueurs ; Swammerdam & Reau-
mur, les opérations, l'industrie, & les
services des insectes ; Ray, Tournefort,
la Quintinie, & les Jussieus, une multi-
tude de nouvelles plantes & de nouveaux
remèdes, de nouvelles teintures, de nou-
veaux légumes, de nouveaux fruits : je
dis nouveaux, parce que l'usage nous en
étoit inconnu. Aucun d'eux dans son tra-
vail n'a songé à Aristote, ni à Descartes,
ni à Newton. Aucun d'eux n'a pensé qu'à
nous garantir un fait utile, sans entre-
prendre de nous expliquer ce que c'est
qu'une bulle d'air ou le tissu d'une fibre,
ou l'aile d'un scarabée, ou le baume d'un
ananas. Tout ce que nous avons aujour-
d'hui d'excellens hommes dans les aca-
démies célèbres, se lassent de courir après
l'évidence qui les fuit, & se trouvent bien
de l'expérience qui couronne presque
toujours leurs peines. Le public les en fé-
licite, & reçoit leurs observations avec
applaudissement ; au lieu qu'il fait un ac-
cueil assez froid aux spéculations systéma-

tiques, soit anciennes, soit modernes; LES CON-
parce que le raisonneur à système ne nous SEQUENCES
donne que des paroles, & que l'obser- DE L'HIST.
vateur vient toujours à nous les mains DU CIEL
pleines.

C'est cette activité presque toujours
heureuse qui, en cinquante ou soixante
ans, a fait faire plus de chemin & de dé-
couvertes à nos académies modernes, que
les écoles n'en avoient ci-devant fait en
mille.

Mais celles-ci à leur tour commencent
à suivre la même route. Le goût des ex-
périences a passé des académies dans les
universités. Les plus habiles maîtres de
philosophie donnent de jour en jour des
bornes plus étroites aux spéculations in-
certaines, & aux généralités qui promet-
tent l'explication de tout, pour s'en tenir
modestement à ce qui est de fait & de
pratique. C'est dans cette vûe qu'ils ont
réduit au simple nécessaire toutes ces ré-
gles de logique qui n'ont jamais réglé en
la vie de l'homme une seule de ses opéra-
tions. Leur logique est plutôt composée
d'exemples de raisonnemens vicieux qu'il
faut éviter, que d'inutiles préceptes pour
faire ce que la nature nous enseigne. Leur
morale n'est plus celle d'Aristote, mais
celle de l'Evangile, jointe aux premiers

LES CON-principes de la jurisprudence. Leur métaphysique se réduit à la religion naturelle, au besoin d'une révélation, & à la preuve historique de cette révélation, dont ils laissent ensuite aux théologiens à développer les progrès & l'étendue.

Ils employent aujourd'hui en plusieurs endroits près des deux tiers de leurs cours à exercer leurs élèves dans tout ce que la physique moderne a de plus utile; je veux dire à leur donner d'excellens traités de géométrie & d'arithmétique, les vrais principes des mécaniques, une suite agréable d'expériences, & les plus beaux détails de la science naturelle; toutes choses vraiment intéressantes par la certitude, & par les rapports sûrs qu'elles ont avec la piété comme avec les besoins de la vie, & même si c'est un point désirable, avec l'embellissement de l'esprit.

On voit par le choix de tant de riches matières, & par l'exclusion qu'ils ont donnée aux pointilleries de l'ancienne école, combien ces hommes judicieux ont réfléchi sur l'importance de leur état, & combien ils ont senti la nécessité de régler leur méthode, non sur une vieille routine, non sur l'extrême commodité qu'il y auroit à s'en tenir à une provision une fois faite, mais sur le vrai bien

de la jeunesse qui doit passer de leurs mains dans les plus beaux emplois de l'église & de l'état. Quelle différence entre cette philosophie & celle qu'on nous enseignoit il y a trente ans ! Aujourd'hui on présente avec discernement à la jeunesse tout ce qui peut piquer sa curiosité, & lui former le goût. Autrefois on traitoit la philosophie comme si l'on eût pris à tâche de la rendre ridicule, & de nous en dégoûter sans ressource.

Ce n'étoit pas la précision ou la nécessité de l'application qui nous y rebutoit. Notre dégoût n'étoit point fondé non plus sur la comparaison de ces questions sérieuses avec les agrémens des humanités d'où nous venions de sortir ; puisque nous lisions avec assiduité & avec un plaisir extrême la grammaire raisonnée, l'art de penser, la recherche de la vérité de Malbranche, l'équilibre des liqueurs de Pascal, la géométrie de Pardies, la statique de Pourchot, & plusieurs autres livres très-simplement écrits, ou dont la justesse faisoit tout l'agrément. Toutes ces lectures s'arrangeoient assez nettement dans notre esprit, & nous nous en entretenions les uns les autres avec complaisance. Mais nous nous trouvions à la torture quand il falloit revenir à notre scholastique, & étudier

LES CON- des questions épineuses qui, pour surcroît
SEQUENCES de peine, ne nous intéressoient en rien,
DE L'HIST. lorsque nous étions parvenus à les enten-
DU CIEL. dre. Plusieurs d'entre nous qui avoient
brillé dans l'étude des belles lettres, après
avoir fait quelques efforts pour se soute-
nir honorablement dans la logique, pre-
noient les uns plutôt, les autres plus tard,
le parti de substituer à cette étude des le-
ctures amusantes, ou de renoncer à toute
étude. Les uns le faisoient par désespoir,
parce qu'ils s'imaginoient que ces matiè-
res revêches & obscures étoient fort au-
dessus de leur portée. Les autres le fai-
soient par raisonnement, & parce qu'ils
croioient appercevoir que tout ce qu'on
leur enseignoit, ne menoit à rien d'utile
& de satisfaisant. On avoit beau nous faire
sonner bien haut l'importance des règles
du syllogisme, si nous voulions être rai-
sonnables pour le reste de nos jours. On
avoit beau nous vanter l'avantage d'un
système général de physique qui expli-
quoit tous les phénomènes en détail, &
nous dire qu'il n'y avoit que cela pour
donner à l'esprit de la justesse & de l'éten-
due. Nous n'étions pas même effrayés
d'entendre condamner sans rémission à
manquer de sens & de succès dans tous
les postes publics, quiconque s'y engage-

roit sans la logique du collège. Ces menaces ne nous réconcilioient point avec la barbarie de cette étude : & nous nous prévalions d'entendre dire que c'étoit l'usage des bons livres , la méditation , & l'exercice fréquent qui formoient l'esprit plutôt que toutes ces règles ; que jamais elles n'étoient venues au secours de personne dans la pratique ; qu'on voyoit de tout côté d'excellens raisonneurs , qui ne savoient de la logique que le nom ; qu'au contraire ceux qui étoient les mieux pourvus de logique , étoient souvent dans les raisonnemens les plus communs de la vie , & sur-tout dans leur conduite personnelle , les plus petits logiciens du monde ; qu'on voyoit souvent des dames d'une justesse d'esprit & d'une pénétration étonnante , dont toute la logique consistoit dans un beau naturel , aidé par des lectures choisies ; qu'ainsi nous n'avions pas à nous allarmer beaucoup de nos répugnances pour ces études arides & affligeantes. C'étoit encore pour nous une consolation , ou une secrète vengeance , d'entendre avouer à des hommes pleins de mérite & d'expérience , que tout ce jargon scholastique , s'il n'étrouffoit pas les talens , n'étoit propre ni à les développer , ni à les donner ; & que la vraie

LES CON- culture de l'esprit se réduisoit à fréquenter
SEQUENCES des personnes judicieuses , à lire avec ré-
DE L'HIST. flexion , à faire de tout ce qu'on lit des
DU CIEL. annalyses exactes ou des précis bien tra-
vaillés & fréquemment réitérés ; enfin
à contracter l'habitude d'énoncer nette-
ment & naturellement ce qu'on a examiné.

Nos dégoûts & ces jugemens étoient
fortifiés par les railleries éternelles que
nous entendions faire par-tout des ques-
tions étranges dont on nous occupoit ,
& de l'ennuyeuse méthode dont le tout
étoit traité. Quand nous avions laissé par
obéissance la recherche de la vérité , ou
nos élémens de géométrie , ou la sphère
de Coronelli ; & qu'enfin nous avions sou-
tenu nos thèses , il arrivoit presque tou-
jours qu'on nous fit causer sur ce qui
avoit fait la matière de nos disputes. Des
dames cultivées à l'école du monde , la
plus spirituelle de toutes les écoles , nous
demandoient quelquefois ce qui nous
avoit attiré tant d'applaudissemens , & sur
quoi rouloient nos disputes qu'on leur
assuroit avoir été fort animées. Elles ap-
prennoient qu'on avoit examiné :

Savoir si la philosophie prise d'une fa-
çon collective , ou d'une façon distribu-
tive , loge dans l'entendement ou dans la
volonté.

Savoir si l'être est univoque à l'égard de la substance & de l'accident.

LES CON-
SEQUENCES

Savoir si la logique enseignante spéciale, est distinguée de la logique pratique habituelle.

DE L'HIST.
DU CIEL.

Savoir si l'on peut prouver qu'il y ait autour de nous des corps réellement existans.

Savoir si la matière seconde, ou l'élément sensible, est dans un acte mixte.

Si dans la corruption du mixte il y a résolution jusqu'à la matière première.

Si toute vertu se trouve causalement ou formellement placée dans le milieu entre un acte mauvais par excès, & un acte mauvais par défaut.

Si le nombre des vices est parallèle ou double de celui des vertus.

Si indépendamment de notre pensée il n'y a pas entre les êtres des relations transcendentales.

Si la relation du pere à son fils se termine à ce fils considéré absolument, ou à ce fils considéré relativement.

Si la fin meut selon son être réel, ou selon son être intentionnel.

Si syngatégoriquement parlant le concret & l'abstrait se Miséricorde ! s'écrioient ces Dames: de quoi s'avise-t-on de vous rompre la tête ? est-ce pour aller

LES CON- converser avec les habitans de la lune
SEQUENCES qu'on vous exerce sur ces questions-là, ou
LE L'HIST. bien si c'est pour vivre avec des hommes?
DU CIEL. On s'attend que vous allez nous dire comment se façonne le sucre ; d'où , & comment nous vient le coton ; quelle est l'origine des perles , & des pierreries ; ce qui fait l'entretien des fontaines & des rivières , ou telle autre chose qui nous intéresse. Mais dans tout ce qu'on vous entend dire vous n'êtes jamais avec nous. Toutes les fois qu'on demande des nouvelles de cette philosophie , cela est toujours tourné comme si l'on rêvoit , ou comme si l'on étoit au Mogol. Il est étrange qu'il faille des trente & quarante ans pour former la capacité d'un philosophe inutile ; & que quinze ans suffisent pour former une fille parfaite.

Le dépit de ces dames auroit été tout autre si elles avoient connu non-seulement l'inutilité ou le ridicule des questions, mais encore la singularité des preuves , & des distinctions qui en faisoient la triste fourniture. De cette sorte n'ayant pas la moindre idée de ce qui se passe dans la société, de ce qui nourrit , loge , meuble , habille , ou exerce les hommes , nous étions contraints de demeurer muets dans la conversation ; ou si nous laissions

échapper la moindre des questions dont nous étions occupés, on nous renvoyoit à l'écart comme des Lapons, ou des gens d'un autre monde.

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.
DU CIEL.

Le mépris qu'on faisoit de nos études étoit dans le vrai très-bien fondé. Car quoique la plupart des hommes se fassent des idées peu justes sur le jeu, sur les spectacles, & sur ce qui les peut amuser, ils ne se méprennent pas sur la nature des travaux utiles, & ils trouvent même très-bon qu'on les en entretienne. Parlez-leur du commerce, des productions d'un pays, des moyens d'adoucir la misère des gens de campagne en animant le labourage, le commerce, & la consommation : parlez-leur de la culture des plantes ; d'une machine nouvelle ; des intérêts de deux nations voisines : ramenez-les, en un mot, à ce qui se peut justifier par des preuves d'expérience, toutes les oreilles sont ouvertes ; & il faut avouer que les gens du monde jugent beaucoup plus sainement de ce qui devoit nous occuper, que n'en jugeoient nos anciens maîtres de philosophie, gens faisant bande à part, & dont le savoir n'avoit rapport en rien à aucun des états que nous pouvions embrasser.

Quand nous leur faisions des plaintes sur le travers de leur scholastique & de

LES CON- leurs questions si éloignées de nos besoins,
SEQUENCES ou sur le peu de cas qu'on faisoit de cette
DE L'HIST. espèce de savoir ; la réponse qu'ils nous
DU CIEL. donnoient pour l'ordinaire est que l'exer-
cice en étoit très-utile & subtilisoit l'esprit.
Ils avoient raison de penser que l'étude de
ces questions pouvoit donner à l'esprit
quelque pénétration. Mais il n'y a aucune
matière qui examinée avec soin ne pro-
duise le même effet. C'est l'étude & l'exer-
cice de la jurisprudence qui sert de logique
à nos Magistrats. J'ai oui dire à plusieurs
de nos avocats du premier ordre qu'ils
n'avoient jamais rien compris à la logi-
que , & que leur mémoire seule avoit eu
part à leurs thèses de philosophie. Si la
logique & les questions anciennes ont
donné quelque étendue d'esprit à ceux qui
les ont cultivées , ce n'est point du tout
parce qu'on leur y donnoit des règles de
raisonnemens , mais uniquement parce
qu'on y exerçoit l'esprit : & exercice pour
exercice la vie étant si courte , il vaut bien
mieux , comme on fait aujourd'hui , exer-
cer tout d'abord l'esprit , la précision , &
tous les talens sur des questions de service,
& sur des matières d'expérience. Il n'est
personne qui ne sente que ces matières
conviennent à tous les états ; que les jeu-
nes esprits les saisiront avec feu , parce

qu'elles sont intelligibles ; & qu'il sera LES CON-
trop tard de les vouloir apprendre quand SEQUENCES
on sera tout occupé des besoins plus pres- DE L'HIST.
sants de l'état particulier qu'on aura em- DU CIEL.
brassé. La vérité de ce que j'avance ici se
peut faire mieux sentir par un trait d'hi-
stoire que par de plus amples réflexions.

Un charpentier entendu dans sa pro-
fession & assez bien dans ses affaires, avoit
pris soin de donner à son fils une bonne
éducation, c'est-à-dire, qu'il lui avoit fait
faire ses études d'humanités, & de philo-
sophie. Nous ne connoissons point d'autre
route. Peu après que le jeune homme eut
soutenu ses thèses, & lors qu'il délibéroit
sur un choix de vie, le pere termina toute
délibération par sa mort. Plusieurs entre-
prises commencées obligèrent le jeune
héritier à avoir recours à un maître char-
pentier, ami de la famille & intelligent
dans sa profession, pour satisfaire aux en-
gagemens pris. Peu à peu le jeune homme
prit goût lui-même à l'ouvrage, & suivit
la profession du pere. Mais il lui vint dans
l'esprit de rappeler son art à des principes
certains, & à un ordre méthodique. Il
traita le tout dans sa tête comme il avoit
vû traiter l'art de raisonner. Il écrivit en-
suite, après quoi il n'eut plus de repos
qu'il ne fît des disciples. Il assembla quel-

LES CON-ques garçons charpentiers & leur promir, SEQUENCES s'ils le vouloient suivre, de les mener par DE L'HIST. des routes nouvelles, au fin de l'art, & à DU CIEL. la perfection de la charpenterie.

Le nouveau docteur après un long préambule sur les mécaniques qu'il promit de traiter par genre & par espèce, vint à une première question, & examina fort sérieusement s'il y avoit dans l'homme un principe de force. Il discuta longuement le pour & le contre : il mit enfin ses disciples en état d'affurer sciemment, & sans crainte de méprise, que l'homme étoit capable de quelque force & pouvoit communiquer du mouvement; par exemple, à une coignée, à une pierre, pourvû qu'elle ne fût point trop grosse. Il se bornoit à cette modeste assertion, persuadé qu'avec ce peu de force multiplié, il parviendroit sur la fin de son traité à transporter les blocs de marbre, & à trancher les montagnes. De-là il vint à l'examen du lieu où résidoit cette force. Après bien des disputes sur le cerveau, sur la glande pinéale, sur les esprits, & sur les muscles; par économie, & pour abréger, il statua qu'on pouvoit se contenter de dire que le bras étoit le principal agent & l'instrument de la force de l'homme.

Dans un troisième paragraphe, car

c'étoit merveille comme il divisoit la matière & la mettoit en ordre, la force logée dans le bras lui donnoit lieu d'examiner toutes les pièces constitutives du bras, & d'en faire une exacte anatomie. Il disserta sur les nerfs, sur les muscles, sur les fibres, & descendit jusqu'aux fibrilles. Il multiplia les longueurs des muscles par leurs largeurs, & le produit par la somme des fibres. De calcul en calcul il parvint à déterminer la force de chaque degré de tension, & par ces déterminations il arrivoit à fixer la force de la percussion. Il mettoit de cette sorte un coup de poing à la balance, & joignant à la force du poing la somme d'un coup de marteau, il vous montrait le juste poids avec lequel cette percussion étoit en équipolence : puis pour faire un précis des matières, & pour la commodité des jeunes charpentiers, il réduisoit le tout en expressions algébriques.

Depuis qu'il y a des hommes qui manient la hache on n'avoit point vû un charpentier plus profond que celui-là. Son maître de philosophie qui en avoit oui parler fut curieux de l'entendre. Il examina sa méthode & ses preuves. Il y a bien, lui dit-il, quelque vérité dans ce que vous dites. Mais, mon ami, votre art n'est bon qu'autant qu'on en convertit l'habitude

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.
DU CIEL.

LES CON-enseignante en une habitude utile &
SEQUENCES pratique. Vos jeunes ouvriers perdent leur
DE L'HIST. tems en postposant ainsi les actes à la
DU CIEL, théorie. J'ai donc perdu le mien, répondit le philosophe charpentier, à écouter six mois de suite vos dissertations sur la certitude de nos connoissances, & sur les règles du raisonnement. Je sais tout aussi bien que j'ai quelque connoissance, comme je sais qu'il y a en moi quelque force : & je ne suis pas plus ridicule d'examiner avec soin si nous pouvons mettre quelque chose en mouvement, qu'on ne l'est en philosophie d'examiner pendant des semaines entières, si l'homme peut s'assurer de connoître quelque chose ; s'il peut raisonnablement se persuader qu'il ait un corps, & qu'il y en ait d'autres autour de lui. Vous me raillez sur mes longues spéculations, parce que sans anatomiser le bras, sans calculer la percussion, tout naturellement, & par le seul exercice, nous haussons la main, nous frappons & apprenons à frapper juste. Hé ! Monsieur, ne pouvons-nous pas dire la même chose du raisonnement ? Il nous est encore plus naturel de raisonner que de frapper : & si j'ai tort d'enseigner quelle est la manière dont la main opère ; vous m'auriez donc rendu un excellent service en m'apprenant

des choses de détail , en me montrant , LES CON-
par exemple , à distinguer les qualités d'un SEQUENCES
morceau de hêtre d'avec celle d'un tron-DE L'HIST.
çon de frêne , quel bois est bon pour le DU CIEL.
charonage , quel pour la menuiserie ; plû-
tôt que de m'apprendre à raisonner par
l'anatomie des facultés de mon esprit , ou
par les règles des propositions universelles
& particulières. J'ai cru d'abord ne pou-
voir rien faire de mieux dans les mécha-
niques que de m'y comporter comme
vous dans l'art de raisonner. Mais je vous
avoue que je commençois à m'ennuyer
moi-même des longueurs de ma méthode.
J'ose vous conseiller , mon très-cher maî-
tre , de renoncer aussi à la vôtre.

Connoître & agir , raisonner ou frap-
per sont des puissances qui sont en nous
sans que nous nous en mêlions. Ce sont
des présens de Dieu. L'expérience , l'exer-
cice , & nos réflexions plutôt que les ré-
gles , nous apprennent à raisonner vrai , &
à frapper à propos. J'ai lû les catégories
d'Aristote , la logique de Barbay , & le
très-ennuieux traité de Lock sur l'enten-
dement humain. Toutes ces lectures sont
peut-être un peu plus propres à former
un bon raisonneur qu'un bon charpentier.
Mais si le raisonnement y gagne , c'est
parce que ces lectures sont un exercice

LES CON- d'esprit, & non pas parce qu'elles nous
SEQUENCES apprennent la nature de l'esprit, ou les
DE L'HIST. règles de ses opérations. Ainsi un traité
DU CIEL, de charpenterie bien raisonné exerceroit
tout aussi utilement l'esprit que les règles
de la dialectique, & ennuiroit un peu
moins que le traité de Lock. Je le vois
à présent : tout gît dans l'expérience. Le
fond des sciences est en nous : l'exercice
les mèt en œuvre, & les fait valoir plus
ou moins : ou si l'étude des pièces & des
facultés de notre esprit peut par elle-
même former un raisonneur ; on peut
très-bien dire que l'étude de la facture, ou
de la structure intérieure de l'orgue, for-
mera par elle-même un habile organiste.

Le philosophe, dont la méthode étoit
d'avoir toujours la lance en arrêt contre
tout assaillant, ne demeura pas sans ré-
plique : mais tandis que nos deux cham-
pions étoient aux prises, les élèves qui
n'entendoient rien à ces questions, & qui
s'ennuyoient de se voir encore bien loin
des commencemens de la charpenterie
prirent le parti de défiler l'un après l'autre,
& d'aller chercher un maître qui à force
d'exemples & de pratiques leur apprît à
faire une mortaise & un tenon.

De la ma-
nière de trai-
ter la philo-
sophie.

De toutes les personnes qui ont le dis-
cernement juste, & les vûes nobles, il

n'y en a point qui ne voie avec plaisir LES CON-
l'extrême différence qui se trouve entre SEQUENCES
le choix des matières qu'on traitoit autre- DE L'HIST.
fois dans la philosophie , & celles qu'on DU CIEL.
y traite aujourd'hui. Cette première dé-
marche de Messieurs les Professeurs de
philosophie , en nous prouvant leur vrai
amour pour le bien public , nous autorise
à penser que s'il y avoit une méthode de
traiter les matières philosophiques qui fût
plus avantageuse à tous égards que l'an-
cienne , ils se feroient un plaisir & un de-
voir de la suivre , le changement de la mé-
thode n'étant pas capable d'arrêter ceux
qui ont généreusement changé le fond
même des questions.

Comme je n'ai entrepris ce petit ou-
vrage que dans l'intention d'aider l'étude
des jeunes gens dans les matières de phi-
losophie aussi-bien que dans les huma-
nités , je ne peux guères me dispenser de
rapporter, au moins historiquement, ce que
j'entens dire pour & contre la méthode
scholastique , & d'en laisser le jugement
au lecteur.

Il arrive souvent que les peres de fa-
mille qui ont le plus d'expérience dans
les affaires , & même ceux qui ont fait le
plus de progrès dans les sciences , témoi-
gnent le désir qu'ils auroient de voir con-

LES CON-vertir la forme scholastique en d'agrées-
SEQUENCES bles conférences, où les jeunes gens pussent
DE L'HIST. s'expliquer dans leur langue naturelle
DU CIEL. en présence de toutes les personnes qui
s'intéressent à leur éducation, & rendre
au public un compte de leurs études qui
ne fût pas équivoque. Ayant à parler sur
des matières choisies, & particulièrement
sur celles qui sont sensibles & exposées à
tous les yeux; par exemple, sur toutes les
parties de l'histoire naturelle, ils met-
troient les militaires, les dames, & les
personnes que leur état éloigne le plus des
sciences, en état de juger de leur progrès.
Au lieu de parler un latin plat & plus pro-
pre à leur gâter le goût qu'à les conduire
à l'intelligence des bons auteurs, princi-
pal but des anciennes langues, ils apprend-
roient à parler aisément & noblement
leur propre langue dans laquelle ils sont
souvent aussi barbares qu'en latin. Rien
même n'empêcheroit de les préparer à
s'expliquer soit en latin, soit en françois
selon que la compagnie le souhaiteroit,
pourvu que ce fût d'un air libre, sans
dispute, & dans une latinité pure. Mais
il faut avouer qu'en traitant la philosophie
en françois ils seroient délivrés de deux
inquiétudes qui éloignent une infinité de
jeunes gens de se présenter à ces exerci-

ces, & qui défigurent presque tout l'agré-
ment naturel de ceux qui s'y exposent. L'une de ces inquiétudes est d'avoir à prêter le collèt à tout venant, tandis qu'ils se sentent armés à la légère. On les guérit quelquefois de ce danger par un moyen qui ne fait ni des savans, ni des braves. L'autre peine qui les trouble encore plus, est d'avoir à parler latin sur ce qu'on leur objectera, & qu'ils n'ont pas toujours appris par cœur. Vous voyez alors leur esprit s'égarer dans Jean Despautère, dans les vers techniques de Port-Royal, ou s'accrocher à quelque règle de leur ancien rudiment. Souvent le terme manque, ou bien il s'arrange mal. On rougit de la méprise, & toute la philosophie se trouve déconcertée. Si les jeunes gens avoient cet embarras de moins, au lieu de dix ou douze qui travaillent dans un cours, on en trouveroit quarante dont l'esprit se développeroit, & qui n'ont été arrêtés jusques-là que par l'obstacle d'une langue dont ils ne sentoient ni la délicatesse, ni même la structure.

Il seroit aisé de voir s'ils fournissent du leur en les mettant à l'épreuve sur la plupart des matières qu'ils auroient annoncées; & pour ne point négliger l'avantage de la précision, après leur avoir dé-

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.
DU CIEL.

LES CON- taillé ce qui peut faire difficulté contre
SEQUENCES leur sentiment, rien ne seroit mieux que
DE L'HIST. de réduire le tout en un seul syllogisme,
DU CIEL. afin de les déterminer dans leur réponse
à s'attacher à ce qui leur paroît foible &
contraire aux principes, ou à l'expérience:
après quoi, comme dans toutes les con-
versations des honnêtes gens, chacun con-
tent d'avoir exposé sa pensée change de
discours sans insister davantage.

Les illustres membres qui composent les
Académies modernes, tout savans qu'ils
sont, montreroient sans doute moins de
feu, & de goût pour leurs fonctions s'ils
étoient contraints par l'usage à parler dans
leurs conférences une autre langue que la
leur. Hé! pourquoi ce qui seroit un ob-
stacle à l'avancement des sciences parmi
des hommes faits, & vraiment habiles,
n'en seroit-il pas un tout autrement fâ-
cheux pour les jeunes gens? On attache
ainsi une idée de savoir à ce latin schola-
stique, tandis qu'il gêne très-gratuitement
la jeunesse, & qu'il est réellement plus di-
gne d'être pros crit que regretté.

Ces plaintes & bien d'autres qu'on fait
tous les jours contre l'ancien usage de
procéder en philosophie, tant par syllo-
gismes & par instances, que dans une
langue qui est étrangère à celui qui parle,
&

& à ceux qui écoutent, se trouvent combattues par des raisons très-dignes d'être entendues.

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.

D'abord ce n'est point du tout un mal, peut-on répondre, que cet ancien usage de disputer en Latin, & de le faire par argumentation. Il est aisé de voir qu'on a prétendu par-là éviter les écarts, & mettre l'esprit dans l'usage de raisonner conséquemment. Selon les apparences il dépendra toujours des maîtres de donner à ce Latin un tour aisé, & d'entretenir le bon goût avec l'usage infiniment utile de la langue Latine.

D'ailleurs la philosophie de l'école est comme la pépinière de la théologie, de la jurisprudence, & de la médecine. Tant que les exercices des sciences supérieures se feront en Latin & par argumentations, c'est une espèce de nécessité que l'apprentissage de cette méthode se fasse en philosophie.

Mais sans déranger ce qui est établi, on pourroit sur la durée d'un exercice mettre quelquefois le quart en réserve, pour y accoutumer les jeunes gens à traiter les questions comme on les traite dans la chaire, dans le barreau, & dans la conversation ; à ne jamais séparer le bon

LES CON-
SEQUENCES
DE L'HIST.
DU CIEL. goût, l'air aisé, & les graces, d'avec l'étude de la philosophie; & sur-tout à exposer en langue vulgaire sans embarras, sans effort de mémoire, les matières qui n'ont point de termes ou de tours propres à les exprimer dans la langue Latine. Tel est, par exemple, tout notre commerce moderne, matière si riche, si variée, & si propre à former l'esprit par la connoissance de l'origine & des façons de tout ce que nous mettons en œuvre. Telle est presque toute l'histoire naturelle dont l'antiquité n'a pas été à beaucoup près suffisamment instruite pour nous fournir les termes Latins de tout ce qui en fait la matière. Telles sont la métallurgie, la teinture, & généralement les arts & les métiers, qui, comme l'histoire naturelle, peuvent fournir la matière des conférences les plus amusantes, & les plus instructives. Telles sont les mécaniques, les inventions modernes, & la plupart des expériences de physique, tous objets si intéressans pour une assemblée, si piquans pour la jeunesse, mais dont l'exposition deviendroit bien froide en Latin par la contrainte ou par le peu d'usage d'une langue qui ne nous est point naturelle.

En dernier lieu, ce ne sont point ceux

qui enseignent aujourd'hui qui ont intro- LES CON-
duit la méthode scholastique : & ce n'est SEQUENCES
pas une petite entreprise que celle de tou- DE L'HIST.
cher à un usage ancien. Mais par le tem- DU CIEL.
péramment que nous venons de proposer
il semble qu'on pourroit concilier toutes
sortes d'utilités, retenir avec l'ancienne
méthode un exercice de précision , &
prévenir par cette agréable alternative de
matières & de langage, des dégoûts pres-
qu'inévitables. Il est aisé de prouver aux
jeunes gens qu'ils ont tort de se lasser
d'une étude sérieuse : mais il s'agit de faire
ensorte qu'ils ne s'en dégoûtent point.

J'ai cru , mon cher Lecteur , que ces Conclusions.
remarques sur la meilleure manière de
régler nos études trouvoient naturelle-
ment leur place à la suite de l'exposé que
je vous ai fait des égaremens du genre
humain ; parce que je n'ai entrepris de
rechercher l'origine des fausses opinions,
& des systêmes imaginés d'âge en âge sur
la nature, que pour rendre, selon mon
pouvoir, l'étude des belles lettres plus
solides par la connoissance de ce qui a
rempli les beaux ouvrages des anciens de
tant d'idées absurdes ; & l'étude de la phi-
losophie plus utile par la connoissance de
la juste portée de notre raison.

LES CON- Il peut arriver qu'en convenant de la
SEQUENCES simplicité & de la fécondité du principe
DE L'HIST. auquel j'ai rappelé l'origine de l'idolâtrie
DU CIEL. & de ses suites, vous ayez à vous plaindre
que l'application que j'en ai faite à telle
divinité & à telle opinion, ne se trouve
pas également heureuse. Mais cet essai
peut du moins donner lieu à d'autres que
moi de manier le même sujet avec plus
d'intelligence, & de lier avec plus de
succès des pièces si peu propres à se bien
assortir. Le tems & de nouvelles recher-
ches pourront fortifier ces premières
lueurs. J'ai quelque confiance de vous
avoir fait entrevoir la vérité. Mais s'il ar-
rive que cette riche matière achève d'être
un jour débrouillée par une meilleure
main, & que le travail d'un autre redresse
ou perfectionne ce que j'ai ébauché; loin
d'en être jaloux, j'en serai très-reconnoi-
ssant, parce que mon unique souhait est
que vous soyez servi.

J'ose me flatter de plus, que loin de
me faire des reproches comme si j'avois
dégradé la raison de l'homme en la ré-
duisant à l'épreuve, & au prudent usage
de ce que les sens lui apprennent; vous
me saurez bon gré tout au contraire de
l'avoir puissamment encouragée en lui

faisant connoître ses véritables forces, & LES CON-
 en lui montrant un domaine vraiment SEQUENCES
 honorable, où Dieu lui présente tant de DE L'HIST.
 connoissances à acquérir, & une foule de DU CIEL.
 biens à faire.

Je crois vous avoir convaincu que c'est
 un parti également malheureux, soit de
 déshonorer la raison par le découragement,
 comme font les Pyrrhoniens, en la croyant
 incapable de tout, tandis qu'elle peut opé-
 rer des merveilles; soit de la mettre avec
 présomption au-dessus de sa juste valeur
 comme font les Cartésiens & tant d'au-
 très philosophes, en la flattant d'une pé-
 nétration & d'une mesure d'évidence que
 Dieu ne lui a pas accordées.

Il est présentement en votre pouvoir
 de décider si vous ferez bien d'embrasser
 dans vos recherches la structure du ciel &
 de l'univers entier, dont Dieu s'est réservé
 la conduite; ou si vous bornerez vos études
 à la connoissance de ce que Dieu soumet
 à votre usage. Il est aisé d'opter. Nous ne
 pouvons mieux faire que de régler nos
 études sur notre destination. Or il est dé-
 montré que Dieu qui a donné à l'homme
 une mesure de lumière proportionnée à
 ses besoins & à sa fin, s'est proposé d'en
 faire non un créateur, mais un labou-

nome ne conduit point la charue : mais LES CON-
 par l'observation de la marche des cieux SEQUENCES
 il régle le labourage , & toute la société. DE L'HIST.
 Rappelions tous les arts & les vraies scien- DU CIEL
 ces à un point. La chose est facile. *Dieu*
a donné à l'homme des sens & une intel-
ligence pour mettre tout en valeur sur la
terre (a), & pour en glorifier l'auteur (b).
 Voilà où l'expérience , le sens commun ,
 la conscience , Moïse , & toute l'Ecriture
 sainte nous ramènent ; mais d'où il sem-
 ble que tous les grands systêmes de phy-
 sique aient pris à tâche de nous écarter ,
 en nous élevant si haut qu'ils nous met-
 tent tous hors de notre sphère , & en nous
 occupant de ce qu'on ne peut ni enten-
 dre , ni mettre à profit.

La philosophie deviendra donc aimable,
 accessible à tout le monde , satisfaisante ,
 & fructueuse , à mesure que se réglant sur
 la portée de l'esprit humain , elle renon-
 cera aux airs savans , aux spéculations oi-
 sives , aux prétendues profondeurs , & sur-
 tout à la maxime illusoire de n'admettre
 que ce qu'on conçoit avec évidence , pour
 s'en tenir invariablement à la connois-
 sance des faits , ou à l'évidence des dehors,

(a) *Ut operaretur terram.*

(b) *In omnibus gratias agens.*

LES CON- des usages, & des rapports. La conclusion
SEQUENCES naturelle de la comparaison que nous
DE L'HIST. avons faite des pensées soit des anciens,
DU CIEL. soit des modernes sur l'origine & la fin de
toutes choses, avec ce que Moïse nous en
apprend, est que NON SEULEMENT DANS LA
RELIGION, MAIS MEME DANS LA PHYSIQUE,
NOUS DEVONS NOUS BORNER A LA CERTI-
TUDE DE L'EXPERIENCE ET A LA MODESTIE
DE LA REVELATION.

F I N.



ÉCLAIRCISSEMENT

Sur les Plantes d'Egypte.

J'Ai rapproché avec quelque soin les Textes des Auteurs anciens & modernes qui ont parlé des plantes particulières à l'Egypte : en voici les citations & le résultat, sans les Textes mêmes qui auroient trop grossi ce petit Ouvrage.

Voyez *Herodot. Enterp. num.* 54.

Strabon Geogr. l. 17.

Diodor. Sicul. l. 1. pag. 30. *Hanow. Wechel.*

Theophrast. lib. 4. *Athens. lib.* 3. c. 1.

Plin. hist. nat. lib. 13. c. 17. *Idem lib.* 18. c. 12.

Prosper. Alpin. de plant. Ægypt. cum notis Vesling.

Salmasii Plin. exercitation. in Solin.

Pauli Hermannii Paradis. Batav. p. 205. au mot *Nelumbo.*

Hort. Malabar. tom. 2. pag. 59. & suiv. au mot *Tamara.*

L'Egypte de Dapper ; celle de Monsieur de Maillët.

Un extrait des Mémoires manuscrits de M. Lippi botaniste à la suite de

M. du Roule ambassadeur en Ethiopie ; lequel m'a été communiqué par M. Bernard de Jussieu , & se trouve parfaitement d'accord avec le récit fait au même M. de Jussieu , par M. van Dermonde , docteur régent en la faculté de médecine de Paris , touchant l'usage qu'on fait à Quanton & à Macao de la farine tirée de la racine de Nelumbo.

Voici ce qui résulte de leurs différentes descriptions. L'Egypte avoit cinq ou six plantes singulières :

1^o. Une espèce de jonc dont on ap-
prit avec le tems à employer l'écorce pour
en faire de la corde , des toiles , & du
papier. Nous ne sommes point sûrs de
trouver cette plante dans les monumens
Egyptiens , parce que l'utilité n'en étoit
point connue vers les commencemens de
l'écriture symbolique. Peut-être a-t-on
lieu de prendre certaines baguettes fort
grêles , & assez ordinaires dans les monu-
mens Egyptiens , pour des tiges de ce
jonc , dont la moyenne écorce est appelée
Biblos & Papyrus.

2^o. La seconde plante d'un usage plus
ordinaire en Egypte est le Lotus , espèce
de nenuphar , qui vient dans l'eau du Nil
répandu sur ses bords. La tige monte jus-

qu'à ce qu'elle gagne la surface de l'eau. Elle est accompagnée de plusieurs autres tiges , & de feuilles qui se tiennent roulées en cornèt jusqu'à ce qu'elles se développent à l'air. La racine se peut manger. La fleur de ce Lotus est blanche : elle s'ouvre au soleil levant , & se ferme le soir. Il en sort une petite tête ou gouffe en forme de tête de pavot qui contient une graine assez semblable au millèt. Les Egyptiens arrachoient ces têtes , les faisoient sécher , & en tiroient la graine pour en faire du pain.

3^o. Ils avoient une autre espèce de Lotus dont ils faisoient plus de cas. Les tiges , les feuilles roulées en cornèt , le développement des feuilles , & des fleurs , avoient assez de ressemblance avec ce que nous avons dit de la première espèce. Voici ce que cette plante avoit de particulier. Ses fleurs étoient de couleur de rose , ou d'un rouge incarnat , d'une odeur agréable , & d'un service très-ordinaire pour se couronner dans les fêtes. Les tiges & les feuilles s'élevoient de beaucoup au dessus de l'eau ; en sorte qu'on pouvoit se promener dans des gondoles sur l'eau du Nil à l'ombre de cette forêt. Du cœur de la fleur il s'élevoit une petite gouffe sem-

blable à une clochette renversée, ou à un petit rayon de guêpes. Cette clochette nommoit *coupe* ou *ciboire*, & contenoit une trentaine de gros grains en forme de petites fèves qui étoient bonnes à manger, soit nouvelles, soit sèches. Les petites coupes vidées de leur graine ou de leur fruit, servoient de tasses. On faisoit d'autres vaisseaux des feuilles séchées & proprement courbées ou tressées. La racine de cette plante étoit excellente à manger. La plante *Nelumbo* qu'on trouve dans l'île de Ceylan, dans l'Inde, & à la Chine a toutes les mêmes particularités. On en pulvérise la racine pour en faire du pain. Les Chinois la cultivent dans des vases pleins d'eau pour en avoir la fleur; & l'on ne peut guères douter que ce ne soit là le Lotus dont nous trouvons les cornets, les fleurs, & les clochettes sur ou sous les figures Egyptiennes. Quand les cornets des feuilles sont roulées en pointe, on les voit sortir du petit vase posé sur la tête de la figure. Les feuilles dépliées sont souvent sur un trône qui paroît avoir rapport au soleil: & le fruit ou la fleur fermée sert tantôt d'appui à la figure d'Osiris, tantôt d'un ornement de tête à cette figure, & à d'autres. La même

plante outre le nom de Lotus, de Ciboire, & de sève Egyptienne, en porte encore un autre dont nous ne tarderons pas à rendre raison.

En 4^e. lieu on cultivoit en Egypte une plante qui y avoit été apportée d'Arabie, & qu'on nommoit *Colchas* ou *Colocasie*. C'étoit une plante bulbeuse, ou dont la racine étoit un oignon & bonne à manger. Il en naissoit, mais fort rarement en Egypte, une fleur en forme de cornet d'Arum, longue & s'allongeant comme une oreille d'âne, du milieu de laquelle sortoit ensuite le fruit. On trouve quelquefois cette fleur sur les monumens Egyptiens. On la voit sur une figure d'Harpocrate, rapportée par M. Cupper. Mais ce n'est point là l'ancienne & ordinaire Colocasie dont il est si souvent parlé chez les auteurs Payens. La Colocasie donnoit des fleurs d'un usage commun dans les fêtes, & des fruits qui aussi bien que la racine de la plante, étoient la commune nourriture du peuple. Ce qui ne peut convenir au Colchas, dont nous venons de parler, puisque cette plante ne développoit que rarement sa fleur en Egypte, & par conséquent point de fruit. Tous les Auteurs anciens s'accordent à donner

des figures Egyptiennes. Ce cercle signifioit Dieu , & servoit à fixer ce qui avoit rapport à la religion. Le cercle ou radieux ou simple , a été attribué par flatterie aux rois d'Orient. C'est l'origine de leur couronne. Auparavant ils ne portoient qu'un diadème , c'est-à-dire , un bandeau. Le cercle solaire , symbole magnifique & innocent de ce qui appartient à Dieu , ou de ce qui en porte le caractère , est visiblement l'origine du limbe , ou de ce petit cercle de gloire qui s'est conservé jusques à nos jours au-dessus ou autour de la tête des figures qui représentent les hommes célèbres par leur sainteté.

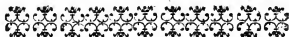
Mais quel rapport pouvoient avoir à la divinité les feuillages qu'on plaçoit autour du limbe. Ils ne signifioient peut-être pas , comme nous l'avons soupçonné , les différens attributs divins. Mais la vûe du cercle étant destinée à réveiller la pensée de Dieu , & à annoncer une fête , les divers feuillages & leurs différens progrès , pouvoient très-bien marquer au peuple ce qu'il falloit demander à Dieu dans chaque saison , dont ils caractérisoient la circonstance.

De-là vient apparemment l'usage où a été toute l'antiquité Payenne , de join-

448 E'CLAIRC. SUR LES PLANTES D'ÉG.
dre un certain feuillage à telle ou à telle
figure , & d'attribuer à chaque dieu une
certaine prédilection pour une plante
plûtôt que pour une autre.

L'incertitude où nous sommes de la
signification précise de ces feuillages ,
n'affoiblit point la justesse du principe des
symboles. On ne peut douter qu'Osiris
n'ait rapport au soleil ; Isis à la terre &
aux fêtes de chaque saison ; Horus au
travail de l'année ; Anubis à la canicule.
Dès que les principales figures sont signi-
ficatives , les autres le sont aussi , quel-
que incertaine qu'en soit la signification
dans le détail.





TABLE

DES MATIERES

du Tome II.

- A**ir, (indestructibilité de l') 136
- Alchymie, (origine de l') 58
- Alchymistes & chymistes, leur différence, 85
- Alchymistes, (principes des) 88. Faux brillant de leurs principes, 91. Leur obscurité affectée, 94. Vanité de leurs promesses, 190, & *suiv.*
- Anaxagore, (le monde d') excès & absurdités de ce système, 166 & 167
- Aristote, (le monde d') 181. Sa matière première, 173. Idée vaine, 176, & démentie par l'expérience, 178
- Aruspicine ou la divination par l'inspection des entrailles, 15, & *suiv.*
- Ascension (cause de l') des liqueurs dans les tuyaux capillaires, 303
- Astrologie judiciaire, (origine de l') 24, son ridicule, 25 & 26, ses suites funestes perpétuées jusqu'à nous, 29 & 30.
- Pitoyable langage des astrologues sur le concours de l'ascension des planètes, 33
- Atmosphères (les) de Descartes prouvées par les effets qui les supposent, 311
- Atômes, V. Gassendi & Epicure.
- Attraction, V. Newton.

- Augures, (origine & fausseté des) 4
- Auspices (les) ou l'inspection des oiseaux. Leur origine, 9
- B**
- Béker, ses erreurs sur la transmutation, & ce qui y a donné lieu, 105
- C**
- Cahos, (le) confusion qui précédoit l'arrangement du monde, 79. Tous les peuples en ont eu l'idée, *ibid.*
- Cahos des philosophes ou la matière première, 80
- Cahos poétique décrit dans tous les esprits, 80
- Cahos de Moïse bien différent de celui des philosophes, 345
- C'étoit l'assortiment de toutes les natures déterminées, 346
- Cartésianisme, (le) favorable à l'Atéisme, 262
- Cartésiens (les) abandonnent leur maître & ses principes dans la formation des corps organisés, 248
- Cause. Il n'y a qu'une cause, 328
- Cicéron (fausse politique de) sur les auspices, 7
- Ciel, conséquences de l'histoire du ciel, 371
- Connoissances, (les bornes de nos) prouvées par la révélation, par la tradition, & par l'expérience, 376
- Corps. Trois sortes de corps, les simples; les mélangés; les organisés, 120
- Corps simples (les) sont destinés à la fabrique des autres sans altération de leur nature, 122, & 128. Le nombre en est déterminé dès la création du monde, & demeure toujours le même, 124
- L'impossibilité d'y ajoûter ou diminuer en rend les services immuables, 125.
- Leur indestructibilité est la preuve d'une providence

toijours attentive
au service de l'hom-
me, 125, & *suiv.*

Corps organisés (pré-
cautions admirables
du Créateur dans
les développemens
des) 199, plus admi-
rables encore dans
l'économie de tou-
tes les parties qui
les composent, 204

Corruption. Si la cor-
ruption d'un être
est la génération
d'un autre, 196, &
suiv.

Création (la) du
monde. Premier
jour, 345, création
de la lumière, 347

II. Jour, les eaux su-
périeures & infé-
rieures, 349

III. Jour, la terre
mise à découvert
par la retraite des
eaux, 349, & *suiv.*
les arbres & les
plantes, 350

IV. Jour, le soleil,
la lune, & les étoi-
les, 353 & 354

V. Jour, les oiseaux
& les poissons, 359

VI. Jour, les animaux,
l'homme, 362

D

Descartes (le monde
de) 217, sa mé-
thode, 218, 220, &
221, son système,
230, ses élémens,
232

Diamans, (conjecture
sur la formation
des) & des pierres
de toute espèce, 153

Dieu (les desseins de)
dans l'arrangement
des différentes par-
ties de l'univers,
339, & *suiv.* L'hom-
me n'a point été ap-
pellé au conseil de
Dieu, 184

Divination, (la) suite
déplorable de l'ido-
lâtrie, 2. L'écriture
symbolique donne
occasion à l'une &
à l'autre, *ibid.*

Divination, (l'art de
la) art sans princi-
pes, & pure illu-
sion, 2

Divination par les bâ-
tons, c'est-à-dire, par
les sceptres, fouets,
girouettes, houlet-
tes, perches à me-
furer, ou autres bâ-
tons qui caractéri-

soient les annonces symboliques, 11	sur les quatre élémens, 183 , <i>et suiv.</i>
Divination par les serpens, 19	Elémens (les) sont ingénéralés & indésuésuésués; mais non
Divination par le coq, 20	éternels, 267
Divination par le feu, 21	Elémens (les trois) de Descartes, 232
Divination par les plantes, 21	Elémens, l'origine des natures élémentaires doit être attribuée à autant de volontés spéciales du Créateur : sentiment embrassé par
E	Newton, 275
Eau (l') est le véhicule universel dans toute la nature, 106	Enchantemens, 21 , leur source, 22
Eau, (indestruésuésués de l') preuves, 144	Epicure, (le monde d') 210 , les atomes, 211 , le hazard est le fond de ce système, <i>ibid.</i>
Eau (l') est la base universelle ou la matière commune dont tout est composé dans le système de Talès, 170	Etude (trop recherchée des matières de physique, n'est propre qu'à accabler l'esprit, 185
Ecrevisse, preuve des volontés spéciales en Dieu, tirée des préparations de nouvelles pattes dans écrevisses, 253	Erreurs, le désir de tout savoir, source de toutes les erreurs, 82
Egypte, (plantes d') 441	Evangile, la prédication de l'Evangile ne change rien dans l'ordre des sciences naturelles, 373
Elémens (les) des Péripatésiciens, 181	Evidence, ne rien ad-
Elément (cinquième) d'Aristote ou quintessence, tirée des quatre autres, <i>ibid.</i>	
Hardiesse ridicule des Péripatésiciens	

DES MATIERES. 453

mettre que ce qui
est évident : prin-
cipe trompeur , &
contraire à l'ordre
établi de Dieu ,

224

Evocations, les évoca-
tions des morts ou
la nécromancie: pra-
tique innocente
dans son origine , &
sur quoi fondée, 60
& 61, très commu-
ne autrefois , 71 ,

& suiv.

Examen du change-
ment de l'or en ver-
re ,

107

Expérience (l') préfé-
rable au raisonne-
ment pour bien ju-
ger des systèmes des
philosophes , 120.

C'est la règle sûre
qu'on doit suivre
dans les usages
qu'on doit faire de
toutes choses , 227

Expérience (l') & l'é-
vidence des faits
sont les bornes or-
dinaïres des philo-
sophes les plus la-
borieux & les plus
estimés, 410. Goût
des Académies pour
les expériences, 413

F

Fable; (si l'on peut faire
usage des noms &
des idées de la) preu-
ves de la négative,
Réponses aux obje-
ctions, 390, & suiv.
L'usage de la fable
pernicieux à l'esprit,

385

Fer (suspçon sur l'u-
tilité du) dans les
plantes ,

102.

Feu , (indéfectibilité
du)

129

Fin. Il n'y a qu'une fin
à quoi tout se rap-
porte dans la na-
ture ,

337

Funeraïlles , (usages
des anciens dans les)

64

Fusil à vent ,

142

G

Gassendi (le monde
de) & des atomistes
modernes, 214. Ato-
mes de Gassendi pro-
pres à tout brouiller,

215, & suiv.

Glauber , les erreurs
sur la transmuta-
tion , & ce qui y a
donné lieu ,

105

Goût, (le bon) la jeu-
nesse est aujourd'hui
instruite dans tout

ce qui peut piquer
sa curiosité , & lui
inspirer le bon goût,

415

H

Héros ou les dieux
fabuleux des plané-
tes,

39

Hébreux (la religion
des) n'a rien tiré de
l'idolâtrie des Egy-
ptiens; c'est la même
que celle de Noé,

35 & 36

Huile, (doute sur l'in-
destructibilité de l')

146

I

Incantations magi-
ques punies chez
toutes les nations,

23

Influences (les préten-
dus) des astres, 13.

Ridicule opinion
des influences des
planètes,

31

Influences climatéri-
ques ; suite de la
fausse théorie des
planètes.

54

K

Képler (les attractions
de) servent de base
à la philosophie de
Newton,

297

L

Lettres , (les belles)
leur véritable prix .

377. Abus qu'on en
fait , *ibid.*

Limbe (origine du) 447

Limon , (le) indestru-
ctible , 156

Lituus , (le) ou le bâ-
ton des augures ;
son origine , 11

Loix générales dans la
fabrique du monde,
inutiles à la gloire
de Dieu , & pern-
cieuses à l'homme ,
254. Usage raison-
nable qu'on peut faire
des loix générales ,

257

Lumière (indéfectibi-
lité de la) 130, prou-
vée par les expé-
riences de M. New-
ton , 131 ; & celles
qui se font chez M.
l'abbé Nollèt , 134

Lumière (cause des
plis de la) aux appro-
ches des corps , 305

Lumière , (tout ce
qu'on trouve dans
la) est incompatible
avec le système de
Descartes , 240 , &
suiv. Tous les raions
de lumière ne sont

DES MATIERES. 455

- pas homogènes, des Péripatéticiens, 173
 comme il le suppose, 242
- Lumière (la communication de la) ne se fait pas en un instant. Expérience qui le prouve, 140, & *suiv.*
- Lumière. Remarques sur la pensée de ceux qui trouvent étrange la création du corps de la lumière avant le corps du soleil, 330
- Lune, (origine du pouvoir attribué à la) 13. D'où vient le nom de Monéta donné à la lune, 13
- M
- Malefices (source des) 21
- Manes, (les) comment confondus avec les morts, 65
- Matière (la) première des philosophes Grecs, 162. Pierre d'achopement pour tous les philosophes 163. Sa prétendue éternité injurieuse à Dieu, 164, & 365
- Matière (la) première des Péripatéticiens, 173
- Matière (la) globuleuse de Descartes. Expérience contre ce sentiment, 238
- Mercure Trismégiste, auteur fabuleux d'un art aussi chymérique, 90
- Mer, (le bassin de la) ouvrage d'une volonté spéciale du Créateur, & non d'un mouvement circulaire, 247
- Mer (la) n'a aucune tendance à changer de situation. Expérience qui le prouve, 270
- Métaux (les) sont des substances simples, élémentaires inconvertibles & indestructibles, 94. & *suiv.* 111, 112, 158, 161.
- Métaux (mélange des) sous terre, 104
- Méthode des philosophes, ses défauts, 119
- Moïse. V. Physique.
- Mouvement (le) peut aider & détruire le mélange des corps; mais il ne produit

- rien ; 331. Exemples qui prouvent cette vérité , 334, & *suiv.*
- Mulets , (remarque sur la stérilité des) 335
- N
- Nature. Le fond de la nature nous est caché de l'aveu des plus sensés , 322
- Nécromancie , pratiques innocentes, sur quoi elle est fondée, 61
- Newton, (le monde de) 273, son système d'accord avec l'expérience & le récit de Moïse, 274. Précis de la philosophie de Newton, 277. Vuide de Newton, *ibid.* Preuves de sa possibilité, *ib.* Preuves de sa prétendue nécessité , 278. Loix du mouvement de Newton, *ibid.*
- Première loi , la tendance des corps à persévérer dans leur état, 280. Elle peut donner lieu à de dangereuses méprises, *ibid.*
- II. Loi du mouvement de Newton. La proportion de l'effet à la cause, 283
- III. Loi, la réaction, *ibid.*
- IV. Loi, l'attraction, 285, ses preuves, *ibid.* & *suiv.*
- Expérience qui semble la démontrer , 289. Réponse à cette expérience, 303, & *suiv.*
- Expérience qui contredisent l'attraction , 307 & 308
- Jugemens sur la physique de Newton, 292. Partage des philosophes sur son sujet, 292, & *suiv.*
- Eloges étonnans qu'on lui donne, & justice qu'on lui rend, 292
- Excès qu'on prétend trouver dans l'étendue de son système; 294
- On le croit duppe de son propre langage sur les attractions , 297
- On prétend trouver le faux

DES MATIERES. 457

faux joint à l'inutile dans les attractions de Newron, 303. Le terme & le système des attractions n'avancent en rien dans la philosophie, 302, 313, & *suiv.*

La figure prétendue qu'on attribue à la terre paroît une foible preuve des attractions, 315, 318. & *suiv.*

L'attraction aussi incapable de former la terre que d'organiser un oignon, 318, & 319

O

Oeuf. Si l'œuf d'un oiseau peut être sans vaisseaux & sans organes dans l'ovaire de la mere, 114

Oeuvres de Dieu. On ne peut les critiquer innocemment même dans les plus petites choses: tout y est utile, tout fait à dessein, jusqu'aux maux même dont il nous afflige, 206 & 207

Tome II.

Oiseaux, (augures par le vol des) 5

P

Philosophie (la) parle trop des œuvres de Dieu, & trop peu de Dieu même, 186. Suites fâcheuses de cette habitude, 187, & *suiv.*

Philosophie, (désordre de la) 398. Manière utile dont on la traite aujourd'hui, 428

Philosophie scholastique, croix & torture des jeunes gens, 417

Physique de Moïse, 325. Conformité de l'expérience avec la physique de Moïse, 326

Physique de Moïse, bornée à nous faire connoître Dieu dans ses œuvres, & à l'usage que nous devons faire de ses dons, 327, 373. Utilités qui nous reviennent de l'histoire de la création & de la physique de Moïse, 355, 359, 362, & 366

V

- Physique de Moïse , lui prétoient des
nullement confor- inclinations sangui-
me aux préjugés po- naires, ou des in-
pulaires , 368 fluences meurtriè-
Planètes, (le pouvoir res, 31
prétendu des) fon- Semaine, (origine de
dé sur les héros fa- la) 35
bu'eux qu'on y a Semaine, (l'ordre de
logés, 31 la) aussi ancien que
Plante. Le mouve- le monde, 39. Il sub-
ment ne rend point sistoit avant les hé-
les plantes fécon- ros fabuleux des
des : il les suppose planètes, 41
telles, 194 Semaine, (le calen-
Poulets sacrés, (augu- drier des Grecs &
res des) 5 des Romains sans)
Prêtres idolâtres, (ef- 41
fronterie opiniâtre Semaine, (raison pri-
des) sur le fait des mitive de la distri-
augures, 6 bution de la) 45,
Principes (les) des & 46. Repos du
compositions con- septième jour, 39
nues, 118 Sels (les) sont des élé-
R mens indestructibles,
Raison, inutilité de la 149
conciliation de la foi Sens (les) infiniment
& de la raison, 402 plus propres que le
Raison (la) ne nous raisonnement pour
est pas donnée pour avancer dans la phy-
connoître le fond sique. Intention du
des choses naturel- Créateur en nous
les , 398 les donnant, 222
S Sens (les) sont les four-
Sable, (le) élément ces de nos connois-
simple, 151 sances, & la raison
Saturne, (planète de) la règle de notre
pourquoi les anciens conduite, 224

DES MATIERES. 459

- Sibylles, (origine & fausseté des) 48
 Sibylle Eritréenne, 49
 Science de l'homme ; à quoi elle doit se borner , 185
 Soleil, (rien de nouveau sous le) 362, *é. suiv.*
 Système de Descartes, 217, ses embarras & ses difficultés , 236.
 Tout ce qu'on trouve dans la lumière & dans la structure de la terre est incompatible avec ce système, 240
- T
- Talismans ou amulettes. Extravagance des anciens sur ce sujet , 51
 Thalès, (système de) 169. L'eau est la base de ce système , 170
 Tourbillons (grands & petits) de Descartes , 232, *é. suiv.*
 Transmutation , ou changement d'un métal en un autre. Son impossibilité prouvée par une expérience de six mille ans , 86
 Transmutation, (cause de l'erreur de Glauber sur la) 105
 Transmutation (fausse prétention sur la) de l'or en verre, 107
 Matière homogène de Descartes & les atômes de Gassendi très-propres à augmenter le nombre des alchymistes, 261
- V
- Verbe (le) divin n'a rien réformé dans l'ordre de la nature, ni dans les sciences, 374
 Vérités physiques dont nous avons une pleine évidence , 400
 Vitriification. C'est une masse de sable & de sel, affaïssés & resserrés après l'écoulement du feu , 154
 Volonté (la) de Dieu est la cause unique de la formation des plantes, 351
 Volontés (les origines des natures élémentaires doivent être attribuées à autant de) spéciales , 275
 Vuide, (difficultés sur la prétendue impossibilité du) 236

Fin de la Table du II. Volume.

ORDRE DES PLANCHES

du Tome I.

I.	Le frontispice. Démocrite, <i>Voyez la fin du Tome I.</i>	
II.	Les Symboles de Dieu ,	Page 42.
III.	Anubis , ou la Canicule ,	48.
IV.	Les mesures de la profondeur du Nil ,	52.
V.	Osiris ou Atyr , &c.	61.
VI.	Serapis ou Pluton.	66.
VII.	Isis ,	68.
VIII.	La déesse de Syrie , & d'Ephèse ,	70.
IX.	Les plantes d'Egypte ,	72.
X.	Osiris , Isis , & Horus ,	82.
XI.	Horus à tête d'épervier ,	85.
XII.	Le repos d'Horus ,	86.
XIII.	Les progrès du labourage ,	88.
XIV.	Hapocrate & Angérone ,	98.
XV.	L'armée des Cieux ,	151.
XVI.	Cybèle ,	173.
XVII.	Pallas ,	186.
XVIII.	Les <i>Panim</i> ou les masques hideux des Bacchanales , origine des terreurs <i>paniques</i> .	212.
XIX.	Silène. Latone. Le lézard , & la tortue à la suite de la canicule ou de Mercure ,	214.
XX.	Le lever de la Canicule ,	250.
XXI.	Horus désœuvré. La Harpye. Les Graces.	274.
XXII.	La Parque. La Sirène. La Furie.	288.
XXIII.	Bellérophon ,	294.
XXIV.	Circé , ou Isis accompagnée de feuillages & d'animaux symboliques ,	312.

Pour le Tome. II.

XXV.	Les sceptres symboliques ,	Page 1.
------	----------------------------	---------

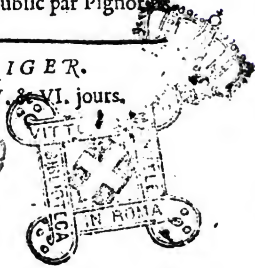
Toutes ces figures sont tirées des monumens de l'antiquité.

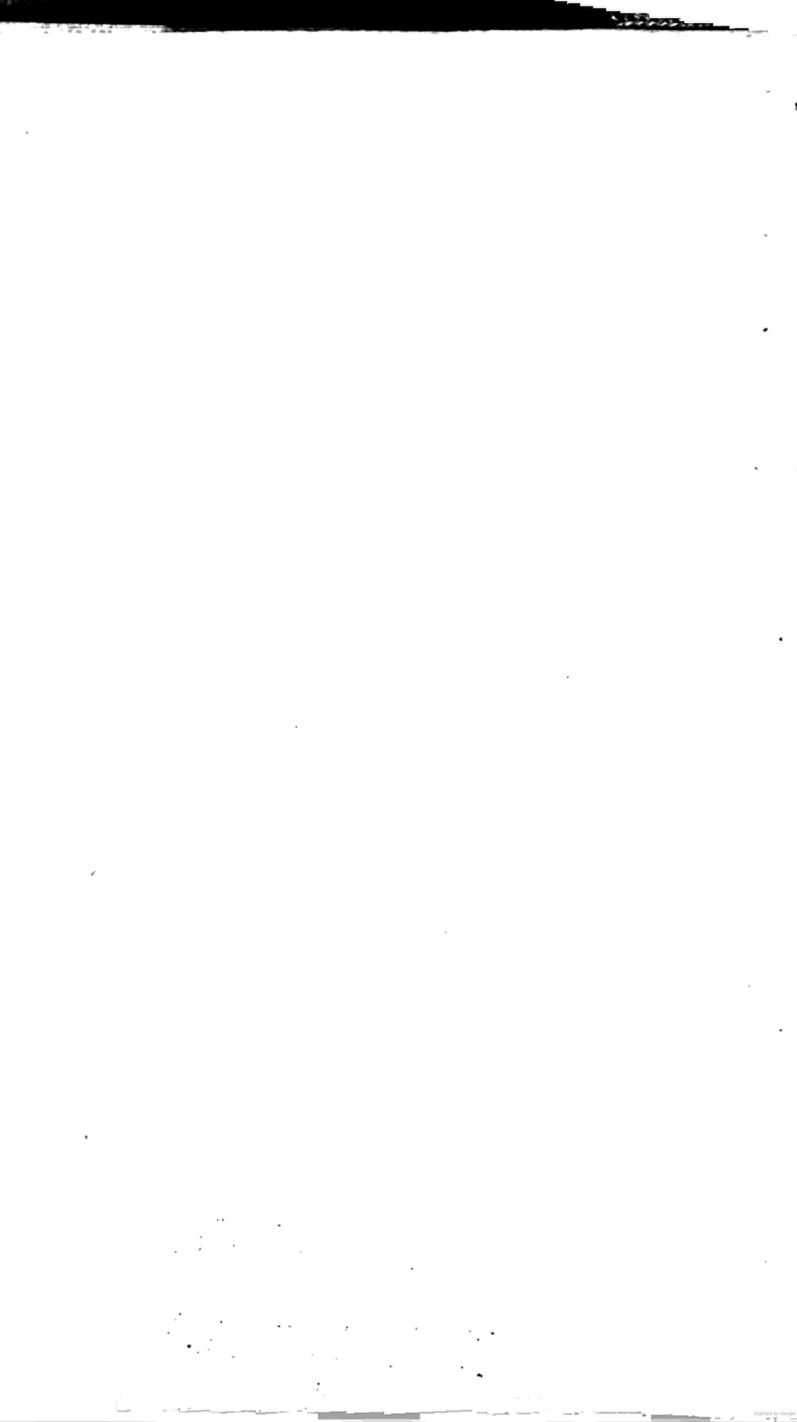
On a marqué d'une M toutes celles qu'on trouve dans l'Antiquité expliquée de Dom Bernard de Montfaucon ; d'un C toutes celles qu'on a prises dans *le imagini de i Dei de gli antichi* , que Vincenzo Cartari a recueillies surtout de Pausanius , &c ; d'un V celles qui se voyent sur le vase d'agate de Saint-Denys ; d'un T celles qui sont tirées de la Table d'Isis , donnée au public par Pignoria.

FAUTE A CORRIGER.

Page 359 en marge V. jour, lisez, V. & VI. jours.

MAG 2013476





== GIU 1969

RESTAURO del LIBRO ANTICO
Gav. G. DI GIACOMO
PESCARA

